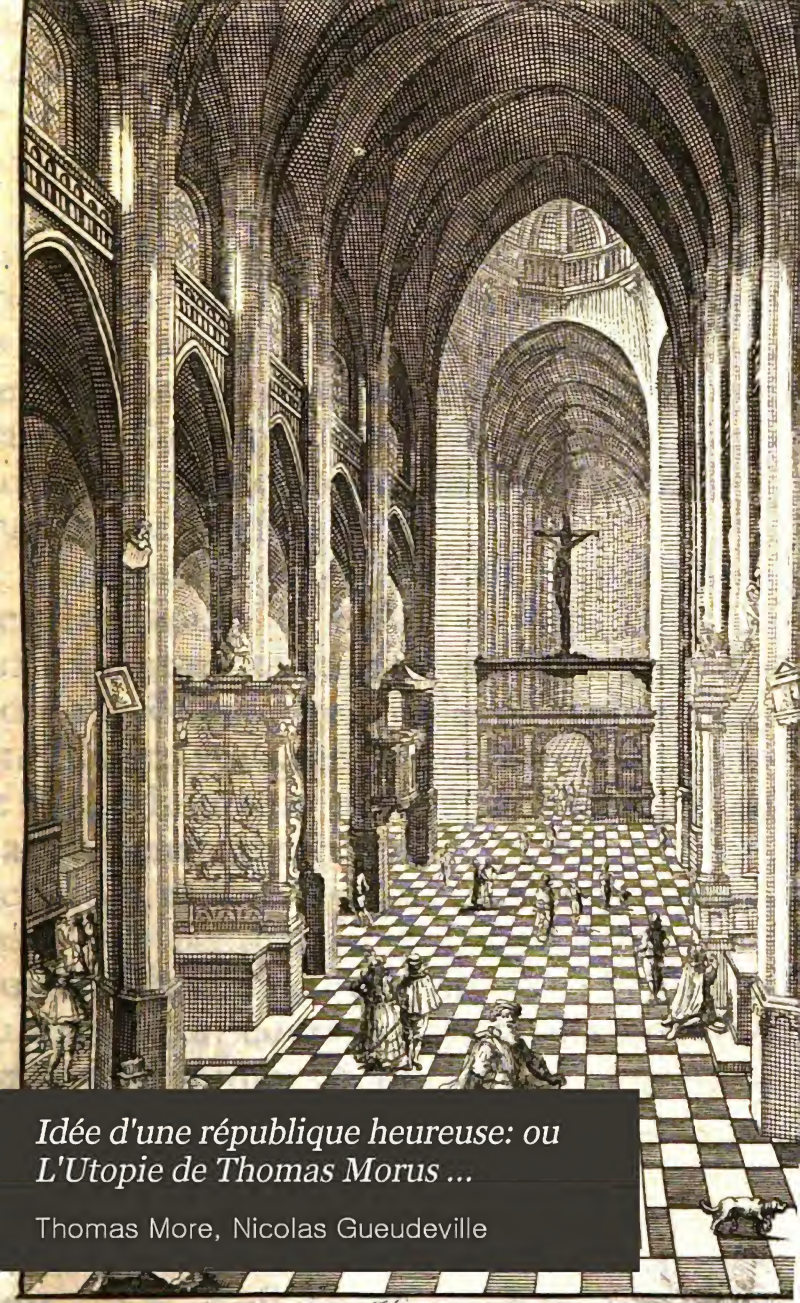
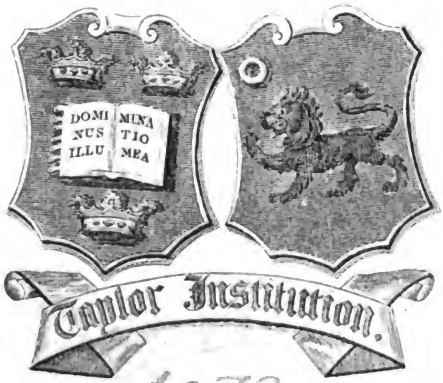


Idée d'une république heureuse: ou L'Utopie de Thomas Morus ...

Thomas More, Nicolas Gueudeville

1797.

Vol. d. 36



1537

Digitized by Google

Le Sellaud N.1.p.55.f -- 2f 3s

Digitized by Google

Digitized by Google

IDE'E
D'UNE
REPUBLIQUE HEUREUSE:
OU
L'UTOPIE
DE
THOMAS MORUS,
Chancelier d'Angleterre.

Contenant le Plan d'une République dont les Loix, les Uſages & les Coûtumes tendent uniquement à rendre heureuſes les Societez qui les ſuivront.

Traduite en François
PAR MR. GUEUDEVILLE,
Et enrichie de Figures en Taille-douce.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE'.
MDCCXXX.

109. d. 26.

Digitized by Google

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 3 MAY. 1939
OF OXFORD

Digitized by Google

A

SON ALTESSE SERENISSIME

MONSEIGNEUR,

GUILLAUME HENRI,

DUC DE SAXE, DE JULIERS, DE CLEVES, DE BERG, D'ANGRIE ET DE WESTPHALIE; LANDGRAVE DE THURINGE; MARGGRAVE DE MISNIE; PRINCE ET COMTE DE HENNEBERG; COMTE DE LA MARCK, DE RAVENSBERG, DE SAYN, ET DE WITGENSTEIN, SEIGNEUR DE RAVENSTEINS. &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Je prends la liberté d'offrir à VOTRE ALTESSE SE-

RENIS-

RENISSIME *l'Utopie du célebre* Th. Morus, *Chancelier d'Angleterre que je remets ſous la Preſſe. Cet excellent Livre a été toujours approuvé des Gens de bon goût. Le plaiſir que ſe fait V. A. S. de proteger les Ouvrages qui le meritent, me fait eſperer,* MONSEIGNEUR, *qu'Elle voudra bien recevoir celui-ci avec cette bonté qui lui eſt ſi ordinaire. Le deſir qu'avoit ſon illuſtre Auteur de contribuer au bonheur des hommes, lui avoit fait imaginer cette ingenieuſe fiction où il donne le plan d'une Republique heureuſe, qui ne ſubſiſte à la verité qu'en idée; mais qu'il*

Digitized by Google

qu'il ne ſeroit pas impoſſible de voir fleurir réellement, ſi on en vouloit ſuivre les maximes, comme on le fait en quelques endroits: témoin les Etats de V. A. S. qui ont le bonheur d'être gouvernez par un Prince dont la profonde Sageſſe ſe manifeſte dans la Paix comme dans la Guerre, & qui traite ſes Sujets en Pere plutôt qu'en Souverain. Ce ſeroit là la matiere d'un juſte Eloge, qu'il ne m'apartient pas d'entreprendre, mais que je laiſſe à de meilleures plumes que la mienne. Je me contenterai, MONSEIGNEUR, *de faire des vœux très-ardens pour la conſervation de la Vie de*

EPITRE.

V. A. S. ſi precieuſe à Vos Sujets, & à tous ceux qui aiment à voir regner la Religion, la Vertu, & tout ce qui peut rendre un Etat floriſſant. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obeïſſant Serviteur,

FRANÇOIS L'HONORÉ.

Digitized by Google

PREFACE

DU TRADUCTEUR.

JE Offre à ceux qui voudront me faire l'honneur de me lire; je leur preſente la République du Monde la plus floriſſante, & la plus humaine. Il y a ſur la ſurface de cette Maſſe roulante à qui on a donné le nom de *Terre*; il y a, dis-je, une multiplication innombrable. Graces au Deſtin, nôtre belle & très-digne *Eſpèce* n'eſt point encore en péril de manquer: les Individus des deux Sexes ont grand ſoin de la *Propagation*; & je compte que ces aproches

ches mutuelles dureront tout au moins, jusqu'au grand & terrible Jour du Jugement.

Mais si, par un bonheur que je n'oserois espérer, & que surement, je n'espererai jamais, *le Genre Humain* se convertissoit à *l'Evangile d'Utopie*, il n'y auroit pas sur *la Boule*, sur *le Globe Terrestre*, un seul malheureux en Fortune.

Je dis *en Fortune*; car pour Nôtre bonne Mere, nommée *Nature*, quoiqu'elle soit conduite, dirigée, menée dans tous ses mouvemens par une INTELLIGENCE infiniment Sage, toute bonne, & toute puissante, cette Madame Nature, pourtant, ne laisse pas de s'écarter sous une si bonne main: toute habile qu'elle est, elle fait des boiteux, des aveugles, des infirmes, des monstres. Il est vrai que j'ignore si la *Nature* est quelquefois aussi Marâtre chez les Utopiens que chez Nous: s'il faut s'en tenir à l'affir-

l'afirmative, j'avoûrai que les Utopiens ne jouïſſent pas tous d'un bonheur parfait ; puiſqu'ils ſont ſujets comme nous aux écarts, & aux infirmitez de la Grande Ouvriere. A cela près, je ſoûtiens hautement, que ces Peuples ſont les plus heureux qu'il y ait ſous la vaſte & immenſe *Voute* du Ciel ; que la diſette, ni le chagrin n'ont nul accès dans cette Ile fortunée ; & qu'enfin, les Utopiens n'ont point leurs ſemblables en felicité.

La Proprieté, l'Avarice, l'Ambition, ces trois peſtes de la Societé Civile, ces trois Monſtres qui ravagent le Genre Humain, ne ſe trouvent point en Utopie. Cette République eſt d'une conſtitution ſinguliére. On y voit la ſuperiorité jointe avec l'égalité ; la pauvreté avec les richeſſes ; le commandement avec l'obeïſſance ; enfin, tout ce qu'il y a de different, de ſéparé

Digitized by Google

dans les autres Etats, eſt réüni, ou, pour mieux dire, n'eſt que la même choſe dans celui-ci. Ses Loix, ſes Coutumes, ſes Uſages ne tendent pas plus à la conſervation, & à la ſureté commune qu'à la conſervation & qu'à la ſureté des Particuliers; & l'Ordre eſt ſi ſagement établi; les précautions & les meſures ſi bien priſes, que chaque Citoïen trouve toûjours ſon *bien être* dans la Conduite Générale.

Sous ce Gouvernement tout humain, le Prince n'emploïe point le *Pouvoir Arbitraire* à commettre des exactions injuſtes, criantes ſur des Sujets déja épuiſez, & à tirer copieuſement de ſes Peuples, de quoi fournir à ſon luxe & à ſes plaiſirs. Tous les biens étant communs en Utopie; & le Prince n'aïant point d'autre autorité que celle de faire obſerver les Loix, ces heureux Inſulaires ſont à couvert de la *Tyrannie* & de l'*Opreſſion*. De chez eux

ſont bannis pour jamais gros Fermiers, Partiſans, Gens d'affaires, Commis, Receveurs, tant d'autres Supôts d'Exaction, leſquels, comme une nuée de mouches, infectent tout un Païs, & en ſucent le meilleur ſang. Sa Majeſté Utopienne, qui n'a point d'autre figure à ſoûtenir que celle de premier Conducteur du Timon, ſe repoſe entierement ſur ſes Sujets de tout ce qui lui eſt néceſſaire pour exercer les fonctions de ſa Dignité.

On ne voit point en Utopie, un petit nombre de Gens, s'enrichir, amaſſer des tréſors; & cela, pendant une ſanglante & ruineuſe Guerre qui fait gémir toute une grande Nation. Nos Inſulaires aïant toûjours un tréſor de réſerve, & uniquement deſtiné aux frais des Armes, ſoit qu'ils attaquent, ſoit qu'ils ſe défendent, ce qu'ils ne font jamais que dans une néceſſité inévitable; ſans être ſujets à taxe, à ſub-

ſide, à capitation, ils partagent également le fardeau ; & quand même ils ont le deſſous, ils n'en ſont ni moins riches, ni moins puiſſans.

On ne voit point en Utopie, de *Commerçans* qui, vendant chérement ce qu'ils ont eu à bas prix, ne laiſſent pas néanmoins de proteſter, ſur l'honneur & ſur la conſcience, qu'ils n'y gagnent rien. Les Utopiens, ne négociant qu'au profit de la République, ne commerçant que pour l'utilité commune, ils ſont bien éloignez de tromper & de mentir.

On ne voit point en Utopie cette Fortune injuſte qui donne tout aux uns, & n'accorde rien aux autres ; cette Fortune aveugle qui accable de faveurs, qui comble de bienfaits ceux qui le meritent le moins ; cette Fortune inconſtante, capricieuſe, bizarre, qui prend plaiſir à precipiter ſes Mignons, & à mettre ſes Favoris auſſi bas qu'elle les avoit élevés. Nos Inſulaires n'étant pas moins

moins en Communauté de travail que de biens, ne dépendent proprement que de la Nature; le Sort, le Hazard, la Fortune font mal leurs affaires chez eux.

Enfin, on ne voit point en Utopie cette quantité prodigieuſe d'Infortunez, qui, bien loin de goûter les douceurs de la vie, trouvent à peine dequoi ne pas mourir. Triſte effet de la dureté, de l'inhumanité, de la barbarie des Riches, qui non ſeulement ne veulent rien prendre ſur un néceſſaire abondant, pour ſecourir leurs ſemblables; mais qui même ſeroient fort fâchez de toucher à un gros ſuperflu, le trouvant toûjours trop petit, & ne cherchant qu'à l'augmenter. Il eſt impoſſible que notre République Inſulaire ſoit ſujette à ce grand inconvénient. Tous les Habitans du Païs étant également à leur aiſe, *ils* ne connoiſſent ni pauvreté, ni mendicité, ni miſére. D'ailleurs,

touchez de compaſſion pour les malades & pour les foibles, ils en prennent un ſoin extraordinaire; ils reſpectent, ils vénérent la Vieilleſſe. Ainſi ce ſont des Hommes parfaits; & on peut dire que l'Humanité regne chez eux dans toute la perfection.

Quel dommage que nous ſoïons ſi éloignez de ce Païs-là du vrai bonheur, & de la ſolide félicité? Aparemment tous les Mortels ſenſez, tous les Hommes Raiſonnables iroient y *planter le piquet*. Leur déſertion ne feroit pas grand tort à nôtre Monde: bien loin de le dépeupler, à peine s'apercevroit-on de ne les avoir plus: les Sages ſont cachez dans la foule; & ils y ſont, helas, ils y ſont un ſi petit nombre!

Mais malheureuſement pour eux l'Utopie eſt preſque introuvable, je dis *preſque*; car enfin, *Hythlodée*, Voïageur Portugais, très-habile

habile homme, & grand amateur de l'Humanité, découvrit, par un heureux hazard, ces Insulaires qui en sont les plus rigides, les plus zèlez Observateurs, & chez qui l'Equité tient son Thrône. Cet *Hythlodée*, s'étant trouvé à Anvers avec l'illustre *Morus*, lui fit une description exacte des Utopiens. Morus en fut charmé; & il écouta si attentivement la Narration, que, quoiqu'elle fût assez ample, assez longue pour en faire un Livre, il n'en perdit pas un seul mot. Voilà, ce qui s'appelle un prodige de Mémoire!

Morus, s'imaginant, peut-être, que cette découverte du Monde Utopien pourroit être encore plus utile que celle du Monde Ameriquain, publia fidélement, & mot pour mot le Récit d'*Hythlodée*. Oh, qu'il s'abusoit! ce célèbre Anglois, si c'étoit là son intention & son but. On navige avec empres-

ſement, à l'Amerique pour y chercher les matiéres & les inſtrumens de la Fortune : mais en Utopie ? il n'y a que de la Raiſon, que de la Juſtice à gagner, or c'eſt dequoi le Commun des Hommes ſe ſoucie le moins. En effet, je ne croi pas que de tant d'Humains qui ſe ſont abandonnez, qui s'abandonnent encore aux fureurs de la Mer, & à cent autres perils, pour pénétrer dans les Terres inconnuës, pas un ſe ſoit aviſé de penſer à la découverte de l'Utopie. Cet heureux Païs n'a tenté Perſonne : Morus s'y attendoit bien ; il connoiſſoit trop l'Eſpèce Humaine pour douter que ſa République auroit le même ſort que celle de Platon *le Divin*.

Pour parler à preſent à découvert ; & pour deſabuſer quelque Lecteur qui pourroit avoir pris à la lettre, & dans le ſérieux ce que je n'ai dit qu'en badinant, je dé-

déclare que l'Utopie n'eſt nullement dans l'Etre des choſes, & que ce meilleur des Etats n'a jamais ſubſiſté que dans la belle & féconde imagination de nôtre Auteur: c'eſt la Production d'un Genie auſſi diſtingué, auſſi ſublime que le ſien; & depuis que le droit de feindre eſt établi, je ne ſai ſi on a jamais menti plus ingénieuſement, ni plus utilement.

Les Poëtes, par exemple, ne font pas grand effort en faveur de la Vraiſemblance; c'eſt de quoi *la Gent Apollonique* s'embaraſſe le moins: pourvû que leurs idées ſoient tranſcendantes, pourvû qu'ils ſe ſentent les Aigles du Parnaſſe, ils ſe ſoucient fort peu qu'on les croïe ou qu'on ne les croïe pas; devienne la Verité ce qu'elle pourra! Morus dans ſa Fiction hiſtorique a pris une route tout oppoſée: il a emploïé les circonſtances les plus propres à perſuader

quo son Ile étoit réelle ; & il y a si bien reüssi que ceux à qui l'Utopie est inconnuë, pourroient s'y tromper assez pour la chercher bonnement dans la Carte. Voila pour l'Ingenieux : un petit mot de l'Utile.

Communément parlant, les Poëtes n'ont pas pour but de procurer le bonheur des autres : ils ne visent qu'à se faire admirer, ou qu'à se rendre la Fortune propice, & souvent, le plus souvent, ils échouent dans l'un & dans l'autre. Nôtre Morus, au contraire, n'a écrit ni pour la gloire, ni pour l'interêt : touché du malheur des Mortels, il s'en fait comme l'Avocat, comme le Procureur ; & souhaitant, en bon humain, de les rendre tous heureux, il en inventa le moïen, ce qui est le sujet de son Ouvrage. Vous jugez bien que ce grand & rare Ami de l'Homme prévoïoit

assez

assez que sa Tentative seroit inutile : il n'ignoroit pas que de Millions de Têtes trouvant leur compte dans l'ancien train, le Monde ne s'*Utopiera* jamais. Cette impossibilité morale ne rebuta pourtant point nôtre Auteur : il crut que son plan de République pourroit produire quelque fruit ; & que tout au moins, s'il n'avoit pas le bonheur de changer la Condition Humaine, il indiqueroit, il ouvriroit une voïe pour la rendre meilleure.

D'ailleurs, Morus pouvoit-il exercer son esprit sur une Matiére plus importante que celle de l'Humanité ? Toutes les Sciences, tous les Arts nourrissent la curiosité de l'Homme : mais pas une ne le tire de la misére & de la souffrance : la seule Etude de l'Humanité, de l'Equité, de la Justice réciproque ; oui, cette seule Etude a pour objet la Felicité Com-

mune; elle seule tend à faire passer agréablement la Vie à tous les Sujets d'un Etat.

Le moïen de finir sur l'article de Morus, sans faire encore une courte réflexion! Ce grand homme, & il nous le dit lui-même, étoit accablé d'affaires d'Etat, d'affaires Civiles & Domestiques: tout son tems étoit rempli; & il n'en avoit pas même assez pour fournir à ses occupations. Cependant, ce Magistrat trouvoit encore du loisir pour l'Humanité; & au lieu que les autres passent leurs heures de relâche dans les divertissemens & dans les plaisirs, lui, au contraire, consacroit les siennes à la Felicité Humaine: pouvons-nous vénérer trop sa Mémoire? peut-on respecter assez son Livre?

Ce n'a pas été-là le moindre des motifs qui m'ont fait travailler avec plaisir à la Traduction de l'Utopie: regardant ce Morus que tous les

les Hommes ont quelque droit d'apeller *Nôtre*, le regardant, dis-je, comme un illuſtre Individu qui, étant tout plein de bonne volonté pour l'Eſpèce, a bien mérité d'elle, il me ſembloit lui marquer ma reconnoiſſance particuliére en le faiſant François; & je ſouhaiterois qu'on le multipliât dans toutes les Langues, afin qu'il pût être connu de ce Genre Humain auquel il vouloit tant de bien.

Au reſte, on ne doit pas s'attendre ici à une *Traduction* exacte, & qui ne faſſe que rendre préciſément le ſens de l'Auteur. J'avertis d'avance, que je ne me ſuis point arrêté à ce ſcrupule-là: j'ai ſouvent étendu l'Idée; je lui ai donné le peu d'enjoûment dont je ſuis capable; enfin, ſans aller contre l'intention de l'Original, je n'ai pas laiſſé, quelquefois de le commenter. C'eſt donc, une Paraphraſe, direz-vous: pardonnez-moi:

Digitized by Google

moi ; c'eſt une Traduction libre ; & ſi vous n'aimez que les *Verſions* ſcrupuleuſes, je ne vous conſeille pas de lire celle-ci.

Avant de finir cette Préface, je ſuis obligé d'avouër naturellement que l'Utopie Françoiſe m'a coûté beaucoup de peine & de travail ſoit l'affectation du Latin qui, ſelon moi, n'eſt rien moins que Ciceronien ; ſoit mon ignorance, j'ai trouvé dans mon chemin, des endroits qui m'ont tenu long-tems. Je me ſuis débaraſſé de ces broſſailles le mieux que j'ai pu : mais je n'oſerois répondre que j'aïe attrapé par tout la penſée de mon Auteur ; je crains d'avoir quelquefois deviné : c'eſt au Lecteur habile & curieux à s'en éclaircir.

Comme les Figures ſont à la mode ; & qu'elles font plaiſir à un certain genre de Lecteurs, l'Imprimeur qui n'épargne rien pour ſes Impreſſions ; & dont le principal

but

but eſt de ſe conformer au goût du Public, a eu ſoin d'en embellir ſon *Utopie*. Ainſi, par ces Tailles douces qui repreſentent les ſujets les plus intereſſans du Livre, on pourra, de tems en tems, ſe délaſſer de l'attention, & ſe divertir agréablement les yeux. Les Eſtampes ſervent auſſi à rappeller ce qu'on vient de lire & à le mieux inculquer dans la Memoire.

PRE-

PREFACE
DE
L'AUTEUR.

J'*Ai preſque honte, Cher Ami,* (Pierre Gille) *de ne vous envoïer qu'au bout d'environ un an, ce petit Livre de* la République Utopienne. *Vous penſiez, j'en ſuis ſûr, que cet Ouvrage-là ne demandoit pas plus de ſix ſemaines.*

Il y avoit fondement pour croire cela. Vous ſaviez que n'aïant beſoin ni de plan ni de ſtile, le travail ne pouvoit pas être pénible, & qu'il ne demandoît pas de grans efforts. Il ne s'agit point ici d'éloquence. Pourvu que je raporte fidélement les converſations que nous avons eu vous & moi ſur cette matiére avec nôtre Raphaël, c'en ſera aſſez: cet illuſtre Raphaël, qui, outre ſon Latin & ſon Grec, a un talent ſi heureux pour s'énoncer ſans préparation! Puis-je mieux faire que de m'en tenir à ſes expreſſions finement négligées? Plus j'imiterai cette belle ſimplicité; plus j'aprocherai de mon but qui eſt uniquement de ne point mentir.

J'a-

Digitized by Google

J'avouë, Monsieur, que cette grande avance, m'a, non seulement beaucoup abregé le chemin, mais que même elle m'a presque aplani toute la difficulté. Sans cela, le projet & l'exécution d'un tel dessein auroient demandé du tems & de l'art, même à un bel esprit & à un Savant. Si on vouloit m'obliger à traiter ce Sujet-là avec autant de bien dire que de verité, je n'aurois pu fournir ni le loisir, ni la meditation. Mais, puisque, déchargé d'une peine infinie, je n'ai qu'à écrire nos Conférences Philosophiques, ce n'est pas une grande affaire.

Avec tout cela, Monsieur, vous devez pourtant me tenir quelque compte de ce que je vous adresse. Il est vrai que l'Ouvrage est peu de chose : mais d'un autre côté mes occupations ne me permettoient guére de l'entreprendre. L'Administration de la Justice me dissipe extremément, & m'ôte presque tout entier à moi-même. Il faut citer les Parties, entendre leurs raisons, les accommoder, les juger, cela, comme vous pouvez croire, fait couler bien des heures. D'ailleurs, il y a les visites de devoir ou d'affaires. Enfin, quand j'ai donné presque tout le jour aux autres, quand je l'ai passé hors de chez moi ; me livrant le soir à ma famille, il ne me reste aucun loisir pour l'Etude.

Car

Digitized by Google

Car eſt-on revenu chez ſoi ? Il faut faire compagnie à une Epouſe, parler à des Enfans, s'entretenir avec des Domeſtiques. Pour moi je mets tout cela entre les affaires quand on ne ſauroit s'en diſpenſer. Or la choſe eſt indiſpenſable, à moins que vous ne vouliez être étranger dans vôtre Maiſon. Ma Morale eſt que nous ne pouvons nous appliquer trop à nous rendre très-agreables à ceux avec qui la Nature, le haſard, ou nôtre propre choix nous fait vivre : à condition, neanmoins, de ne pas les gâter par le trop de douceur, & de ne point nous aſſujettir à nos Domeſtiques par un excès d'indulgence.

Dans ce que je viens de vous marquer, Monſieur, nôtre courte Durée s'écoule : les Jours, les Mois, les Années, tout s'envole. Où trouver donc du tems pour le métier d'Ecrivain ? Je ne vous ai encore rien dit du ſommeil ni de la table : le ſommeil conſume preſque la moitié de la Vie ; & beaucoup de Mortels, ſoi croïant animez par une Intelligence, mettent autant de tems à la pâture *qu'au dormir.*

C'eſt ſur ces deux beſoins de l'Animal Humain, que je dérobe, que je gagne quelque loiſir. Comme cette aquiſition-là eſt fort petite, je ne ſaurois avancer qu'en tortuë : mais

mais à la fin, je ne laisse pas d'attraper le but.

J'ai donc fini nôtre Utopie; *& en vous l'envoïant, Monsieur, je la soûmets à vôtre examen. Lisez-la, je vous prie, avec attention; & en cas qu'il nous soit échapé quelque chose, vous aurez la bonté de m'en avertir. Je ne me defie pas ici tout à fait de mes forces. Ah s'il avoit plu au Ciel me donner autant de génie & d'érudition que de memoire. Je ne présume pourtant pas assez de ma* faculté rétentive *pour croire que je n'ai rien oublié. Mon Jean Clement, qui, comme vous savez, Monsieur, écoutoit nôtre Conversation; &,* par parenthese, *je serois fâché de ne point appeller ce garçon-là à toute Conférence fructueuse, tant j'espere de son esprit depuis ses progrès dans les Langues savantes. Ce Jean Clement donc, m'a causé un grand scrupule de Savoir. Autant qu'il m'en souvient,* Hythlodée *prétend que ce Pont* Amaurotique *qui est caché, & comme submergé dans la Riviere* d'Anidre *a cinq cens pas de long: Monsieur le Docteur Jean fait d'un seul coup à ce pauvre Pont une* rognure *de deux cens pas, alléguant pour raison, que, dans cet endroit-là, le Fleuve n'a que trois cens pas de largeur.*

Obli-

Obligez-moi, Monsieur, de fouiller un peu dans vôtre mémoire sur ce sujet-là. Si l'opinion Geographique de mon Clement vous paroit la meilleure, je baisserai la lance, & je me confesserai vaincu. Si vous ne pouvez-vous souvenir de la chose, je m'en tiendrai à mon premier sentiment parce que je ne croi pas m'abuser. Je ferai de mon mieux afin que la Verité seule entre dans le livre: mais quand il se rencontrera quelque chose de douteux, je hasarderai plutôt une fausseté que de mentir, préferant alors l'honnête homme à la prudence.

Ce mal-ci n'est pourtant pas incurable; il est même facile d'y remedier. Ce seroit d'en parler ou d'en écrire à nôtre ami Raphaël. Encore une raison vous y engage; c'est qu'il se presente une autre difficulté; je ne sai à qui de nous trois je dois m'en prendre. Ni vous ni moi ne pensames à demander en quel endroit de ce Nouveau Monde l'Utopie *est située; & Raphaël ne s'avisa point non plus de nous aprendre cette particularité qui, néanmoins, est essentielle. Je souhaiterois, aux dépens de ma bourse, qu'on n'eût point oublié cette circonstance-là.*

Il m'est honteux de ne connoître pas la Mer où est placée une Ile de laquelle j'ai tant de cho-

choſes à conter. D'ailleurs, quelques-uns de nos Gens ont envie d'entreprendre ce voïage de long cours. *Entre autres, il y a un ſaint homme de Dieu, & Theologien de métier, dont le cœur & les entrailles ſont tout en feu pour aller en* Utopie. *N'allez pas vous imaginer, Monſieur, que ce ſoit la curioſité de voir les nouvelles découvertes qui le poſſéde & qui l'enflamme. Rien moins : ce n'eſt que le zèle du* SANCTUAIRE. *Aïant apris qu'on a planté heureuſement nôtre Religion dans cette Contrée aveugle, il voudroit y être déja pour cultiver, pour augmenter ce nouveau Champ du Seigneur. Pour pouvoir faire cette bonne Oeuvre avec Vocation requiſe, nôtre Apôtre brigue à Rome le titre de Miſſionnaire, & l'Evêché d'*Utopie*: Il ne ſe fait point un ſcrupule d'emploïer les prieres & les ſuplications pour obtenir cette Prélature toute neuve : il regarde comme une ambition ſainte & méritoire d'aſpirer à l'Epiſcopat, non par les motifs ordinaires qui ſont Honneur & Profit ; mais pour la gloire du Très-Haut, & pour le Salut des Ames.*

Je vous prie donc, Monſieur, mon cher Ami, de vous adreſſer à Hythlodée, ſoit

soit de vive voix, si la commodité le permet, ou par lettres. Tâchez qu'il n'y ait rien de faux dans mon Ouvrage, & que le Lecteur y trouve tout le Vrai qu'il est en droit d'y chercher. Mais je ne sai s'il ne vaudroit point mieux faire voir le livre à Hythlodée; *car personne n'est plus capable que lui de le corriger, & il ne peut le corriger qu'en le lisant. De plus, vous pourrez connoître par ce moïen-là, si l'Ouvrage ne lui cause point quelque chagrin: car s'il est dans le dessein de faire imprimer sur la même matiere, peut-être se fâcheroit-il de ce que je l'ai prévenu; & effectivement, en publiant la République d'*Utopie, *je ne voudrois pas enlever à* Hythlodée *la fleur & l'agrément de la nouveauté touchant l'Histoire qui doit sortir de sa plume.*

A vous parler franchement, Monsieur, je ne sai pas trop encore si je me résoudrai à abandonner cette Production à la Presse. Ce n'est pas une petite affaire de parler au Public. Le goût de Messieurs les Hommes est si bigarré: la bisarrerie & l'absurdité y prévalent; l'ingratitude s'y trouve communément; enfin, on est beaucoup plus heureux de n'avoir affaire qu'aux Esprits gais, agréa-

agréables, & qui ne demandent qu'à rire, qu'avec ces graves & importans Parnaſſiens *qui mettent leur Cervelle à la torture, pour inſtruire, ou pour divertir un Lecteur ingrat & dédaigneux.*

Pour continuer la Peinture de nôtre belle & digne Eſpèce, la plûpart des Hommes ſont plongez dans une ignorance craſſe, & quantité mépriſent le Savoir. Le Groſſier rejette comme une groſſiereté tout ce qui n'eſt point groſſier. Les Pédans, Nation ſourcilleuſe & inſuportable, regardent comme trivial tout ce qui n'eſt point exprimé en termes vieux & inuſitez. Les uns n'aiment que les Antiquailles, *les autres ne ſont charmez que de leurs idées. Celui-là eſt ſi bourru qu'il ne ſauroit ſouffrir aucun* badinage : *Celui-ci eſt ſi ſot, ſi fade que le ſel Attique lui fait mal au cœur. Quelques-uns ſont ſi enfoncez dans la matiere qu'ils craignent autant la fineſſe du diſcernement, qu'un homme, mordu d'un chien enragé, craint de faire le plongeon. Il y en a d'autres ſi changeants, que paſſant tout d'un coup, du blanc au noir, ils blâment debout ce qu'ils louoient aſſis. Que dirons-nous de ces Cenſeurs* Bachiques *qui, le verre à la main*

dans un cabaret, tiennent tribunal ouvert contre les Auteurs ? Vous entendez ces Coureurs de bonne bouteille, d'un ton décisif, & comme avec une autorité de Magistrature, vous les entendez faire le procès aux Ecrivains du Tems : pas un qui ne reçoive sa condamnation suivant la phantaisie de ces Juges en buvette. *Bourreaux aussi bien que Juges, il n'est point de livre qu'ils ne pèlent poil à poil. Quant à eux, leurs têtes chauves font leur sûreté ; ils n'ont pas ce qui s'appelle un cheveu de* l'Honnête Homme. *Il se trouve, outre cela, des lisseurs dont l'ame est si mauvaise, que quoiqu'ils aïent pris un extrême plaisir à l'Ouvrage, ils n'en ont pas plus de consideration pour la personne de l'Auteur : savez-vous à qui je compare ces Ingrats ? A ces Gloutons qui, après avoir été régalez à* bouche que veux-tu ? *dès qu'ils se sentent l'estomac plein, se retirent au plus vîte sans remercier leur Hôte. Allez à present : invitez, sur vos frais, à un grand repas des hommes dont le palais est si peu uniforme, & qui reconnoissent si mal le bien qu'on leur fait.*

Cependant, Monsieur, faites, s'il vous plait, ma commission auprès d'Hythlodée : *je*

je croi que ce ſera le plus ſûr, de le conſulter plus d'une fois. S'il ne s'oppoſe point à l'Ouvrage, à preſent que me voila quite de la compoſition, & que je ſuis à la fin devenu ſage; touchant ce qui concerne la Preſſe je ſuivrai les conſeils de mes amis, & principalement le vôtre. Adieu, mon aimable Monſieur, je ſaluë Madame vôtre digne Epouſe: continuez-moi vôtre amitié; car je vous aime plus que jamais.

Digitized by Google

ABREGÉ
DE LA VIE DE
THOMAS MORUS.

THOMAS MORUS naquit à Londres sur la fin du quinzième Siécle, c'est-à-dire en 1480. son Pere s'appelloit *Jean Moor*, & chez les Historiens Latins, *Joannes Morus*. Ce n'étoit pas une Famille célèbre ; mais pour l'honnêteté, elle n'en cédoit à aucune d'Angleterre. Le Pere étoit pourtant Chevalier, & Conseiller du Roïaume. Un autre, s'expliquant autrement, dit que *Jean Moor*, ou *Morus*, étoit un des Juges de la Cour de Justice du Roi.

Nôtre *Morus* n'alla point chercher les Muses hors de son Païs ; il fut élevé au Collége de *Saint Antoine* ; & aparemment il y fit de belles & bonnes études. Un Auteur dit même, que ce jeune homme étoit d'un génie si heureux, qu'il aprit le

Digitized by Google

le Latin, & le Grec par ſa propre induſtrie, & ſans le ſecours d'aucun Maître. Le bon Dieu veuille préſerver de ces Eſprits précoces, les Régens & les Profeſſeurs !

Soit ſeul, ſoit ſous un bon Guide, *Morus* fit de ſi grans progrès que la réputation lui vint avant *la barbe*. Jean Morton, Cardinal & Archevêque de Cantorberi, aïant ouï parler de cet Aſtre naiſſant, fut curieux de le connoître. Le Prélat mande le jeune homme : il l'examine, il l'étudie à fond ; & voïant qu'effectivement la Renommée, dont *l'Amplification* eſt la Rhétorique favorite, ne le flatoit point, il le prit chez lui. *Morus* paſſa-là quelque tems ; & le Primat, confirmé de plus en plus, qu'il s'étoit rendu le dépoſitaire d'un tréſor, réſolut de le faire valoir, le Cardinal Morton envoïa donc ſon Elève à Oxfort ; & ce fut comme un rare preſent qu'il fit à cette célèbre Univerſité. En effet, *Morus* répondit parfaitement aux intentions, & aux eſpérances de ſon Patron : par la vigilance, par les ſoins de *Linacer*, ſon Tuteur, il avança rapidement dans le Grec ſous le ſavant *Groſinus* ; & avec la même vîteſſe, dans les autres Sciences,

ſous les plus habiles Profeſſeurs.

Notre Etudiant, bien exercé, bien fondé dans la lice du Savoir & de l'Erudition, revient à Londres; & dès qu'il fut ſur ce Théatre éclatant, il entama le grand Rôle auquel la Providence le deſtinoit. Il débuta par la *Plaidoirie*; & ſon éloquence, également nerveuſe & équitable, lui valut tous les Lauriers du Barreau. La Cour, informée de ce mérite ſupérieur ſe détermina tout d'un coup à le faire briller pour l'Utilité Publique. Le fameux & incomprehenſible Henri VIII. portoit alors la Couronne d'Angleterre, Couronne qui ſous le Règne tumultueux de ce Prince ſouffrit tant de mouvement & tant d'agitation. Un célèbre Hiſtorien nous aprend que nôtre *Morus* faiſoit figure dans les Parlemens. Parlant d'un Orateur; c'étoit dit cet Ecrivain, *Thomas Morus, qui commença de faire connoître ſon habileté, & ſon affection au ſervice du Roi, dont il éprouva tour à tour dans la ſuite, & la reconnoiſſance tant qu'il eut de la ſoumiſſion; & la vangeance, lors qu'il refuſa d'obeïr.*

Le Monarque apella donc l'Avocat *Morus*, & s'en ſervit dans les hauts Emplois. Maître des Requêtes, Chevalier, Tré-

Tréſorier, Chancelier dans le Duché de Lancaſtre, ce furent là les quatre premiers degrez, & comme les quatre fondemens de l'élévation, & de la fortune de *Morus*. Le Roi, découvrant, de plus en plus, le profond mérite de ſa nouvelle Creature, lui confia les Ambaſſades les plus importantes, ſavoir celle de la Cour Imperiale, & celle de France.

Mais entrons dans le fort & dans le plus beau de ſa Carriére. Thomas Wolſey, ce fameux Cardinal de fortune, qui viſoit à la Tiare, & qui avoit ſi bien établi ſon crédit, que Charles-Quint même, ſe qualifioit *ſon Fils*, Thomas Wolſey, dis-je, éprouvant le Sort commun aux plus Grans comme aux plus petits, perdit ſa Grandeur, ſon Eminence avec la Vie, & s'en alla porter chez les Morts ſon deſſein ambitieux de Papauté. Voici quelques circonſtances hiſtoriques de la diſgrace de cette Eminence. „ Nous avons laiſſé, ce ſont les Pa-
„ roles de l'Hiſtorien, le Cardinal de Wol-
„ ſey au retour de la viſite qu'il rendit
„ au Roi, en la compagnie du Cardinal
„ Campegge, dans l'eſperance de con-
„ ſerver les bonnes graces de ſon maître,
„ nonobſtant la haine de ſes envieux, &

„ le reſſentiment d'Anne de Boleyn. Il
„ ne demeura pas longtems dans cet é-
„ tat. Le tems de ſa ruïne étoit arri-
„ vé : & ſelon toutes les apparences les
„ careſſes du Roi étoient le dernier mou-
„ vement d'une affection qui s'en alloit
„ finir. Comme il ſe fut preſenté afin
„ de preſider aux ſeances de la St. Mi-
„ chel, en qualité de Grand Chancelier,
„ les Ducs de Nortfolk & de Suffolk
„ vinrent de la part du Roi lui redeman-
„ der le Seau. D'abord il ne voulut
„ point s'en deſſaiſir, & fit valoir les ter-
„ mes des Lettres patentes que le Roi lui
„ en avoit accordé pour toute ſa vie.
„ Les Deputez s'en retournerent avec
„ cette réponſe : mais ſur un ſecond or-
„ dre qu'ils lui aporterent le lendemain
„ de la main du Roi, il obeït. Le Seau
„ fut offert à Warham, Archevêque de
„ Cantorbery, qui l'avoit eu auparavant.
„ Il ſembloit que la fortune ſe repentoit
„ de l'injuſtice qu'elle lui avoit fait, &
„ qu'elle vouloit lui reſtituer un emploi,
„ qu'elle lui avoit ravi pour le donner à
„ Wolſey. Mais Warham fit paroître,
„ en le refuſant, autant de moderation
„ qu'il en avoit témoigné lorſqu'il s'en
„ étoit deſſaiſi : ſoit que ſa vieilleſſe le

„ de-

„ degoûtât des affaires, ſoit qu'il en pre-
„ vît de fâcheuſes, dans leſquelles il ap-
„ prehendât de s'embaraſſer. Quoi qu'il
„ en ſoit, il pria le Roi de le diſpenſer
„ d'un emploi deſormais trop penible
„ pour lui". Henri VIII. ne trouvant perſonne plus propre à remplir dignement ce premier Poſte du Roïaume, que *Morus*, ne balança point à l'y élever: cet événement arriva le 25. Octobre 1531. la 21. année du Règne de ce Maître Monarque. *Morus* prit une route tout oppoſée à celle de ſon Predeceſſeur. Wolſey avoit adminiſtré ſa charge avec fierté, avec hauteur, avec diſſimulation; enfin, avec une conduite qui faiſoit peu d'honneur au *Caractere Sacerdotal*. *Morus*, Chancelier, fut comme les antipodes de cet orgueilleux Prélat. Droit, franc, ſincére, affable, fidèle; marquant de la bonté à tout le monde, même aux plus petits. Cet illuſtre Magiſtrat étoit d'une exactitude admirable dans l'exercice & dans les fonctions de ſon auguſte Emploi. Les affaires n'étoient jamais ni ſuſpenduës, ni accrochées au Tribunal de la Chancelerie: on y étoit ſûr d'être vuidé au plûtôt, & d'avoir juſtice ſur le bon Droit. Enfin nôtre *Morus* avoit

de vives & pénétrantes lumiéres, une grande juſteſſe de diſcernement, & une integrité incorruptible. Oh, que ne puiſſe être-là le portrait au naturel de tous les Officiers de *Judicature* pendant nôtre Génération ! l'Injuſtice, la Violence, l'Oppreſſion ne profaneroient pas ſi ſouvent le ſacré Temple de Thémis.

Morus étoit d'un deſintereſſement qui alloit juſqu'à l'excès. Un jour ſes Fils ſe plaignant à lui de ce que dans ſa haute Elevation, il ne leur procuroit aucun avancement ; *Mes Enfans*, répondit-il, *Catoniquement*, ou plutôt Chrétiennement, *laiſſez-moi rendre juſtice à tout le monde : il y va de vôtre gloire, & de mon Salut : mais ne craignez rien : il vous reſtera toûjours le meilleur partage, la Bénédiction du Ciel, & celle des hommes.* Tous ceux qui ſont au haut de la Roue heureuſe ne penſent pas de même ; & le Pape Alexandre VIII. qui diſoit ſi tendrement, ſi paternellement à ſa Famille *Nepotique*, *il n'y a point de tems à perdre, hâtez-vous ; il eſt vingt-trois heures & demie ſonnées*, ce Saint Pere, tout-à-fait bon ſelon *la Chair & le Sang*, avoit bien d'autres ſentimens que nôtre Chancelier.

C'eſt

C'eſt une fatalité que les Hommes les plus utiles à la République, ſont ceux dont elle eſt privée le plutôt. Je pourrois en raporter des exemples : mais tenons-nous en à nôtre *Morus*. Cet habile Miniſtre, prévoiant, par ſa pénétration ordinaire, qu'il alloit s'élever un furieux Orage entre les Cours d'Angleterre & de Rome, réſolut de le prévenir, & de ſe mettre à couvert. Il va donc trouver le Roi, à une de ſes Maiſons de plaiſance, nommée York, aujourdhui le Palais de Whitehall. Là *Morus* remit le Grand Sceau entre les mains de ſon Maître, il renonça au *Chancellariat*. Il avoit déja fait pluſieurs tentatives pour ſe faire décharger de ce noble fardeau : mais toutes ces démarches avoient été inutiles *Morus* repreſentoit au Prince, que ſa mauvaiſe ſanté ne lui permettoit pas de bien remplir ce premier Poſte de la Juſtice : mais le Monarque, le croïant, ou faiſant peut-être ſemblant de le croire encore aſſez vigoureux, l'encourageoit toujours à ne pas quitter. Effectivement *Morus* ne manquoit pas de forces : mais il alleguoit ſes infirmitez comme la raiſon la plus plauſible, & la meilleure pour cacher ſes ve-

ritables motifs. On pretend qu'il en avoit deux ſecrets. Le premier, c'eſt que connoiſſant l'humeur du Roi, il prevoioit bien que ce Monarque ne demordroit jamais de ſon Inſtance à la Cour de Rome; & comme d'ailleurs, le Chancelier étoit ſûr que la Cour Papale ne tiendroit pas moins de ſon côté, *Morus* regardoit la Rupture prochaine comme infaillible. Ce Grand Homme n'étoit pas un Approbateur, ou pour mieux dire, un adorateur aveugle du Souverain Pontificat, mais il croïoit de bonne foi que ce ſeroit un Schiſme de ſe ſeparer du Saint Siége. De plus la Maiſon de *Boleyn* lui étoit fort oppoſée, & le Pere de la Maitreſſe Roïale ne faiſoit qu'épier une occaſion favorable pour le ruiner: cette occaſion-là ſe trouvoit juſtement dans les Amours de *Henri*; & *Morus* craignoit avec raiſon qu'elle ne reüſſît pour ſa perte. Il avoit donc une grande impatience de ſe mettre à couvert d'un ſi grand danger. L'Ambition & la brigue n'avoient eu aucune part à ſon Elevation; le ſeul merite la lui avoit procurée: il avoit exercé ſa dignité avec un parfait deſintereſſement; ainſi n'aïant rien à ſe reprocher, il ſe faiſoit un plaiſir de ſa demiſſion. Il ſe trom-

trompa néanmoins : ſa precaution n'eut pas le ſuccès qu'il ſe promettoit ; & voulant conjurer l'orage, il l'attira ſur lui. On ne peut, ſans faire injuſtice à ce Miniſtre, qui étoit, ſans doute, d'un merite des plus extraordinaires, lui reprocher d'avoir pris le vrai chemin de la Prudence. Mais enfin, la deſtinée eſt inevitable ; & *Morus* en eſt un grand exemple. Si ce qu'on rapporte de la converſation qu'il eut avec ſa femme & ſa fille, après avoir rendu le Seau, ſe pouvoit confirmer par toute la Foi Hiſtorique : on ne pourroit s'empêcher de convenir que *Morus* étoit infiniment au-deſſus du Vulgaire : mais en même tems on a quelque ſujet de lui reprocher que pour un Philoſophe il pouſſa la raillerie trop loin.

Aïant remis ſon haut Emploi entre les mains du Maître, il ſortit auſſitôt de Londres avec ſa famille ſans marquer la raiſon d'un depart ſi precipité ; & ſe retira à ſa Maiſon de Chelſey. Le jour ſuivant il entendit devotement la Meſſe, à ſon ordinaire ; & le Service Divin étant fini, il paſſa par la Place de ſa Lady, & lui dit, *Madame, Mylord eſt parti.* C'étoit une convention bien arrêtée, & bien pratiquée entre l'Epoux & l'E-

pouſe que toutes les fois qu'ils étoient enſemble au Temple, & que Mylord partoit le premier, l'Ecuïer de la Maiſon alloit annoncer cette Nouvelle à la Dame pour l'engager à lever le piquet. Madame *Morus* qui connoiſſoit à fond l'humeur de ſon Mari, crut qu'étant dans ſa bonne humeur ordinaire, il badinoit, & vouloit ſe réjouïr à ſes depens : ſur ce prejugé-là, *Mi-Lady* ne branla point de ſa place. Sa devotion finie, elle revient chez elle; & aïant ſû de ſon Mari qu'il n'étoit plus Chancelier, elle fit des cris comme une furieuſe & comme une folle. *Morus*, bon Philoſophe, appella ſa fille: je vous prie, lui dit-il, de regarder un peu ſi les habits de vôtre Mere ne la bleſſent point; car elle crie comme ſi ſon corps, ou ſi ſon habit la preſſoient ſi fort qu'elle fût ſur le point d'étouffer.

Sur ce ſujet-là, l'Ex-Chancelier donna cours à ſon humeur naturellement fort enjoüée : Il lui échappa même de certaines ſaillies qui n'étoient pas trop de ſa gravité : on ne s'en accommoderoit point du tout dans nôtre tems; le bon goût, *Dieu merci*, a gagné le deſſus. *Morus*, peu de tems après ſa chute volontaire, con-

congedia toute ſa famille Domeſtique. Il avoit un Bouffon ; c'étoit la mode chez les Grans : Il le donna au Maire de Londres, à condition qu'il le garderoit pour lui ; & que dans ſon Teſtament il en feroit un heritage pour ſes Succeſſeurs. On auroit dit qu'il vouloit deſigner les travers d'Eſprit de ce Magiſtrat. Par là ſa Maiſon devint à rien : mais il avoit pour bonne & ſolide reſſource ſa Philoſophie qui ne l'abandonnoit point. Se voïant dechargé des affaires Publiques, il prit le parti de vivre philoſophiquement ſur ſa Terre de *Chelſey* qui ne lui rapportoit pas plus de quinze cens livres de rente. Sa fille lui diſant, *hé, mon cher Pere, comment pourrons-nous vivre avec ſi peu de bien ! Point d'inquietude, ma chére Fille*, répondit-il, *le Ciel y pourvoira ; & nôtre pis aller eſt de chanter aux Portes pour demander l'aumône.* Il dit cela avec enjoüment : mais on doutoit un peu que ſa gaïeté fût ſincere. Quoi qu'il en ſoit, on ne peut s'empêcher de croire que nôtre *Morus* avoit aquis, à force de philoſopher, un vrai mépris pour toutes les choſes de la Vie. Il oublioit quelquefois la gravité *Socratique* ; mais il falloit le pardonner

à

à ſon humeur, naturellement tournée à la raillerie. D'ailleurs, à force de philoſopher, il s'étoit fait une Ame vraiment tranquille. Son étude favorite étoit la Morale; & ce fut par cette belle route qu'il avança ſi fort dans le mépris de la Vie. Jamais peut-être n'y a-t-il eu de Mortel plus diſpoſé à mourir agreablement. *Morus* compoſa quelques Ouvrages moraux: Il en envoïa quelques-uns à ſon cher Eraſme, & à Warham: Il n'oublia pas d'inſtruire ſa Poſterité ſur cette matiere importante: mais ſes Enfans n'avoient pas beſoin de leçons là-deſſus; leur Pere les moraliſoit aſſez par ſes Exemples admirables.

Pour revenir à la demiſſion volontaire de *Morus*, la maniere dont le Roi la reçut eſt aſſez équivoque. Savoir, ſi le Monarque accepta d'abord la *Demiſſion*, ou s'il fit quelque difficulté de la recevoir, c'eſt ce qui ne ſe dit point. Il pourroit bien être que Henri VIII. qui connoiſſoit la fermeté inébranlable de ſon Chancelier; & qui, par-là, avoit ſujet de craindre qu'il ne traverſât ſon deſſein amoureux, ſe félicita ſecrétement de ſa retraite.

Autre controverſe hiſtorique. Combien

bien de tems nôtre *Morus* mania-t-il le Grand Seau? Plus de deux ans & demi, ſuivant une ſuputation Chronologique; & il ne ſe démit que le 16. Mai de la 24. année du Règne de Henri. Selon un autre calcul, il en va bien autrement. *Morus* abdiqua ſa Dignité dès l'Année ſuivante de ſa promotion, c'eſt-à-dire en 1532. Quelle contrarieté! Comment l'ancienne Hiſtoire ne ſeroit-elle pas toute couverte de ténèbres; comment ne ſeroit-ce pas un vaſte Champ ſemé de *Pyrrhoniſme*, puis qu'il n'y a pas même de certitude dans le raport, ou du moins dans les époques des Faits éclatans du ſeizième Siécle?

Quoiqu'il en ſoit de la varieté en queſtion, *Morus* ne ſe fut pas plutôt rendu à ſoi-même, qu'il penſa à faire ſon Epitaphe, & l'envoïa pour la faire imprimer, à ſon cher Eraſme, qui étoit alors à Bâle. Quelques-uns prétendent qu'il avoit compoſé cette Epitaphe, étant encore Chancelier, & que même, elle étoit déja gravée ſur le Tombeau qu'il avoit fait conſtruire dans ſon Egliſe Paroiſſiale de *Chelſey*, & dans laquelle Sépulture il eſperoit bien ſuivre ſon Epouſe, qui avoit pris le devant, & précéder

tout

tout le reſte de ſa Famille. Enigme difficile, & dont j'ignore le mot.

L'Epitaphe de *Morus*, eſt le Sommaire de ſa belle Vie juſqu'à ſa diſgrace; Et comme cette Epitaphe eſt fort curieuſe, je la donnerai en original, pour faire plaiſir aux Doctes.

THOMÆ MORI

EPITAPHIUM.

Thomas Morus urbe Londinenſi familiâ non celebri ſed honeſtâ natus, in literis utcunque verſatus, cum & cauſas aliquot annos juvenis egiſſet, in Foro, & in Urbe ſuâ pro Sbyreno jus dixiſſet, ab invictiſſimo Rege Henrico VIII. (cui uni Regum omnium gloria prius inaudita contigit, ut fidei Defenſor, qualem & gladio ſe & calamo verè præſtitit, meritò vocaretur) aſcitus in Aulam eſt delectuſque in Conſilium, & creatus Eques, Proquæſtor primùm, poſt Cancellarius Lancaſtriæ, tandem Angliæ miro Principis favore factus eſt. Sed interim in publico Regni Senatu lectus eſt Orator populi, prætereà Legatus Regis nonnunquàm fuit, aliàs

aliàs alibi, postremò verò Cameraci, comes & collega junctus Principi Legationis Guthberto Tunstallo, tum Londinensi, mox Dunelmensi Episcopo, quo viro vix habet Orbis quicquam eruditius, prudentius, melius. Ibi inter summos Orbis Monarchas rursus refecta fœdera redditamque mundo diu desideratam pacem & lætissimus vidit, & legatus interfuit:

Quam Superi pacem firi ment faxintque perennem!

In hoc officiorum vel honorum cursu cum ita versaretur, ut neque Princeps Opt. operam ejus improbaret, neque nobilibus esset invisus, neque injucundus populo, furibus autem, homicidis, hæreticisque molestus; pater ejus tandem Johannes Morus Eques, & in eum Ordinem Judicum à Principe cooptatus, qui Regni Consessus vocatur, homo civilis, innocens, mitis, misericors, æquus, & integer, annis quidem gravis, sed corpore plusquam pro ætate vivido, postquàm eò perductum sibi vidit, ut filium videret Angliæ Cancellarium, satis in terrâ jam se moratum ratus, libens migravit in cœlum. At filius defuncto Patre, cui quamdiu supererat comparatus, & juvenis vocari consueverat, & ipse quoque sibi videbatur, amissum jam Patrem requirens, & editos ex se

se liberos IV. & Nepotes XI. respiciens, apud animum suum cœpit persenescere. Auxit hunc affectum animi subsecuta statim, velut adpetentis senii signum, pectoris valetudo deterior. Itaque mortalium harum rerum satur, quam rem à puero ferè semper optaverat, ut ultimos aliquot suæ ætatis annos obtineret liberos, quibus hujus vitæ negotiis paulatim subducens, futuræ posset immortalitatem meditari. Eam rem tandem, (si cœptis annuat DEUS) *indulgentissimi Principis incomparabili beneficio resignatis honoribus impetravit, atque hoc Sepulchrum sibi, quod mortis eum nunquam cessantis adrepere quotidiè commonefaceret, translatis hûc prioris uxoris ossibus, extruendum curavit. Quod ne superstes frustra sibi fecerit, neque ingruentem trepidus mortem horreat, sed desiderio Christi libens oppetat, mortemque ut sibi non omninò mortem sed januam vitæ felicioris inveniat, precibus eum piis, Lector optime, spirantem precor, defunctumque prosequere.*

Je ne puis, néanmoins, omettre la réflexion qu'un fameux Auteur fait sur cette pièce funebre. Mais, dit-il, il survint un changement afreux dans cette felicité que ce grand Homme se promettoit : au lieu de ce Tombeau honorable qu'il avoit fait

fait élever, dans l'eſperance qu'on l'y porteroit avec honneur, & que ſes cendres y repoſeroient en paix, il lui échut une Sépulture ignominieuſe; en cela le jouët de la Fortune, la victime de la fureur du Roi; & d'ailleurs méritant, par ſon innocence, & par ſes ſervices, une fin auſſi glorieuſe, qu'un Tyran la rendit infame.

Nous voici, enfin, à la Cataſtrophe de *Morus*: elle arriva environ trois ans après ſa Démiſſion; & pour faire plaiſir aux Lecteurs, s'il y en a quelques-uns, qui ne ſoient point inſtruits de cet événement tragique, en voici le ſujet. Henri VIII. devient épris des charmes d'Anne *Boleyn*. Les Rois ne portent pas le Diadème ſur le Cœur, ils le portent ſur le Front: ce Bandeau ſacré ne les affranchit pas d'inquiétude; mais il les rend encore moins invulnérables, aux traits empoiſonnez du petit Dieu d'Amour. Il en a coûté bien des fois du Scandale, & même du Sang, de cette affaire-là: mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit.

Mademoiſelle *Boleyn*, ſur qui, apparemment, la Majeſté Amante n'avoit nul deſſein de Sacrement, ſe mit en tête de ſe *Roïaliſer*, & fit la fiére dans toute la force de l'apparence. Je ne veux pas dire,

re, pourtant, que la Vertu d'Anne ne fût point réelle. La Sageſſe d'une femme tentée, eſt ordinairement fort équivoque. Devenir Maitreſſe de Monarque c'eſt un doux & puiſſant attrait : combien de Nymphes ont ſuccombé à l'éclat du *Trident ?* Avec tout cela, rendons juſtice au beau ſexe ; il eſt plus de *Lucrèces* qu'on ne s'imagine, & qui, même, ſe poignarderoient avant le Viol, ſi elles avoient à portée *l'outil meurtrier*. Et quant aux Conquérantes Roïales, n'en a-t-on pas vû repouſſer tous les aſſauts, preférer conſtamment à une faveur toute puiſſante, leur honneur & leur chaſteté ; enfin, n'en a-t-on pas vu vaincre & triompher heroïquement dans *la Défenſive amoureuſe* ? Témoin la vertueuſe Princeſſe de Condé avec Henri IV. Ce Prince fut ſurnommé *le Grand* ; & il avoit juſtement aquis, par ſes travaux & par ſes victoires ce titre ſuperbe : mais en verité, ce Roi de France, auſſi-bien que d'autres Princes, ne pouvoit être plus petit par l'endroit d'une certaine ſenſibilité : il eſt vrai qu'il n'étoit nullement dur pour ſon Peuple. Mais j'oublie que je fais l'Hiſtorien ; retournons ſur nos pas.

Quel

Digitized by Google

Quel que fût le motif de la réſiſtance d'Anne *Boleyn*, cette Beauté recula de ſi bonne foi, ou ſi adroitement qu'elle piqua ſon Amant, & l'enflamma à ne ſe plus poſſeder. Ce Prince, qui vouloit terriblement ce qu'il vouloit, reſolut de faire tout pour la jouïſſance, & pour la poſſeſſion, falut-il partager, ſon Trône avec ſa Maîtreſſe. En execution d'un deſſein ſi extraordinaire, Henri penſa à répudier Catherine d'Arragon, ſa Femme légitime. L'entrepriſe ne pouvoit être plus épineuſe. La Reine étoit Tante de l'Empereur Charles-Quint, & conſéquemment bien appuïée. Cet obſtacle, quoiqu'apparemment invincible, ne rebute point le Monarque paſſionné. Il s'adreſſe confidemment à la Cour de Rome & demande le *Divorce* avec autant d'aſſurance, que ſi ſa Cauſe étoit infaillible. Sur quoi fondé? Oh le voici. Catherine avoit épouſé en premiéres Nôces, le Prince Artus, Frere aîné de Henri: ce Mariage ne fût point conſommé, ce qui ſe prouva mieux que celui de Louïs XII. Roi de France, avec Jeanne, Fille de Louïs XI. de fine, d'active, d'ambitieuſe, & de tyrannique Mémoire. Henri VII. voulut donc, que ſon ſecond Fils,

&

& ſon Héritier préſomtif, épouſât la Veuve vierge & pucelle de ſon Ainé; & la Diſpenſe *Romainement* Pontificale calma les Conſciences ſur l'horreur de l'Inceſte.

Henri VIII. avoit vécu tranquilement avec ſa Belle-Sœur, metamorphoſée en Epouſe: il en avoit eu même une Fille, qui après la mort prématurée d'Edouard VI. ſon Frere, règna ſous le nom de Marie, au grand malheur des Proteſtans. Tout d'un coup Cupidon s'érige en Caſuiſte; le Fils de Vénus eſt de tout métier. Le Roi commence à ouvrir les yeux ſur ſa *Situation Conjugale*; & ſe croïant, ou faiſant ſemblant de ſe croire dans *la Voïe Infernale*, il ſupplie humblement, religieuſement le Pape, de mettre ſon Ame en repos; & de rompre un lien criminel qui le faiſoit trembler pour ſon ſalut. Qui croiroit que l'Amour libertin pût operer une ſi belle Converſion? Dieu ſe ſert de tout; & ſouvent le Diable, ſans le ſavoir, tout ruſé Diable qu'il eſt, travaille pour le *Paradis*.

Cependant, le Monarque, auſſi pénitent de ſon Mariage, qu'il a de confreres, ne put obtenir ſon abſolution. Le Saint Pére ſe déclara hautement pour la Rei-

Reine ; & d'ailleurs, ſollicité puiſſamment par Charles-Quint, il confirma l'union de cette Princeſſe avec ſa Majeſté Britannique. Le Roi n'avoit garde d'aquieſcer : ſon ſcrupule le *poignant* toujours plus avant, il n'eut point de foi pour la Deciſion du Saint Siége, & il regarda le Pape comme partial, & comme ſon ennemi. Henri ne laiſſa point de continuër ſa pourſuite : mais voïant qu'il n'avance rien, l'impatience le prend. Quelle impatience? de ſe voir délivré du remors, & du ver rongeur de l'Inceſte? Ce Prince aſſuroit que *Oui*, & on devoit le croire charitablement. Ce qui eſt hors de conteſtation, c'eſt que le Monarque, de ſa propre autorité, & independemment du Souverain *Diſpenſateur*, donna *la Lettre de Divorce* à la Reine ſon Epouſe ; & convola, au plus vîte, ſur les ailes du *Sacrement*, entre les bras de ſa Maîtreſſe.

Quand la nouvelle en fut arrivée à Rome, quel ſcandale ! quelle fougue de zele ! quelle indignation Apoſtolique ! C'étoit effectivement, donner une furieuſe entorſe au *Vicariat Divin* ; car au Pape ſeul comme Lieutenant Général du Ciel, appartient le Droit *de deſunir*, *de ſéparer*

ce que Dieu a joint. Le Saint Pere ne ſe laiſſa pourtant point d'abord tranſporter au feu d'Elie : il emploïa les exhortations paſtorales, & les remontrances paternelles. Mais voïant que le Cœur Roïal ne ſe laiſſoit point amollir, & que Henri perſeveroit dans ſa rebellion contre le Chef Viſible de l'Egliſe, il lança ſur cette Tête Sacrée la foudre de l'Excommunication, ſa Sainteté fit preſent à Satan de l'Ame du Monarque.

Mal en prit à l'Homme de Dieu ; l'Arme Spirituelle éclata, & ne bleſſa que lui. Le Roi ſe dépite ; il ne veut plus reconnoître l'Autorité Suprême & Divine du Saint Siége ; il ſecouë le Joug Papal. Cette Rupture commençoit à être à la mode ; & pluſieurs Princes d'Allemagne avoient déja franchi le pas. C'étoit cette raiſon-là même, qui devoit retenir le bras du Saint Pére, qui devoit l'engager à modérer ſa fureur apoſtolique. En effet, outre que l'Angleterre étoit dans la Catholicité un des beaux Fleurons de la Tiare, ce Roïaume avoit encore cela de particulier, qu'il étoit tributaire du Prince des Apôtres, & qu'il lui païoit tous les ans ce qu'on apelloit le Denier de Saint Pierre.

Sans

Sans doute, *le Pape* n'auroit jamais prévû que ſon Tonnerre ne cauſeroit du ravage que dans ſon Empire. Il comptoit aparemment, ſur la ſuperſtition, & ſur la reſiſtance des Anglois : il ſe flatoit que ces Sujets, étant diſpenſez de leur ſerment, ſe ſepareroient de leur Maître comme d'avec un homme deſtiné *Papalement* à la Damnation. Il ſe mécomptoit fort le bon Saint Pére : les Anglois s'en tinrent inviolablement au Lien qui, fondé en *Autorité Divine*, unit une Nation avec ſon Prince Naturel. Henri VIII. retranché de l'Egliſe comme un Membre pourri, rebelle au Saint Siége, ennemi déclaré du Pape; Henri VIII., dis-je, trouve dans ſon Etat la même obeïſſance, la même ſoumiſſion qu'on lui rendoit auparavant. Ce Monarque, le plus abſolu, peut-être qui ait jamais occupé le Trône d'Angleterre; & qui ſous l'ombre, ſous l'image de la Liberté, gouvernoit deſpotiquement, ce Monarque fit confirmer par *le Corps Repreſentatif* tout ce qu'il avoit fait; & de plus le Parlement le déclara *Chef de l'Egliſe*.

J'ai laiſſé longtems *Morus* en repos;

ramenons-le ſur la Scène. Le Roi, ſe doutant, apparemment bien, que ce grand homme n'approuvoit point la Révolution, & ne déſirant peut-être rien plus que d'avoir pour ſoi un ſuffrage de ſi grand poids, prit une meſure juridique pour s'éclaircir ſur la penſée, & ſur les intentions de ſon Ex-Chancelier. On cite *Morus* à *Lambeth*, Maiſon de plaiſance du Primat.

Il y comparoit devant l'Archevêque de Cantorberi, le Lord Chancelier, & le Secrétaire Cromwel. Celui qui préſidoit à ce petit Tribunal ordonna gravement à *Morus*, de prêter ſerment touchant la *Suprematie* du Roi, & de ſes Succeſſeurs, dans l'Egliſe *Anglicane*. *Morus* rejettant la *Sommation*, dit que ſa Conſcience ne lui permettoit point ce qu'on exigeoit de lui, & il déclara nettement qu'il ne reconnoîtroit jamais le Roi pour le Pape du Roïaume. Sur cette Réponſe, *Morus*, comme criminel de Haute Trahiſon, fut condamné à perdre tous ſes biens, toutes ſes Dignitez, & à ſouffrir une Priſon perpetuelle.

On le mena, donc, à la Tour; & il y demeura tranquillement une année.

Au

Au bout de ce tems-là le Prisonnier fut tiré de la Forteresse de Londres; & on le conduisit à pié devant les Commissaires, ou Juges, qui, aïant été nommez par le Monarque pour cette affaire-là, n'étoient apparemment guére disposez à faire grace. *Morus* marchoit vers le lieu de son Jugement, apuïé sur son bâton; tant la longueur du chemin le fatiguoit: mais en même tems, il faisoit voir une contenance ferme, un visage serain & assuré. Quand il fut devant le Tribunal, les Juges firent apporter une chaise, & lui permirent de demeurer assis pendant qu'on instruiroit son Procès. Cette Seance se tint au mois de Juillet, 1535.

Le Bureau s'ouvrit par la Lecture des accusations intentées contre le prétendu Coupable. Il plaida lui-même sa Cause; il la plaida avec tant d'énergie & de force; il mit son innocence dans un si grand jour, que tout le *Commissariat* en fut surpris: étonné, consterné; pas un accusateur n'osoit repliquer. Mais enfin, il s'éleva un nouveau Champion dans cette Lice de Procedure: le nommé Rich, Avocat du Roi, demanda à être ouï dans sa déposition; & toute l'Assemblée l'écou-

coutant attentivement, il dénonça qu'il avoit de ſes propres oreilles ouï dire à *Morus*, que le Parlement n'avoit non plus de droit de donner au Roi le titre & le pouvoir de *Chef de l'Egliſe*, qu'il avoit droit de faire une Loi pour ordonner que Dieu ceſſe d'être Dieu.

La circonſtance hiſtorique eſt trop curieuſe pour n'en pas faire ici un extrait. Les Conſeillers de Henri VIII. eurent ordre de s'aſſembler à Lambeth, Maiſon de Plaiſance de ſa Grandeur Primatiale de Cantorberi. Ce Tribunal fit citer *Morus* & *Fisher* à comparoître : on leur demanda le ſerment à la mode. *Morus* preceda ſon Compagnon de mauvaiſe fortune : il ſe preſenta le premier ; & comme les Juges lui ordonnent de declarer ingenument ce qu'il penſoit de la Revolution, & s'il ne vouloit pas ſe ſoumettre à la volonté Roïale, cela vouloit dire, deſigner le Formulaire ; il repondit que non : mais que ſi on vouloit le laiſſer en ſa liberté, il feroit en ſorte qu'on ſeroit content de lui. Audley qui lui avoit ſuccedé dans la charge de Chancelier, le plaiſanta, & lui dit qu'il feroit plus ſagement d'aller penſer un peu à ſes affaires. *Morus*, congedié, on fit venir *Fisher* : les Juges n'en

n'en furent pas plus contens: *Fisher* parla tout le langage de *Morus*. Le Tribunal connut dès lors qu'il y avoit de l'intelligence entre ces deux Illuſtres Anglois.

Les Juges n'en demeurerent pas-là: ils vouloient la concluſion de cette grande & importante affaire. Le Tribunal, qui n'avoit accordé cette petite Treve à nôtre Illuſtre que dans la croïance qu'il reviendroit à lui, & qu'il ſe rendroit à ſon pretendu devoir, le fit citer à *recomparoître*. Les Juges firent de leur mieux pour obliger les deux Illuſtres Criminels à ſe retracter. On voulut les exciter par l'exemple de quantité d'autres Perſonnes d'une grande diſtinction dans l'Etat & dans l'Egliſe. *Morus* fut inflexible. Crammer, qui avoit pour lui une vraïe eſtime, tâcha, par les raiſons du monde les plus preſſantes, de lui perſuader d'obeïr au Monarque. Vous êtes Anglois, lui diſoit-il; & comme tel vous devez vous ſoumettre au Roi, au Parlement, & aux Loix. Cette raiſon-là fit quelque impreſſion ſur l'Eſprit de *Morus*: mais comme il ſe ſoucioit fort peu de ſauver ſa vie, il revint bien vîte à ſon premier ſentiment & à ſa reſolution. Sa repon-

ſe fut qu'il n'étoit point *Fanatique*; qu'il agiſſoit par perſuaſion & par conſcience; & qu'ainſi, ce qu'on exigeoit de lui étoit l'effet de l'Injuſtice & de la Violence. Il offrit même de faire le ſerment le plus ſacré pour confirmer ce qu'il diſoit. L'Abbé de Weſtmunſter lui repliqua d'une maniere qui ſentoit fort ſon courtiſan. Il ne s'agit pas, dit-il à *Morus*, de contenter vôtre conſcience: penſez plutôt à la guerir. Dès que le Conſeil d'Etat vous ordonne une choſe, vous devez y aquieſcer. A cette reponſe à laquelle *Morus* ne s'attendoit point, il repartit: ce n'eſt pas ſeulement ma conſcience que j'allegue: j'ai encore pour moi tout le Chriſtianiſme; & je vous l'oppoſe comme ma piece juſtificative; elle eſt d'une plus grande force que toutes les Ordonnances du Corps repreſentatif de la Nation.

Crammer, voïant cette fermeté inébranlable, comprit bien que *Morus* & *Fisher* étoient perdus ſi la Juſtice s'en ſaiſiſſoit une fois: il écrivit donc à Cromwel d'emploïer ſa faveur auprès de ſa Majeſté pour obtenir qu'il fût permis aux deux *Prevenus* de faire un ſerment, qui, à la verité, ne ſeroit pas tout-à-fait

fait conforme au formulaire ; mais qui, néanmoins, ſuffiroit pour aſſurer la Couronne à la Poſterité de la nouvelle Reine. Le Prélat ajoutoit que ſa Majeſté auroit en cela plus d'honneur, & qu'elle agiroit plus conformement à ſes intérêts. Le Roi, diſoit Crammer, s'il veut bien prendre le parti de la douceur, conſervera pour ſon ſervice deux Sujets d'un merite extraordinaire : au lieu que s'il les fait mourir, la conſtance heroïque avec laquelle ils ſouffriront apparemment le ſupplice, cauſera de l'admiration, & augmentera peut-être le trouble & le deſordre dans le Public. Le Monarque fut ſourd à cette ſage remontrance. *Morus* & *Fisher* furent menez à la Tour : On les y traita avec la derniere dureté : la premiere precaution dont on uſa à leur égard, ce fut de leur ôter l'encre & le papier, tant on craignoit leurs Plumes contre le divorce, & la Primauté Roïale. *Fisher*, âgé de quatre-vingts ans, paſſa par une terrible épreuve : on lui fit endurer la faim, le froid ; & quoi que malade, on lui refuſoit juſqu'au moindre ſoulagement. *Je me trouve*, écrivoit-il à *Cromwel*, *ſans habits & ſans feu*. On n'en vint pas tout d'un coup à cette

barbarie. Les deux Empriſonnez avoient d'abord la liberté de ſe voir, & enſuite de s'écrire: mais comme ils abuſerent de cette douceur; non ſeulement elle leur fut retranchée; mais même on les en punit rigoureuſement.

Il parut bien que ces deux Hommes-là agiſſoient de concert contre le Formulaire; car ils emploioient la même idée pour le décrier, & pour le combattre. Ile le nommoient un couteau à deux tranchans: qu'on y adhere, diſoient-ils, ou qu'on s'y oppoſe, l'un & l'autre ſont également dangereux: en le rejettant, il n'y va pas moins que du dernier ſupplice; & ſi vous le ſignez, vous mettez vôtre ſalut en danger. *Morus* & *Fisher* étoient deux Perſonnages à peu près de la même tournure: tous deux ſavans, ingenieux, d'un Eſprit élevé, aïant beaucoup de droiture & de fermeté d'ame: tous deux avoient une Philoſophie qui les mettoit au-deſſus de la Grandeur & de la fortune. *Morus* s'étoit demis du Premier Poſte du Roïaume dans la Robe & dans la Judicature, plutôt que de faire quelque choſe contre ſes ſentimens à l'égard du culte; & *Fisher* refuſa conſtamment de changer ſon Evêché de *Rocheſter* contre un

un autre Evêché dont les Rentes étoient plus nombreuſes. Ils avoient le même zèle pour la Religion Romaine; & par conſequent ils étoient auſſi attachez au Parti de la Reine repudiée, qu'ils étoient contraires aux Intérêts d'Anne de Boleyn. L'opinion commune étoit que nos deux gens avoient beaucoup aidé le Monarque dans la compoſition du Livre qu'il publia contre *Martin Luther*; & qui attira à ce Prince Auteur, à la Cour de Rome, le Titre de *Defenſeur de la Foi* : mais s'il eſt vrai que *Morus* & *Fisher* avoient emploïé contre les Proteſtans les Armes de la controverſe; ils en devinrent en ſuite les cruels Perſecuteurs. A la fin quand on les ſomma de s'expliquer ſur le ſerment qu'on devoit prêter touchant la Primauté de l'Egliſe & touchant la Loi faite pour l'Ordre & le Reglement de la Succeſſion à la Couronne, ils rejetterent abſolument ces Propoſitions, diſant qu'ils ne connoiſſoient point d'autre Chef de l'Egliſe que le Souverain Pontife de Rome, ni d'autre Reine en Angleterre que *Catherine d'Arragon*.

Un Auteur Latin ne fait aucune mention, ni du Plaidoïé de *Morus*, ni de

ſon Délateur. Cet Hiſtorien ſe contente de dire que, ſelon la coutume de la Nation, on appella douze autres Conſultans, lesquels, ſi je ne me trompe, ſe nomment *Jurez*.

Ils eurent ordre d'examiner entr'eux, apparemment par la lumiere du Bon Sens & de la Juſtice Naturelle, s'il n'étoit pas vrai que *Morus* avoit violé l'Edit du Parlement. Les Jurez ſe retirerent, & ils eurent là-deſſus une courte deliberation. Enſuite, étant revenus auprès du Tribunal, ils prononcerent le terrible *Gylthy*, ce qui ſignifie, *il merite la Mort*. Auſſi-tôt le Chancelier prononça la Sentence de peine capitale. Le *Condamné* voulut parler: mais on le fit taire, & il fut remené à la Tour.

La Sentence étoit horrible; & on ne peut pas s'empêcher de ſoupçonner dans les Juges ou une animoſité envenimée, ou une lâche & ſervile complaiſance pour le Tyran. Suivant cette cruelle & barbare Sentence, l'illuſtre *Morus* devoit être trainé à *Tyburn*, place deſtinée à l'execution des Criminels: là il devoit être pendu, & demeurer à la potence juſqu'à ce qu'il fût à demi mort. Dans ce funeſte état, on devoit lui couper l'inſtrument

ment de la Propagation, lui ouvrir le ventre, brûler ſes entrailles, attacher les quatre quartiers de ſon Corps aux quatre portes de Londres; enfin, expoſer ſa tête au bout d'un piquet ſur le pont. Quand *Morus* eût été bien & dûment convaincu d'avoir entrepris de poignarder le Prince, & de bouleverſer l'Etat, eût-on pû lancer contre lui un Arrêt plus foudroïant? Je m'étonne qu'on n'en vînt point à la peine & au ſupplice du feu. Henri VIII. étoit grand brûleur; le même FAGOT ſervoit aux Catholiques & aux Proteſtans.

Pour revenir à la Sentence, le Monarque, ſoit qu'il eût honte d'une injuſtice ſi manifeſte, & ſi criante; ſoit par une oſtentation de clémence, le Monarque, dis-je, adoucit la rigueur ou, pour mieux dire, la violence des Juges; & il commua la Mort infame en une ſimple *Décapitation*. Quelcun accourut avec empreſſement vers le *Condamné*, pour lui apprendre cette *mitigation*, ne doutant point qu'il ne la reçût comme une bonne nouvelle, & qu'il n'en remerciât le Prince. Rien moins que cela. *Morus* écouta d'un grand ſang froid ce changement favorable; puis d'un viſage tranquile,

quile, aïant même l'air ouvert & riant, *Dieu préſerve*, s'écria-t-il, *Dieu préſerve d'une telle grace mes Amis, & ma poſterité !* En effet, à moins qu'on n'accorde la Vie, toute autre compaſſion eſt bien peu de choſe, & ne coûte pas grand effort.

Voici quelques autres particularitez de la conſtance Chrétiennement Philoſophique de nôtre Heros. Lors qu'après ſa Sentence prononcée, on le reconduiſoit à la Tour, ſa Fille que les uns nomment *Catherine*, & les autres *Marguerite*, Demoiſelle d'un rare merite en beauté, & en érudition, fendit la preſſe, écarta les Gardes; & ſe jettant au coû de ſon Pére, le trempa de ſes larmes, ſans avoir la force de lui parler. Le venerable Vieillard conſerva les yeux ſecs: l'aſſaut étoit très-rude: cependant la tendreſſe paternelle, loin d'éclater, ne ſe fit connoître par aucun ſigne; pas la moindre apparence d'émotion: *allez*, dit-il d'un ton grave & ferme à ſa Fille, *allez, & priez Dieu pour mon Ame*. On ajoute que cette Demoiſelle, à qui il étoit permis de voir ſon Pere dans la Priſon, l'exhortoit inſtamment à la perſeverance; & qu'elle conſerva toujours, com-

comme un ſacré dépot, comme une relique précieuſe, la tête de ſon cher *Supplicié*.

L'Epouſe de *Morus*. avoit des ſentimens tout oppoſez à ceux de ſa Fille. Henri aïant conſeillé à cette Dame de faire un dernier effort pour *deroidir*, pour fléchir ſon Epoux, elle y aquieſça volontiers. S'étant donc renduë auprès de lui, elle fit jouer tous les reſſorts de *l'Amour Conjugal*. Remontrances, priéres, *conjurations*, larmes, embraſſemens, rien ne fut oublié. *Sauvez-vous, ſauvez-nous, cher Mari, il ne s'agit que d'une legére complaiſance pour le Roi, pourquoi vous opiniâtrer à périr, & à ruiner vôtre Famille?* L'Epoux écouta en ſtatuë ce Sermon véhément & pathétique. Puis, prenant la parole: *combien*, demanda-t-il froidement à ſa Femme, *combien de tems croïez-vous que j'aïe encore à vivre?* Madame *Morus* répondit, *tout au moins vingt ans. Comment*, repliqua le Mari, *vous voudriez que je changeaſſe la Vie éternelle contre les dernieres vingt années de cette Vie paſſagere?* Voila tout ce que la *Tentatrice* put en tirer. S'il n'y avoit ni entêtement ni orgueuil Philoſophique, dans le fait du

du *Condamné*, on ne peut trop vénérer ſa Memoire, d'avoir ſoûtenu avec tant de vigueur & tant de courage la perſuaſion de ſa Conſcience.

La proximité du ſuplice n'ôtoit point à *Morus* ſa belle humeur; &, ſi ce que je vais narrer eſt certain, car je n'y ajoute foi que de bonne ſorte, on peut dire qu'il mérite un des premiers rangs parmi ces Ames intrépides qui ont joué, qui ont badiné avec la Mort: prenez la peine de lire.

Un Seigneur Anglois, & bon Courtiſan, qui aparemment, aïant une tendre eſtime pour *Morus*, tâchoit d'ébranler ſa conſtance, le viſitoit fort ſouvent dans ſa Priſon. Ce noble *Convertiſſeur* ne ceſſoit de prêcher nôtre *Condamné*, répétant continuellement tout ce qu'un Ami peut dire de plus preſſant dans une ſi funeſte conjoncture. *Morus* ne ſortoit point de ſon retranchement; il oppoſoit toûjours le même bouclier. Enfin, las des importunitez de celui qu'il regardoit comme un Perſécuteur à bonne intention, il réſolut de s'en débaraſſer une bonne fois. Je cède, je me rends, dit-il à ſon *Controverſiſte*, & je change de ſentiment. Le bon Seigneur, ravi d'avoir

la

la Victoire, ſe felicite; & ſans faire expliquer davantage ſon prétendu Converti, le voila qui court au Roi pour lui annoncer cette grande nouvelle. Sa Majeſté en marqua beaucoup de joïe: mais, plus curieuſe que l'Ami de l'Ex-Chancelier elle voulut ſavoir en quoi conſiſteroit la Rétractation. Si le Seigneur Anglois retourna à la Tour pour s'en éclaircir, ou ſi le Prince y envoïa quelqu'autre, c'eſt ce que je ne trouve point dans mon Mémoire. On raporte ſeulement la réponſe de *Morus*: *Oui*, dit-il, j'ai changé de *ſentiment*; *& vous allez ſavoir en quoi. J'ai la barbe aſſez grande, comme bien voïez: j'ai Philoſophé long-tems ſur ce que j'en ferois. La garder? Cela ne ſeroit guére honnête de paroître en cérémonie devant le Peuple avec un menton épais & touffu. D'un autre côté, me faire raſer; il y auroit de l'affectation, & d'ailleurs, c'eſt-là rajeunir pour mourir: tout franc, cette balance m'embaraſſoit. A la fin, le reſpect pour l'Aſſemblée nombreuſe, qui doit aſſiſter à mon mariage, & à mes nôces avec la Mort, l'emporta; j'avois réſolu de paſſer, pour la derniere fois, par les mains du Barbier. Depuis cela, j'ai fait cette refléxion: pourquoi, me ſuis-*

ſuis-je demandé, ma barbe n'auroit-elle point de part à la Fête? ne me touche-t-elle donc pas d'aſſez près? Et ſi le Perſonnage, que je ſuis ſur le point de faire, eſt un peu desagreable, n'eſt-il pas juſte que ma Fille la Barbe partage ma peine & ma douleur? Je ſuis donc dans le deſſein de laiſſer-là le raſoir; & c'eſt en quoi j'ai changé de ſentiment.

Je ne me vante pas ici d'avoir copié fidèlement, & mot pour mot, la réponſe de *Morus*: j'avouë que j'ai un peu aidé à la lettre: mais eſt-il défendu à un Hiſtorien de faire parler ſon Héros? Et d'ailleurs, je n'ai fait que commenter, que paraphraſer la ſubſtance de cette idée burleſque. Au reſte, ce badinage du *Condamné* ſeroit-il de vôtre goût? Il trompoit ſon Ami; il ſe moquoit du Roi; il inſultoit à la Juſtice; & par-là, autant que je m'y connois s'entend, il gâtoit *le ſerieux*, le grave de ſa Philoſophie. Mais auſſi, marquoit-il en cela un vrai mépris pour la Vie; & c'eſt l'endroit par où le Sage ſe diſtingue le mieux du Vulgaire, & du Commun des Hommes.

Le Monarque voïant l'inflexibilité de ſon Priſonnier, & deſeſperant de pouvoir réduire une Ame de cette trempe, l'abandonna

donna à ſon ſort, & à l'exécution de ſa Sentence. Ce bel exploit d'Injuſtice ſe fit le ſeptième de Juillet, mille cinq-cens-trente-cinq. *Morus* conſerva ſon enjoûment juſqu'à la fin; & au lieu de paroître en Public dans la poſture ordinaire des Patiens, il porta juſqu'au ſupplice la raillerie & le bon mot.

Etant conduit à neuf heures du Matin ſur la haute Place de la Tour, il s'apperçut, en montant ſur l'Echafaut, que l'eſcalier n'étoit pas ferme & qu'il pourroit bien fondre ſous les piés. Alors, ſe tournant vers l'Officier de Juſtice qui préſidoit au Spectacle, *Monſieur le Lieutenant*, lui dit-il, *faites en ſorte, je vous prie, que je puiſſe monter en toute ſureté; il n'y a point de plaiſir à ſe caſſer le coû. Commandez donc, qu'on affermiſſe ces degrez. Mais quant à la deſcente, je m'en charge, c'eſt mon affaire; & j'aurai ſoin de n'y courir aucun riſque.* Il avoit raiſon : ſon Ame ne devoit pas retourner par le même chemin; & de plus, un Eſprit ne pèſe rien.

L'innocent Criminel étant monté, ſans accident, ſur ſon Théatre, harangua l'Aſſemblée ſuivant l'uſage du Païs. Selon toute la probabilité poſſible, il fit ſon Apo-

Apologie; & peut-être auſſi fit-il revenir quantité d'Auditeurs dans ſon ſentiment. La bonne Politique ne permettoit point que *Morus* parlât ſur l'Echafaut. Quelcun a dit que le ſupplice d'Anne du Bourg, Conſeiller au Parlement de Paris, avoit fait plus de Huguenots en France que tous les Prêches des Miniſtres. Il eſt donc aſſez étonnant que Henri VIII. ne fermât pas la bouche à ſon Ex-Chancelier; & on ne peut excuſer cette faute-là que par la crainte d'un murmure, ou d'un ſoulevement.

Le Diſcours fini, *Morus* ſe tournant vers celui qui devoit l'envoïer en l'autre Monde, lui fit cette charitable exhortation: *Bourreau, faites bien vôtre devoir, & n'aïez point de peur. Vous voïez, Monſieur l'Executeur, que j'ai le coû fort court, & preſque dans les épaules: frapez donc hardiment; car ſi la main vous trembloit vous pourriez fort bien vous eſtropier.* Tout cela ſe diſoit d'un air riant.

Après avoir donné ce bon avis, il mit la tête ſur le billot. Alors, il convint d'un certain ſignal avec le Bourreau, pour donner & recevoir le coup: mais il recommanda ſur tout à l'Executeur, d'épargner ſa Barbe, de la reſpecter, de ne la

la pas endommager ; enfin, de ne lui point faire de mal : *cette Barbe*, diſoit-il, *eſt l'innocence même ; elle n'eſt nullement complice de mon crime ; elle n'a jamais commis aucune trahiſon.* Morus aïant donné le ſignal, cette tête ſi pleine d'eſprit, de jugement, & de ſavoir, fut ſeparée du Corps, pour n'y être réunie que quand il plaira à Dieu. L'habile Medecin de Nuremberg, qui a compoſé *le Theatre des Hommes Illuſtres*, raporte le fait différemment. Il y en a, dit-il, qui aſſurent que *Morus* étant prêt de mettre la tête ſur le poteau, comme l'Executeur le prioit de ne lui point imputer ſa Mort, il fit cette réponſe un peu trop *gaillarde* pour un Mourant. *Je vous pardonne*, dit-il, *mais à une Condition* : c'eſt que vous *prendrez bien garde de me débarber.* Or il étoit raſé ; & on lui avoit entierement abatu la barbe, ce dernier témoignage de *Freherus* change bien la thèſe, comme vous voïez. Si *Morus* étoit raſé, la tromperie faite au Seigneur Anglois, & l'apoſtrophe au Bourreau ſur l'innocence & la conſervation de la longue Barbe, tout cela tombe ; & la penſée, la ſaillie du *Condamné* ne devient plus qu'une froide & inſipide plaiſanterie. Il y a encore

une

une remarque à faire ſur la premiere maniere dont j'ai conté la *Décapitation* de nôtre Illuſtre. Sur la foi d'un Extrait qu'on m'a fourni, j'ai inſinué que *Morus*, aïant déja *la tête ſur le billot*, étoit entré en *pourparler* avec le Miniſtre du *Glaive*, & lui avoit recommandé ſa Barbe. Je demande s'il y a là de la vraiſemblance; & s'il n'eſt pas beaucoup plus naturel de croire que *Morus*, avant de ſe mettre en poſture de Victime, avoit fini avec le Sacrificateur, excepté le Signal.

Que cette petite Critique ſoit bien ou mal fondée, mon Narrateur aſſure que la derniére boufonnerie du Patient ſcandaliſa les Spectateurs. On trouva que dans des momens d'une auſſi grande importance que ſont ceux qui ouvrent la Porte de l'Éternité, le bon mot étoit hors de ſaiſon, & ne convenoit point du tout. Effectivement, lors qu'on eſt bien perſuadé d'une autre Vie, on s'imagine aiſément qu'un homme qui ſe trouve à l'entrée de cet Avenir infini, & où on entre ſans être ſûr de ſon ſort, on s'imagine, dis-je, aiſément qu'un homme, dans ce terrible point qui conduit à tout bonheur, ou à tout malheur, n'a pas trop envie

envie de rire. Mais apparemment, *Morus* ne doutoit point, pour ſoi, d'un *Paradis* ſans *Purgatoire*; & dans une telle aſſurance, il lui étoit permis de mourir en belle humeur. Peut-être auſſi qu'il s'y fourroit un peu de vanité Philoſophique. Ces Meſſieurs les Grans Hommes veulent qu'on parle d'eux juſqu'à la conſommation des Siécles; & cette ambition, quoique chimerique, les pouſſe à ſe diſtinguer de la Foule, de la Multitude par des traits ſinguliers. Si nôtre *Condamné* avoit eu en vuë cette *Immortalité Phantaſtique*, ce que je ne croi point; il auroit bien pu faire une ſtation, & païer *le péage de la brûlure* dans le chemin du Roïaume des Cieux.

Une choſe m'étonne: c'eſt qu'on ne l'ait point placé dans le *Martyrologe*, du moins que je ſache. *Morus* aïant répandu ſon ſang, aïant ſacrifié ſa vie pour la puiſſance Papale, ne méritoit-il pas la Palme du Martyre, & conſéquemment tous les honneurs divins qui ſuivent celui de l'Invocation? S'il y avoit de la jalouſie entre les Bienheureux, *Morus* devroit envier la fortune de *Béket*, connu ſous le nom de *Saint Thomas de Cantorbie*, en effet, l'un n'étoit-il pas auſſi canoniſable

que

que l'autre ? Encore plus, ſelon mon petit moi. *Béket* avoit été ſurpris par un aſſaſſinat ; & peut-être que s'il ſe fût trouvé dans le cas de *Morus*, il n'eût pas *ſoûtenu ſi bien la gageure*. Celui-ci au contraire, a reſiſté de ſang froid à la fortune, à la faveur, à la chair & au ſang ; & à cet amour de la Vie qui eſt ſi naturel. D'ailleurs Thomas *Béket* n'exerçoit ſon courage, pour ne pas dire ſon opiniâtreté, que pour la défenſe du *Droit Eccléſiaſtique* ; au lieu que *Thomas Morus* a tendu le coû, a donné ſa tête pour la *Suprématie* de la Tiare, & pour la Divinité du *Vicariat*. Cependant, on niche l'Archevêque, on le célèbre, on le fête, on lui demande ſon interceſſion ; & pour le pauvre *Morus* ? Son crédit céleſte demeure dans l'obſcurité ; perſonne n'a recours à lui. Tant il eſt vrai que le hazard pourſuit les Hommes juſque dans l'autre Monde ; & que, par rapport à cette Vie-ci, les Saints même du *Paradis* ſont ſujets au Bonheur & au Malheur !

Morus aimoit à rabattre les fumées d'un Preſomtueux, & à le mortifier. Etant un jour à Bruges, il ouït parler d'un Fanfaron qui s'offroit à réſoudre &

à

à dénouer généralement toute sorte de difficultez, de quelque genre qu'elles fussent. *Morus*, voulant se divertir aux dépens de cet *Archi-Gascon*, lui envoïa proposer, pour thèse, *Ob Averia capta in Withernamia sint irreplegibilia?* & lui fit dire en même tems qu'un Domestique de l'Ambassadeur d'Angleterre avoit envie de rompre une Lance avec lui, je veux dire de disputer sur cette question-là. Mais le pauvre homme, bien loin de pouvoir y répondre, fit voir qu'il n'entendoit pas seulement les termes *du Droit Civil* d'Angleterre; & on sifla d'importance son prétendu Savoir universel. C'est, à quelques termes près, comment l'Auteur de mon Mémoire narre le Fait. *Freherus* n'est pas tout-à-fait du même avis; laissons-le parler. *Morus* étant allé à Bruxelles, en qualité d'Ambassadeur, ou d'Envoïé, si Envoïé y avoit en ce tems-là, rencontra un *Rodomont* d'érudition: cet homme-là savoit tout; & défioit qu'on le prît au dépourvû. Son Excellence, jugeant à propos d'humilier *le Docteur Général*, lui fit cette interrogation effraïante, & fondée, dit-on, sur *le Droit Britannique*, ce que je ne puis concevoir: dites-moi, s'il vous plaît,

**** *Phé-*

Phénix des Savans, les bêtes prises en Withernamie, sont-elles irreplegibles? Le Fanfaron ne sachant ce qu'on lui demandoit; n'entendant pas même les termes, régala toute la Compagnie, de sa honte & de sa confusion. Si la question étoit, comme je le croi, imaginaire & forgée, je ne voi pas qu'il y eût-là grand sujet de rire.

Il ne me reste plus que les réflexions morales & sententieuses de nôtre *Décapité*: elles sont belles, solides, & Chrétiennes; j'en excepte, néanmoins, la derniére; je n'y reconnois point le bon goût de *Morus*, ni la justesse de son discernement. Les voici ces reflexions.

S'agit-il de délibérer sur des choses encore fort éloignées? Pensez à la fin du Monde, laquelle arrivera infailliblement.

S'empresser pour les honneurs de ce Monde-ci; & mettre des Armes de Noblesse sur une Prison, c'est à peu près la même chose.

Un vieux Avare ressemble à un Voleur, qui aimant son métier jusqu'au dernier soupir, tâche de prendre le bien d'autrui, lors même qu'on le mène à la potence.

La plus grande marque de la Vangeance Divine, c'est d'obtenir ici-bas l'accomplissement de tous ses souhaits.

Il

Digitized by Google

Il y a plus de peine à ſe damner qu'à ſe ſauver.

Moins on a de fortune, plus on eſt dans l'occaſion de devenir vertueux & homme de bien.

Qui ne voudroit envoïer ſes aumônes là haut, où nous eſperons aller un jour, pour y recevoir le fruit de nos charitez, & de nos bonnes œuvres ?

Tout bon Chrétien doit ſouhaiter trois choſes pour le bien de ſon culte : une paix univerſelle ; une Religion uniforme, & plutôt la Réformation des mœurs que celle de la Doctrine.

Cherchez vous une Epouſe ? C'eſt comme ſi vous aviez devant vous un ſac rempli de ſerpens, parmi lesquels eſt une anguille : vous fouillez dans le ſac. Il n'eſt pas abſolument impoſſible que vous attrapiez l'anguille : mais vous la manquerez cent fois ; mille fois & toûjours vous retirerez la main avec une nouvelle morſure.

Le bon *Morus*, s'il parloit ſerieux, en vouloit terriblement au beau ſexe. Je veux croire pour ſon honneur qu'il badinoit : mais pouvoit-il emploïer une comparaiſon plus fauſſe, ni plus outrée ? Je m'en raporte à vôtre bon ſens.

LETTRE D'ERASME A JEAN FROBEN.

TOut ce qui a paru de mon illuſtre *Morus* a été de mon goût plus que je ne puis l'exprimer. Je me défiois, néanmoins, toûjours de mon jugement; & j'avois peur que le nœud d'amitié intime qui nous unit ne me cauſât quelque nuage de prévention. Mais quand je voi que généralement tous les Doctes penſent de même; qu'ils élèvent même beaucoup plus haut le génie de cet homme incomparable, non qu'ils l'aiment autant que je le chéris, mais parce qu'ils ont plus de lumiere que moi, Oh! je déclare que je ſuis bien content de mon ſentiment, & que dans la ſuite, je le ſoûtiendrai à découvert.

Que n'auroit point pu produire cet Eſprit admirablement heureux, ſi l'Italie lui avoit donné l'éducation? Que n'auroit-on point du eſperer de lui s'il s'étoit conſacré tout-à-fait au Culte des Muſes; s'il avoit meuri juſqu'à la ſaiſon des fruits & juſqu'à ſon automne? A peine ſortoit-il de l'Enfance qu'il fit des Epigrammes & preſque tout ce que nous avons de lui. Il n'a jamais paſſé la Mer que deux fois; & c'étoit pour aller en Flandre de la part du Roi ſon Maître, & avec *le Caractere Repreſentatif*. Un Homme qui a une Femme qu'il aime, remarquez bien: un Homme qui a un gros Domeſtique; un Seigneur poſté au

pre-

premier Rang de la Juriſprudence, & abîmé dans les plus hautes affaires du Roïaume, que ce Magiſtrat puiſſe trouver une heure de méditation *litteraire*, en vérité cela n'eſt-il pas ſurprenant ?

C'eſt ce qui m'oblige, mon cher Compére, à vous envoïer le Manuſcrit de *l'Utopie* : voïez ſi, par vôtre Preſſe, vous voulez faire preſent au Monde de cet excellent fruit de Plume, & le rendre durable dans les Siécles futurs. Vous êtes Libraire d'une réputation fameuſe ; & c'eſt aſſez qu'un Livre ſoit connu *Frobenien* pour être recherché avec empreſſement de tous les Connoiſſeurs. Adieu, mon cher Compére ; portez vous bien : mes amitiez au beau-pere, à l'aimable épouſe, & aux agreables enfans. Je vous recommande ſur tout le petit Eraſme, ce fils qui nous eſt commun, & puiſ qu'il eſt né parmi les Muſes, tâchez d'en faire un habile homme. A Louvain, 23. d'Août, 1517.

LETTRE
DE GUILL. BUDÉE
A THOMAS LUPSET, *Anglois.*

JE vous ſuis extremément redevable, Monſieur, vous que je ne crains point de nommer *l'Honneur de la Jeuneſſe* pour l'Erudition, Oui, ie vous dois plus que je ne ſaurois dire du preſent que vous m'avez fait de *l'Utopie* de *Thomas Morus* : vous avez par-là détourné mon attention vers une lecture des plus agreables, & qui produira ſon fruit.

Il y a longtems que vous me priates de lire Thomas Linacer, & je ne demandois pas mieux. Vous voïez bien que je veux dire les ſix Livres que ce Medecin habile, & qui poſſède parfaitement les deux Langues, a traduit en Latin du Grec de Galien ſur l'Art de conſerver la ſanté. Cette Traduction eſt ſi bonne, que ſi tous les Ouvrages de Galien, dans leſquels, par parenthèſe, je fais conſiſter preſque toute la Medecine, étoient auſſi-bien *Latiniſez*, l'Ecole d'Eſculape n'auroit pas grand ſujet de ſe ſoucier du Grec.

J'ai donc parcouru ce Livre dans les Papiers de Linacer, que vous m'avez fait le plaiſir de me confier pour un peu de tems, ce dont je vous tiens un grand compte. Cette lecture m'a été fort utile: mais j'eſpere que celle de l'Impreſſion que vous avez ſoin de procurer dans les Boutiques de cette Ville, me ſera encore plus fructueuſe.

Quand je penſois, Monſieur, vous avoir aſſez d'obligation au ſujet de Linacer, voici que, comme par acceſſoire, ou pour la bonne meſure de vôtre bienfait, vous m'avez donné cette *Utopie* de *Morus* : c'eſt un Génie élevé, pénétrant, agreable; on peut dire que cet homme-là eſt conſommé dans la Science, & qu'il ſait mettre à juſte prix toutes les choſes humaines.

Je tenois ce petit Livre, lorſqu'étant à la Campagne, allant çà & là, prenant garde à tout, donnant des ordres aux ouvriers, car il n'eſt pas que vous ne ſachiez que depuis deux ans, je ſuis plongé dans les affaires de Métairie, j'avois donc ce Livre à la main, je le liſois;

Digitized by Google

ſois; & il fit un ſi grand effet ſur moi, que voïant & examinant les mœurs & les coutumes des *Utopiens*, peu s'en falut que je n'interrompiſſe les ſoins du *Ménage*; & même que je n'y renonçaſſe tout-à-fait.

Comme ſi mes yeux s'étoient ouverts, il me parut alors que tout ce mouvement, que toute cette peine qu'on ſe donne pour épargner, & pour amaſſer, n'étoit que ſotiſe. Cette ſotiſe, pourtant, eſt le grand mobile du Genre Humain: c'eſt comme un taon, comme une eſpèce de groſſe mouche que l'Homme porte dans le cœur, & qui le pique, qui le tourmente. On ne ſauroit diſconvenir que l'envie inſatiable d'*Avoir* ne ſoit le but des Arts légitimes & civils, enfin de tout ce qui ſe fait dans les Societez Humaines. Pour peu qu'on ſache réfléchir, qu'eſt-ce que c'eſt que le Monde? un amas de Machines parlantes, qui avec une adreſſe pleine d'envie & d'activité ne s'appliquent qu'à faire quelque capture ſur le Compatriote, & quelquefois, même, ſur le Parent. Qui pourroit nombrer les plis & les replis, les tours & les détours dont les Mortels ſe ſervent pour s'entre-dépouiller; & cela en partie par la connivence, en partie par l'autorité des Loix.

C'eſt ce qui ſe pratique le plus chez les Nations où le *Droit Civil* & le *Droit Canonique*, comme on les appelle, forment deux ſortes de Juriſprudence, & ont plus de force dans les lieux de l'un & l'autre genre où on adminiſtre la Juſtice. Il eſt viſible que ſuivant les Mœurs & les Uſages de ces Païs-là l'opinion dominante eſt celle que voici. On s'imagine chez

ces Peuples qu'on doit avoir des qualitez étranges pour entretenir le bon Ordre parmi les Citoïens. Les plus fins, ou pour mieux dire, les meilleurs trompeurs; ceux qui ſont les plus ruſez à ſurprendre les ſimples; les plus habiles à compoſer des Plaidoïez, à dreſſer une Requête, à nouër un Procès; enfin, ceux qui excellent dans la Diſpute & dans la Chicane, ce ſont ceux-là qu'on juge être ſeuls dignes de manier la Juſtice, & à qui on remet la déciſion de l'Equité. Bien plus, ces Juges, revêtus de l'Autorité Publique, fixent à chaque Membre du Corps Civil ſa portion, juſqu'où il peut l'étendre, combien de tems il lui eſt permis de la garder; de quoi le Bon ſens ne s'accommode guére. Comme la plûpart des hommes ont les yeux collez de chaſſie, il n'y en a preſque point qui ne croïe ſa cauſe évidente, & fondée ſur toute la ſolidité du Droit.

Si nous voulons meſurer la Juſtice par la Règle de la Verité, & par la pure & ſimple Morale de l'Evangile, il n'eſt point d'eſprit ſi ſtupide qui ne comprenne, il n'eſt point d'opiniâtre qui n'avouë que la Juriſdiction des Prêtres & celle des Loix Civiles & des Princes différent à preſent, & déja depuis longtems comme la Doctrine de JESUS-CHRIST, Créateur de Tout, & les manieres de ſes Diſciples ſont oppoſées au faux & mépriſable ſentiment de ceux qui font conſiſter dans ce Paſſage-ci, le Souverain Bien, & le comble de la Felicité dans le Tréſor de Créſus & de Midas.

Donnez-moi, après cela, la Définition de la Juſtice: les Anciens la nommoient une Diſpenſa-

penſatrice exacte, & qui diſtribue à chacun ce qui apartient à chacun. Or ſi vous faites attention tant ſur les mœurs de ceux qui occupent aujourd'hui les Poſtes du Gouvernement, que ſur les diſpoſitions reciproques des Citoïens & des Compatriotes entr'eux, où trouverez-vous cette Juſtice dans le Public? Vous n'y trouverez plus ſi j'oſe m'exprimer ainſi, qu'une *Officiere de Cuiſine*. Ne ſoûtiendroient-ils point que c'eſt cette vraie Juſtice, cette Equité auſſi étenduë que le Monde, & laquelle on nomme *Droit Naturel*, que c'eſt elle, dis-je, qui a produit *la Raiſon du plus Fort*? Voici leur prétenſion: plus on a de pouvoir, plus on eſt riche: or plus on a de bien, plus on doit être au deſſus de ſes *Cohabitans*.

D'un tel principe ſuit une conſéquence *joliment*, *honnêtement* abſurde; c'eſt que la plus grande injuſtice du Monde eſt fondée ſur le Droit des Nations. Des Gens ne ſont rien moins que capables de rendre quelque ſervice à leur Patrie; ils n'ont ni art, ni induſtrie pour ſe rendre utiles à leurs Compatriotes, & pour les ſecourir. Tout le merite de ces Meſſieurs conſiſte à poſſeder dans les formes ordinaires: ſignatures, contracts, ventes, Obligations; enfin, tout cet attirail de liens & de nœuds auſquels les Hommes ont attaché la jouïſſance des Biens. La Populace n'entend rien à tout ce *galimatias*: Ceux qui, ſe donnant à l'étude des Belles Lettres, vivent en retraite, ſoit pour ſuivre leur panchant, ſoit pour s'apliquer à la recherche de la Verité, ceux-là, dis-je, regardent ces formalitez comme un embaras, comme une eſpéce de Charlatanerie, bien loin

de les juger fort eſtimables. Cependant, ces *Fortunez inutiles* poſſédent le bien de mille Citoïens, & ſouvent celui de pluſieurs Villes. Auſſi ne parle-t-on d'eux qu'avec reſpect: *il eſt riche*, dit-on, *c'eſt un bon menager*; *grand Acquereur tout-à-fait.*

Dans les Siécles, chez les Peuples & les Nations de telles mœurs & de telles coutumes qu'il s'y eſt établi, comme un Droit, que chacun a du crédit & du pouvoir à proportion qu'il s'eſt enrichi, les Heritiers entrent dans le même privilége, & ſuccédent au même honneur. Cela va toujours en augmentant à proportion que les Deſcendans ſe multiplient, & qu'ils groſſiſſent les Revenus qu'ils ont herité ſucceſſivement de leurs Ancêtres, c'eſt-à-dire, en même tems, à meſure que leur Sang ſe diſperſe, que leur Race ſe diſſipe; enfin, qu'ils éloignent, qu'ils écartent, qu'ils perdent de vuë leurs anciens Parens.

Mais Jeſus-Chriſt, Auteur & Moderateur des poſſeſſions, aïant laiſſé, pour héritage, à ſes Diſciples une communauté, une charité ſemblable à celle des *Pythagoriciens*, punit de mort ſubite Ananias pour avoir violé cette Loi. Ne m'avouerez vous pas qu'en ordonnant ainſi que les biens & les cœurs ſoient communs, le Sauveur a annulé parmi les ſiens, tous ces gros Volumes ſi hériſſez de diſpute & de chicane, qui compoſent les Corps du Droit *Civil* & du *Droit Canon*, beaucoup plus nouveau que le *Civil*? C'eſt, néanmoins, cette Juſtice, double & à deux faces, qui domine aujourd'hui ſur la Prudence, & qui dirige nos Deſtinées.

Digitized by Google

Il n'en va pas de même dans *l'Utopie*, ou *Udepotie*, car j'apprens qu'on donne indifféremment les deux noms à cette bienheureuſe Ile. S'il faut croire ce qu'on en rapporte, ces Inſulaires ont trouvé, pour le Public & pour le particulier, la pratique de la Morale Chrétienne, ils ont découvert la vraïe Sageſſe, & ils poſſédent encore aujourd'hui l'un & l'autre dans toute leur pureté. Leurs uſages, leurs coutumes ſont fondées ſur trois Loix Divines: un partage abſolument égal des biens & des maux entre les Citoïens; un amour ferme, conſtant, invariable pour la Paix; le mépris de l'or & de l'argent. Les *Utopiens*, d'un commun accord, d'un conſentement général, obſervent ces trois preceptes: preceptes qui deracinent la fraude, l'impoſture, la tromperie, la mauvaiſe fineſſe; enfin, toute ſorte d'iniquitez.

Ah, s'il plaiſoit à Dieu d'imprimer profondément dans le Cœur Humain ces trois chefs de la Loi *Utopienne*! On verroit auſſitôt tomber & languir l'orgueuil, la cupidité, les diſputes folles & extravagantes; enfin, tous ces traits empoiſonnez que le Diable lance contre les Hommes: vous verriez ce prodigieux nombre de Livres *de Droit*, qui occupent juſqu'au tombeau tant de Génies élevez & ſolides, vous les verriez, ces Volumes, comme ne ſignifiant plus rien, abandonnez aux vers; ou, tout au plus, ſervir aux envelopes dans les Magaſins des Libraires.

Dieu immortel! Quelle devoit être l'innocence, la ſainteté de ces *Utopiens*, pour leur faire meriter d'enhaut un bonheur ſi rare & ſi

ſingulier ? Quoi ! Il n'y a que dans leur Païs où, depuis tant de Siécles, l'Avarice & la Convoitiſe n'ont oſé ni faire irruption, ni ſe fourrer ? Ces deux monſtrueuſes paſſions avec toute leur inſolence, avec toute leur impudence, n'ont jamais pu chaſſer de cette Ile fortunée la Juſtice & l'Humanité ? Oh, ſi Nôtre Seigneur avoit jugé à propos d'en agir auſſi favorablement avec les autres Païs qui de ſon Nom ſacré ſe ſurnomment *Chrétiens*, & qui profeſſent ſon Culte, ſans doute, cette *Avarice* qui gâte tant de beaux Eſprits, qui perd tant de bonnes Ames, diſparoîtroit une bonne fois; & le Siécle d'Or, le Siécle de Saturne reviendroit ſur la Terre.

Quelcun ne manquera pas ici de s'imaginer qu'il eſt à craindre qu'*Aratus* & les anciens Poëtes ne ſe ſoient trompez quand ils ont placé dans le Zodiaque la Juſtice après ſon départ de la Terre; car ſi nous croïons *Hythlodée*, il faut néceſſairement que la Juſtice ſoit reſtée en *Utopie*, & qu'elle n'ait point encore fait le voïage du Ciel.

Mais à force de m'informer, j'ai découvert que *l'Utopie* eſt ſituée au delà des bornes du Monde connu: c'eſt une *Ile Fortunée* qui n'eſt peut-être pas loin des *Champs Eliſiens*; car *Hythlodée* n'a point encore fixé la Situation de ce Païs-là, & *Morus*, lui-même, n'en diſconvient pas. Il eſt vrai que l'Ile eſt partagée en pluſieurs Villes: mais toutes n'en ſont qu'une, nommée *Hagnopolis*. Ces Peuples ne formant qu'un Corps dont les Membres ſont parfaitement unis en coutumes & en biens, ils vivent dans une heureuſe innocence, & on peut dire,

dire, dans un ſens, que leur vie eſt céleſte. Si, donc, *l'Utopie* eſt placée au-deſſous du Ciel; du moins, elle eſt au-deſſus du Monde connu, de ce Monde, dis-je, dont les Habitans, qui s'agitent, qui ſe tourmentent avec autant de violence que d'inutilité, produiſent un mélange, une confuſion qui les entraine rapidement & ardemment dans le précipice.

C'eſt donc, à *Thomas Morus* que nous devons la connoiſſance de *l'Utopie*: c'eſt lui qui dans nôtre Siécle a publié le Modèle d'une vie heureuſe, & la maniere de paſſer agreablement ſes jours. *Morus* attribuë l'Ouvrage à *Hythlodée*, & lui en fait tout l'honneur. Je veux bien que le dernier ſoit l'Auteur de l'Invention; que ce ſoit lui qui a bâti un Etat aux *Utopiens*, qui leur a donné des uſages & des coutumes, c'eſt-à-dire, qui a emprunté, & apporté de là pour nôtre inſtruction les moïens de faire tranquillement le paſſage d'ici-bas. Mais toûjours eſt-il inconteſtable que *Morus* y a beaucoup mis du ſien. Il a embelli, par ſon tour d'eſprit, & par ſon ſtyle, l'idée de cet aimable Païs *d'Utopie*, & les ſaintes maximes qu'on y pratique; il a mis dans la règle & ſelon la raiſon, il a perfectionné cette Ville de *Hagnopolis*; enfin, il y a ajouté tout ce qui peut faire eſtimer un Ouvrage, & le mettre en grande réputation.

Morus, en travaillant ſur ce ſujet ſi curieux, ne s'eſt regardé que comme *Arrangeur*: il s'eſt fait un grand ſcrupule de s'arroger la meilleure partie du Livre; il craignoit que ſi *Hythloaée* étoit réſolu d'écrire lui-même ſes travaux, il n'eût raiſon de ſe plaindre

qu'on lui avoit diminué, & comme defloré ſa gloire.

Outre que *Morus* eſt une Perſonne grave & de grande autorité, j'ai encore un autre motif pour ne douter nullement de ce qu'il nous dit; c'eſt le témoignage de Pierre Gilles, Citoïen d'Anvers: je ne l'ai jamais vu; mais ſans m'arrêter à dire qu'il ſe diſtingue par ſon érudition & par ſes bonnes mœurs, je l'aime parce qu'il y a une liaiſon étroite entre lui & Eraſme, cet homme illuſtre, & qui, pour le Sacré, pour le Profane; enfin, en tout genre de Savoir, a tant merité de la République des Lettres: je ſuis auſſi avec lui en correſpondance d'amitié.

Adieu, mon cher Lupſet. Je vous demande une grace: c'eſt de bien ſaluer de ma part l'illuſtre Linacer, ſoit par une viſite, ſoit en lui écrivant exprès & au plutôt. Je le regarde comme l'appui, comme le ſoûtien du Nom Anglois pour les Belles Lettres; & j'eſpère qu'il ne ſera pas plus à vous qu'à nous. Linacer eſt entre peu de Gens le ſeul dont je voudrois pouvoir meriter l'eſtime; étant ici, il s'eſt aquis toute la mienne auſſi-bien que celle de Ruellius mon ami & mon compagnon d'étude: ſur tout, j'admire ſon rare Savoir, & ſa diligence infatigable; je tâche de l'imiter en l'un & en l'autre.

Je vous recommande auſſi de faire de bouche ou par une Lettre, mes ſincères complimens à *Morus*: il eſt digne d'être enregiſtré dans le plus ſacré tableau des Muſes, c'eſt ce que j'ai penſé & dit il y a longtems: mais je le cheris & je l'honore ſouverainement à cauſe

ſe de cette Ile *d'Utopie* dans un Monde nouveau; car nôtre Siécle & les ſuivans auront dans ſon Hiſtoire une ſource de belles & utiles Maximes où puiſant des mœurs empruntées, ils pourront les apporter, chacun dans ſon Païs, & les accommoder à ſa Ville. Adieu, encore une fois. A Paris, le dernier de Juillet.

LETTRE

DE JEROME BUSLIDIUS

A THOMAS MORUS.

CE n'a pas été aſſez pour vous, mon Illuſtre Monſieur, de vous être conſacré autrefois au bien & à l'utilité des Particuliers; d'y avoir donné tous vos ſoins, toute vôtre peine, toute vôtre application: vous avez encore voulu vous donner au Public, ce qui marque la bonté, la nobleſſe de vôtre ame. Vous avez jugé que ce bienfait, quel qu'il fût, meriteroit d'autant plus de faveur, de reconnoiſſance, & de gloire, que la propagation & le débit le rendroient profitable à plus de Gens.

Vous avez toujours fait vos efforts pour executer cette louable intention: mais on peut dire, Monſieur, que vous avez reüſſi, merveilleuſement en écrivant cette Converſation d'après-midi, & en mettant au jour la Républi-

que

Digitized by Google

que des *Utopiens*, République si bien, si sagement ordonnée ! & que tous les hommes devroient souhaiter. Dans l'heureuse Description de ce bel Etablissement la Science la plus profonde & une vaste connoissance des Choses Humaines, marchent d'un pas égal : toutes deux y brillent si également, que sans se donner aucun secours, elles disputent avec les mêmes forces & le même succès. Vôtre Savoir embrasse tant de Matieres differentes ; & vous avez d'ailleurs une si grande, une si certaine experience des choses, que vous n'affirmez rien que vous n'aïez vu, & que vous écrivez très-savamment ce que vous avez dessein d'affirmer.

Admirable, assurément, & rare bonheur ! d'autant plus rare que se cachant à la Multitude, il ne se communique qu'aux hommes extraordinaires. Ce sont principalement ces Mortels, nez sous une heureuse Etoile, qui ont de l'érudition, de la droiture de cœur, de la bonne foi ; & assez d'autorité pour pouvoir proposer avec humanité, habilement, & avec prévoïance, ce qui est le plus convenable pour le Public.

C'est ce que vous faites fort bien, Monsieur : sachant que vous n'êtes pas né pour vous seul, mais pour le Genre Humain, dont vous êtes un des plus dignes Membres, vous avez cru ne pouvoir mieux emploïer vôtre peine, ni vôtre précieux loisir qu'en obligeant toute la Terre de vous être redevable du service que vous lui rendez, en lui faisant part de vôtre mérite superieur.

Dans cette disposition-là, vous ne pouviez faire

faire un meilleur choix que d'avoir pour but de donner aux hommes pourvus d'une Raiſon, cette idée de République, cette Règle de Mœurs, cette Image parfaite de la maniere dont ils devroient vivre enſemble. Il ne s'eſt jamais vu Plan de Politique, ni ſi ſalutaire, ni plus achevé, ni plus ſouhaitable. Ce Deſſein-là l'emporte infiniment au-deſſus de ces anciennes Républiques qu'on a tant vanté; une Lacedemone, une Athéne, une Rome, ce Deſſein, dis-je, les laiſſe bien loin derriere ſoi.

Si ces Républiques avoient commencé ſous les mêmes auſpices que la vôtre: ſi elles s'étoient gouvernées par les mêmes Loix, par les mêmes coutumes, par les mêmes maximes, par les mêmes mœurs, on ne les verroit point encore renverſées, raſées, mortes, couchées par terre; &, ce qui eſt le plus pitoïable, ſans aucune eſpérance de *réſurrection*. Au contraire, ces fameux Etats ſeroient encore ſur pié: encore entiers, encore heureux, encore floriſſans; & depuis le tems de leur chute, combien n'euſſent-ils pas étendu leur puiſſance ſur Terre & ſur Mer?

Vous avez apparemment fait la même réflexion, Monſieur: la triſte deſtinée de ces pauvres & défuntes Républiques vous a touché; & de peur que celles qui regnent à preſent ne ſubiſſent le même ſort, vous avez conſtruit un Gouvernement auquel il ne manque rien, & qui ne conſiſte pas tant à faire des Loix, qu'à travailler principalement à former des Magiſtrats, même, tout-à-fait heureux. Ce n'eſt pas ſans raiſon; car, ſi on en croit Platon,

ton, ſans les Magiſtrats toutes les Loix, même les meilleures, paſſeroient pour mortes. L'idée eſt fort juſte : ſi les Magiſtrats ne ſont en exemple de probité, de Juſtice, & de bonnes Mœurs, tout l'Etat n'eſt plus rien ; & l'enchainure d'une République la plus parfaite qu'on pourroit bâtir, n'eſt plus qu'un phantome. Le tableau d'une bonne République, le voici. C'eſt que les Grans aïent la ſageſſe; les Soldats, la valeur; les particuliers, la Temperance; & que l'équité règne par tout.

Il eſt évident, Monſieur, que vous avez établi vôtre République ſur ces fondemens ſolides & inébranlables; & c'eſt ce qui la rend ſi célèbre. Que de Gens auroient à craindre cette forme de Gouvernement ! Ils n'y trouveroient pas leur compte : mais elle n'en doit pas être moins vénérable à toutes les Nations ; & elle n'en ſera pas moins renommée dans tous les Siécles.

La divine République ! Quoi de plus aimable ? Toute Proprieté ceſſeroit: *Tien* & *Mien*, ces deux Maitreſſes cauſes du malheur, *Tien* & *Mien* ſeroient exterminez, oh la felicité ! Dans vôtre Etat tout généralement eſt en commun. Si bien que toute démarche, quelque legere qu'elle puiſſe être, ne tendra point à la convoitiſe inſatiable de pluſieurs, à la paſſion derèglée de quelques uns; mais ſe raportera uniquement à ſoûtenir la Juſtice, l'Egalité, la Communauté; ce qui détruit néceſſairement la matiere, le flambeau, l'alumette de l'ambition, du luxe, de l'envie, & de toute ſorte d'injuſtices.

N'eſt-ce pas la poſſeſſion en propre, la ſoif brû-

brûlante d'avoir; & ſur tout, cette ambition qui, quoique très-fort exaltée, eſt dans le fond la plus malfaiſante & la plus déteſtable choſe qu'il y ait chez les Hommes, n'eſt ce pas tout cela qui entraine les Mortels, même malgré eux, dans l'abîme d'un malheur inexprimable? Ces Paſſions odieuſes & ruineuſes produiſent-elles d'autre fruit en Public, que de diviſer les Eſprits, que de faire courir aux Armes, que d'exciter des Guerres ſanglantes, & plus que Civiles? Par-là, non ſeulement l'Etat des plus floriſſantes Républiques tombe en décadence: mais même leurs Victoires, leurs Triomphes, leurs Trophées, tant de glorieux avantages qu'elles ont remporté ſur leurs Ennemis, tout cela eſt enſéveli dans les ténèbres épaiſſes du Paſſé.

Si je ne me rens point ici auſſi croîable, auſſi perſuaſif que je le ſouhaiterois, je vous renvoïe, Monſieur, à des témoins ſûrs & irréprochables. Ce ſont ces grandes & ſuperbes Villes autrefois ravagées; ces Citez en maſures, ces Républiques en poudre, tant d'Habitations metamorphoſées en cendre. Que ſont-ils devenus ces Ouvrages des Hommes? Hélas! à peine en voit-on quelques materiaux, quelques veſtiges: diſons plus: l'Hiſtoire la plus ancienne ne ſauroit en vérifier, en certifier les Noms.

Il ne tiendroit qu'à nos Républiques, ſi on peut donner ce beau titre-là à aucun Etat; non, il ne tiendroit qu'à elles de prévenir ces pertes, ces déſolations, ces ruines, & toutes les horreurs de la Guerre: elles n'ont qu'à embraſſer le Gouvernement des Utopiens, & qu'à

qu'à s'y attacher avec autant d'exactitude que de conſtance. Si nos *Contemporains* étoient capables de prendre ce parti-là, ils éprouveroient combien ils vous ont d'obligation, puiſque vous leur ouvrez un moïen infaillible pour conſerver leur République, ſaine, entiere, & triomphante. Ils vous ſeront auſſi redevables qu'on pourroit l'être à un Liberateur qui ſurvient dans la neceſſité la plus preſſante ; & qui ſauve, non un ſeul Citoïen, mais toute la République.

Continuez, Illuſtre & trop digne Individu de l'Eſpèce Humaine, continuez à méditer heureuſement, à agir, à bien travailler pour *l'Utilité Publique* : par ces vives lumieres les Etats ſe perpetueront, & vous jouïrez chez les Morts d'une Immortalité de Nom. Adieu, Monſieur : ſans vous flater, vous êtes l'honneur de l'Angleterre & de nôtre Monde. De chez moi à Malines, 1516.

LET-

LETTRE

DE PIERRE GILLES A JEROME BUSLIDIUS,

Prevôt d'Aire, & Conſeiller de l'Empereur Charles V.

CE *Thomas Morus* que vous connoiſſez ſi bien, & que vous avouez, vous-même, mon illuſtre Monſieur, être l'Ornement du Siécle, il m'a envoïé depuis peu ſon *Utopie*. Cette bienheureuſe Ile eſt encore étrangére à la plûpart des Mortels: mais elle merite que tout le Monde la recherche avec beaucoup plus d'empreſſement que la République de Platon. Elle eſt écrite avec tant de grace & de politeſſe, cette *Utopie*; elle eſt dépeinte ſi naïvement; on la voit ſi à découvert! En verité, toutes les fois que je la lis, il me ſemble entendre encore plus que je n'entendois lors que *Morus* & moi nous écoutions de toutes nos oreilles, narrer & raiſonner *Raphaël Hythlodée*; car j'y étois, oui, dans cette Converſation-là.

Ce *Raphaël*, néanmoins, n'eſt pas homme d'une éloquence commune: il s'énonçoit on ne peut pas mieux. Rien n'étoit plus facile que de s'appercevoir qu'il ne parloit nullement

par

par *ouï dire*; qu'il avoit vu de près tout ce qu'il rapportoit, & qu'il l'avoit bien & dûment examiné. Autant que je m'y connois, cet homme-là a une vaſte connoiſſance; & connoiſſance experimentale, qui plus eſt, des Païs, des Hommes, & des Choſes; l'errant, le vagabond, le fameux Ulyſſe n'en approchoit point. Je ne croi pas que, depuis huit cens ans, *l'inſtrument génératif* ait formé un tel homme. Veſpucius étoit un aveugle en comparaiſon d'*Hythlodée*. Outre qu'on parle bien plus ſurement de ce qu'on a vu que de ce qu'on a ouï, nôtre homme étoit ſingulierement habile à rapporter les choſes, & à les circonſtancier.

Avec tout cela, autant de fois que je regarde cette belle Peinture, ſortie du Pinceau de *Morus*, je ne me laſſe point de l'admirer; & la vuë de ce Tableau me fait tant d'impreſſion, que je m'imagine alors être en *Utopie*. Effectivement, je croi que Raphaël, lui-même, n'a pas tant vu de choſes dans cette Ile-là pendant les cinq ans qu'il y a paſſé, qu'on en peut voir dans la Deſcription de *Morus*. Il s'y preſente tant de merveilles, tant de prodiges que je ne ſai ſur quoi fixer mon admiration. Sera ce ſur cette Memoire infiniment heureuſe qui a pû rendre fidelement, & preſque mot pour mot, tant de ſujets différens qui ont fait la matiere d'une Converſation? Sera-ce une penetrante & profonde Sageſſe qui découvre ces ſources que le Vulgaire connoit ſi peu, ces ſources, dis je, d'où coule tout le malheur des Républiques, & celles d'où tout le bonheur pourroit couler? Sera-ce ſur cette facilité

lité ſucculente & nerveuſe d'écrire purement en Latin, & de traiter un ſujet ſi diverſifié, lui ſur tout, à qui les affaires générales, & les ſoins domeſtiques doivent cauſer tant de diſtraction ?

Mais tout cela, mon ſavant & docte Monſieur, doit vous paroître moins ſurprenant qu'à moi. Vous connoiſſez à fond, & par un commerce familier ce rare Genie qu'on peut dire être au-deſſus de l'Eſprit Humain, & approcher de *l'Intelligence Divine*. Je ne ſache donc rien que je puiſſe ajouter à ſes Ecrits. J'ai eu ſeulement ſoin de mettre quelque choſe qui eſt compoſé en Langue *Utopienne*, & que *Hythlodée*, me fit voir par occaſion après le départ de *Morus*. J'ai auſſi placé à la tête l'Alphabet de cette heureuſe Nation ; & j'ai auſſi noirci les marges de quelques petites Notes.

Car, quant à l'inquietude de *Morus* touchant la ſituation de l'Ile d'*Utopie*, Raphaël ne s'eſt pas tu entierement là-deſſus : mais il en a parlé ſuperficiellement, & comme en poſte : on eût dit qu'il gardoit cet article-là pour un autre endroit. La fortune, je ne ſai comment, nous traverſa dans cette conjoncture importante. Dans le tems même que Raphaël nous contoit de ſi belles choſes, ſurvient un des Valets de *Morus*, qui diſoit je ne ſai quoi à l'oreille de ſon Maître. Pour moi, je n'en fis que redoubler mon attention : mais malheureuſement, quelcun de la Compagnie, qui, à ce que je croi, s'étoit enrhumé ſur l'eau, touſſa d'une ſi grande force, que cela me fit per-

perdre quelques-unes des precieuſes paroles *d'Hythlodée.*

Mais je ne me donnerai point de repos juſqu'à ce que je me ſois parfaitement éclairci de ce point-là. Pourvû que nôtre Raphaël ſoit en bonne ſanté, je veux vous apprendre, oui, je veux vous apprendre, dans la derniere exactitude, non ſeulement la ſituation de *l'Utopie*, mais même, ſon *Elevation de Pôle.* Je mets pour clauſe, & en ſuppoſition la vie & la ſanté *d'Hythlodée* ; car on parle différemment de ſa deſtinée: les uns diſent qu'il eſt peri en chemin ; les autres prétendent qu'il eſt encore retourné dans ſon Païs : mais qu'en partie dégoûté des Mœurs de ſes Compatriotes ; & en partie auſſi aïant toujours *l'Utopie* bien avant dans le cœur, il étoit reparti pour y faire un nouveau Voïage.

Si le nom de cette Ile fortunée ne ſe trouve point chez les Coſmographes, c'eſt une difficulté que Raphaël dénouë, & dont il ſe débaraſſe fort bien. N'a-t-il donc pas pu arriver, dit-il, que par le cours du tems, ce Païs-là ait perdu ſon premier Nom ? Il n'eſt pas non plus impoſſible que les Anciens aïent ignoré cette Ile-là. Combien découvre-t-on tous les jours de nouvelles Terres que les Geographes de l'Antiquité n'ont pas connu ?

Après tout, à quoi bon ſe fonder ici en raiſonnement pour prouver l'exiſtence de *l'Utopie*, puiſque c'eſt *Morus*, lui-même, qui en eſt l'Auteur. Au reſte, je louë ſes ſcrupules pour l'Impreſſion, & je reconnois en cela la modeſtie de nôtre Homme. Mais il m'a ſemblé

blé que l'Ouvrage, bien loin de devoir demeurer longtems dans les ténèbres ne peut être publié trop tôt. Ce sera vous, Monsieur, qui contribuera le plus à mettre ce petit livre en réputation. Vous connoissez le mérite éminent de nôtre *Morus*. D'ailleurs, personne n'est plus propre que vous à soûtenir par de sages conseils une République, vous qui, depuis plusieurs années, y vivez, digne de tous les éloges qu'on doit donner à une prudence éclairée, & à une vraïe probité.

Adieu le Protecteur, le Mecène des Etudes, & la Fleur de nôtre Siécle : Je vous souhaite, Monsieur, une longue suite de saines années. A Anvers, ce 1. de Novembre, 1516.

LETTRE DE PALUDAN A PIERRE GILLES.

J'Ai lu, Monsieur, l'*Utopie* de vôtre *Morus* & les Epigrammes : j'aurois de la peine à vous dire si ç'a été avec plus de plaisir, que d'admiration. Heureuse Angleterre! Tu fleuris en Génies qui pourroient même disputer le prix contre l'Antiquité ! Il faut que nous soïons bien stupides & plus que grossiers, si, pour avoir nôtre part de cette gloire là, nous

*****

ne

ne pouvons pas nous éveiller par des exemples ſi voiſins. Rougiſſons, rougiſſons mille fois, de ne nous adonner qu'au Lucre, & qu'à la Volupté, lors que par la faveur, & par la generoſité des Princes, le ſavoir prend un ſi bel accroiſſement chez *les Grans Bretons*, eux qui ſont à un des bouts du Monde.

Quoi que la Grèce & l'Italie ſe ſoient autrefois emparé de cette gloire-là ; quoi que ces fameuſes Nations ſe la ſoient approprié, les Grecs & les Romains n'en ont pourtant pas eu tout l'Honneur. L'érudition a brillé auſſi chez d'autres Nations. L'Eſpagne a d'anciens & célèbres Noms dont elle ſe vante. La Scythie, toute barbare qu'elle étoit, a ſes Anacharſis ; le Danemarc a ſon Saxon ; & la France, ſon Budée ; l'Allemagne nourrit tant de perſonnes qui l'illuſtrent par le bruit de leur merite ! l'Angleterre eſt ſi remplie de grans hommes ! Mais, qu'eſt-il beſoin de parler des autres ? tenons-nous en à nôtre *Morus* ; c'eſt lui qui excelle au ſuprême degré. Il a paſſé de la Jeuneſſe aux emplois publics & à l'entretien d'un Domeſtique nombreux : il eſt dans une diſtraction continuelle ; enfin, il n'y a rien dont il ne faſſe plutôt profeſſion que de Science.

Pour nous autres Gens de la foule, nous nous imaginons avoir bien rempli nos jours, nous nous croïons aſſez heureux en faiſant bonne chere, & en mettant un peu de monnoïe dans le Coffre fort. Mais quand nous avons le courage de ſecouër cet aſſoupiſſement, cette lethargie, nous nous trouvons alerte

alerte pour cette ſorte de combat où la défaite n'eſt point honteuſe, & où la Victoire produit des lauriers éclatans.

Tant d'exemples, qui ſe voïent de toutes parts, devroient bien nous encourager à cette guerre *atramentaire* & de Plume. Charles, nôtre bon Prince, nous y excite auſſi; il n'y a rien que ce Monarque récompenſe plus liberalement qu'une Vertu jointe à l'Erudition. Enfin, le grand Promoteur des Lettres eſt *Jean Silvage*, Chancelier de Bourgogne; c'eſt lui qui eſt l'unique Mecène de toutes les bonnes Productions d'Eſprit.

Je vous prie donc, Mon *Savantiſſime* Monſieur, ou pour mieux dire, je vous conjure de faire publier *l'Utopie* tout le plutôt que vous pourrez: on y verra comme dans une glace fine tout ce qui ſeroit néceſſaire pour fonder une République parfaitement ordonnée. Daignât vouloir le Ciel que comme les *Utopiens* ont commencé d'embraſſer nôtre Religion, Nous puſſions, par échange, emprunter d'eux la forme d'un bon & heureux Gouvernement! Peut-être ne ſeroit-il pas ſi difficile d'accomplir mon ſouhait. Quelques Théologiens de la haute volée & des mieux ferrez, n'auroient, par un accès de zèle Evangélique, qu'à faire une heureuſe Miſſion en ce Païs-là. Ils y feroient multiplier le Chriſtianiſme; & après une Oeuvre ſi charitable, ils apporteroient dans nos climats les Mœurs, & les Coûtumes de cette rare & ſinguliére Nation.

Certainement, *l'Utopie* a beaucoup d'obligation à *Hythlodée*: Il a fait la découverte

de cette Ile là ; & elle méritoit d'être connuë de toute la Terre. Nous ſommes encore plus redevables au *doctiſſime Morus* qui nous donne une ſi belle Peinture de ce Païs-là. Vous aurez auſſi, Monſieur, vôtre bonne part de cette reconnoiſſance générale. C'eſt vous qui êtes chargé du ſoin de mettre au jour le raport *d'Hythlodée*, & la Deſcription de *Morus*; cette *Deſcription*, dis-je, qui fera tant de plaiſir à tous les Connoiſſeurs; & qui produira encore plus de fruit, ſi on en pèſe à la juſte balance toutes les particularitez.

L'Utopie m'a tellement réchauffé la tête, qu'après une longue trève de Cabinet, je me ſuis remis à eſcarmoucher avec les Muſes. Si j'y reüſſis, c'eſt de quoi je me rapporte à vôtre bon ſens.

Adieu ; une des meilleures Ames que je connoiſſe : adieu le Partiſan des bonnes Etudes, l'Initié aux Myſtéres les plus ſacrez du Parnaſſe. De chez moi, à Louvain, le premier de Décembre.

VERS du même

JEAN PALUDAN,

Profeſſeur en Rhétorique à Louvain, ſur la nouvelle Ile

D'UTOPIE.

CEs Etats ſi fameux dont les Noms éternels
Ne vivent plus que dans l'Hiſtoire,

Poſſé-

Poſſedoient chacun une gloire
Qui les diſtingua tous au milieu des Mortels.
On vit exceller Rome en Cœur, en force d'Ame;
Cette célèbre Grèce enfantoit l'Eloquent;
L'incomparable Sparte abonde en Tempérant;
Et ces Lieux, d'un beau feu lançoient la pure flame.
Marſeille donnoit de vrais Hommes:
L'Allemagne, un Peuple conſtant:
Gais & rieurs comme nous ſommes,
Cette Attique ſalée en fourniſſoit autant.
La France en Pieté s'eſt beaucoup illuſtrée;
Et l'Afrique autrefois a produit Gens bien fins:
Jadis, par des bienfaits, bienfaits preſque divins,
L'Ile de la Bretagne aux Humains s'eſt montrée.
Ces exemples ſont poids chez toutes Nations:
Si cela vous importune;
Hé bien! laiſſez en paix & chacun & chacune:
Mais du moins parcourez toutes les Régions.
Vous y verrez la balance:
Il manque à cet Etat ce qu'un autre a de plus,
C'eſt par tout la récompenſe
Du mal que fait chez nous le flux & le reflux.
Cependant, la ſeule Utopie
Des Habitans du Monde arrête le malheur.
Mortels, quitez vôtre folie!
On vous amène une Ile où ſe prend le Bonheur.

GERARD NIVERNOIS,

SUR

L'UTOPIE.

Aimez vous, Connoiſſeur, la Lecture agréable ?
Il ne ſe peut rien de plus doux.
Tout vous divertira, tout ſera délectable:
Jamais de vos momens ne fûtes ſi jaloux.
Si vous cherchez à vous inſtruire,
Vous aurez plein contentement :
Donnez à ce Livret tout vôtre entendement;
La Sageſſe par tout s'y voit briller & luire.
Viſez-vous, à la fois, à ce qui réjouït,
A ce qu'on doit ſe rendre utile ?
Cet aimable Païs vous fournit tous les deux:
Liſez, Lecteur, liſez cet agréable ſtile;
Et pour vous rendre tout heureux,
Profitez d'un bonheur dont pas un ne jouït.
Cette Ile abonde en beauté de langage;
Encore plus fertile en bons enſeignemens
Là ſe trouvent par tout les dignes inſtrumens
Qui ſervent à l'Humain pour devenir très-ſage.
Ce Morus inimitable,
Le premier Ornement de ſa grande Cité,
De Notre Eſpèce indomtable
Il découvre *le Bon* & la *Perverſité*.

VERS

VERS DE C. GRAPHEE.

D'Un Monde tout nouveau veux-tu voir les merveilles ?
Veux-tu vivre autrement que vivent les Humains;
Savoir de la Vertu les sources nompareilles;
La cause de tout mal chez Gaulois & Romains ?
Veux-tu connoître à fond le rien de toutes chose;
Des Mortels inquiets la sotte vanité ?
Lis ce que Morus te propose;
Il est l'Honneur de sa Cité.

Sixain, ou six Vers d'Anemole, Poëte couronné de Laurier, & fils de la Sœur D'HYTHLODE'E, sur l'Ile d'UTOPIE.

A cause de ma Solitude
Les Anciens m'ont donné mon nom.
Je combats à present les Villes de Platon;
Peut-être je vaincrai, j'aurai la certitude.
Ce que, divin Platon, tu t'es imaginé
Je le donne en réalité.

TABLE
DE LA DIVISION DE CET
OUVRAGE.

LIVRE PREMIER.

La Converſation que Raphaël Hythlodée, Homme d'un merite ſublime, eut touchant la meilleure conſtitution d'une République. Pag. 1

LIVRE SECOND.

Diſcours du rare & excellent Homme, Raphaël Hythlodée, ſur la meilleure Conſtitution des Etats, raporté par le célèbre Thomas Morus. 97
Des Villes d'Utopie, & principalement de la Ville d'Amaurote. 109
Des Magiſtrats de l'Utopie. 115
Des Arts de l'Utopie. 118
Du Commerce des Utopiens entre eux. 138
Des Voïages des Utopiens. 154
Des Eſclaves d'Utopie. 217
De la Guerre des Utopiens. 250
Des differentes Religions de l'Utopie. 282

L'UTO-

Digitized by Google

IDE'E
D'UNE
REPUBLIQUE HEUREUSE
OU
L'UTOPIE
DE
THOMAS MORUS.

LIVRE PREMIER.

La Converſation que Raphaël Hythlodée, *homme d'un merite ſublime, eut touchant la meilleure Conſtitution d'une République.*

IL n'y a pas long tems que nôtre Roi *Henri huit* Monarque digne de la ſublimité de ſon Rang, eut quelques demêlez de conſéquence avec l'Empereur *Charles* V. Prince de *Caſtille*. Sa Majeſté me fit l'honneur

de m'envoïer, avec Caractere, en *Flandre* pour apaiſer ces diferens, & pour négocier un accommodement.

J'avois pour Compagnon & pour Collègue l'incomparable *Cuthbert Tunſtall*, celui-là même à qui le Roi vient de confier les Seaux, ce qui a été univerſellement aplaudi. Je ne ferai point ici l'éloge de ce grand Magiſtrat : Ce n'eſt pas que je craigne qu'on m'accuſe de flaterie à cauſe de nôtre Amitié. Mais je ſuis contraint par deux raiſons de me taire ſur les louänges de *Tunſtall*. Prémierement, ſon Mérite & ſon Erudition ſurpaſſent la portée de ma Plume; & enſuite, ce rare Homme a une reputation ſi étenduë, il s'eſt tant illuſtré dans le Monde, qu'il eſt ſuperflu de vanter ce qu'il vaut; Ce ſeroit, comme dit le Proverbe, *montrer le Soleil avec un flambeau.*

La Conference étoit fixée à *Bruges*, & les Députez du Prince d'*Eſpagne* s'y trouverent avant nous. Tous gens bien choiſis, & d'une grande diſtinction. Le Gouverneur de *Bruges*, Perſonnage honorable & magnifique, étoit à la tête de la Députation : mais *George Temſicius* Prevôt de *Mont Caſſel* en étoit la Bouche & le Cœur. Ce *Temſicius* poſſede parfaitement

ment l'Art de la Négociation. Il ne doit point toute ſon éloquence à l'Etude, étant né bon Orateur. D'ailleurs, très-verſé dans la Juriſprudence : enfin, cet Homme-là, tant par le génie, que pour ſon grand uſage dans les afaires, excelle en matiere d'Etat.

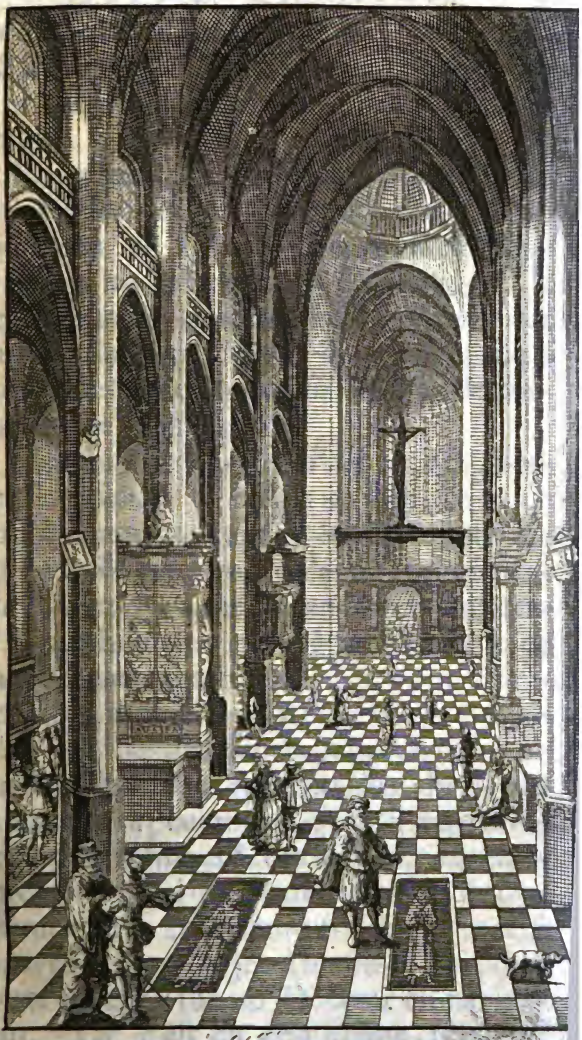
Comme dans les deux premieres Séances du Congrès, on ne pouvoit convenir ſur certains articles, ces Meſſieurs nous diſant adieu, pour quelques jours, allérent à *Bruxelles*, conſulter les intentions du *Prince*. Pour moi, me trouvant deſœuvré pour quelque tems, je profitai de ce petit intervalle; & je partis pour *Anvers*.

Pendant le ſéjour que je fis dans cette grande & belle Ville, je reçus pluſieurs viſites: mais nulles ne me firent tant de plaiſir que celles de *Pierre Gilles*. C'eſt un jeune homme d'*Anvers*, qui a beaucoup de probité; d'une famille honnête; mais lequel meriteroit un des premiers poſtes parmi ſes Concitoïens. Je ne ſai qui du ſavoir ou des bonnes mœurs l'emporte chez lui; car ſon érudition eſt auſſi vaſte que ſon naturel eſt excellent. Ce *Pierre Gilles* a l'ame oûverte, avec tout le monde; point de fard, point de de-

guiſement, nulle diſſimulation. C'eſt le plus ſincere, le plus chaud, le plus ardent ami que je conoiſſe: il a un ſi grand panchant à faire plaiſir; & à ſe ſacrifier pour ceux qui ont eu le bonheur de gagner ſa tendre eſtime; qu'on cherche chez tous les Hommes, on n'en trouvera peut-être pas deux qui lui reſſemblent en amitié parfaite. Il eſt d'une modeſtie extraordinaire: Perſonne ne hait plus que lui à ſe maſquer: mais perſonne auſſi n'eſt d'une ingénuité plus ſage & plus prudente. Au reſte, mon *Pierre Gilles* eſt de la plus agréable humeur qu'on puiſſe voir; il badine, & il dit le bon mot, & toûjours fort innocemment.

Jugez de l'homme par ce que je vais vous dire. Il y avoit déja plus de quatre Mois que j'étois abſent de chez moi: l'envie de revoir ma Maiſon, mon Epouſe, & mes chers Enfans, cette envie-là me tourmentoit. Croiriez-vous ce qui me ſoulageoit le plus dans cette ſituation violente? En verité, c'étoit la Converſation douce & enjouée de *Pierre Gilles*.

Un jour, j'étois allé à l'Egliſe de *Nôtre Dame*: C'eſt un Temple dont l'Architecture eſt ſuperbe, & pour lequel le Peuple



Digitized by Google

Digitized by Google

ple a une extrême veneration. J'y avois assisté au Service Divin; & la Messe finie, je ne pensois plus qu'à retourner à mon auberge.

J'aperçus tout d'un coup *Pierre Gilles* qui causoit avec quelcun. Ce *quelcun* me parut un Etranger: il avoit le visage brûlé, la barbe longue, sa Casaque pend it negligemment à demi; enfin, il avoit tout l'air du *Caron* de *Virgile*, & je ne balançai point à le prendre pour un Maitre de Barque ou de Vaisseau.

Dès que *Pierre Gilles* m'eût vu, il m'aborde, il me salue; & faisant un peu retirer ce bon homme qui étoit sur le point de lui répondre, & avec qui je l'avois trouvé parlant, Voïez-vous, me demanda mon ami, cette figure humaine ainsi bâtie, j'allois de ce pas l'amener chez vous. En vôtre consideration, repondis-je, il eût été le très-bien venu. Vous diriez en la sienne, si vous connoissiez l'homme, repliqua *Gilles*. Personne au monde ne peut mieux vous dire des nouvelles des Hommes & des Païs inconus, matiere, dont je sai que vôtre curiosité est très-affamée. Ma conjecture n'a donc pas été mauvaise, repartis-je: à le voir je n'ai point douté qu'il ne fût un Docteur en navigation. Or c'est en cela même, répondit

mon ami, que, avec vôtre permiſſion, vous donnez beaucoup à gauche. Cet homme-là a couru la Terre, rien de plus vrai: mais comment, s'il vous plait, a-t-il voïagé? Ce n'a pas été comme un *Palinure*; ç'a été comme un *Uliſſe*, *voire* comme un *Platon*.

Cet homme-là s'apelle *Raphaël*, c'eſt ſon nom de famille, autrement *Hythlodée*: il n'eſt pas aprentif en Latin; & il poſſède le Grec en perfection. La raiſon pourquoi il s'eſt plus attaché à la Langue des *Athéniens* qu'à celle des *Romains*, c'eſt parce qu'il s'étoit donné tout entier à la Philoſophie: Cela fait que ſur toute matiere tant ſoit peu importante il ne ſait que quelques paſſages Latins de *Senèque* & de *Ciceron*.

Ce *Raphaël* eſt Portugais de nation: par une ardeur de conoître la Terre & le Genre Humain, il abandonna ſon patrimoine à ſes freres, & partit avec *Americus Veſpucius*. Il l'a toujours accompagné dans les trois derniers de ces quatre voïages maritimes dont on a par tout les Relations, excepté qu'il n'eſt point revenu avec lui dans la quatrième navigation. Car il demanda, & il l'obtint d'*Americus* comme par force, d'être un des vingt-quatre qu'on

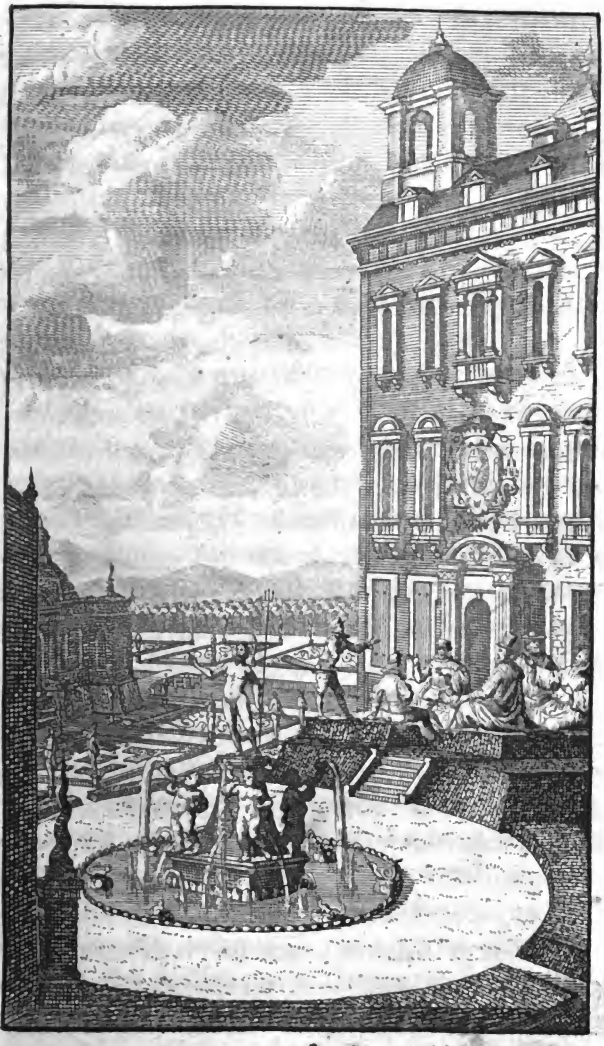
qu'on laiſſoit dans la nouvelle *Caſtille* pour chercher les bornes du Païs qu'on avoit découvert en dernier lieu. On le laiſſa donc là pour le contenter: Nôtre homme aime mieux les voïages que la ſepulture.

Il dit plaiſamment que, qui n'eſt point enterré, a le Ciel pour chapeau, & qu'il n'y a point d'endroit d'où on ne puiſſe aller à Dieu. Cette inclination-là lui auroit couté cher, ſi le Tout-puiſſant ne l'avoit aidé. *Veſpucius* étant parti, ce curieux Voïageur aïant cinq *Caſtillans* pour Camarades, parcourut quantité de Païs. Enfin, comme par une eſpéce de miracle, il débarqua à *Taprobane*, d'où étant venu juſques à *Calicut*, il y trouva heureuſement des vaiſſeaux Portugais: il profita de l'occaſion; & lors qu'il s'y étoit le moins attendu, il revint en ſa Patrie.

Après ce long & curieux Recit je remerciai mon Ami du plaiſir qu'il m'avoit fait: je vous ſuis très-obligé, lui dis-je, de me faire conoitre un homme ſi peu du commun: vous aviez raiſon de croire que ſa converſation me ſeroit bien agréable, & vous ne pouviez penſer plus juſte qu'en voulant me la procurer.

Ensuite, je me tourne vers *Raphaël*; nous nous saluons reciproquement; nous nous fîmes tous les Complimens que deux Inconus ont coutume de se faire en s'abordant. La Civilité finie, nous nous en allons chez moi: quand on y fut nous entrâmes dans le Jardin; & nous y étant assis sur un banc de gason, on commença à s'entretenir.

Raphaël nous conta donc, comment après le départ de *Vespucius*, lui *Raphaël* & ses Compagnons avoient commencé, par complaisance & par caresses, à s'insinuer peu à peu chez les Nations de cette partie de notre Boule. Non seulement ces Voïageurs se rendoient aimables par leur innocence: mais on les traitoit même en amis, & avec beaucoup de familiarité. Un certain Prince, dont j'ai oublié le nom & le Païs, les trouvant fort à son gré, leur témoignoit beaucoup d'affection. *Raphaël* ne pouvoit mieux tomber: Ce Roi, naturellement liberal, ordonna qu'on fournît en abondance à nos Voïageurs de quoi faire le chemin avec tout l'agrément possible. Ils alloient, tantôt en Barque, tantôt en Chariot; & toûjours sous la conduite d'un Guide expert & fidèle, qui les menoit chez les autres



Digitized by Google

tres Princes auſquels ils étoient recommandez ſoigneuſement.

Après pluſieurs jours de marche, ſuivant le raport d'*Hythlodée*, ils découvrirent des Bourgs, des Villes, des Républiques où les Sujets étoient nombreux, & dont les Lois n'étoient point des plus mauvaiſes.

Sous la ligne de l'Equateur, ajoutoit-il, à droit, à gauche, & preſque dans tout l'eſpace qui répond à la rondeur du Soleil, ce ne ſont par tout que des deſerts auſſi vaſtes que brûlans. De toutes parts, ce n'eſt que ſaleté, ce n'eſt qu'ordure: un aſpect auſſi triſte qu'on en puiſſe voir: tout fait horreur dans ce Païs en friche: il n'eſt habité que de bêtes feroces, que de ſerpens; & les hommes y ſont auſſi farouches, auſſi mechans que les animaux.

Avez-vous fait plus de chemin dans vôtre voiture? alors vous decouvrez inſenſiblement une Contrée charmante: on s'aperçoit que tout s'adoucit: L'air plus temperé; la Terre, d'une verdure riante; les Bêtes aprivoiſables. Enfin, à meſure qu'on avance, on trouve des Peuples, des Villes, des Bourgs; & ces Nations, jouïſſant chez elles d'une douce

tranquilité, commercent par Mer & par Terre, non seulement avec leurs voisins, mais même avec des Païs fort éloignez.

Ces découvertes ne faisoient qu'enflammer la curiosité naturelle de *Raphaël:* l'envie lui redoubla de voir çà & là de nouvelles Terres: ce qui lui étoit le plus commode, c'est qu'il ne partoit point de vaisseau, pour quelque voïage que ce fût, où on ne reçût très-volontiers lui & ses Compagnons.

Raphaël disoit que les premiers Vaisseaux qu'il vit en ces Païs-là, étoient plats; les Voiles cousuës de papier ou entrelacées d'osier; & autre part faites de cuir. Après cela ils trouverent des Navires à pointe; les voiles faites de chanvre; enfin des Vaisseaux tout semblables aux nôtres. Les Pilotes entendoient assez bien la Navigation; ils conoissoient passablement le Ciel & la Mer. Mais ces bonnes gens furent ravis quand nôtre *Hythlodée* leur aprit l'usage de la *Boussole*; ils ne pouvoient en exprimer leurs remercîmens. Car ils ignoroient absolument l'*Aiguille Aimantée:* c'est pourquoi, ils regardoient la Navigation comme un grand risque, & ils ne s'embarquoient sur la Mer qu'en été. A present ils se fient

fient si fort à cette *Aiguille d'Aiman*, que l'hiver ne leur est plus rien: on pourroit dire qu'il y a dans leur Imagination plus de securité que de confiance.

Mais *gare* que cette belle Invention qu'on ne leur a communiqué que par le motif de leur procurer un grand bien; encore une fois *gare* que cette utilité-là ne leur devienne fatale, & ne leur cause de terribles malheurs.

Je ne finirois point si je raportois en détail tout ce que *Raphaël* nous dit avoir vû en chaque endroit. Ce n'est pas là non plus le but de mon Ouvrage: peut-être en parlerai-je ailleurs. Je ne demande pas mieux que de donner aux hommes tout ce qui peut leur être profitable. Je souhaiterois principalement faire conoitre à nos Gens ces Nations policées, civilisées, & qui se conduisent à la lueur de la Prudence & de la Sagesse.

Comme *Pierre Gilles* & moi trouvions la matiere extremement interessante, nous étions fort empressez à questionner *Raphaël*; & lui se faisoit un plaisir de nous éclaircir de tout. Cependant, nôtre curiosité n'alloit point jusqu'à nous informer des Monstres qui ne sont rien moins que rares. Car on trouve presque par tout des Scylles & des Celénes voraces

ces, des Leſtrigons mangeurs de Peuple, & ſemblables Harpies auſſi cruelles qu'inſatiables. Mais on ne trouve pas par tout des Républiques dont les Citoïens vivent enſemble ſelon les Regles de la vraïe Sageſſe.

Il eſt vrai que *Hythlodée* a remarqué chez ces nouveaux Peuples pluſieurs Lois mal établies: mais auſſi nous en a-t-il raporté un grand nombre dont on peut tirer des exemples propres à éclairer nos Villes, nos Nations, nos Républiques, nos Roïaumes, nos Etats. C'eſt de quoi j'ai déja dit que je parlerois dans un autre endroit.

Preſentement, mon but eſt de ne raporter que les Recits de nôtre Voïageur touchant les Mœurs & les Coutumes des *Utopiens*.

Je mettrai, neanmoins, à la tête, & inſererai auparavant la Converſation par laquelle, comme chemin faiſant, on tomba ſur le chapitre de l'*Utopie*.

Nôtre *Raphaël* parloit ſi judicieuſement, ſi à fond de tous les Etats, qu'on voïoit bien qu'il poſſedoit la Science univerſelle des Gouvernemens: il en articuloit les defauts & les endroits louables, il en ſpecifioit le bon & le mauvais; enfin,

fin, on auroit dit qu'il avoit été partout & qu'il n'y avoit point de Païs ſur la Terre où il n'eût paſſé toute ſa vie.

Pierre ne pouvant aſſez admirer le perſonnage, en verité, lui dit-il, je m'étonne, mon cher *Raphaël*, comment vous ne vous attachez point à quelque Prince? Il n'y en a pas un, j'en ſuis ſûr, à qui vous ne pluſſiez infiniment. Vous avez toute la capacité imaginable pour être auprès d'un Monarque: non ſeulement vous pourriez le divertir par cette vaſte Connoiſſance des choſes, par cette habileté ſur le ſujet des Hommes & des Lieux: mais même vous l'inſtruiriez en lui citant une foule d'exemples, & il ne tiendroit qu'à lui de profiter de vos conſeils. D'ailleurs par cette voïe-là vous feriez une haute fortune, & vous pourriez être d'un grand ſecours à tous ceux qui vous apartiennent.

A cela *Hythlodée* répond, Pour ce qui regarde mes proches, c'eſt un motif qui ne me touche guére: je croi avoir fait à leur égard une aſſez bonne partie de mon devoir. Les autres ne donnent leur bien que quand ils entendent ſonner leur derniere heure, que quand la Vieilleſſe & la Maladie les met ſur le

bord

bord du Tombeau : encore ne ſe defont-ils alors de ce qu'ils poſſedent qu'avec une répugnance amere & qui leur cauſe des tranchées de cœur bien douloureuſes : ils donnent alors ce qui leur échape, ce qu'ils ne ſauroient plus garder. J'en ai agi tout autrement. Etant en pleine ſanté, vigoureux & jeune, j'ai diſtribué mon bien à mes Parens & à mes Amis : ils doivent être contens de ma liberalité ; & je ne les croi pas en droit de prétendre que, pour l'amour d'eux, je me jette dans l'Eſclavage de Cour.

Doucement ! repliqua *Pierre* ; mon intention n'eſt pas que vous deveniez eſclave, mais utile. C'eſt bien, à peu près, la même choſe auprès des Princes, repartit *Raphaël* ; & chez eux, entre ces deux verbes Latins *inſervire* & *ſervire*, il n'y a qu'une ſyllabe de diference.

Donnez à la choſe tel nom qu'il vous plaira, repondit *Pierre* : mais vous ne me diſſuaderez point qu'en prenant le chemin que je vous ouvre, vous pourriez rendre de grans ſervices au General, & aux Particuliers ; & en même tems vous faire une condition plus heureuſe. Comment plus heureuſe ? dit *Raphaël* : eſt-ce donc que le bonheur conſiſte dans

ce qu'on deteſte ? Je jouïs d'une liberté parfaite ; &, à ce que je m'imagine, très-peu de Grans ont cet avantage-là. Mais deplus aſſez de gens viſent à la fortune de Cour, & à la faveur : ce ne ſera donc pas un grand malheur pour les Princes quand ils ne m'auront point, ni peut-être un ou deux autres hommes qui ſont de ma tournure & de mes ſentimens.

Alors, je prens la parole, & je dis : On voit bien, nôtre cher *Raphaël*, que vous mépriſez les Richeſſes, le crédit, & le pouvoir. Je vous aſſure que je ne vénére, ni n'admire pas moins un homme de vôtre Philoſophie, que qui que ce ſoit de ceux qui occupent les premiers Poſtes d'un Etat.

Il me ſemble, neanmoins, que vous feriez une choſe tout-à-fait digne de vous, digne d'une ame ſi élevée, & qui excelle tant dans les lumieres Philoſophiques, ſi, au riſque de vous faire quelque violence, vous vouliez bien emploïer vôtre eſprit & vôtre dexterité au maniment des afaires publiques. Or c'eſt ce que vous ne ſauriez faire plus fructueuſement qu'en entrant dans le Conſeil de quelque grand Prince, à qui, j'en ſuis ſûr, vous n'inſpireriez jamais rien que de juſte & d'équitable.

ble. Car le Prince eſt comme une ſource perpetuelle d'où tous les biens & tous les maux coulent rapidement ſur le Peuple. Pour vous, vôtre connoiſſance eſt ſi étenduë, que, quand vous auriez moins d'uſage; par vôtre ſeule habileté, vous donneriez à tous les Rois un excellent Conſeiller, fût-il ignorant.

Vous vous trompez doublement, mon cher *Morus*, dit *Raphaël*; & vôtre erreur tombe également ſur ma perſonne, & ſur la choſe: car je ne ſuis pas ſi habile que vous dites; & quand je le ſerois cent fois encore plus; le ſacrifice que je ſerois de mon repos, n'aporteroit aucune utilité à la République. Premierement, la plû art des Princes s'occupent plus volontiers de la Guerre, qui eſt pour moi un Art inconnu, & que je n'ai nulle envie d'apprendre, qu'ils ne s'appliquent à faire fructifier la Paix: ils s'atachent beaucoup plus à conquerir, juſtement ou injuſtement, de nouveaux Roiaumes, qu'à les gouverner avec équité.

En ſecond lieu, de tous ceux qui ſont dans les Conſeils des Princes, les uns n'ont point aſſez de tête pour remplir dignement un ſi grand Poſte; ou, s'ils s'en croïent capables, ils manquent de courage

&

& de ſincerité. Les autres ſont toûjours de l'avis du plus puiſſant; & quand celui-ci propoſeroit les choſes du monde les plus abſurdes, ils font ſemblant d'y aquieſcer; & cela dans la vuë de ſe procurer, par cette baſſe flaterie, la protection du Favori.

D'ailleurs, naturellement chacun aime ſa production. Le Corbeau trouve charmante ſa Couvée écloſe; & le Singe eſt fort content de ſon petit. Si donc, dans le Conſeil d'un Monarque, Conſeil dont l'envie & l'interêt perſonnel ſont les mobiles principaux; ſi, dis-je, un Conſeiller d'Etat cite des exemples de ce qu'il a lu dans l'Hiſtoire ancienne, ou de ce qu'il a vu dans les Païs étrangers; alors, ceux qui écoutent s'alarment, & leur cervelle ſe met en mouvement comme ſi toute leur réputation de Sageſſe étoit en danger: ils s'imaginent qu'ils paſſeroient pour des ignorans, pour des ſots, s'ils ne propoſoient rien qui pût détruire le ſentiment contraire au leur.

Manquent-ils de bonnes raiſons? Voici leur dernier retranchement. Nos Ancêtres, diſent-ils, ont jugé que ce parti-là étoit le meilleur; & plût au Ciel que nous les égalaſſions en prudence! Après cela, comme s'ils avoient plaidé admirablement une bonne Cauſe, ils ſe remettent tout glorieux en leur place.

Ces

Ces gens-là ont une plaisante prévention; ils croient qu'il y auroit du peril à être plus sage que les Ancêtres; & parce qu'ils ont établi de bonnes Loix, nous nous imaginons qu'ils ont été infaillibles. Mais si on a pu agir avec plus de prudence sur quelque sujet, nous saisissons avidement l'occasion, & nous, nous ne voulons point en demordre.

Je vous dirai bien plus au sujet de ces Jugemens fiers, absurdes, & bizarres: je m'y suis trouvé en plusieurs endroits; & même une fois en *Angleterre*. Quoi, m'écriai-je, vous avez été dans nôtre Païs? Oui, répond *Hythlodée*; & même j'y ai passé quelques mois. Ce ne fut pas long tems après que la Guerre Civile des *Anglois* Occidentaux contre le Roi, fut terminée par un horrible carnage des soulevez.

Pendant mon Séjour, j'eus de grandes Obligations au *Reverendissime* Pere *Jean Morton*, Archevêque de *Cantorberi*, Cardinal, & de plus, Chancellier d'*Angleterre*. C'est un homme, mon cher *Pierre*; je m'adresse à vous; car *Morus* sait ce que je vais dire, c'étoit un homme qui n'étoit pas moins respectable par sa prudence & par sa vertu, que par son au-

autorité. D'une taille médiocre, & qui ne se courboit point sous le poids des années : son visage, bien loin de dégouter, imprimoit la vénération. Il n'étoit pas d'un abord difficile : mais pourtant il tenoit son sérieux & sa gravité. Son plaisir étoit d'éprouver, par des apostrophes un peu trop aigres, ceux qui lui demandoient quelque grace, mais sans pourtant aller jusqu'à l'offense. Il connoissoit par là le genie, & la presence d'esprit d'un chacun ; & quand il trouvoit un mérite semblable au sien, pourvu que l'impudence n'en fût pas, il en avoit de la joie, & il emploïoit ces gens-là suivant leur capacité.

Ce grand Prélat parloit poliment, & avec force : il possédoit à fond la Jurisprudence : d'un discernement incomparable, & la memoire prodigieuse, c'étoit jusqu'où, avec un naturel très-heureux, il s'étoit élevé par l'étude & par la pratique. Il paroissoit quand j'étois-là, que le Roi déferoit beaucoup à ses avis, & que ses conseils étoient un des meilleurs soûtiens de la République. Il ne faut pas s'en étonner : ce Cardinal, presque dès sa premiere jeunesse, ne fut pas plutôt sorti du College, qu'il fut admis

à

à la Cour : il a passé toute sa vie dans les affaires les plus importantes ; la Fortune l'avoit plusieurs fois batu de ses flots, il avoit essuïé differentes tempêtes sur cette Mer orageuse. Ainsi, il avoit apris au milieu du peril une prudence profonde ; & cette prudence ne se perd pas si-tôt quand elle est aquise de cette maniere-là.

Me trouvant un jour, par hazard, à la table du Cardinal, il y avoit là un certain Laïque, Savant dans vos Lois. Celui-ci, je ne sai à quel propos, commence à exalter cette Justice rigoureuse qu'on exerçoit alors en ce Païs-là contre les Voleurs, nous disant que, quelquefois, on en pendoit, pêle-mêle, jusqu'à vingt à une même potence. C'est ce qui fait, ajoutoit-il, que je ne puis assez m'étonner comment, & par quel mauvais destin, puisque si peu de ces Scelerats échapent le Suplice, il y en ait tant d'autres par tout qui commettent le même crime.

Alors je prens la parole, car j'osai bien parler librement chez le Cardinal ; n'en soïez point surpris, lui dis-je ; cette punition des voleurs n'est ni équitable, ni utile au Public : elle est trop cruelle pour châ-

châtier le vol, & trop foible pour l'empêcher. Le larcin n'eſt pas un crime aſſez énorme pour meriter la mort; & d'un autre côté, il n'y a point de peine capitale, quelque grande qu'elle ſoit, qui puiſſe arrêter les mains de ceux qui n'ont pas d'autre moïen pour vivre que de prendre le bien des autres.

Il me ſemble, donc, qu'en cela, non ſeulement vos Tribunaux, mais même une bonne partie du Monde imitent ces mauvais Precepteurs qui ſont plus diſpoſez à fraper leurs diſciples qu'à les enſeigner. On ordonne de grans & d'horribles ſuplices contre un Voleur: On devroit bien plûtôt pourvoir à la ſubſiſtance de ces Malheureux, afin qu'ils ne fuſſent point dans la neceſſité de voler & de perir. C'eſt à quoi on a pourvu ſuffiſamment, repondit le *Légiſte*. N'y a-t-il pas les Arts mechaniques? N'y a-t-il pas l'Agriculture? Que n'embraſſent-ils ces vacations-là? Mais la vraie raiſon, c'eſt qu'ils ont du penchant à ne rien valoir.

Ce ne ſera pas par là que vous me prendrez, lui repliquai-je; car premierement ne parlons point de ceux qui ſouvent retournent chez eux des Guerres é-

trangeres ou civiles avec quelques membres de moins. Vous avez vû dernierement dans vôtre Patrie, qu'après le combat de *Cornouaille*; & peu auparavant après celui de *France*, il y eut quantité de Soldats eſtropiez pour le ſervice de la Republique, ou pour celui du Roi, à qui leur foibleſſe ne permettoit pas qu'ils repriſſent leur ancien métier, ni leur âge d'en aprendre un nouveau. Encore une fois laiſſons-là ce genre de Voleurs, puis qu'auſſi bien c'eſt une eſpece de neceſſité que les Guerres ſe rallument de tems en tems.

Conſiderons ce qui arrive tous les jours. Il y a un ſi grand nombre de Nobles, qui comme les Guêpes, vivent dans la fainéantiſe, & ſans produire une goute de miel, profitant ainſi du travail des autres. Font-ils valoir leurs terres? ils raclent tout, ils raſent juſqu'au vif pour groſſir leur revenu. Car c'eſt là la ſeule frugalité de ces Meſſieurs; Gens d'ailleurs, qui, quand il y va de leurs plaiſirs, ſont prodigues juſqu'à ſe mettre dans la mendicité: On les voit environnez, ou trainer à leur ſuite un nombreux cortège de domeſtiques, tous oiſifs, & qui n'ont jamais apris aucune profeſſion pour gagner leur vie.

Dès

Dès que le Maitre eſt mort, ou dèsque ces valets ſont malades, on les congedie auſſi tôt, car les Nobles nourriſſent plus volontiers des fainéans que des infirmes. Souvent auſſi l'heritier du Mourant n'eſt pas d'abord en état d'entretenir les domeſtiques de ſon pere. Cependant ces valets congediez tombent dans la neceſſité; & ils periroient de faim s'ils n'avoient pas recours au vol. Quelle autre reſſource pourroient-ils avoir? A force de roder pour chercher Maître, ils uſent leurs habits, ils alterent leur ſanté. Enſuite, devenus craſſeux de maladie, & n'étant plus couverts que de haillons, les Nobles en ont une eſpèce d'horreur & ſont bien éloignez de les prendre à leur ſervice. Les Païſans n'oſeroient pas non plus les prendre chez eux. Ils ſavent qu'un homme élevé mollement dans l'oiſiveté & dans les plaiſirs, accoutumé à porter le cimeterre & le bouclier; à regarder de haut en bas, & d'un air de determiné, tout le voiſinage; enfin, à mépriſer tout le monde excepté ſoi: les Païſans, dis-je, n'ignorent pas qu'un tel homme n'eſt nullement propre à manier la bêche & le hoïau; à ſe contenter d'un petit ſalaire, & d'une petite nourriture; à ſervir un

Maitre qui eſt lui-même dans le genre des pauvres.

Ce ſont juſtement ces gens-là, repond mon homme, que nous devons entretenir le plus ſoigneuſement. Comme ils ont plus de cœur, plus de courage que les Artiſans & les Laboureurs, ce ſont en tems de Guerre les meilleurs ſoldats d'une Armée. J'aimerois autant, repliquai-je, vous entendre dire que vous devez entretenir les Voleurs; car aſſurément vous n'en manquerez jamais tant que vous aurez de ces vagabonds. De plus; ni les Voleurs ne ſont pas de mauvais Soldats, ni les Soldats ne ſont pas les plus lâches des Voleurs, tant il y a de raport entre ces deux métiers.

Mais quoique ce défaut-là ſoit fort ordinaire chez vous, il ne vous eſt pourtant pas ſingulier; on le voit chez preſque toutes les Nations. La *France*, outre ce mal-là, a une autre peſte bien plus contagieuſe. Tout ce grand Roïaume, même en tems de Paix, ſi on peut donner le beau nom de *Paix* à une courte ceſſation d'Armes, tout ce Roïaume eſt rempli, & comme aſſiegé de Soldats à païe. Cela ſe fait par le même préjugé qui vous a fait croire que pour le bien public vous de-

deviez nourrir des hommes oisifs. Cette fausse persuasion est que le salut de l'Etat consiste à avoir toujours sur pié de bonnes & vaillantes Troupes; & sur tout, qui soient composées de Soldats aguerris; car on ne se fie nullement à ceux qui n'ont point d'experience. Ainsi on cherche la Guerre par deux motifs: l'un de peur d'avoir de mauvais Soldats: l'autre pour empêcher que, comme dit agréablement *Salluste*, la main ou le cœur de ceux qui se distinguent dans l'Art d'égorger les Hommes, ne s'engourdisse point.

La *France* a apris, pour son malheur, combien il est pernicieux de nourrir de telles bêtes. Les *Romains*, les *Carthaginois*, tant d'autres Nations en ont fourni des exemples. Les Armées que ces Etats entretenoient, n'ont-elles pas detruit en diverses occasions, non seulement leur Empire, mais aussi leurs terres, & même leurs Villes? Qu'il ne soit pas fort necessaire d'avoir des Troupes en tems de Paix, c'est ce qui paroit par l'exemple que voici. Vos Soldats, quoique nouvellement levez, manquent-ils de bravoure? Les *François* même, eux qui ordinairement sont élevez dans les

Armes, lors qu'ils ont combatu contre vos Gens, n'ont pas, le plus ſouvent, ſujet de ſe vanter d'avoir eu le deſſus. Je n'en dis pas davantage ; je crains qu'on ne me ſoupçonne ici de flaterie.

D'ailleurs, on ne voit pas que, ni vos Artiſans dans les villes, ni vos groſſiers & ruſtiques Laboureurs ſoient les Valets des Nobles : il n'y a que ceux qui, par foibleſſe de corps, manquent de force & de hardieſſe ou à qui la grande diſette abbat le courage ; il n'y a que ceux-là qui en aïent peur. Il n'y a donc point de danger pour les robuſtes & les vigoureux. Les Nobles dédaignent tout ce qui n'eſt pas hors de la foule : ils paſſent la vie dans une molle & languiſſante Oiſiveté ; ou leurs occupations different peu de celles des Femmes. Mais pour des gens qui ſavent vivre par de bons métiers, & qui ſe ſont endurcis par des travaux proportionnez à la force humaine, ceux-là ne deviendront jamais effeminez.

Quoi qu'il en ſoit, on ne me perſuadera jamais qu'il ſoit avantageux à vôtre République pour le ſuccès de la Guerre, vous qui ne prenez les Armes que quand vous voulez, d'entretenir ce nombre preſque innombrable de Fainéants qui gâtent la Paix ;

Paix; & cependant la Paix eſt auſſi ſalutaire que la Guerre eſt ruineuſe.

Je ne prétens pas, néanmoins, que ce que je viens de dire ſoit la ſeule cauſe qui mette vos Inſulaires dans la neceſſité de voler. Il y en a une autre, & qui, à ce que je croi, vous eſt particuliére. Quelle eſt-elle? dit le Cardinal. Vos Brebis, repondis-je. Elles étoient autrefois ſi douces! elles ſe contentoient de ſi peu! A preſent? Ce ſont des inſatiables, des indomtables, au moins à ce qu'on dit. Qui pourroit le croire? Ces Brebis dévorent les hommes; elles pillent, elles ravagent les campagnes, les maiſons, & les villes.

Dans tous les endroits du Roïaume, il naît une laine plus fine, & par conſéquent plus précieuſe qu'auparavant. En ces lieux-là, les Nobles & les Gens de bonne famille, ſans oublier quelques ſaints Abbez, n'étant pas contens des revenus & des fruits annuels que leurs Ancêtres tiroient des heritages; & comme s'il ne leur ſuffiſoit point en vivant ſomptueuſement & ſans rien faire, d'être inutiles au Public, s'ils ne lui étoient encore nuiſibles, ils ne laiſſent point de terres à enſemencer: ils enferment tout en pâturages; ils abbatent les Maiſons; ils

ruinent les Bourgs; enfin, il ne reſte que le Temple; & c'eſt pour ſervir d'étable aux brebis. Et comme ſi les forêts, les parcs, toutes les demeures des bêtes ſauvages perdoient peu de terrain chez vous, ces bonnes Perſonnes changent en déſerts les lieux les plus habitez, & les mieux cultivez.

Ainſi, afin qu'un affamé de bien, un avare inſatiable, une cruelle peſte de ſa Patrie, puiſſe enfermer dans un même enclos quelques milliers d'arpens de terres contiguës, on chaſſe les Laboureurs; on les dépouille de leur fond par fourberie, ou par opreſſion: la plus grande grace qu'on leur fait, c'eſt de les fatiguer ſi fort par des injuſtices qu'ils ſont contraints de vendre leur poſſeſſion.

De quelque maniere que la choſe s'execute, il faut toûjours que ces malheureux déguerpiſſent: hommes, femmes, maris, épouſes, orphelins, veuves, peres & meres avec de petits enfans & une famille plus nombreuſe que riche; je dis *nombreuſe*, parce que l'Agriculture a beſoin de pluſieurs mains Ils ſortent, donc, de leur maiſon, de leur païs, enfin du lieu qu'ils conoiſſoient, & où ils étoient accoutumez. Ne trouvant point

où

où ſe réfugier, ils vendent à très-petit prix tout ce qu'ils emportent, & qui ne vaut pas déja beaucoup. Encore bienheureux ! car l'acheteur auroit pu ſe ſaiſir de ces effets-là ſur le pretexte que les proprietaires étoient chaſſez.

Quand ces pauvres gens ont dépenſé leur butin, ce qui ſe fait en très-peu de tems, quelles peuvent être leurs dernieres reſſources? Il faut bien qu'ils volent, &, par conſequent, qu'ils riſquent à finir leurs jours par la corde, comme de raiſon: ou, ils ſont obligez de courir çà & là, demandant l'aumône. Et même, ce dernier moïen de vivre n'eſt pas ſûr pour eux: ils y perdent au moins la liberté: on les enferme comme des Vagabonds: on leur fait un crime de ce qu'ils errent dans l'oiſiveté: mais en quoi conſiſte-t-il ce crime? à ne trouver perſonne qui veuille accepter leur Service, quoi qu'ils l'offrent avec le dernier empreſſement.

Pour ce qui eſt de l'Agriculture, à laquelle ils ſont accoutumez, il n'y a rien à faire, où il n'y a rien à ſemer. Car c'eſt aſſez d'un Berger, ou d'un Vacher pour faire paître des bêtes dans cette même terre qui auparavant demandoit plu-

ſieurs mains pour être cultivée & enſemencée. Qu'arrive t-il encore de là? C'eſt que les vivres en ſont beaucoup plus chers en pluſieurs endroits.

Il reſulte encore un autre inconvenient. Même le prix des laines eſt monté ſi haut, que les petites gens, eux qui avoient coutume de faire vos draps, ne peuvent plus en acheter; &, par cette raiſon-là, pluſieurs tombent du travail dans l'oiſiveté. Ce qui cauſe la cherté des laines, c'eſt qu'une maladie conſumante s'étant jettée ſur les moutons, elle en a fait perir une infinité depuis qu'on a multiplié les pâturages. Il ſemble que Dieu a voulu par là punir la cupidité de ces Avares: le Ciel a envoïé une contagion mortelle ſur les troupeaux: n'y eût-il point eu plus de juſtice, à la faire tomber ſur ces têtes inſatiables d'argent?

Quand même le nombre des Bêtes augmenteroit le plus, le prix ne diminueroit point; parce que ſi cette marchandiſe-là n'eſt pas en monopole puiſque pluſieurs en vendent, du moins, elle n'a pas un franc & libre cours. Car preſque tous les moutons apartiennent en propre à peu de Perſonnes. Ces gens-là étant ri-

riches, rien ne les preſſe de vendre: ils vendent quand bon leur ſemble, & l'envie leur vient de vendre quand ils y trouvent leur compte.

Les autres beſtiaux ne ſont pas moins chers que les moutons: c'eſt par la même raiſon, & qui eſt encore plus forte: on a detruit les métairies: l'Art champêtre eſt comme tombé; ſi bien qu'il ne reſte que très-peu de Païſans pour avoir ſoin de la propagation de ces animaux. Ne croïez pas que ces Riches s'apliquent autant à procurer la multiplication du gros bêtail que celle des moutons: ils achettent d'un autre endroit, & à bon marché, des bêtes maigres; puis, quand elles ſe ſont engraiſſées au pâturage, ils les revendent bien cher.

C'eſt ce qui me fait dire que, du moins, à ce qu'il me ſemble, on ne ſent point encore tout l'inconvenient de cette afaire-là. Juſques à preſent, ces *Engraiſſeurs* de bêtes ne cauſent la cherté que dans les lieux où ils vendent. Mais quand ils auront, pendant quelque tems, enlevé de l'endroit où ils achettent, enlevé dis-je, ces mêmes beſtiaux ſans leur donner le tems de multiplier, le nombre des animaux diminuant inſenſiblement, il

faudra bien à la fin, que le Païs tombe dans une grande diſette. Ainſi, une choſe qui paroiſſoit devoir être avantageuſe à vôtre Ile, & contribuer beaucoup à ſon bonheur, cette choſe-là tourne à la ruine des Habitans par la paſſion deſordonnée que quelques-uns ont pour le bien.

Cette cherté des vivres oblige un chacun à diminuer ſon Domeſtique le plus qu'il peut; mais les Congediez, où vont-ils, je vous prie? Mendier: ou, ce qui ſe perſuade plus aiſément aux hommes de bonne famille, ils vont ſe faire aprentis brigands. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que cette malheureuſe pauvreté, cette grande diſette eſt jointe avec un luxe qui eſt tout-à-fait hors de ſaiſon. Chez les Serviteurs des Nobles; chez les Ouvriers; dans les Villages même, ou peu s'en faut; enfin, dans tous les Ordres du Roïaume, on voit en habits une magnificence qui n'avoit point encore paru; & en dépenſe de bonne chere, un excès tout nouveau.

D'ailleurs, dites-moi, s'il vous plait, les maiſons de proſtitution, les endroits infames, les puantes Cavernes de Vénus, franchiſſons le mot, les Bordels: de plus, les

les Cabarets à vin & à biere, qui ſouvent ſont d'autres lieux de débauche *Vénerienne:* enfin, tant de mauvais jeux! Les dez, la carte, le cornet, la bale, la boule, le palet: tous ces beaux exercices, après qu'on s'y eſt ruiné, n'envoïent-ils pas leurs zélez dévots chercher quelque part à ſe réparer par le métier de voleur?

Croïez moi: chaſſez ces peſtes pernicieuſes: ordonnez que ces deſtructeurs de metairies, que ces *renverſeurs* de Bourgs Champêtres, remettent tout, comme il étoit; ou du moins qu'ils cedent les fonds à ceux qui s'offrent à guerir le mal, & à faire rebâtir tout ce qu'on a mis en ruine. Refrénez cette ſorte d'achats que les Riches font, & leur licence à en joüir comme d'un monopole. Entretenez moins de gens dans la fainéantiſe; remettez l'Agriculture en bon état; renouvellez la Manufacture de laine, afin qu'il y ait dans le Roïaume une honnête vacation à laquelle puiſſe s'occuper utilement cette foule d'Oiſifs, qui, juſques ici, ſont devenus voleurs par la force de l'indigence. Vous empêcherez auſſi par là que les vagabonds, & les valets deſœuvrez, ne ſe jettent dans le brigandage,

ce qui ne ſauroit guere manquer ni aux uns, ni aux autres.

Certainement ſi vous ne remediez aux maux que je vous indique, c'eſt en vain que vous faites ſonner ſi haut vôtre Juſtice contre le vol: cette Juſtice eſt plus ſpecieuſe qu'elle n'eſt équitable, ni utile. Car enfin, quand vous ſouffrez que ces Puniſſables aïent une mauvaiſe éducation, & qu'on leur corrompe les mœurs dès la plus tendre enfance, en ſorte qu'étant parvenus à l'âge d'homme, ils font voir les crimes honteux dont ils avoient donné un préſage continuel depuis leur premiere jeuneſſe, que faites-vous alors ſinon des voleurs? C'eſt vous-mêmes, cependant, qui les puniſſez.

Pendant que je plaidois ainſi la Cauſe des Voleurs, le Docteur en Droit s'étoit preparé à la Défenſive. Il avoit réſolu en ſoi-même d'emploïer les armes ordinaires des Diſputeurs qui ſont plus prompts à répéter qu'à bien repondre, faiſant conſiſter une bonne partie de l'honneur à montrer qu'ils ont la memoire heureuſe. En verité, me dit-il, vous avez bien parlé! Vous, ſur tout, qui étant étranger, ne pouvez conoitre ces matieres-là que par oui-

ouï-dire, ne les aïant point examinées par vous-même. Mais je veux tâcher de vous éclaircir là dessus en peu de mots.

Voici l'ordre que je garderai dans ma réponse. Premierement je raporterai de point en point ce que vous avez dit. En suite, je vous ferai voir en quoi vous vous trompez par le peu de conoissance que vous avez de nos affaires. Enfin, je réfuterai tous vos argumens, je les mettrai en poudre. Pour commencer donc, par le premier article que j'ai promis, il m'a paru que vous avez attaqué quatre .... je vous arrête tout court, dit le Cardinal; car de la maniere dont vous vous y prenez, il n'y a point d'aparence que vous répondiez en peu de mots. C'est pourquoi, nous vous épargnerons aujourd'hui la peine que cette réponse vous donneroit. Cependant vous n'en êtes pas quite. Nous vous garderons cette charge de repondre jusqu'à la premiere fois que vous vous rencontrerez ici tous deux; & je souhaiterois que ce fût dès demain, si vous & *Raphaël* vôtre partie, n'avez rien qui vous en empêche.

Mais en attendant, vous me feriez grand plaisir de me dire, mon cher *Raphaël*, pourquoi vous ne croïez point que les

les Voleurs ſoient pendables; quel autre genre de châtiment vous établiriez contre eux, qui fût plus utile au Public; car vous ne pretendez pas qu'on doive tolerer le vol. Si, à preſent, quoi qu'on pende les Voleurs, il ne laiſſe pas de s'en trouver une quantité prodigieuſe, en cas qu'ils n'euſſent plus à craindre la peine de mort, quelle force, quelle crainte pourroit épouvanter les Scelerats? Ils ne manqueroient pas d'interpreter cet adouciſſement de ſuplice comme ſi on leur offroit une récompenſe pour les encourager au crime.

Oui, grand Prélat, répondis-je, je croi fermement que c'eſt une injuſtice formelle de faire mourir un homme pour avoir volé. Ma raiſon eſt que dans la vie Humaine, & par raport aux biens de la Fortune, il eſt impoſſible que tout ſoit également partagé. Si on m'objecte, qu'on ne châtie point le vol à cauſe de l'argent dérobé; mais pour vanger la Juſtice offenſée; mais pour punir le violement des Lois: qu'eſt-ce que cela ſignifie ſinon *qu'un excès de Droit eſt un excès d'Injuſtice*, SUMMUM *Jus ſumma injuria.*

L'autorité des Lois n'eſt pas ſi abſoluë, que, pour une legere infraction, il faille fra-

fraper du *Glaive:* les Ordonnances ne ſont pas ſi rigides qu'on doive donner la même meſure à toute ſorte de fautes. On agit tout comme ſi c'étoit la même choſe de tuer un homme, ou de lui prendre une piece de monnoïe: cependant, ſi l'Equité n'eſt pas une chimere, il n'y a point de comparaiſon entre ces deux crimes. Dieu a defendu l'homicide; & nous en commettons un ſi facilement pour un peu d'argent qu'on a ôté à quelcun?

Répondra-t-on que ce Commandement ne concerne que les Particuliers; & que Dieu n'a point étendu ſa défenſe ſur les Lois humaines qui permettent au Magiſtrat d'ordonner la Mort quand il le juge à propos? Pourquoi, donc, les hommes ne règlent-ils point entre eux à quel point on doit admettre la fornication, l'adultere, & le parjure?

Dieu a ôté aux Hommes le droit, non ſeulement de s'entre-tuer, mais de ſe tuer eux mêmes. Les Lois Humaines auront-elles, donc, aſſez de force pour legitimer l'accord que les Hommes ont fait de s'ôter réciproquement la vie en vertu de quelques Sentences Juridiques? Ces Arrêts de mort rompent-ils les liens du Comman-

mandement pour les Exécuteurs, qui, ſans en avoir aucun exemple Divin, tuënt tous ceux que le Magiſtrat abandonne à leur bras? N'eſt-il pas vrai que, de cette maniere-là, la défenſe de Dieu ne vaudra qu'autant que les Lois Humaines le permettront? Sur le même fondement il arrivera de-là, que generalement en tout, c'eſt aux Hommes à fixer les exceptions qu'on doit faire dans l'obſervation des Commandemens de Dieu?

Enfin la Loi *Moſaïque*, ſi dure, ſi auſtère, ſi conforme aux Eſclaves & aux Opiniâtres pour qui on l'avoit fait; cette Loi, pourtant, n'ordonnoit point la peine de mort contre les Voleurs. Pourrions-nous donc croire que par la Loi de Grace où Dieu commande en pere, il nous ſoit plus permis de nous entretuer? C'eſt ſur cela que je me fonde pour ſoûtenir que tout meurtre eſt défendu!

Mais qu'il ſoit abſurde, qu'il ſoit, même, pernicieux à la République, d'infliger une peine égale au Voleur & à l'Homicide? je ne croi pas que perſonne l'ignore. La raiſon de cette abſurdité ſaute aux yeux. Un Scelerat voit qu'il ne court pas moins de riſque en commettant ſim-

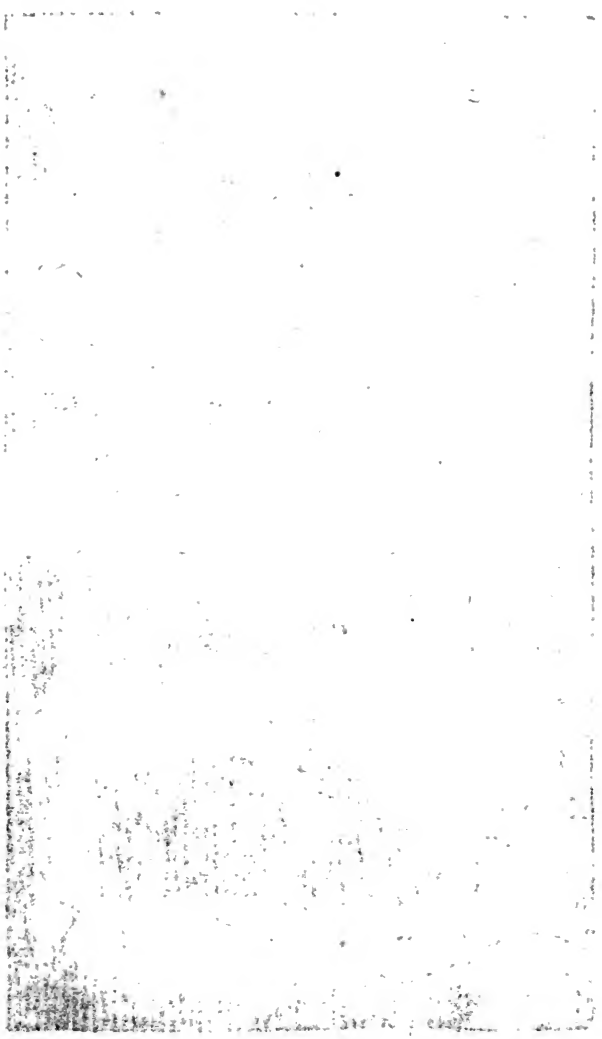
ſimplement un vol, que s'il y joignoit le meurtre: cette ſeule penſée le pouſſe à égorger celui que, ſans cela, il n'auroit fait que depouiller. D'ailleurs, outre que le Voleur, s'il eſt pris, n'eſt pas moins en danger de la vie que s'il avoit auſſi aſſaſſiné, il y a plus de ſureté pour lui en tuant; car par cette voïe abrégée, il ſe defait du principal Denonciateur de ſon crime & conſequemment il eſpere pouvoir mieux le cacher. Si bien que nôtre ſoin d'épouvanter les Voleurs par la crainte d'une peine trop rigoureuſe, eſt juſtement ce qui les incite à poignarder les honnêtes Gens.

Si vous me demandez, à preſent, quelle ſeroit la punition la plus utile au Public, il eſt, ce me ſemble, un peu plus aiſé de la trouver que la plus mauvaiſe. Car pourquoi douterions-nous que le moïen de châtier utilement les crimes, eſt celui qui plaiſoit tant aux anciens *Romains*, à ces *Romains*, dis-je, qui entendoient ſi bien l'Adminiſtration d'une République? Ces habiles Politiques condamnoient à un eſclavage perpetuel dans les Carrieres & dans les Mines de metal ceux qui étoient convaincus de forfaits.

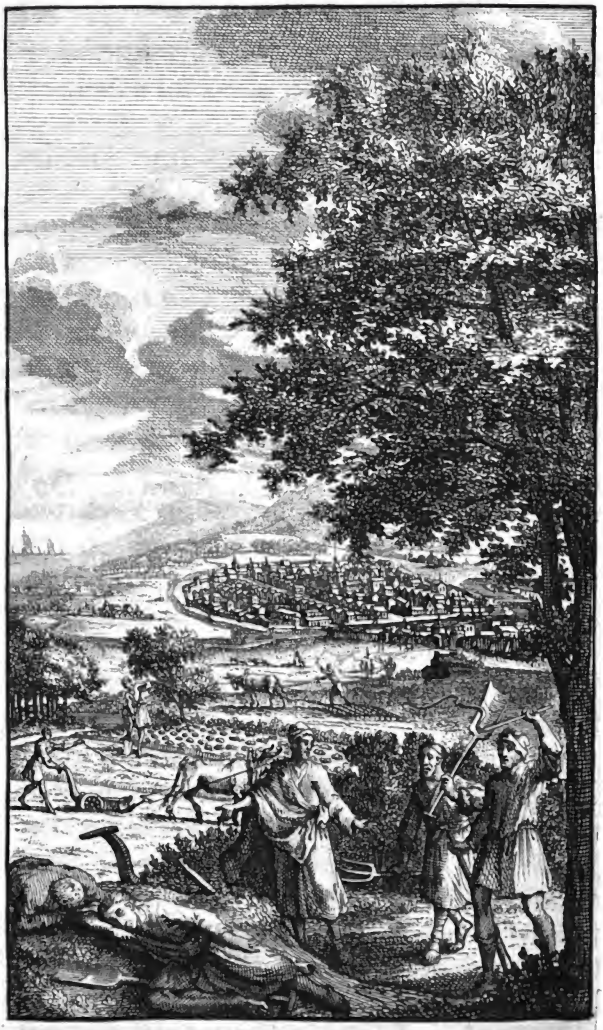
A vous dire pourtant naturellement ma penſée ſur cette matiere-là, l'uſage que j'aprouve le plus, c'eſt celui que j'ai remarqué dans mes voïages chez une certaine Nation dependante de la *Perſe*, & qu'on nomme ordinairement les *Polylerites*. C'eſt un aſſez grand Peuple: ſes Coutumes ſont bâties ſur la Prudence; & à l'exception du tribut qu'ils païent tous les ans au Roi de *Perſe*, la Nation eſt libre & vit ſous ſes propres Lois. Le Païs eſt loin de la Mer, & preſque entouré de Montagnes: Les Habitans ſe contentent de ce qu'il produit, & ne ſouhaitent rien de plus: cela fait qu'ils vont rarement chez les autres; & que les autres ne viennent point chez eux.

Suivant l'ancienne coutume de la Nation, ils ne cherchent point à étendre leurs frontieres; quant à leur Contrée, ils en jouiſſent ſurement, paiſiblement à l'abri de leurs Montagnes, & par la protection du Monarque à qui une force majeure les contraint de faire un païement annuel. Ainſi, ſans jamais avoir de Guerre étrangere, ni civile, ils vivent ſplendidement, commodément; ſans ſe ſoucier de Nobleſſe, ni de ſe rendre fameux: enfin, ils raportent, tout à leur bonheur.

Je



Digitized by Google



Digitized by Google

Je ne croi pas même, qu'ils ſoient aſſez conus dans le Monde, ſi ce n'eſt à leurs proches Voiſins.

Ceux, donc, qui ſont convaincus de Larcin chez cette Nation-là, on les oblige à reſtituer au Proprietaire, & non pas au Prince, comme il ſe pratique ordinairement ailleurs: les *Polylerites* alleguent pour raiſon que celui, à qui on a dérobé une choſe, conſerve autant de droit ſur elle que le Voleur qui la poſſede. Si la choſe volée eſt perduë, alors on vend le bien des Voleurs pour en dedommager le Proprietaire; & quand il a reçu la valeur de ſa perte, on laiſſe tout le reſte du bien aux femmes & aux enfans des coupables. Pour eux on les condamne à travailler: mais à moins que le vol ne ſoit énorme, on ne les met ni en priſon, ni aux fers: ſans chaine, ſans attache, ils ſont occupez aux Ouvrages Publics. Quand ils refuſent de travailler; ou quand ils travaillent lâchement, on ne les lie guere; on les bat pour les exciter. Ceux qui font bien leur devoir ne ſont mal traitez ni de parole, ni d'effet. Le ſoir après qu'on les a fait paſſer en revuë, en les apellant tous nom par nom, on les enferme dans des Chambres où ils paſſent la nuit.

Hors

Digitized by Google

Hors un travail assidu, ces Voleurs ne soufrent aucune incommodité de la vie. Comme gens qui travaillent pour l'utilité publique, ils sont nourris honnêtement aux dépens du Public. Autre part c'est un autre usage. Il y a des endroits où la dépense qu'on fait pour ces Ouvriers forcez se tire des aumônes; & quoiqu'une telle voïe soit incertaine & casuelle, cependant, comme ces Peuples sont fort humains, c'est cette ressource-là qui fournit le plus. En d'autres endroits on assigne des revenus publics pour l'entretien de ces Travailleurs. Il y en a, où par une espèce de Capitation, chaque Particulier est taxé pour ces usages-là.

Il y a même quelques endroits où ces mal-faiteurs ne sont point emploïez au service du Commun: mais quand les Habitans ont besoin d'Ouvriers, ils prennent de ces gens-là; ils les louënt sur la Place à un certain prix; & ils en ont un peu meilleur marché que si c'étoient des Personnes libres. Outre cela, il est permis aux Maitres de fouëter ces Mercenaires lors qu'ils ne travaillent pas de leur mieux. Il arrive par là qu'ils ne manquent jamais d'ouvrage; qu'ils gagnent leur vie; & même chacun d'eux est obligé de porter

tous

tous les jours quelque chose au Trésor Public.

Ils sont tous vêtus d'une certaine couleur: étant les seuls qui n'aïent point la tête rasée: mais on les tond un peu au dessus des oreilles, de l'une desquelles on leur coupe un petit morceau. Il est permis à ceux qui veulent leur faire du bien, de leur donner à manger, à boire, & un habit: mais defense de les assister en argent; il y va également de la vie, & pour celui qui le donne, & pour celui qui le reçoit. Il n'est pas moins dangereux à un Libre, pour quelque raison que ce soit, de recevoir d'un Condamné aucune pièce de monnoïe, ni aux esclaves, car c'est ainsi qu'ils appellent les Condamnez, de toucher des Armes. Chaque Contrée distingue ses mal-faiteurs par une marque particuliere: il leur est défendu sous peine de mort de l'ôter; aussi bien que d'avoir aperçu hors de la frontiere, & d'avoir parlé, tant soit peu, à quelque esclave d'une autre Region. La volonté de fait n'est pas moins punie que la fuite même. Ils sont si rigides, si inexorables sur ce point-là, qu'un esclave, qu'on sauroit avoir été complice d'un tel dessein, perdroit la

vie; & un Libre, ſa liberté. Au contraire, il y a des recompenſes ordonnées pour le Denonciateur: on donne de l'argent au libre; l'eſclave recouvre ſa liberté; & on pardonne à l'un & à l'autre leur complicité; cela ſe faiſant, afin qu'il ne ſoit pas plus ſûr de perſeverer dans un mauvais deſſein que de s'en repentir.

Tel eſt donc l'Ordre & la loi de ces Peuples ſur ces matieres-là: on y peut remarquer aiſément & beaucoup d'humanité, & une grande utilité. Cette Juſtice eſt de telle nature qu'elle detruit les crimes, & conſerve les hommes: on traite les criminels avec tant de douceur qu'on les force, en quelque maniere, à devenir honnêtes gens: ils reparent, le reſte de leur vie, tout le mal qu'ils ont fait auparavant.

Au reſte, il eſt ſi peu à craindre que ces Mal-faiteurs retournent à leur premiere Sceleratesſe, que quand les libres ont à voïager ils ne croient pas pouvoir prendre de guides plus ſûrs que ces eſclaves qui de tems en tems ont été échangez pour chaque Contrée. Car ces eſclaves n'ont rien qui puiſſe faciliter leur panchant au brigandage: ils ne portent

au-

aucun instrument avec lequel ils puissent attaquer; l'argent est pour eux la preuve d'un crime capital; si on les prend sur le fait, le suplice est tout prêt; &, ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils n'ont nulle esperance de pouvoir fuir dans aucun endroit. Comment pourroit déguiser & cacher sa fuite un homme vêtu tout autrement que la Nation? Il faudroit donc qu'il allât tout nud? Et même, en ce cas-là, son oreille à demi coupée le découvriroit.

Que ces Esclaves pussent machiner de concert quelque entrepriſe contre la Republique, c'est ce qui n'est pas non plus à aprehender. Il n'est pas humainement possible qu'aucun Voisinage conçoive l'esperance de pouvoir réüssir dans une rebellion, avant d'avoir tenté & sollicité les esclaves de plusieurs Regions. Or la chose n'est rien moins que faisable. Par où s'y prendroient pour conspirer contre l'Etat, des gens à qui il n'est permis ni de se visiter, ni de se parler, ni même de s'entre-saluër? Comment oseront-ils s'ouvrir à leurs Camarades de servitude d'un dessein qu'il est dangereux de ne point révéler, & de la découverte duquel secret ils savent devoir tirer une fort grande utilité. Au lieu qu'au contraire,

ils ont tous ſujet de ſe promettre que par la ſoumiſſion, par la patience, & en faiſant eſperer qu'à l'avenir ils ne retourneroient pas à leurs crimes, par cette bonne conduite, ils ſont toûjours bien fondez à ne point deſeſperer de leur délivrance. Car il ne ſe paſſe point d'année où on n'en retabliſſe quelques-uns, & ce ſont ceux qui ont ſoûtenu le plus patiemment la rigueur de leur condition.

Je finis-là mon Récit: J'ajoutai ſeulement que je ne voïois pas pourquoi on ne pourroit pas introduire une telle Loi même en Angleterre; & cela avec beaucoup plus de fruit que cette Juſtice dont mon *Legiſte* avoit fait des éloges ſi magnifiques. Jamais, répondit Monſieur le Docteur, on ne pourroit établir en Angleterre cette coutume-là, ſans jetter le Roïaume dans le dernier peril; &, après avoir prononcé cette belle Sentence, il ſecoua la téte, il ſe tordit les lèvres; & puis il ſe tut. Toute la Compagnie aplaudit à ſa déciſion.

Le Cardinal rompit le ſilence, & dit, il n'eſt pas aiſé de prédire ſi la choſe tourneroit bien ou mal, puis qu'on n'en a jamais fait l'épreuve. Mais il y auroit un moïen pour faire valoir l'exemple des

Po-

Polylerites. Après la Sentence prononcée, Arrêt de mort, s'entend: le Prince ordonneroit qu'on en différât l'exécution; & par-là il pourroit eſſaïer la coutume de ces Peuples, ſur tout en aboliſſant les priviléges de l'Aſyle. Si on trouvoit par le ſuccès que la choſe fût utile au Public, alors il faudroit l'établir. Mais ſi l'experience fait voir que cet uſage-là eſt le plus mauvais & qu'il produit de trop grans inconveniens; on doit en revenir à l'ancienne Loi: on recommenceroit à ſuplicier les Condamnez. Cela ne ſeroit alors, ni moins avantageux à la République, ni plus injuſte que ſi on le faiſoit à preſent; & d'ailleurs, il ne pourroit en reſulter des ſuites facheuſes. Il me ſemble, même, qu'on pourroit faire auſſi cette tentative-là à l'égard des Vagabonds, contre qui, nonobſtant toutes nos Lois, nous n'avons pu jusqu'ici encore rien avancer.

Quand le Prélat eut ceſſé de parler, ce que les Auditeurs n'avoient écouté qu'avec mépris pendant que je haranguois, fut applaudi de toute la Compagnie: c'étoit à qui donneroit le plus de louange au Cardinal, qui, neanmoins, avoit montré que dans le fond ſon ſenti-

ment étoit le mien. On l'encensa, sur tout, touchant l'article des Vagabonds, à cause que cela étoit de son invention. Je ne sai s'il vaudroit mieux suprimer le reste de la Conversation : il s'y dit des choses ridicules : je les rapporterai pourtant, parce qu'elles ne sont pas mauvaises ; & que d'ailleurs, elles avoient quelque liaison avec nôtre sujet.

Il se trouvoit là, par hasard, un certain Ecornifleur qui sembloit vouloir contrefaire le foû : mais il joüoit son personnage d'une maniere à persuader que son rôle approchoit plus du Naturel que du badinage. Il étoit d'une plaisanterie si froide, si insipide, que quand il faisoit rire, on rioit plus de sa personne que de ses bons mots. Cependant il ne laissoit pas de lui échaper quelquefois, des paroles fort sensées : il verifioit le proverbe, *à force de dire des sotises, on dit de tems en tems quelque chose de bon.*

Venons donc à nôtre homme. Un des Convives dit que j'avois proposé un bon expedient pour punir utilement les Voleurs ; & le Cardinal, pour empêcher les Vagabonds ; mais qu'il y avoit outre cela, deux sortes de gens ausquels il faloit pourvoir pour le bien public : les

les Vieillards, & les Malades; Gens dans l'impuiſſance de gagner leur vie par le travail. Le faux Plaiſant interrompit cet honnête homme-là: n'allez pas plus loin, lui dit-il: moi, moi qui vous parle, j'aurai ſoin qu'on remédie à ce grand mal de la République, & qu'on l'arrête par de bonnes Lois.

A vous parler naturellement, je meurs d'envie d'ôter de devant mes yeux ce genre d'Infortunez & de les reléguer tous en quelque endroit. Ils m'ont ſouvent tourmenté, en me demandant l'aumône, par des plaintes & des cris arroſez de larmes: mais ils avoient beau faire retentir à mes oreilles cette muſique *pleureuſe*, ils n'ont jamais pu obtenir de moi le moindre morceau de monnoïe. C'eſt toûjours de deux choſes l'une: ou je n'ai pas la volonté de faire du bien, ou je n'en ai pas le pouvoir, faute d'argent. Ainſi, à preſent, ils ont commencé à devenir ſages, pour ne pas perdre leur éloquence lugubre; quand ils me voïent paſſer, ils ne diſent rien; & je vous aſſûre qu'ils ne s'attendent pas plus à mon ſecours que ſi j'étois un Prêtre.

Pour en venir à mon expedient, j'ordonne & je veux que, par une Loi qu'on fera tout exprès, tous ces Mendians ſe-

ront distribuez, divisez, partagez dans les Monasteres Benédictins, & qu'ils s'y feront *Freres lais* comme on les appelle. Quant aux pauvres femmes, je commande qu'elles soient toutes Religieuses, tel est mon plaisir. Le Cardinal ne put s'empêcher de rire, & trouva la saillie plaisante: les autres l'aprouverent aussi, & même serieusement.

Au reste, un certain Frere Theologien prit texte là-dessus pour se divertir aux dépens des Prêtres & des Moines; & quoiqu'il fût grave jusqu'à avoir ordinairement un air sombre & menaçant, il ne laissa pas de bien égaïer la matiere. Mais suivant vos deux Ordonnances Monarchiques, dit-il au Boufon, vous ne vous débarasserez jamais des Pauvres, si, en même tems, vous ne pourvoïez à la subsistance de nous autres Freres Mendians. On a déja eu soin de cela, repondit le Parasite. Quand Monseigneur l'Illustrissime Cardinal a dit qu'on devroit enfermer les Vagabonds & les faire travailler, il ne pouvoit pas mieux parler pour vos interêts; n'êtes-vous pas les plus grans Vagabonds du Monde? A ce trait satirique, toute la Compagnie regarda le Prelat; & comme on remarqua aisément qu'il

qu'il ne s'étoit point formalisé, tous se firent un plaisir de relever le bon mot. Le seul Reverend Frere demeura comme une statuë; & cela n'étoit pas surprenant: mais, quand par la force du vinaigre qu'on venoit de lui jetter au visage, il fut revenu à soi, il entra dans une si furieuse colere que sa venerable *face* en étoit tout en feu: se possédant trop peu pour ne pas se répandre en injures, il appella ce Rieur, fripon, médisant, babillard, fils de *perdition*; il ne manqua pas aussi de lui citer des menaces foudroïantes de l'Ecriture sainte.

Alors le Boufon boufonna serieusement; & il étoit dans son fort. Doucement, dit-il, Frere en Dieu, ne vous fâchez point: il est écrit, *dans vôtre patience vous possederez vos ames.* A cela le bon Frere, car je veux raporter ses propres termes, je ne me fache point, dit-il, Maraut; ou du moins je ne pèche pas; car le Psalmiste dit, *Mettez-vous en colere, mais prenez garde d'offenser Dieu.* Le Cardinal exhortant charitablement ce Religieux à se moderer, non, Monseigneur, s'écria-t-il; je ne m'emporte que par un bon zèle, & en cela je fais mon devoir: les saints hommes ont brûlé de

ce feu divin. Auſſi eſt-il dit, *le zèle de ta Maiſon me ronge*; & on chante dans les Egliſes, que ceux qui ſe moquerent d'*Eliſée*, lors qu'il montoit à la Maiſon de Dieu, en reçurent le châtiment. Ce moqueur, ce boufon, ce profane aura peut-être le même ſort.

Il ſe peut bien que vôtre intention eſt bonne, repliqua le Cardinal: mais il me ſemble que vous agiriez ſinon plus ſaintement, au moins plus ſagement, de ne pas vous commettre avec un foû dans une diſpute ridicule. Non, non, Monſeigneur, reprend le Frere, je n'agirois pas plus ſagement: car Salomon, qui étoit lui-même très-ſage, dit, *Repondez au fou ſelon ſa folie*. C'eſt juſtement ce que je fais; & je montre à mon pendart la foſſe où il tombera infailliblement s'il ne prend bien garde à ſoi. Car ſi les Moqueurs d'*Eliſée*, qui faiſoient une troupe, furent punis de leur moquerie pour avoir inſulté un Prophète ſur ce qu'il étoit chauve, Dieu a-t-il aſſez de foudres pour écraſer un homme qui, quoique ſeul, a l'impudence de railler un grand nombre de Freres, desquels il y en a quantité de chauves. De plus, nous avons une Bulle de Nôtre Saint Pere le Pape de *Rome*;

&

& en vertu de ces Patentes, qui valent autant que si on les avoit scellées dans le Ciel, tous ceux qui ont l'impieté de se moquer de nous, sont livrez sans misericorde à Satan. Le Cardinal voïant que cela ne finiroit point, fit signe à l'Ecornifleur de se retirer, & changea prudemment le sujet de la Conversation. Peu de tems après, s'étant levé de table pour donner audience à ses Vassaux, il nous congédia.

J'ai enfin achevé, Mon cher *Morus*, cette longue Narration : je me repentirois de vous avoir fatigué, je serois honteux de vous avoir retenu si long tems : mais je n'ai fait que repondre à vôtre empressement de curiosité ; & d'ailleurs, en voïant vôtre air attentif, il m'a paru que je vous aurois chagriné si j'avois rien omis de cette Conference *Cardinaline*.

J'aurois bien pu serrer, abreger un peu cette Conversation de table : mais une autre raison m'a obligé à ne rien retrancher. Je voulois que vous connussiez le plaisant caractere d'esprit de ces Messieurs qui composoient la Compagnie. Je vous l'ai déja dit : ces Convives ne firent point de cas de ce que j'avois raporté : mais dès qu'ils virent que le Cardinal ne

ne le desaprouvoit pas, ils passérent tout d'un coup du blanc au noir; & non contens de ne plus blâmer ma Narration, ils lui donnerent des louänges: leur complaisance pour le Monseigneur alloit si loin, que lui voïant prendre plaisir par divertissement aux saillies de son Parasite, ils les trouvoient rejouïssantes; & peu s'en faloit qu'ils n'y trouvassent aussi du Solide & du Judicieux. Jugez de là, Monsieur, quelle estime les Courtisans auroient pour ma personne, & pour mes conseils.

En verité, Mon cher *Raphaël*, lui dis-je, vous m'avez fait un sensible plaisir: vous avez narré avec autant de sagesse que d'agrément. De plus, je m'imaginois, en vous écoutant, non seulement être dans ma Patrie: mais même, je me croïois en quelque sorte rajeuni; il m'a été bien doux de me souvenir de ce Cardinal à la Cour duquel j'ai été élevé dès mon enfance. Quand je vous entens donner de si grans éloges à la Memoire de ce Prélat, vous ne sauriez croire, Mon cher *Raphaël*, combien je vous en aime dava tage, quoi que vous me soïez déjà extrémement cher.

Avec

Avec tout cela, je ne puis encore changer de ſentiment à vôtre égard : je croi toûjours que ſi vous pouviez vaincre cette averſion que vous avez pour les Cours des Princes, vous pourriez, par vos ſages avis, contribuer beaucoup à l'Utilité Publique. Or vous ne ſauriez vous diſpenſer de travailler à ſurmonter vôtre répugnance ; & comme honnête homme, comme bon Membre de la Societé Civile, vous devez regarder ce combat interieur comme vôtre principal devoir. Car ſi, ſuivant la belle Sentence de vôtre *Platon*, les Hommes ſeront enfin heureux quand les Philoſophes régneront, ou quand les Rois gouverneront *Philoſophiquement*, que la Felicité eſt encore éloignée, ſi les Philoſophes ne daignent pas ſeulement communiquer leurs lumieres aux Maîtres du Monde ?

Les Philoſophes, répond *Raphaël*, ne ſont pas ſi durs, qu'ils ne fiſſent cela très-volontiers : pluſieurs d'entre eux ſe ſont même aquité de cette obligation-là en publiant des Livres ſur cette matiere importante : mais malheureuſement la plûpart des Princes ſont fort peu diſpoſez à ſuivre les bons Conſeils. *Platon* prevoïoit bien, ſans doute, cet obſtacle inſurmon-

table. C'eſt ce qui lui a fait penſer, qu'à moins que les Rois ne ſoient Philoſophes, ces Têtes ſublimes, aïant été, dès leur plus tendre jeuneſſe, imbuës & infectées de mauvais préjugez, ne gouteront jamais les Maximes équitables de la Philoſophie. *Platon* n'en fit-il pas lui-même l'experience auprès de *Denis?*

Dites-moi, je vous prie: étant Conſeiller de quelque Prince, ſi je lui propoſois de gouverner ſelon la Raiſon, & l'Humanité; ſi je tâchois de lui arracher la pernicieuſe ſemence de tant de maux auxquels les Societez Humaines ſont ſujettes, croïez-vous que ce Prince ne me chaſſeroit pas auſſitôt; ou du moins, qu'il ne feroit pas de moi le jouët de ſa Cour? Ca, faiſons une ſupoſition. Me voila chez le Roi de *France*, & j'ai place dans ſon Conſeil: au fond d'un Cabinet & comme dans le Sanctuaire de la Politique, ce Monarque preſide au milieu d'un Cercle compoſé des plus ſages du Roïaume. Là on délibere avec une grande activité, par quelles fineſſes, par quelles machines le Roi pourra garder le *Milanez*, & recouvrer le Roïaume de *Naples*: comment, après cela il faudra s'y prendre pour détruire les *Vénitiens*; pour ſubjuguer toute l'*Italie*; pour

pour assujettir la *Flandre* & le *Brabant*, pour reünir toute la *Bourgogne* au Roïaume, enfin pour conquerir les autres Nations que ce Prince convoite depuis long tems.

Dans cette auguste Assemblée, le Roi entend des avis diferens. Un des Conseillers dit qu'on doit faire avec les *Vénitiens* une Alliance qui dure jusqu'à ce qu'on soit en état de les attaquer; qu'il seroit bon de leur confier le secret des autres desseins du Roi; & même de leur mettre en dépôt quelque portion du Butin; laquelle on reprendroit aisément après la reüssite du Projet. Les autres Conseillers, opinant tour à tour, & chacun selon son sentiment, disent qu'il faut prendre les *Allemans* à louage; caresser les *Suisses* avec de l'Argent; apaiser la Divinité Imperiale en lui sacrifiant de l'Or; s'accommoder avec le Roi d'*Arragon*, & pour sureté de la Paix, lui abandonner le Roiaume de *Navarre* qui ne lui apartient point; amuser le Prince de *Castille* par quelque leurre d'Alliance, & acheter par des pensions une intelligence secrette avec quelques Grans de sa Cour. On tombe, à la fin, sur le sujet le plus épineux; Comment faut il en agir avec l'*Angleterre*? quelles mesures doit-on prendre avec cette

cette Puiſſance Maritime? C'eſt-là *le nœud Gordien.* On ne laiſſe pas d'entreprendre de le dénoüer. Il faut negocier la Paix, & tâcher de ſerrer, avec les liens les plus fermes, une amitié qui eſt toujours fort fragile entre les deux Nations. Au dehors nous apellerons les *Anglois* nos bons & fidèles Alliez; & dans le fond nous les regarderons comme nos plus mortels Ennemis. Il faut donc tenir les *Ecoſſois* en haleine, les avoir comme en ſentinelle, & attentifs à toute occaſion; afin que ſi l'*Angleterre* s'aviſe de remuër, nous lui mettions d'abord ſes Voiſins ſur les bras. Outre cela, il faut entretenir ſourdement quelcun de ces Grans qui ſont exilez, je dis *ſourdement*; car les Traitez ne permettent pas que cela ſe faſſe à découvert: Ce Seigneur ſoûtiendra qu'on a uſurpé ſur lui la Couronne d'*Angleterre*; & par là nous empêcherons les mouvemens du Prince qui nous eſt ſuſpect.

Je reviens à ma ſupoſition. Après que le Conſeil ſe ſeroit tant agité ſur les moïens de faire réüſſir les vaſtes deſſeins du Monarque; après que tant d'Illuſtres auroient fait des efforts d'eſprit pour conſeiller, à qui mieux mieux, la Guerre, & l'execution du Projet, moi, hom-

me

me de rien me levant, j'ordonnerois qu'on tournât les Voiles. Il faut, dirois-je, laisser l'*Italie* en repos, & nous contenter de ce que nous avons. Le seul Roïaume de *France* est trop grand pour pouvoir être bien administré par un homme; ainsi le Roi ne doit point penser à s'agrandir. De plus je proposerois à ce Ministère les Ordonnances des *Achoriens*, je veux vous les faire connoître. C'est une Nation, située sur le Fleuve *Euronoton*, vis-à-vis l'Ile d'*Utopie*. Ces Peuples avoient fait autrefois la Guerre. C'étoit pour conquerir un certain Roïaume dont leur Roi prétendoit la Succession par le droit d'une ancienne affinité. Ils firent enfin cette Conquête : mais ils s'aperçurent bien-tôt qu'ils n'avoient pas moins de peine à conserver cette Aquisition qu'ils en avoient eu à la faire : ils voïoient multiplier continuellement les causes, ou de la Révolte chez eux, ou des irruptions qu'il faloit faire dans le Roïaume conquis. Si bien qu'étant nécessaire de combatre toujours pour ou contre ces nouveaux Sujets, les *Achoriens* étoient obligez de ne point desarmer, ils ne trouvoient jamais assez de calme pour respirer. D'ailleurs, on les pilloit, on emportoit leur argent dehors;

hors; & ils répandoient leur ſang pour procurer un peu de gloire à un autre. Dans les intervalles de Guerre, la Paix n'étoit pas meilleure pour eux: les mœurs de la Nation s'étoient corrompues par la licence des Armes; on avoit contracté pendant ce tems tumultueux une paſſion pour le Brigandage & pour le Vol; à force de tuer les Ennemis, on s'étoit enhardi à égorger les Compatriotes; on mépriſoit les Lois; & tout cela pourquoi? Parce que le Prince partageant ſon ſoin entre deux Roïaumes, ne pouvoit s'apliquer, ſelon ſon devoir, au Gouvernement de l'un ni de l'autre.

Ces Peuples, donc, prevoïant bien que tant de maux ne finiroient jamais, ſi on n'en coupoit la racine, réſolurent enfin, de tenir Conſeil là-deſſus. Comme le Roi étoit préſent à cette Aſſemblée Generale, ils lui offrirent fort civilement le choix entre les deux Roïaumes; & qu'abſolument il lui faloit renoncer à l'une ou l'autre de ces Couronnes. Ils alleguerent pour cauſe, que la Nation étant ſi nombreuſe, ne pouvoit pas être bien adminiſtrée par une moitié de Roi; & cela d'autant plus que perſonne n'admettroit ſans répugnance, chez ſoi, un Mule-

Muletier qui eût un autre Maître. Ce bon Prince fut donc contraint de prendre ſon parti: Ce fut d'abandonner le nouveau Roïaume à un de ſes amis qui en fut bientôt chaſſé; & pour le Prince, il s'en tint à ſon ancienne Poſſeſſion.

De plus, ſi je faiſois voir dans le Conſeil du Roi de *France*, que tous ces efforts de Guerre qui à cauſe de lui ſeul, jettent tant de Nations dans le trouble & dans le tumulte, n'avoient fait qu'épuiſer ſes Finances, que détruire ſes Sujets, je tirerois d'abord ma conſéquence; & m'adreſſant au Roi même, je prendrois la liberté de lui dire, Sire, puiſque la bonne fortune, qui peut-être ne durera guere, vous a donné la Paix, profitez de l'heureuſe Conjoncture; cultivez le Roïaume de vos Ancêtres; donnez-lui tous les ornemens que vous pourrez; faites-en le plus floriſſant des Etats. Aimez vos Sujets & tâchez qu'ils vous aiment; vivez avec eux; gouvernez humainement; & laiſſez là les autres Roïaumes, puiſque celui qui vous eſt échu eſt aſſez grand, & que même ſon Adminiſtration ſurpaſſe vos forces.

A vôtre avis, mon cher *Morus*, comment cette exhortation-là ſeroit-elle reçue? Pas fort bien, repondis-je. Continuons,

tinuons, donc, dit *Raphaël* : Un Prince tient ſéance de Conſeil : la matiere qui roule ſur le Tapis, c'eſt de trouver des expediens *burſaux* pour augmenter le Tréſor Roïal, c'eſt d'inventer des tromperies pour amaſſer beaucoup d'argent au Souverain. Si le Prince eſt obligé d'aquiter des emprunts, un Conſeiller eſt d'avis qu'il faut hauſſer le prix de la Monnoïe. Si le Maître n'a en vuë que de groſſir ſon Epargne, le même Conſeiller dira qu'on doit baiſſer la valeur des Eſpèces. De ces deux moïens-là il arrive que le Roi peut païer beaucoup de dettes à peu de frais ; & que pour peu de choſe, il fait une bonne recolte de finance.

L'autre conſeille qu'on faſſe ſemblant d'entreprendre une Guerre : Sur ce pretexte ſpecieux on fait de grandes levées de deniers : puis quand il s'en trouve en ſuffiſante abondance, tout d'un coup le Prince fait la Paix ; il la jure ſur les ſaints Evangiles ; il la fait celebrer dans les Temples ; & pour éblouïr le Peuple, il ſe débite que le Roi eſt humain, que le malheur des hommes le touche, & qu'il veut épargner leur ſang.

Un autre, aïant déterré certaines Lois, vieil-

vieilles, toutes rongées des vers, & ſi décrépites par leur âge, que perſonne ne ſe ſouvenant de leur exiſtence, tous les Sujets les ont tranſgreſſées: ce Miniſtre conſeille donc au Prince d'exiger les peines pécuniaires portées par ces mêmes Lois: Vôtre Majeſté, dit-il, ne ſauroit s'ouvrir une reſſource plus feconde: elle n'en trouvera point auſſi de plus honorable: car cette action-là ſe fera ſous le maſque de la Juſtice.

Un autre lui donne pour conſeil, de défendre quantité de choſes ſous de groſſes amendes, & principalement tout ce qui eſt contre le bien du Peuple; après quoi il diſpenſera, moïennant une bonne Somme, ceux à qui, parmi les Intereſſez, les Défenſes ſeront le plus prejudiciables. Il en réſultera au Prince deux grands avantages. L'un, c'eſt que le Peuple lui donnera mille bénédictions: l'autre eſt qu'il trouvera à la fois deux moïens abregez pour avoir de l'argent: premierement ceux que l'avidité a pouſſé dans la Naſſe païeront l'amende, en voila un; & enſuite, c'eſt qu'on vendroit les priviléges aux autres. Le meilleur de l'affaire eſt que plus on mettroit à haut prix la vente de ces permiſſions, plus le Mo-

Monarque ſeroit réputé bon Prince. On divulgueroit que Sa Majeſté fait violence à ſon bon naturel lors qu'elle favoriſe les particuliers aux dépens du Peuple ; & que c'eſt par cette raiſon-là qu'Elle leur fait acheter les Priviléges ſi cherement.

Celui-là perſuadera au Souverain d'engager à ſon ſervice, & de mettre entierement dans ſes interêts des Juges qui, en toute occaſion, ſoûtiennent le Droit Roïal. Il ajoute qu'on doit les apeller à la Cour, les y inviter, afin qu'ils traitent les affaires du Roi en ſa preſence. De cette maniere-là, le Prince n'aura point de cauſe ſi ouvertement mauvaiſe en laquelle quelcun de ces Juges, ſoit envie de contredire, ſoit honte de repeter les mêmes choſes, ſoit pour s'attirer la faveur, ne trouve quelque ouverture, pour donner une belle couleur à la fauſſeté. D'ailleurs, lors que, par la diverſité des ſentimens dans les Juges, on diſpute d'une affaire évidente, & on met la verité même en queſtion, c'eſt pour le Prince une occaſion favorable d'interpreter ſa cauſe à ſon avantage. Quand le Monarque a plaidé en ſa faveur, les autres Juges, ou par honte, ou par crainte, reviennent, ou font ſemblant de revenir de leur premiere

re opinion ; après quoi on prononce la Sentence dans toutes les formes, & ſans rien craindre. Le Juge qui donne gain de cauſe au Prince ne ſauroit manquer de pretexte. Car ſi la Juſtice n'eſt pas du côté du Souverain, il a pour lui les termes de la Loi, le ſens forcé qu'on donne à ce qui en eſt écrit ; & enfin, ce qui eſt au-deſſus de toutes les Loix, il a ſa *Prerogative Roïale* que les Juges conſcienceux ne lui diſputent point.

Quels ſont les Principes generaux, & uniformes dans ce Conſeil du Maître ? ſur quel plan eſt-ce qu'on y bâtit ? Le voici. Le Roi ne ſauroit être aſſez riche parce qu'il eſt obligé d'entretenir des Armées : le Roi ne peut agir injuſtement, quand même il en auroit la plus grande envie du monde : tous les hommes & tous les biens de ſon Etat lui apartiennent en propre, & chaque Particulier n'a droit ſur ce qu'il poſſéde, qu'autant que le Roi a eu la bonté de ne le lui pas ôter. Il importe beaucoup au Prince que ſes Peuples languiſſent dans l'épuiſement ; la pauvreté des Sujets eſt le Rempart du Monarque : la Révolte eſt toûjours à craindre chez une Nation où les Richeſſes & la liberté dominent ; les hommes, qui

qui jouïſſent de ces deux choſes, ſuportant, avec impatience, les rudes & injuſtes Commandemens. Au contraire : l'indigence, la diſette abâtardit les cœurs ; elle accoutume à ſouffrir ; elle réprime le courage neceſſaire pour la Rebellion.

Si me relevant pour donner mon avis ſur cette Politique barbare, je faiſois cette longue Harangue : Tous vos Conſeils ſont infames, pernicieux, & tendent au deshonneur du Roi. Non-ſeulement la gloire de Nôtre Maître, mais même ſa ſureté conſiſtent plus dans les Richeſſes de ſon Peuple que dans les ſiennes. C'a été pour eux que les Hommes ont choiſi des Princes, ce n'étoit pas pour les Princes mêmes. Les Peuples ſe ſont fait un Maître pour vivre commodément, agréablement par ſa peine & par ſes ſoins ; pour ſe garantir de toute violence & de toute inſulte. Le Prince doit donc plus s'apliquer à rendre les Sujets heureux qu'à procurer ſa propre felicité : ſon office reſſemble à celui du Berger, qui entant que Berger, doit, par devoir, mener ſes moutons dans les meilleurs Pâturages.

Quand ils prétendent que la pauvreté du

du Peuple fait l'assurance de la Paix, l'experience montre la grossiereté de leur abus. Où voit-on plus de querelles que parmi les Mendians? Qui souhaite plus ardemment une révolution, que celui qui est le plus mecontent de son Etat? Enfin, quel homme est plus propre à mettre par tout le feu de la Division, dans l'esperance d'en tirer quelque profit, que celui qui n'a rien à perdre? Si un Monarque étoit si mepriſé, si haï dans son Etat, qu'il ne pût contenir ses Sujets dans le devoir qu'en les outrageant, qu'en les pillant, qu'en confisquant leurs biens; enfin, qu'en les reduisant à la Mendicité, ce Prince feroit mieux de renoncer au Trône que de s'y maintenir par une voïe, laquelle, il est vrai, conserve le Pouvoir suprême, mais qui anéantit absolument la Majesté. D'ailleurs, il n'est pas de la Dignité d'un Prince de regner sur des Gueux; sa gloire veut qu'il exerce son Empire sur des Opulens, & sur des Fortunez. *Fabrice*, cet homme qui avoit le cœur si bien placé, l'ame si grande, *Fabrice*, dis-je, étoit de ce sentiment-là; il répondit une fois qu'il aimoit mieux commander aux Riches, que d'être riche

lui-même. Et certainement, qu'un seul homme regorge de délices & de plaisirs, pendant que de toutes parts, les autres poussent des plaintes & des gemissemens, ce n'est pas-là garder un Roïaume; c'est être Geolier de prison.

Enfin, comme un Medecin qui ne pourroit guerir son Malade qu'en lui donnant une autre maladie, devroit passer pour *ignorantissime* dans son Art; de même, celui qui ne conoit point d'autre remede pour corriger la vie des Citoïens qu'en leur ôtant les commoditez de la Vie, il doit avouër ingenûment qu'il ne sait ce que c'est de commander à des Hommes libres. Qu'il quite plûtôt sa paresse ou sa fierté; car ordinairement c'est par ces deux vices qu'il tombe dans le mépris & dans la haine de ses Sujets. Que ce Prince vive équitablement de son Domaine; qu'il proportione sa dépense à son Revenu; qu'il arrête le torrent du Crime; & qu'en mettant sa Maison sur le pié de bon exemple, il prévienne, plûtôt que de le laisser croître, un mal que dans la suite, il sera obligé de punir. Qu'il ne rétablisse point temerairement les Lois abolies par l'Usage; sur tout, celles qui, étant mortes depuis long

long tems, n'ont jamais fait ſouhaiter leur Reſurrection. Qu'il n'accepte jamais ſous le nom de faute rien de tout ce qu'un ſimple Juge ne ſouffriroit pas qu'un Particulier acceptât à cauſe de l'Injuſtice & de la Fraude.

Que ſeroit-ce ſi je propoſois dans le Conſeil l'exemple des *Macariens*, Nation qui n'eſt pas fort éloignée de l'*Utopie*.

Ces Peuples ont une Loi bien extraordinaire, & pourtant fort ſage. Le premier jour que leur Prince commence à regner on fait de grans Sacrifices: enſuite le nouveau Roi s'oblige & s'engage par ſerment de n'avoir jamais dans ſon Epargne plus de mille livres d'or, ou autant d'argent qu'il en faut pour égaler cette ſomme-là. Ils diſent que cette Loi ſi prudente fut établie par un bon Prince, qui plus occupé du bonheur de ſes Sujets, que de s'enrichir, regardoit la crainte d'appauvrir le Peuple, comme un obſtacle inſurmontable à un Roi pour amaſſer de grans Treſors.

Ce Monarque, donc, fixa l'Epargne à mille livres d'or: il jugea que cette ſomme étoit ſuffiſante, ſoit au Prince, s'il ſurvenoit une Guerre Civile; ſoit à tout le Roïaume, contre les courſes & les irrup-

tions des Ennemis. Mais il jugeoit auſſi que ce tréſor étoit trop petit pour mettre le Prince en état de s'emparer des biens de ſes Sujets; & ce fut le principal motif qui le porta à faire une telle Loi. Une autre raiſon; c'eſt qu'il crut avoir pourvû par-là que l'argent neceſſaire au Commerce journalier des Citoïens, ne manquât point; & que, quand il faudroit païer les Droits du Prince, tout ce qu'il auroit de ſurplus dans ſon Tréſor, tout ce qui en paſſeroit la meſure legitime, le Roi ne l'emploïeroit pas à chercher les occaſions des injuſtices. Un tel Monarque imprimera de la crainte aux Méchans, & il régnera ſur les Cœurs des Bons.

Si, donc, mon cher *Morus*, j'allois étaler ces Maximes-là, & d'autres de la même nature devant des gens qui, par inclination, & par interêt, ſuivent des principes contraires, & ſont dans des ſentimens tout opoſez, ne ſeroit-ce pas conter une fable à des Sourds? Dites à des *Sourdiſſimes*, répondis-je, rien n'eſt plus certain; &, aſſurément, je n'en ſuis point ſurpris. A vous dire ce que je penſe, il me paroit qu'il ne faut jamais tenir de tels diſcours, ni donner de tels con-

conſeils, dès qu'on eſt ſûr que cela ne ſervira de rien. Cette Politique humaine eſt toute neuve pour ces Meſſieurs-là; ils ont la tête pleine de préjugez qui les tiennent dans une perſuaſion entierement diferente. Comment donc pourroit-on leur faire entrer dans l'eſprit ce qu'ils ſont incapables de comprendre; & à quoi bon leur en parler? Dans une converſation familiere entre des amis, cette Philoſophie Scholaſtique n'eſt pas desagreable: mais dans les Conſeils des Princes où les grandes afaires ne ſe traitent que par raport à l'Autorité Souveraine, il eſt fort inutile d'y répandre cette ſorte de lumieres.

C'eſt préciſement ce que je diſois, répliqua *Raphaël*; la Philoſophie n'a nul accès auprès des Princes. Cela eſt vrai, repartis-je, de cette Philoſophie qui, à la maniere de celle de l'Ecole, croit que tout eſt convenable par tout. Mais il eſt une autre Philoſophie plus civile: elle conoit ſa Scène; & ſachant s'y accommoder, elle ſoûtient poliment & décemment ſon rôle dans la Pièce qu'on repreſente. C'eſt de cette Philoſophie-là dont vous devez vous ſervir. Lors qu'on jouë quelque Comedie de *Plaute*, & que les

eſclaves ſont de belle humeur; ſi tout d'un coup, vous paroiſſiez ſur le Théatre en habit de Philoſophe, & que vous recitaſſiez cet endroit de l'*Octavie* où *Senèque* diſpute contre *Neron*, n'auroit-il pas mieux valu faire un Perſonnage muet, que, en déclamant des vers étrangers à la Pièce, faire une telle Tragi-Comedie? Car vous auriez gâté, vous auriez corrompu le ſpectacle preſent en y mêlant des choſes qui n'y auroient aucun raport, quoique vôtre Citation ſeroit meilleure que toute la Pièce. Dans quelque Comedie que vous ſoyiez Acteur, faites vôtre rôle le mieux que vous pouvez: ne troublez point toute la Scène, par la raiſon qu'il vous vient dans l'eſprit quelque choſe qui vous paroit plus beau.

Il en va de même dans la République, il en va de même dans les Déliberations des Princes. S'il eſt impoſſible de deraciner les Maximes pernicieuſes; ſi vous ne pouvez point remedier comme vous voudriez, aux défauts reçus par l'Uſage, ce n'eſt pas-là une raiſon pour abandonner la Societé Civile. Il ne faut pas quiter le Vaiſſeau pendant la tempête, à cauſe qu'on ne ſauroit arrêter le vent. Mais d'un autre côté, vous ne devez point

point vouloir enſeigner une Morale extraordinaire & inuſitée à des gens à qui vous ſavez fort bien que ces choſes-là ne feront pas la moindre impreſſion, parce qu'ils ſont perſuadez du contraire : du moins, il ne faut pas les attaquer de front & à découvert. Mais la ſage Precaution veut qu'adroitement, & par une voïe indirecte, vous tâchiez, vous vous efforciez de traiter ces matiéres-là bien à propos; en ſorte que, ce qu'il ne vous ſera pas poſſible de tourner en bien, vous faſſiez voir, au moins, qu'il n'eſt nullement mauvais. Afin que tout aille bien chez le Genre Humain, il faut neceſſairement que tous les Hommes deviennent raiſonnables & bons: or je croi qu'il s'écoulera encore quelques années avant qu'un tel bonheur arrive à nôtre Eſpêce.

Hé! que gagnerois-je, me dit *Raphaël*, par la route que vous m'indiquez? C'eſt qu'en voulant guerir la phrénéſie des autres, je deviendrai moi-même phrénetique. Si je veux dire la verité, je dois parler dans le Conſeil d'un Prince, comme je viens de vous parler. Savoir s'il eſt permis à un Philoſophe de mentir, je m'en raporte à la ſaine Morale; mais je ſuis bien ſûr que ce n'eſt

pas la mienne. Après tout, je veux que ma *Politique Humaine* ſeroit desagreable & facheuſe au Miniſtère de nos Princes, je ne voi, pourtant, pas que, par cette raiſon-là, on ait droit de prendre ſa nouveauté pour une ſotiſe.

Si je raportois les imaginations Républiquaines de *Platon*, ou l'effective, la réelle maniere de vivre des *Utopiens*, quoique ces choſes-là fuſſent meilleures, comme ſurement elles le ſont; cependant on pourroit m'accuſer de ne pas comparer juſte, en ce que dans l'Ile d'*Utopie* tous les particuliers y poſſèdent en propre; au lieu que tout eſt commun dans la République de *Platon*. Mais pour ma Morale? J'avouë qu'elle ne peut pas être du goût de ceux qui auroient reſolu de ſe précipiter par des chemins diferens, puiſque le but en eſt de montrer & de detourner les perils: à cela près, que contient-elle qu'il ne ſoit à propos, qu'il ne ſoit même neceſſaire de publier par tout?

Quoi, on nommera nouveauté, abſurdité, impertinence, tout ce qui peut ſe dire des abus, des déréglemens que le travers & la méchancété de l'Homme a produit dans le Monde; & on ſera obligé de gar-

garder là dessus un silence respectueux. Il faut donc, que nous dissimulions aussi chez les *Chrétiens* la plûpart des choses que leur divin Legislateur a enseigné. Cependant, ce n'a pas été là l'intention du Sauveur; bien loin d'avoir défendu la *divulgation* de sa Morale, il a même commandé de publier sur les toits ce qu'il ne disoit à ses Disciples qu'à l'oreille. Presque tous les Preceptes, & tous les Conseils de JESUS-CHRIST sont plus éloignez des Mœurs d'à present que tout ce que j'ai pu dire. On ne peut donner à cela qu'une réponse specieuse: c'est que les *Prêcheurs* gens fins & rusez, ont pratiqué le conseil que vous me donnez; ne pouvant faire autrement, ils ont consenti, à regret, que les Hommes accommodassent la Doctrine Evangélique à leurs Passions; afin que, de quelque maniere que cela se fît, il y eût quelque liaison, quelque raport entre les Usages Humains, & la Loi du Rédempteur, laquelle, pourtant, les *Prêcheurs* soûtiennent être une Règle dont on ne doit pas tant soit peu s'écarter.

Quel progrès ont-ils fait par cette voie-là? Autant que je m'y conois, ils ont ouvert aux Hommes un chemin pour courir

plus ſurement à l'Iniquité. Je n'aurois pas une meilleure reüſſite dans les Conſeils des Princes. De deux choſes l'une: ou mes ſentimens ſeroient opoſez à ceux des autres Conſeillers; & en tel cas, ce ſeroit comme ſi je ne propoſois rien: ou je me conformerois à leurs avis; & alors, comme dit le *Mition* de *Terence*, je prêterois la main à leur folie. Quant à cette voïe oblique & indirecte que vous me conſeillez, j'avouë que je ne la conçois point. Il faut tâcher, dites-vous, de traiter les choſes bien à propos; il faut faire en ſorte que, ſi on ne ſauroit les rendre tout-à-fait bonnes, du moins elles deviennent les moins mauvaiſes qu'il ſera poſſible.

Mais dans ces occaſions-là, il n'eſt point permis à un Philoſophe d'uſer ni de diſſimulation, ni de connivence. Il faut aprouver ouvertement des Conſeils pernicieux, il faut ſouſcrire en aveugle, aux Ordonnances les plus peſtilentielles. Ce ſeroit agir en eſpion, en traitre, de louër, par malignité, des Arrêts deteſtables. Il n'y a donc pas moïen dans ces endroits-là de pouvoir être utile à la République. On s'y trouve avec des Collègues plus diſpoſez à corrompre un très-hon-

honnête homme, qu'à profiter de ſes bonnes inſtructions. En fréquentant ces gens ſéduits par un abominable préjugé, en vivant avec eux, ou vous perdrez vôtre droiture & vôtre innocence; ou ſi dans un Poſte ſi contagieux, vous avez le bonheur de conſerver vôtre bonté d'ame, vous ſervirez de couverture, de pretexte à la méchanceté & à la folie des autres. Tant il eſt vrai que vôtre methode detournée & biaiſante eſt une pure illuſion, & que jamais on ne changera par là le mal en bien.

Le divin *Platon* déclare dans ſa République que les Sages doivent s'éloigner du Timon des affaires generales; & il le montre par une fort belle comparaiſon. Quand ces Sages, dit-il, voïent d'une fenêtre la Populace répanduë dans la ville pendant une forte & longue pluïe, ils ne demanderoient pas mieux que de ſortir pour exhorter ce peuple à ſe mettre à couvert, & à ſe retirer, chacun chez ſoi: mais ſachant bien qu'ils perdroient leur peine, & qu'ils ne gagneroient à cela que de ſe mouiller eux-mêmes; ils reſtent au logis; & voïant qu'ils ne peuvent guerir la folie des autres, ils ſe tranquiliſent dans la Maiſon, con-

tens de pourvoir à leur propre ſureté.

Après tout, mon cher *Morus*, je veux vous ouvrir mon ame. Dans tous les Etats où la poſſeſſion particuliere & en propre eſt établie; dans tous les Gouvernemens où ce Dieu ſi bien ſervi, ſi bien adoré, qu'on nomme ARGENT, eſt le Mobile ſeul & univerſel, il eſt preſque impoſſible d'agir ni équitablement, ni heureuſement avec la République. Comment introduire l'Equité ſous des Adminiſtrations où les plus ſcelerats jouïſſent de ce qu'il y a de meilleur? Comment procurer la Felicité commune à un aſſemblage de Mortels où tout eſt partagé entre le plus petit nombre des Habitans, encore croïent-ils n'en avoir point aſſez; & cela, pendant que toute la baſſe Multitude languit dans la Miſere & dans la Pauvreté.

C'eſt ce qui redouble mon eſtime pour les très-ſages & les très-ſaintes coutumes des *Utopiens*: chez eux, avec fort peu de Lois tout eſt réglé ſi utilement, que le mérite y reçoit toûjours récompenſe; & que les biens étant partagez également entre les Citoïens, il n'y en a pas un qui ne ſoit dans une pleine abondance. Au con-

contraire, quand j'examine tant d'autres Peuples, Grand Dieu, quelle opoſition! On y fait force Lois; mais pas une aſſez bien réglée pour procurer le bonheur commun. Chacun pretend que ce qui lui eſt échu lui apartient perſonnellement. Cette foule de Réglemens & d'Ordonnances qu'on fait, ont-ils une authenticité ſuffiſante, pour faire gagner, défendre, diſtinguer d'avec le bien d'autrui, ce que chaque Particulier nomme réciproquement, mutuellement ſon *Propre*? Pour en juger, il ne faut que jetter les yeux ſur cette infinité de Procès qui ſurviennent tous les jours; & dont quantité naiſſent pour ne jamais finir.

Quand je réfléchis ſur tout cela, j'en rends plus de juſtice à *Platon*: je m'en étonne moins que ce Grand Homme ait dédaigné de donner aucune Loi aux Societez Humaines qui refuſoient de ſéparer, en portions ſemblables, entre tous les Membres, les commoditez de la Vie. Ce très-Sage, cet excellent Legiſlateur prevoïoit que le ſeul & unique moïen pour rendre un Etat heureux, c'eſt d'aprendre efficacement aux Citoïens à mettre tout à l'Egalité; or je ne crois pas qu'on puiſſe pratiquer cela, tant que cha-

que particulier s'aproprera son bien. Chacun, par certains droits prétendus, tâchant d'attirer à soi tout le plus qu'il peut, & s'en rendant le maître absolu, il ne manquera jamais d'arriver que les biens d'un Etat, quelque grans, quelque innombrables qu'ils puissent être, tomberont en la possession d'une petite quantité de gens : Pour les autres, on leur laisse la pauvreté pour leur part. Cependant, ordinairement, ces pauvres meritent incomparablement mieux le sort des Riches que les Riches mêmes. Ces Hommes à haute & grosse fortune sont souvent des ravisseurs, & des scelerats, & des inutiles; au lieu que les Hommes de la Foule sont communément modestes, simples, & qui contribuent plus au bonheur de la République qu'ils ne se font de bien à eux-mêmes.

Je suis donc entierement persuadé que pour mettre *les Choses Humaines* dans un juste équilibre, dans une bonne proportion, il faudroit necessairement abolir le Droit de proprieté. Tant que ce malheureux Droit subsistera, le plus grand nombre des Humains, quoi le plus grand nombre? Parlant de nôtre Espece par raport aux Individus qui sont leur Passa-

Paſſage dans l'éclat de la Fortune, & dans les delices de la Volupté, je dirois volontiers, preſque tous les Hommes ſeront contraints de ſuporter le chagrinant & inévitable fardeau de la diſette & des afflictions.

Diſons, pourtant, la choſe comme elle eſt; il eſt vrai qu'en ſuprimant la Proprieté, on ſoulageroit un peu la République: mais à parler franchement, il s'en faudroit bien qu'on ôtât tout-à-fait le mal. Deſcendons ici dans un petit détail. On régleroit la meſure de terre qu'il ſeroit permis à chacun de poſſeder, & la diſtribution d'argent que les particuliers pourroient avoir légitimement.

On ſe précautionneroit, par certaines Lois, contre la puiſſance exceſſive du Prince, & contre la mutinerie toûjours inſolente du Peuple. Il ſeroit de plus ordonné qu'on ne brigueroit point la Magiſtrature, qu'on ne vendroit aucune Charge, aucun Emploi public, & qu'on ne ſeroit nullement obligé à faire de la dépenſe pour ſoûtenir ſon Rang, & pour faire honneur à ſon poſte. Sans de telles Lois, on donneroit occaſion de reparer ſon bien par la fraude, par la rapine, & ce

ſeroit

ſeroit une eſpèce de neceſſité de donner aux Riches les Offices, qui, neanmoins, ne devroient être exercez que par les plus Sages.

Comme on a coutume de ſoûtenir un Malade deſeſperé, de reculer un peu ſa mort par des adouciſſemens, & par des lénitifs; de même pourroit-on par ces Lois adoucir & temperer les maux d'une Republique: mais eſperer la guérir entierement, & la rétablir dans ſa ſituation naturelle pendant que la *Proprieté* ſera tolerée, c'eſt s'abuſer groſſierement. Il y a dans les Societez Humaines une enchainure ſi bizarre, que, quand vous voulez guérir une des parties qui ſont infirmes, le mal de l'autre partie s'aigrit, s'irrite; enfin il empire: la guériſon de l'un cauſe la maladie de l'autre; & pourquoi? C'eſt qu'on ne ſauroit accroître tant ſoit peu l'*Avoir* d'un particulier, que quelcun n'en ſouffre, & n'y perde quelque choſe.

Nonobſtant cette belle ſpeculation: je le redis encore, répondis-je, non, je ne croi pas qu'on pût vivre agreablement dans un Etat où tous les Biens ſeroient en commun. Par quel Canal d'Abondance y couleroit-elle? puis-que, ſelon toute

te apparence, les Habitans fuiroient le travail. Aucun n'étant *éguillonné*, n'étant pouſſé par le motif du Gain, tous, ſe repoſant ſur l'induſtrie, & ſur la diligence d'autrui, tous s'endormiroient au charme de la Pareſſe. Quand même, la crainte de la pauvreté les exciteroit au travail, comme il ſeroit défendu par les Lois, à chaque particulier de regarder le profit de ſon induſtrie & de ſa peine comme étant perſonnellement à ſoi, qu'y auroit-il de plus frequent dans cette République, que le meurtre & la ſédition? Ces malheurs ſeroient d'autant plus communs & d'autant plus inévitables, que dans une telle Societé les Magiſtrats ne ſeroient ni craints, ni reſpectez; toutes les Charges de Judicature conſiſteroient dans un nom vuide & creux, dans un titre ſans autorité. Car enfin; que des Republiquains qui n'admettroient entre eux ni difference, ni diſtinction, puiſſent avoir des Juges & des Superieurs? C'eſt ce que je ne ſaurois me mettre dans l'eſprit.

Je ne m'en étonne point, repliqua *Raphaël*, vous ne pouvez pas penſer autrement: vous n'avez point d'idée d'une telle Republique! ou, ſi vous vous en faites

tes une image, vous la faites fauſſe, & rien moins que reſſemblante à l'Original. Mais que n'avez-vous été avec moi en *Utopie* ! Que n'avez-vous conu, par vous-même, les Mœurs & les Coutumes de ce Païs-là ! Je réputé à grand bonheur d'y avoir penetré; c'eſt le plus excellent fruit de mes voïages; c'eſt la plus heureuſe découverte que je pouvois faire. J'ai demeuré plus de cinq ans dans cette Ile fortunée; & je n'en ſerois jamais ſorti, ſi préférant l'Utilité Publique à ma propre ſatisfaction, je n'avois cru rendre un grand ſervice à nos gens, en leur faiſant part de ma découverte, & en publiant les merveilles de ce nouveau Monde. Oui, mon cher *Morus*; ſi vous aviez étudié les *Utopiens* en témoin oculaire, vous tomberiez d'accord que jamais vous n'avez trouvé que là, ce qui s'appelle une République bien conſtituée.

Je vous aſſure, dit alors Pierre *Gille* à *Raphaël*, que vous auriez bien de la peine à me perſuader là-deſſus. Je ne ſaurois m'imaginer que dans vôtre nouveau Monde il ſe puiſſe rencontrer une Nation mieux reglée, mieux ordonnée qu'aucune qu'il y ait dans le Monde qui nous eſt conu. Eſt-

ce

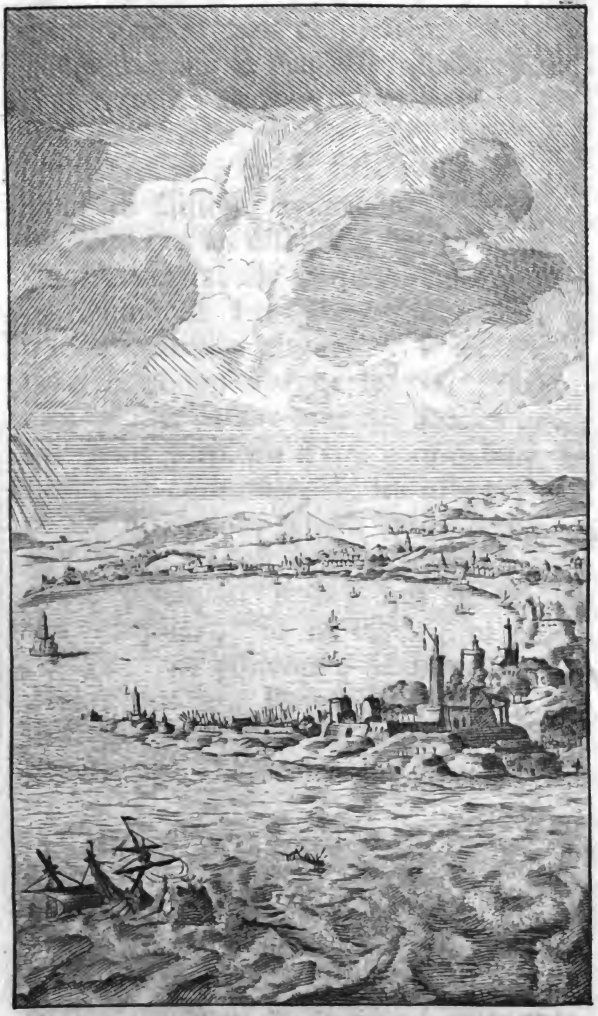
ce donc qu'il y a dans le nôtre des eſprits d'une plus mauvaiſe trempe ? D'ailleurs, je ſuis dans le ſentiment qu'il y a parmi nous des Républiques plus anciennes que l'*Utopie*, & dans leſquelles on a inventé par un long uſage pluſieurs moïens pour vivre commodément. J'ajoute qu'il s'eſt fait, par haſard, dans nôtre Monde certaines découvertes auſquelles le Genie le plus ſublime, & le plus pénétrant n'auroit point été capable de penſer.

Pour ce qui concerne l'antiquité des Etats, répond *Raphaël*, vous parleriez bien autrement ſi vous aviez lu les Hiſtoires de ce Monde-là : ſi elles ſont fidèles, ces heureuſes Nations avoient des Villes, avant qu'il y eût des hommes ſur nôtre Globe. Quant à ce que, ou l'Eſprit Humain a inventé, ou le Haſard a produit, cela a pu fort bien être dans les deux Mondes. J'accorderai même que nous avons plus de génie que ces Peuples-là ? mais je ſoutiens qu'en affection & en induſtrie, ils nous ſurpaſſent de beaucoup, ils nous laiſſent fort loin derriere eux. On voit par leurs Annales, qu'avant nôtre arrivée en ce Païs-là, ils n'avoient nulle connoiſſance des affaires des

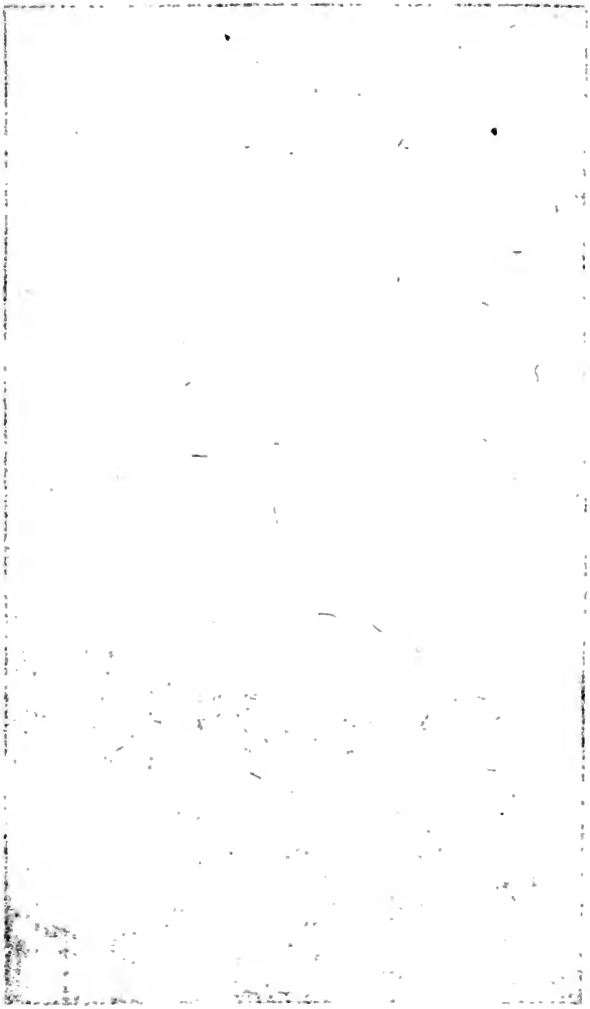
Ultré-

Ultréquinoxiaux, c'eſt le nom qu'ils nous donnent. Ils n'avoient jamais ouï parler de nous. Je me trompe. Il y a plus de douze cens ans qu'un Vaiſſeau, emporté par la tempête, fit naufrage devant l'Ile d'*Utopie*. Quelques *Romains*, quelques *Egyptiens* furent jettez ſur le rivage; & ces *Réchapez* trouvant fort à leur gré le Païs & le Gouvernement, ils s'y établirent, & ne le quiterent qu'avec la vie.

Or conſiderez, je vous prie, combien les *Utopiens*, par leur habileté naturelle, profiterent de cette heureuſe occaſion. Il n'y avoit dans l'Empire *Romain* aucun Art de quelque utilité, que la Nation n'aprît de ces Hôtes que les Vents & la Mer lui avoient envoïé; & aïant reçu une fois la methode de chercher les inventions utiles, ils trouverent toutes les autres de leur propre fond: tant il leur fut avantageux qu'un petit nombre d'hommes avoit été transporté de ce Monde-ci dans le leur. Si, avant ce Naufrage-là, le même Sort avoit déja pouſſé quelques-uns des nôtres en *Utopie*, c'eſt ce dont on a perdu tout-à-fait le ſouvenir. Il pourra bien arriver auſſi que la Poſterité perdra entierement la memoire de mon



Digitized by Google



Digitized by Google

mon Voiage dans ce nouveau Monde.

Continuons le Parallèle : quelle oppoſition entre ces Peuples & les nôtres ! Dès que les *Utopiens* tinrent chez eux cette petite troupe à qui la Mer avoit fait grace, ils ſaiſirent avidement l'occaſion ; &, devenus les diſciples, les aprentis de ces Etrangers, ils convertirent au bien commun de leur Republique tout ce que nous avons inventé de bon, d'utile pour la commodité de la vie. Mais je croi qu'il ſe paſſera bien des Siècles avant que nous prenions d'eux, touchant les Lois, les coutumes, & les uſages, rien de ce qu'ils ont établi plus ſagement que nous. C'eſt à mon ſens, la ſeule raiſon pourquoi nous, qui ne cédons aux *Utopiens*, ni en eſprit, ni en richeſſes, ne pouvons, néanmoins, empêcher que leur Republique ne ſoit adminiſtrée avec plus de prudence, & ne floriſſe plus heureuſement que les nôtres.

Cela étant, m'écriai-je, je vous prie, mon cher *Raphaël*, je vous conjure ; faites-nous la Deſcription de cette Ile incomparable. Ne cherchez point à abreger vôtre matiere. Dites-nous par ordre & dans un détail exact, les Campagnes,

les

les Fleuves, les Villes, les Habitans, les Mœurs, les Coutumes, les Loix; enfin, tout ce que vous croirez que nous ſerons bien aiſes d'aprendre. Or vous jugez bien que nôtre curioſité eſt affamée de tout ce que nous ignorons.

Il n'eſt rien, repartit nôtre Philoſophe, que je faſſe plus volontiers: je poſſède aſſez le ſujet: mais la choſe demande un peu de relâche; laiſſez-moi, s'il vous plaît, reſpirer. Cela eſt trop juſte, répondis-je; allons donc trouver le dîné qui nous attend: nous prendrons enſuite le tems qui nous ſera le plus commode. J'y conſens, dit *Raphaël*. Nous entrons; nous dînons; puis étant retournez au Jardin, nous reprimes nos places ſur le gaſon. Les Domeſtiques aïant ordre de ne laiſſer entrer aucun facheux. Alors mon ami & moi prions *Raphaël* de tenir parole. Lui, nous voïant des gens qui préparoient toute leur attention, & qui avoient grande envie d'écouter, après un peu de ſilence & de méditation, il débuta de cette maniere-ci.

DIS-

DISCOURS

du rare & excellent Homme,

RAPHAËL HYTHLODÉE,

ſur la meilleure Conſtitution des Etats,
Raporté par le célèbre

THOMAS MORUS,

LIVRE SECOND.

L'Isle des *Utopiens*, à la prendre dans ſa partie du milieu, car c'eſt-là qu'elle a le plus de largeur, s'étend deux cens mille pas: elle n'eſt guere plus étroite dans un grand eſpace de ſon Terrain; mais tirant vers les frontieres, elle ſe retrecit peu à peu de l'un & de l'autre côté. Cette Nation, dans le terrain qu'elle occupe, a un circuit de cinq cens mille, & qui donne à toute l'Ile la forme d'un Croiſſant. La Mer, qui paſſe entre les cornes de cette Lune renaiſſante, les éloigne par une étenduë d'onze mille pas, plus ou moins. Ce Détroit eſt

ſpacieux, il remplit un fort grand vuide; & comme la terre, qui l'environne de toutes parts, le garantit des vents, cette eau-là eſt plûtôt un vaſte étang qu'une mer orageuſe; tout le Païs n'eſt preſque qu'un Port; &, au grand profit des Habitans, les Vaiſſeaux vont & viennent de tous côtez. Les Gorges du Détroit ſont dangereuſes; à droite, à cauſe des bancs de ſable; à gauche, à cauſe des écueils.

Preſqu'au milieu de ce grand intervalle, s'élève un Rocher: loin d'être nuiſible, on a conſtruit une Tour ſur le haut; & on y entretient une Garniſon. Les autres écueils étant ſous l'eau, ſont comme autant de pièges. Il n'y a que ces Peuples qui conoiſſent leurs routes, leurs ſentiers maritimes. Cela eſt ſi vrai, que ce n'eſt point par haſard qu'aucun Etranger ne peut entrer dans le Golfe, à moins qu'il n'ait un *Utopien* pour Pilote. A peine, même, les Habitans du Païs pourroient pénétrer juſques à leur Mer, ſans quelques indices qui leur en marquent le chemin. Si ces gens-là étoient tranſportez en divers lieux, il leur ſeroit aiſé de faire perir une Flote ennemie, quelque nombreuſe qu'elle fût.

De

Digitized by Google

Digitized by Google

De l'autre côté il y a plusieurs Ports. Mais, soit par la situation naturelle du Païs, soit par les productions de l'Art, il est si dificile de débarquer en quelque endroit que ce soit, qu'avec une très-petite defensive, on peut repousser les Armées Navales les plus nombreuses. Au reste, à ce qu'on dit, & comme l'aspect du Païs le fait assez bien conoitre, cette Terre-là n'étoit pas anciennement environnée de Mer. On l'apelloit autrefois *Abraxa*: *Utopus*, l'aïant conquise, lui donna son nom. Ce Fondateur étoit allé dans ce Païs avec des hommes rudes & grossiers; & ce fut avec le secours de telles gens, que nôtre Capitaine commença l'entrepriſe de cette culture, de cette Humanité, dans lesquelles, à present, les *Utopiens* l'emportent sur presque tous les autres Mortels. Les *Utopiens* aïant, donc, remporté une Victoire complette sur les *Abraxiens* & s'étant emparé du Païs, il fit couper un espace de quinze mille pas, qui joignoit *l'Abraxie* avec le Continent; & par-là, il en fit une belle & grande Ile. Il força les Habitans de travailler à ce pénible Ouvrage; & afin qu'ils n'eussent pas lieu de s'en plaindre comme d'un afront, ou comme d'une injustice, il

emploïa auſſi tous ſes Soldats à l'execution de ſon deſſein. Ce travail ainſi partagé entre un ſi grand nombre d'Ouvriers, ſe fit avec une viteſſe incroïable. Au commencement les Voiſins traitoient la choſe de folie; ils s'en moquoient; cela les faiſoit rire: mais quand ils virent qu'*Utopus* étoit venu ſi promptement à bout de ſon Projet, ils ne ſe laſſoient point d'admirer; & en même tems, ils furent ſaiſis de terreur.

L'Ile d'*Utopie* contient cinquante-quatre Villes toutes grandes & ſuperbes: la Langue, les Mœurs, les Coutumes, les Lois ſont par tout entierement les mêmes; &, autant que la Situation du Païs peut le permettre, on trouve toûjours ſur ce beau Theatre une même décoration. Entre les villes les moins éloignées la diſtance eſt de 8 heures. Mais pour celles qui ne ſont pas tant peuplées, il n'y en a point de ſi deſerte d'où on ne puiſſe aller à pié, en un jour, à une autre Ville.

Trois Citoïens de chaque Ville, perſonnages venerables pour leur vieilleſſe & pour leur experience, s'aſſemblent tous les ans à *Amaurote*, pour y traiter des affaires communes à toute l'Ile. *Amaurote*

rote eſt une Ville, laquelle, étant placée preciſément au Centre du Païs, eſt conſequemment la plus commode aux autres villes pour envoïer leurs Députez. D'ailleurs, *Amaurote* eſt cenſée la premiere, & comme la Capitale de l'Ile : les terres labourables ſont diſtribuées avec tant de juſteſſe & de proportion, que dans toute l'*Utopie*, pas une Ville n'a moins de vingt mille pas en Territoire : quelques-unes en ont davantage; c'eſt dans la partie de l'Ile où les Villes ſont plus éloignées les unes des autres. Aucune Ville ne penſe à agrandir ſon terrain, à étendre ſes bornes; & la raiſon en eſt que ces Peuples ſe regardent plutôt comme les Laboureurs, comme les Fermiers, que comme les Maîtres de leurs Campagnes.

Ils ont aux champs des maiſons, bâties commodément, & bien garnies de tous les inſtrumens d'Agriculture. Ces maiſons ſont habitées par les Citoïens mêmes, qui y vont en traverſant les Ruës, les Villages, & les Bourgs. Chaque famille champêtre eſt compoſée, pour le moins, de quarante perſonnes, tant hommes, que femmes, & de deux eſclaves qui aſpirent au droit de Bourgeoiſie : on é-

tablit sur ces Travailleurs un pere & une mere de famille, qui sont graves & d'un jugement mûr. Outre cela, chaque trentaine de famille obeit à son Directeur.

Tous les ans, vingt de chaque famille retournent à la Ville; & ce sont ceux qui ont fini leurs deux années de travail. La Ville en envoïe vingt autres à la place. Ces nouveaux venus sont formez par ceux qui aïant déja travaillé un an, sont plus experimentez dans le métier de l'Agriculture. L'année suivante les derniers instruits enseignent les derniers arrivez: & on fait cela, de peur que, si tous étoient neufs dans l'Art du Labourage & des autres travaux champêtres, leur ignorance, ou leur peu d'habileté ne causât de l'augmentation dans le prix des Vivres. Quoique cet usage de rénouveller ainsi, chaque année, les Laboureurs, ait pour but d'empêcher qu'aucun habitant ne soit obligé de continuer plus long tems malgré soi une vie rude & fatigante, il s'en trouve, neanmoins, beaucoup qui prenant naturellement plaisir à la culture de la terre, & aux exercices de la Campagne, demandent permission d'y passer plusieurs années, ce qu'ils obtiennent facilement.

Les

Digitized by Google

Digitized by Google

Les Laboureurs cultivent les champs, nourriſſent les bêtes, aſſemblent le bois, & à leur commodité, ils le voiturent à la Ville par terre & par mer. Ils élevent une quantité infinie de poulets; & cela par une induſtrie admirable. Car en ce Païs-là les poules ne couvent point: mais on ſe ſert d'une chaleur artificielle, ſi bien temperée & dans un degré ſi juſte, que les œufs s'animent, que les pouſſins écloſent, & qu'on n'a plus la peine que de les nourrir. Dès que ces petits animaux ſont ſortis de la coque, les hommes leur tiennent lieu de poule & de mere; ils les accompagnent & ſavent les reconoitre entre les autres. Ils nourriſſent très-peu de chevaux: encore veulent-ils qu'ils ſoient rétifs & ſujets à ſe cabrer, ne les élevant que pour exercer la Jeuneſſe dans l'uſage qu'on peut faire du Cheval.

Ce ſont les beufs qui portent tout le travail, ſoit pour labourer, ſoit pour la charge. Les *Utopiens* avouënt que ces bêtes ſont moins vives & moins impetueuſes que les chevaux: mais d'un autre côté, ils alléguent que le Beuf eſt plus patient; qu'il eſt moins ſujet aux maladies; que ſa nourriture ne coute pas tant de peine, ni de dépenſe; & qu'enfin,

après que le Beuf a vieilli dans le ſervice, il eſt encore bon pour la table.

Ces Peuples enſemencent uniquement la terre pour recueuillir des grains propres à faire du pain. Ils boivent les ſucs de raiſin, de pomme, de poire; quelquefois de l'eau, tantôt pure, & ſouvent bouillie avec du miel & de la réglisſe qui abonde en ce Païs-là. Quoi qu'ils ſachent préciſément, car ils excellent en ce genre de Supputation, la quantité de vivres qui ſe conſume dans la Ville & à la Campagne; ils ne laiſſent pourtant pas de ſemer des grains, & de nourrir des bêtes beaucoup au delà de leur beſoin. Devineriez-vous bien la raiſon? C'eſt pour en faire part à leurs Voiſins.

Quant aux utenciles de ménage, aux meubles, & à toutes les choſes neceſſaires qu'on ne peut pas tirer de la Campagne, nos Inſulaires les prennent dans la Ville: ils n'ont qu'à s'adreſſer aux Magiſtrats; & ſans qu'on exige rien en échange, ils obtiennent d'abord ce qu'ils demandent. La plûpart s'aſſemblent tous les Mois pour célébrer un Jour de fête. Quand le tems de la Récolte aproche, les Directeurs du Labourage font ſavoir aux Magiſtrats de la Ville combien de

de monde il ſeroit à propos de leur envoïer. Ce nombre de Moiſſonneurs étant venu exactement au tems indiqué, pourvu que le Ciel ſoit ſerain, toute la Récolte peut ſe faire en un jour.

*Des Villes d'*Utopie, *& principalement de la Ville d'*Amaurote.

QUI en connoit une, les connoit toutes, tant elles ſont parfaitement uniformes, à moins que la differente ſituation n'y mette quelque *diſſemblance*. Je ne m'attacherai donc qu'à une de ces Villes: il importe fort peu laquelle. Mais pourrois-je mieux choiſir que la Ville d'*Amaurote*? Il n'y en a point de plus noble ni de plus illuſtre: toutes les autres Villes lui cèdent par reſpect pour le Sénat. D'ailleurs, c'eſt la ville que je connois le mieux, y aïant paſſé cinq bonnes années ſans en ſortir.

Amaurote eſt donc ſituée ſur la pente d'une douce Colline, étant d'une forme preſque quarrée. Sa largeur, qui commence un peu au deſſous du haut de ce Côteau, s'étend deux mille pas ſur le Fleuve *Anidre*, devenant un peu plus

longue à meſure que vous côtoiez les bords de la Riviére. L'*Anidre* commence à quatre-vingt-mille au deſſus d'*Amaurote*: ſa ſource n'eſt qu'un petit courant d'eau vive : mais augmenté, groſſi par la rencontre des autres Fleuves, & principalement de deux, qui ſont d'une mediocre grandeur, il devient lui-même une grande Riviere. L'*Anidre* a cinq cens pas de largeur devant la Ville d'*Amaurote*, d'où, en croiſſant toujours, & roulant ſes eaux ſoixante mille dans un lit penchant, il ſe jette enfin dans l'Ocean.

Dans tout ce vaſte eſpace, qui eſt entre la Ville & la Mer, par le moïen de ce Fleuve rapide, le Flux & le Réflux ſe ſuccedent alternativement, & durent ſix heures entieres. Quand la Mer vient, elle couvre pendant trente mille de longueur tout le canal de l'*Anidre*, & fait reculer la Riviere. Un peu plus loin, la Mer gâte par ſon ſel l'eau de l'*Anidre*: mais ce Fleuve, s'adouciſſant peu à peu, porte à la Ville ſon eau toute pure, & conſerve cette douceur juſqu'auprès de ſon embouchure. La Ville, ſituée ſur l'autre rivage du Fleuve, joint par un pont de pierre, merveilleuſement bien travaillé en arcades, du côté le plus éloi-

gné

gné de la Mer, en ſorte que les Vaiſſeaux peuvent paſſer, ſans rien craindre, vers toute cette partie de la Ville.

Il y a encore une autre Riviere, qui, à la verité, n'eſt pas large; mais en recompenſe, elle eſt calme & fort agréable. Ce Fleuve prend ſa ſource de la même montagne où *Amaurote* eſt placée; & traverſant la Ville, par le milieu, & toujours en deſcendant, il ſe mêle avec l'*Anidre*. Les *Amaurotains*, aïant environné & fortifié d'un Rempart, la tête & la ſource de ce Fleuve qui prend ſa naiſſance un peu hors de la Ville, l'ont joint à la Ville même. Le but de cette précaution eſt, qu'en cas d'irruption, les ennemis ne puiſſent, ni arrêter, ni détourner, ni empoiſonner l'eau. De cette ſource l'eau coule par des canaux faits de terre, en divers endroits de la baſſe Ville; & où la ſituation du lieu ne permet point la même commodité, ils ſe dedommagent par de grandes & creuſes citernes que la pluïe remplit, & qui leur ſont auſſi utiles que les Canaux.

Des murailles hautes, larges, & revêtuës d'un grand nombre de Forts, entourent la Ville. L'aproche de ces murail-

railles eſt défenduë par un Foſſé, où il eſt vrai qu'il n'y a point d'eau, mais qui eſt profond; qui eſt large; & qui par la quantité des épines qui le couvrent, eſt difficile, & dangereux à paſſer. Ce Retranchement environne les Murailles de trois côtez; & la Riviére tient lieu de Foſſé au quatrième. Les Ruës ſont diſpoſées commodément, ſoit pour le tranſport, ſoit pour mettre les Citoïens à l'abri des vents: les Edifices ne ſont rien moins que mal propres; & de l'autre côté des Maiſons on en découvre une longue ſuite qui s'étend dans toute la Ruë, & entre leſquelles, il n'y a pas le moindre intervalle. Un eſpace, large de vingt pas, ſépare les deux rangs d'Edifice, & forment le milieu de la Ruë. Derriere les Maiſons, & autant que la Ruë peut s'étendre, eſt un Jardin ſpacieux, & fermé de tous côtez par une Haïe. Chaque Maiſon a deux portes: l'une, pour ſortir dans la Ruë; l'autre, pour entrer dans le Jardin. Par ces portes, qui toutes deux peuvent s'ouvrir d'un petit coup de main & qui ſe ferment d'elles-mêmes, par ces portes, dis-je, il eſt permis à qui que ce ſoit de venir chez eux, par la raiſon qu'ils ne poſſedent rien qu'en *commun*

mun. Les *Utopiens* ont une coutume à laquelle je ſuis ſûr que vous ne vous attendriez jamais. Le croiroit-on ? Tous les dix ans, ils changent de Maiſon ; & c'eſt le ſort qui en decide.

Ils eſtiment, ils aiment beaucoup leurs Jardins : ils y ont des vignes, des fruits, des herbes, des fleurs ; & le tout d'une ſi belle & bonne Culture, que je n'ai jamais rien vû de plus utile, ni de plus agréable. Ce n'eſt pas ſeulement le plaiſir qui leur inſpire l'amour du *Jardinage* : c'eſt auſſi une certaine émulation qui règne chez les Habitans, & qui fait que ceux de chaque Ruë s'efforcent à l'envi à qui cultivera le mieux le Jardin qui leur eſt échu. Et certainement, vous ne pourriez trouver dans toute la Ville rien de plus commode, ſoit pour l'uſage des Citoïens, ſoit pour leur agrément. Auſſi preſume-t-on aiſément que le Fondateur de la Ville n'a rien tant recommandé que cette utile & divertiſſante occupation.

Les *Utopiens* prétendent que ce fut leur *Utopus* qui traça le Plan de toute la Ville d'*Amaurote* : mais voïant bien que la durée d'une Generation ne ſuffiroit pas pour l'embellir, pour la policer, pour

la

la bien cultiver, il laiſſa ce ſoin-là à ſes Deſcendans. Leurs Annales, qui ſont écrites avec autant d'exactitude que de ſcrupule touchant la Verité, comptent, depuis la metamorphoſe d'*Abraxa* en *Utopie*, dix-ſept-cens-ſoixante ans. Suivant cette groſſe & longue Hiſtoire, les Maiſons étoient baſſes au commencement: ce n'étoit proprement que des cabanes, que des hûtes, que des chaumieres: toutes étant conſtruites du premier bois qui ſe trouvoit; & le toit qu'ils bâtiſſoient en pointe, n'étant couvert que de paille.

A preſent, toutes les Maiſons ſont de trois étages: les murailles ſont bâties en dehors, ou de caillou, ou de moëllon, ou de ciment, ou de brique; & en dedans force mortier. Le toit eſt plat; on le couvre d'une certaine matiere broïée, qui ne coute rien, qui n'eſt nullement *brûlable*, mais d'ailleurs ſi bien compoſée, que non ſeulement le feu n'a ni droit ni pouvoir ſur elle; mais même elle vaut mieux que le plomb pour garantir du vent & des orages. Leurs fenêtres ſont vitrées, car le verre eſt fort en uſage en ce Païs-là; & c'eſt par le moïen de cette matiere fragile qu'ils repouſſent le vent.

Quel-

Quelquefois auſſi, au lieu de verre, ils ſe ſervent d'une toile fine, & imbibée d'une huile fort luiſante, ou d'ambre fondu: cela produit deux bons effets; car la clarté en eſt plus grande, & on en ſent moins de vent.

*Des Magiſtrats de l'*Utopie.

CHaque trentaine de Familles élit tous les ans ſon Magiſtrat. On le nommoit anciennement *Syphogrante*: mais dans la Langue moderne, ils lui donnent le titre de *Phylarque*. On établit ſur chaque dizaine de *Syphograntes* un Directeur qu'on apelloit autrefois *Tranibore*, & qui ſe nomme aujourd'hui *Protophylarque*. Enfin, tous les *Syphograntes*, c'eſt-à-dire un Corps de deux cens Magiſtrats, après avoir juré qu'ils choiſiroient le Citoïen le plus digne, & le plus utile à la Patrie, donnent ſecretement leurs ſuffrages, & proclament pour Prince, un des quatre que le Peuple propoſe. Car la Ville étant diviſée en quatre parties, chaque quartier élit ſon Homme, & le recommande au Senat.

La Principauté eſt à vie; à moins que celui qui en a l'Adminiſtration, ne donne

ne de grans ſoupçons qu'il viſe au Deſpotiſme. Les *Utopiens* éliſent tous les ans leurs *Protophylarques*, autrement *Tranibores*: mais ils n'en créent pas ſouvent de nouveaux. Tous les autres Magiſtrats n'exercent leur charge que pendant une année. De trois en trois jours, quelquefois plus ſouvent, ſelon que le cas le requiert, les *Protophylarques* tiennent conſeil avec le Prince. On y délibére ſur les affaires generales de la République. Quand il ſurvient des differens entre les Particuliers, ce qui arrive très-rarement, on apaiſe cela au plus vîte. La Loi eſt que deux *Syphograntes* ſoient preſens dans le Sénat pendant toute la Séance: chaque jour c'en ſont deux differens: mais ces Séances ſe tiennent avec une telle ſageſſe, que la matiere eſt trois jours ſur le Tapis avant qu'on régle, & qu'on ordonne rien; j'entens la matiere d'Etat. Hors le Sénat & les Comices, ou Aſſemblées du Peuple, défenſe ſous peine de mort, à tous les Citoïens de s'entre-conſulter ſur *les Affaires Communes*. Les *Utopiens* diſent qu'on a fait cette Loi-là pour empêcher que le Prince, de concert avec les *Protophylarques*, ne penſent à opprimer la Nation, & à changer

ger la forme de la République. C'eſt pour cela que toutes les fois qu'il s'agit d'une affaire de haute importance, on la renvoïe au Tribunal des *Syphograntes*; & ces Magiſtrats, après avoir communiqué la choſe aux Familles de leur Diſtrict, ils déliberent entre eux, & portent au Sénat la concluſion de leur Conſulte.

Quelquefois, on veut avoir le ſentiment & l'avis de tous les Inſulaires; le Sénat a même une coutume fondée ſur la Prudence: c'eſt de ne diſcuter jamais une affaire le même jour qu'elle a été propoſée: on la remet toûjours à l'Aſſemblée du lendemain. Ils ont établi ſagement cette pratique-là pour empêcher un inconvénient qui pourroit préjudicier à l'Etat. Le voici, & par-là vous pouvez aſſez voir juſqu'où ces Peuples pouſſent la précaution. Lors qu'on opine ſur le champ, diſent-ils, on s'expoſe à un grand mal. Le Senateur qui aura dit ſur l'affaire en queſtion tout ce qui lui ſera venu dans l'eſprit, penſera plus, enſuite, à ſoûtenir ſon ſentiment, qu'à procurer l'Interêt Commun. Ce Juge fera plus de cas de ſon opinion; & ſon avis hors de ſaiſon l'empêche de ſe retracter: il craint qu'on ne l'accuſe d'imprudence; il a peur de paſſer

ſer pour un Etourdi, pour un homme qui n'eſt point maître de ſa Langue; & qui, pourvû qu'il parle, ſe ſoucie peu de la reflexion. Voilà ce qui oblige les *Utopiens* à donner aux Magiſtrats le tems neceſſaire pour ſe préparer à la déliberation.

*Des Arts de l'*Utopie.

CEs Peuples ont une Profeſſion commune à tous les Habitans des deux ſexes; & perſonne n'en eſt exemt; c'eſt l'Agriculture. On les y élève tous dès l'Enfance, ſoit en leur en donnant les regles & les preceptes dans l'Ecole, ſoit en les envoïant dans les Campagnes les plus proches de la Ville. Cette Jeuneſſe aprend cet Art-là, comme en jouant: on ne ſe contente pas de leur en donner la Speculation: mais pour leur dénouër, pour leur fortifier les nerfs par l'exercice corporel, on les met auſſi à la pratique.

Outre l'Agriculture, qui, comme je viens de dire, eſt commune à toute la Nation, chacun aprend un autre métier, & le regarde comme ſi c'étoit le ſien. Ces Arts-là conſiſtent preſque tous ou en laine, ou en toile, ou en maſſonnerie, ou

ou en fer, ou en charpenterie. Il n'y a point en ce Païs-là d'autre manufacture, d'autre travail d'Artisan qui merite qu'on l'articule, & qu'on en fasse mention. Nos *Utopiens* sont tous vêtus de la même maniere, excepté celle qui distingue les Hommes d'avec les Femmes, & les Mariez d'avec ceux ou celles qui vivent dans le Célibat. Hors cela, dis-je, les vêtemens sont uniformes dans toute l'Ile: la Coutume en est inviolable; & ce grand Tyran, nommé Mode, qui cause tant de bigarrure, tant de ridicule chez certaines Nations, n'a nul pouvoir en *Utopie*. Les habits de ces Insulaires sont assez propres, & l'œuil s'y accommode aisément; bien taillez pour la soupleſſe, pour l'agilité des Membres; & de bonne défense contre le chaud & le froid. Chaque Famille fait ses habits.

Quant à tous ces autres Arts que j'ai spécifié, il n'y a personne qui n'en aprenne quelqu'un, hommes & femmes. Mais les femmes, comme étant plus foibles, sont occupées aux Ouvrages les plus faciles: elles ne travaillent guere qu'à la laine & qu'au lin. Pour les hommes, ils se chargent de tous les métiers pénibles. Ordinairement chaque particulier embrasse la Vacation

cation de ſes Parens ; & preſque tous ſont portez naturellement à faire un tel choix. Si quelcun a de l'inclination pour un autre Art, on le fait paſſer par adoption, dans une des Familles où on exerce le travail qui lui plait ; & en ce cas-là non ſeulement ſon pere, mais auſſi les Magiſtrats ont ſoin que l'Aprenti entre au ſervice d'un honnête & reſpectable Pere de famille. Si un jeune homme, aïant apris un Métier, veut en ſavoir encore un autre, on le lui permet à la même condition. Quand l'Ouvrier poſſéde deux Arts, il lui eſt libre d'exercer celui qu'il aime le mieux, à moins qu'il n'y en ait un qui ſoit plus neceſſaire à la Ville.

La principale, & preſque la ſeule fonction des *Syphograntes*, c'eſt de veiller contre la Pareſſe ; c'eſt de prendre ſoigneuſement garde que pas un Citoïen ne ſoit oiſif ; mais que tous ſoient attentivement appliquez, chacun à ſon Ouvrage. Cependant, leur travail eſt moderé : ils ſont bien éloignez de s'y mettre dès le plus grand matin, & de continuër tout le jour juſqu'à bien avant dans la nuit. Ils ne ſe regardent pas comme des bêtes deſtinées à trainer, & à porter ſous les coups,

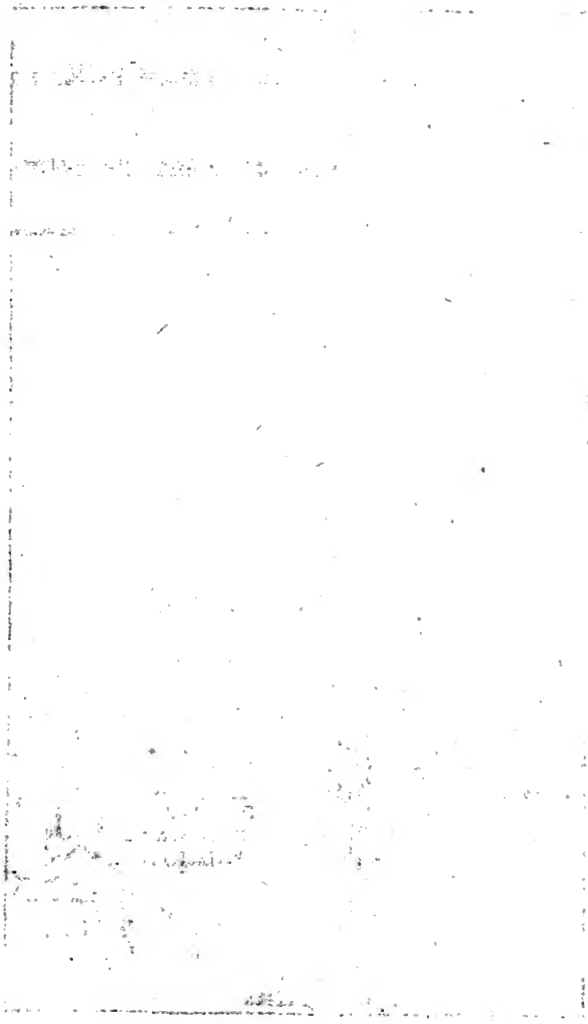
coups; ils ne ſe fatiguent pas comme on laſſe les chevaux. Effectivement, il n'eſt point de deſtinée plus malheureuſe, plus affligeante, plus accablante, que d'être reduit par le ſort à paſſer les jours dans un travail perpetuel; c'eſt vivre dans la condition d'un pauvre eſclave qui païe de ſon repos & de ſa liberté, le petit & court plaiſir de reſpirer en ſe conoiſſant miſerable. Diſons-le par un ſentiment d'humanité: helas! c'eſt neanmoins presque par tout le deſtin des Ouvriers. Ce n'eſt pas celui des *Utopiens*.

Comme chez nous, la durée de vingt-quatre heures bien égales fait chez eux la meſure d'un jour & d'une nuit. De ces vingt-quatre heures, ils n'en emploient que ſix au travail. Ils ſont à l'Ouvrage trois heures avant midi. Cette premiere tâche finie, ils dinent, après quoi ils ſe repoſent deux heures. Enſuite, ils retournent au métier pour les trois autres heures; & cela les menant jusqu'au ſoir, ils ſoupent & finiſſent ainſi la journée. Comme nôtre douzième heure eſt la premiere pour eux, ils ſe couchent vers les huit heures, & ils ont le même eſpace de tems pour demeurer au lit. Tous les intervalles qui font un vuide entre le

travail, le repas, & le ſommeil, il leur eſt permis de les remplir comme ils veulent; &, pourvu qu'ils n'abuſent point de ce relâche-là dans le Luxe & dans la Pareſſe, on conſent que, pour ſe repoſer de leur Ouvrage, ils s'occupent honnêtement à ce qui peut les amuſer & les divertir le mieux. Dans cet Armiſtice, dans cette ſuſpenſion de travail, la plûpart s'occupent à l'étude des belles Lettres. Car voici un de leurs uſages les plus celèbres: tous les jours, avant l'aurore & le lever du Soleil, on tient des Colléges publics, où il n'y a que ceux qu'on a choiſis pour les Sciences, qui ſoient obligez de venir y prendre leçon.

Au reſte, de tout ordre, Mâles & Femelles, j'entens Hommes & Femmes, vont en foule à ces Colleges: l'affluence eſt incroïable; & chacun, ou chacune court à la Matiere qui eſt le plus de ſon goût. Si pourtant, quelcun aime mieux emploïer ce loiſir à l'exercice de ſon Art, ce qui arrive ſouvent, ſur tout à ceux qui ne ſe ſoucient point des Speculations abſtraites; à lui permis; & même, on le loue de ce qu'il prefere à une vaine curioſité l'avantage de la République.

Après



Digitized by Google

Digitized by Google

Après ſoupé, les *Utopiens* ſe récréent pendant une heure: en été, au jardin; en hiver, dans ces ſales communes où ils mangent. Là ils ſe divertiſſent à la Muſique, ou à parler enſemble de choſes réjouïſſantes. Pour ce qui eſt des Dez, des Cartes, & de tous ces autres ſots & pernicieux paſſe-tems, nommez Jeux de Hazard, c'eſt de quoi ils n'ont pas la moindre conoiſſance. Mais ils ont en uſage deux ſortes de jeux qui reſſemblent aſſez à nos Echecs. L'un eſt une eſpèce de bataille Arithmetique entre les Unitez, où le Nombre pille le Nombre. Le ſecond jeu, c'eſt de faire combatre en forme, & comme en ordre de guerre, les vices contre les vertus. Dans ce dernier Jeu, on voit parfaitement bien, & avec une morale très-fine les opoſitions formelles qui ſont entre les Vices & leur Ligue Univerſelle, leur Alliance generale contre les Vertus. On y voit quels Vices & quelles Vertus ſont directement contraires; avec quelles forces les Vices ataquent ouvertement ces Vertus-là; par quelles machines ils les combatent indirectement & obliquement; par quel ſecours la Vertu défait le Vice, & triomphe de tous ſes efforts: enfin, on voit

dans ce jeu utile & instructif par quels moïens l'une des deux Parties sort victorieuse du Combat.

Mais afin que vous ne preniez point ici à gauche, & de peur que vous ne vous trompiez, il faut examiner plus attentivement un certain point. Quand je vous ai dit que mes Insulaires ne travailloient que six heures, peut-être vous imaginez-vous que, conséquemment, ils doivent être dans la disette de plusieurs choses necessaires à la Vie. Rien moins que cela. Bien loin qu'il soit vrai que leur travail est trop court pour attirer chez eux tout ce qu'il y a de souhaitable tant pour l'entretien que pour l'agrément de la Vie, qu'au contraire, ce travail raporte beaucoup au delà des besoins.

C'est ce que vous n'aurez pas de peine à concevoir, pour peu que vous reflechissiez sur le grand nombre de gens inutiles qui sont chez les autres Nations. Premierement les Femmes, qui, tout au moins, font la moitié du Peuple, les Femmes, dis-je, ne travaillent point: si, en quelques endroits, c'est le beau Sexe qui fait les afaires, les Hommes en profitent, & vivent dans la paresse & dans le sommeil. De plus, les Ministres

tres du Culte, Cardinaux, Archevêques, Abbez, Prelats, Prêtres, Moines, ou Religieux, comme il vous plaira : raſſemblez en idée tous ces Membres ſéquestrez, & ſeparez *du Train Commun*: Bon Dieu ! quelle prodigieuſe quantité de Mortels oiſifs, & dont le plus grand nombre ne penſe qu'aux Délices, & qu'au plaiſir *des cinq ſens de Nature.*

Ajoutez, à preſent, à *ces Légions d'Anges blancs ou noirs*, ajoutez-y tous les Riches; principalement, ces Proprietaires de Terres & de Châteaux, gens que le Vulgaire ſurnomme des Nobles & des Seigneurs. Joignez à ce dernier Genre d'Habitans leur Domeſtique nombreux, & toute cette Canaille de Valets armez, qui, le plus ſouvent, ſont *des maitres jurez fripons.* Enfin, ajoutez à tous ces Inutiles, à tous ces Oiſifs, cette ſorte de Mendians, qui, quoique ſains & vigoureux, cachent leur faineantiſe ſous quelque *eſtropiement* feint, ſous une fauſſe maladie. Après un tel examen, vous ouvrirez les yeux; vous reconoitrez, j'en ſuis ſûr, que beaucoup moins de gens que vous ne penſiez, travaillent aux choſes qui ſont à l'uſage des Societez Humaines.

Calculez maintenant en vous-même, combien, parmi ce petit nombte de Travailleurs, peu ſont occupez aux Ouvrages neceſſaires. Il ne faut pas aller bien loin pour en trouver la raiſon. Comme chez nous l'Argent eſt le Mobile, & la Meſure de Tout, il s'enſuit de là neceſſairement qu'on exerce pluſieurs Arts, vains, ſuperflus; & qui ne ſervent qu'au Luxe, & qu'au Déréglement. Car, ſi on ſéparoit la Multitude des Ouvriers en auſſi peu de Métiers que la Nature en demande pour vivre commodément, dans l'abondance des choſes, auſſi grande qu'elle devroit être, alors tout ſeroit à ſi bas prix, tout ſe vendroit à ſi bon marché que les Artiſans ne pourroient pas gagner leur vie.

Mais ſi tous ces Hommes qui s'occupent à des Arts de nulle utilité: Si de plus cette Multitude d'Habitans qui languiſſent dans la faineantiſe, dans la molleſſe; & dont chacun conſume plus lui ſeul des fruits du travail des autres, que deux Ouvriers de ce même travail; ſi, dis-je, on apliquoit tous ces gens-là à l'exercice des Arts utiles, vous concevez ſans peine, en combien peu de tems on fourniroit tout ce que la neceſſité, & la com-

commodité peuvent exiger. Il y auroit encore assez, & même, plus qu'il n'en faudroit, pour remplir abondamment la Volupté ; pourvû qu'elle fut honnête, reglée, & conforme aux impressions de la Nature.

C'est ce que l'exemple & la conduite des *Utopiens* démontrent évidemment. Chez ces Peuples vraîment heureux, dans toute la Ville, & dans le Voisinage le plus proche, à peine est-il permis à cinq cens Citoïens, des deux sexes, de vaquer, à la fois, aux Ouvrages communs ; & on choisit toujours, parmi les hommes & les femmes, ceux & celles qui ont assez de jeunesse & de force pour suporter la fatigue du travail. Dans cette République inimitable les *Syphograntes*, quoique les Lois aïent exemté de l'exercice des métiers cette Venerable Magistrature, les *Syphograntes*, pourtant, ne se dispensent point de l'Ouvrage ; & ils s'y mettent comme les autres pour encourager, par leur exemple, les particuliers à bien travailler.

Il y a encore un autre Ordre de Citoïens qui ont le même privilége d'être dispensez de la Méchanique. Ce sont ceux qui, à la recommandation des Prêtres &

par les ſuffrages ſecrets des *Syphograntes*, obtiennent du Peuple permiſſion de vaquer toute leur vie à l'étude des Sciences. Si quelcun de ces *Parnaſſiens*, *de ces Initiez aux Myſteres des Muſes*, ne répond point à ce qu'on attendoit de lui, on vous le *relance* au plus vîte chez les Artiſans. Au contraire, il arrive aſſez ſouvent qu'un Ouvrier, emploïant ſes heures de relâche à la lecture & à la Méditation, fait, par ſon ſoin, par ſa diligence, des progrès ſi conſiderables dans la République des Lettres, qu'on le tire du Métier pour l'enroler dans la Milice ſavante, dans la Claſſe des Doctes. C'eſt de cet Ordre éclairé qu'on tire les Ambaſſadeurs, les Prêtres, les *Tranibores*; & enfin, c'eſt dans cette Troupe de *Lettrez* qu'on choiſit le Prince. Les *Utopiens* nommoient, en leur ancienne Langue, cet Adminiſtrateur ſuprême, *Barzane*; & dans la Langue moderne, on l'apelle *Ademe*.

Comme preſque tous les autres Habitans de l'Ile ne ſont ni deſœuvrez, ni occupez à des Ouvrages inutiles, il eſt aiſé de s'imaginer combien quelques heures de travail peuvent fructifier en bonnes productions. Outre ce que j'ai raporté

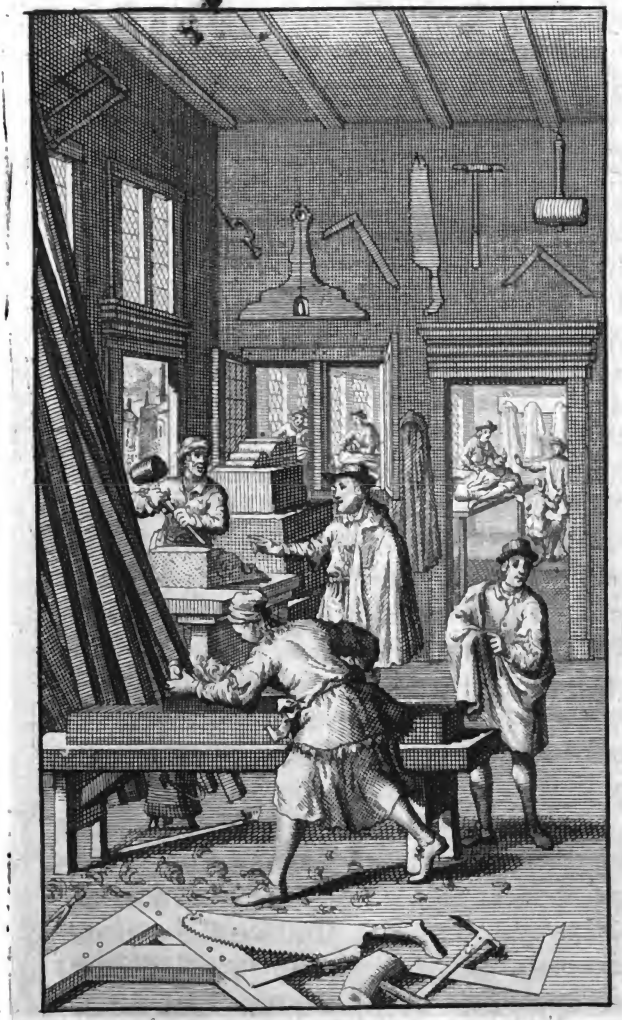
porté ſur l'Article des Arts, ces Peuples ont encore cela de commode, que les Ouvrages leur coutent moins de peine qu'aux autres Nations. Par tout ailleurs, Pourquoi, ſoit pour bâtir un Edifice, ſoit pour le reparer, faut-il tant d'Ouvriers, tant de ſortes d'Artiſans; & tous occupez aſſiduëment? La raiſon en ſaute aux yeux. Ordinairement ce qu'un Pere a fait bâtir, le Fils qui lui ſuccède, homme peu économe, & de folles dépenſes, laiſſe l'Edifice tomber peu à peu en ruine. Ainſi, ce que l'Heritier auroit pu conſerver à peu de frais, il eſt obligé, pour relever le Bâtiment, de faire une copieuſe évacuation du *Coffre Fort*, ce grand Autel du Genre Humain. Il arrive même fort ſouvent qu'une Maiſon, qui aura couté une Somme immenſe au *Bâtiſſeur*, celui à qui elle eſt echuë, par ſucceſſion, ou autrement, ne trouvant point cette Maiſon-là à ſa fantaiſie, & aïant une délicateſſe outrée ſur les Régles & les proportions de l'Architecture, néglige ſon Palais, ou ſon Hôtel: l'Edifice ſe transformant en Maſure n'eſt preſque plus qu'un tas de materiaux; & le Seigneur Proprietaire fait bâtir ſur un autre fond, une Maiſon qui ne

lui coute pas moins, que la Défunte avoit couté à ſon Prédéceſſeur.

Mais chez les *Utopiens*, à cauſe de ce bel Ordre qui ſe répand ſur tout, & par la très-ſage conſtitution de leur République, on choiſit bien rarement une nouvelle place pour bâtir. Ils rémedient ſur le champ à tout ce qui pourroit endommager leurs Maiſons; & ils vont même là-deſſus au devant du mal. A vôtre avis, Meſſieurs, quel eſt le bon effet d'une telle vigilance? C'eſt que les Edifices durent plus que vous ne ſauriez croire. Quelquefois, même les Architectes, les Maſſons, & les autres Ouvriers de ce genre-là n'auroient rien à faire, ſi on ne leur commandoit de travailler chez eux à raboter les planches, à tailler & quarrer la Pierre; enfin, à tenir les matériaux tout prêts, afin que, s'il ſe preſente quelque Ouvrage, on le finiſſe plus promptement.

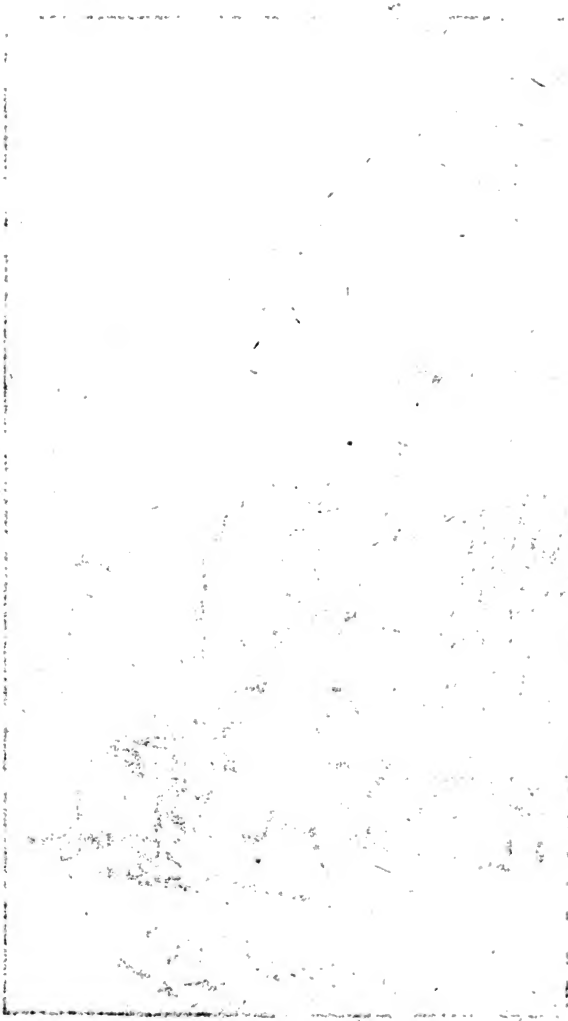
Etes-vous curieux d'aprendre encore une circonſtance touchant l'Habit *Utopien?* Voïez, je vous prie, le peu de dépenſe que ces bons Inſulaires font pour ſe couvrir le corps. Au travail, ils ſont vêtus de cuir, ou de peau. Quand ils vont dans la Ruë, ils mettent une caſa-

que



F 7

Digitized by Google



Digitized by Google

que, ou, si vous l'aimez mieux, ils mettent un *Sur-tout*; & cela, pour cacher l'habillement grossier: ce *Sur-tout* est dans toute l'Ile, d'une même & naturelle couleur. Par-là, non seulement, il ne leur faut pas, à beaucoup près, tant de Drap qu'il s'en débite dans les autres Païs: mais, même, ils font en cette étoffe-là beaucoup moins de dépense, qu'on n'en fait chez nos Nations. Quant à la Toile? il y a moins de travail; & c'est pour cela même qu'elle est plus en usage. Ils n'ont égard pour la toile qu'à la blancheur; & pour le drap, rien qu'à la propreté, rien qu'à la netteté, ne se souciant nullement de la finesse, ni de la délicatesse du Filage. Qu'arrive-t-il de-là? Dans nos Etats, chaque Riche veut avoir quatre ou cinq habits d'une laine qui a passé par des teintures toutes differentes: il lui faut autant d'habits de Soïe; & même les grands amateurs de la magnificence & du luxe, n'ont dans leur Garde-robe guére moins qu'une dixaine de ces vêtemens precieux: au lieu qu'en *Utopie*, on se contente d'un seul habit; encore dure-t-il ordinairement deux ans.

Les *Utopiens* raisonnent juste, & en bons

bons Philoſophes contre la pluralité des habits. Quand nous en aurions deux, diſent-ils, en ſerons-nous mieux munis contre le froid? Non. Nos habits étant uniformes, en paroîtrons-nous plus propres, plus magnifiques, plus leſtes d'un fil, d'un poil, d'une couture? Non. *Ergo*, unité de vêtement. Je poſe en fait que, ni nos Dames à tant de ſortes de parure, ni nos beaux Meſſieurs, brodez, galonnez &c. ne comprennent point du tout cette Philoſophie *Utopienne*. Il y a ſur la Terre bien d'autres belles, bonnes, & utiles Veritez, dont nous autres *fourmis humaines* ne ſommes nullement capables. Et pourquoi? C'eſt que *Monſeigneur PREJUGE*, ce Souverain Despotique de nôtre Eſpèce à deux pieds & à tête élevée, a une force ſi douce! Ce Maître de preſque toutes les Cervelles du Premier Pere, occupe ſi agréablement.

Pour revenir à nos *Utopiens*, comme ils exercent tous des métiers utiles; & que même leur travail dure beaucoup moins que celui de nos Artiſans, il arrive delà que quand l'abondance univerſelle regorge dans l'Ile, on occupe une foule d'Habitans à réparer les grans chemins

mins, s'il y en a de rompus. Souvent auſſi lors qu'il ne ſe preſente aucun travail extraordinaire, ils retranchent quelques heures de l'Exercice commun; & on annonce publiquement la diminution de peine & de travail.

Car vous ſaurez que la Régence n'ordonne jamais aux Citoïens de s'occuper, de gré ou de force, à quoique ce ſoit d'inutile. La raiſon en eſt fondée ſur le Bon Sens & ſur l'Humanité. Vous devez connoître le plan, la baſe, le pivot de la République *Utopienne*. Quel eſt, à vôtre avis, le premier but, le motif principal, la fin dominante de ce Gouvernement *ſingulierement* admirable, & ſi heureuſement inventé? Le voici: écoutez bien, je vous en prie; car je parle à deux Perſonnes d'un diſcernement exquis, d'un Génie au-deſſus du *Superieur*.

Ce que la Magiſtrature *Utopienne* a ſur tout en vuë, c'eſt que quand tous les beſoins publics ſont remplis, chaque Citoïen conſume le moins de tems qu'il ſe puiſſe à l'exercice corporel; & qu'il emploïe tout le reſte du loiſir à cultiver ſon eſprit par les belles connoiſſances, & à jouïr de ſoi par la liberté du Cœur. Ces Inſulaires, à Jugement *Solidiſſime*, font

ſont conſiſter dans ces deux points-là le Souverain bien de la Vie, theſe extremément problématique, & qui a cauſé autrefois une groſſe controverſe chez la Gent Philoſophe. Oh, s'il plaiſoit au Ciel de vouloir bien *Utopier* toute l'Eſpece Humaine ſur cet Article-là, & ſur bien d'autres que je n'oſerois nommer !

Du Commerce des Utopiens *entre eux.*

IL faut, à preſent, vous aprendre comment nos Inſulaires agiſſent les uns avec les autres; la nature du Commerce qu'ils font enſemble; & la maniere de s'entre-diſtribuer les choſes neceſſaires à la Vie.

Comme chaque Ville n'eſt compoſée que d'un certain nombre de Familles, elles ſont preſque toutes unies par le lien du Sang & de la Parenté. Quand une fille eſt en âge de travailler à la Propagation Phyſique; quand elle eſt mûre pour le lit Conjugal, on ſe hâte de lui donner un Epoux; & elle va demeurer avec ſa Moitié Maſculine qu'elle aime, & dont elle eſt aimée juſqu'à la mort,

notez

notez bien, s'il vous plait, ces deux grans points.

Mais les Mâles, soit fils, soit petits-fils, soit neveux, cousins germains, *Oncles à la mode de Bretagne*, &c. tout cela reste dans la Famille : le plus vieux en est le Superieur : on lui obéit respectueusement ; & si les années lui ont usé la Cervelle, on met en sa place celui de la Maison qui aproche le plus de son âge.

Mais de peur que la Ville ne se dépeuple, ou qu'elle ne se peuple trop, on a soin que chaque Maison n'ait pas moins de dix jeunes gens, & qu'elle n'en ait pas plus de seize. Chaque Ville ne doit contenir que six mille Familles, sans y comprendre pourtant la Magistrature. Quant à ceux & celles qui n'ont point encore atteint l'âge de puberté, on ne peut pas en fixer le nombre. Cette Coutume-là s'observe fort aisément en faisant passer dans les Familles dont le nombre n'est point complet, la propagation surnumeraire des autres Familles. Quand il se trouve trop d'Habitans dans une Ville, on en fournit à celles qui n'en ont pas assez.

Si le Païs est surchargé ; si on voit

plus

plus de Vivans que toute l'Ile n'en peut, ou n'en doit contenir ; en ce cas-là on tire de chaque Ville un certain nombre de Citoïens : on les envoïe dans le plus proche Continent où les Naturels ont des terres pour pouvoir les cultiver. Ces Colonies ſe répandent par tout où elles trouvent liberté d'Agriculture : elles y vivent ſuivant les Loix *Utopiennes* ; & ſi les Naturels veulent s'aſſocier avec ces nouveaux Venus, ils participent au fruit du travail.

Quand les *Utopiens* de Colonie tombent avec une Nation qui veut bien s'unir avec eux ; alors les uns & les autres, ne faiſant plus qu'un Corps Civil, qu'une Societé Humaine, qu'un ſeul Etat, obſervent en commun les Lois, les Coutumes, les Uſages de l'*Utopie*. Cette union eſt également profitable aux deux Peuples : car vivant ainſi à l'*Utopienne*, ils cultivent & font fructifier des terres que les Naturels croïoient ingrates, & qu'ils regardoient comme un fond de mauvais raport.

Si les anciens Habitans refuſent de vivre à la maniere de la Colonie, on les chaſſe de l'étenduë de Païs où les Nouveaux venus ſe ſont bornez ; & quand ils

ils s'opiniâtrent à reſter, on emploïe la force des Armes pour les contraindre à ſe retirer. Nos *Utopiens* ont pour principe, que la cauſe la plus juſte, la plus legitime de la Guerre, c'eſt contre un Peuple, qui, bien loin de cultiver ſon Païs, laiſſe les Terres en friche, & n'en retire aucune utilité, ne voulant pas néanmoins en ceder la poſſeſſion à ceux qui, ſuivant l'ordre de la Nature, cherchent à vivre de leur travail.

S'il ſurvient quelque accident qui diminuë tellement le nombre des Inſulaires, qu'on ne puiſſe pas y remedier en gardant la forme, & conſtitution des villes dans la Republique, ce qu'ils diſent n'être jamais arrivé que deux fois, & ce fut par le ravage de la Peſte, alors les Citoïens revenant dans l'Ile, la repeuplent. Car ils aiment mieux détruire les Colonies, que de ſouffrir qu'il y ait la moindre diminution dans aucune des Villes de l'Ile.

Mais je viens à la maniere dont les Citoïens vivent enſemble. Le plus âgé, comme j'ai dit, preſide à la famille. Les femmes ſervent les maris; les enfans ſont ſous le commandement des parens; & enfin

ſin les plus jeunes ſe ſoumettent à la direction des plus vieux. Toute la Ville eſt partagée en quatre quartiers égaux. Au milieu de chaque quartier eſt le Marché pour toutes les choſes neceſſaires à la vie humaine. Là ſe portent dans certaines maiſons les ouvrages de chaque famille, & ſont diſtribuez dans ſes magazins, chaque ouvrage ſelon ſon eſpèce : tous les Peres de famille vont demander dans ces maiſons Publiques tout ce qu'il faut, pour eux & pour leur dépendance, & ils l'emportent ſans donner d'argent, & ſans marquer aucune reconnoiſſance. Comment refuſeroit-on quelque choſe à ces Peres de famille, à ces dignes Superieurs d'humanité ? L'Abondance eſt generale en *Utopie* ; il y a de toutes choſes autant qu'il en faut ; & d'ailleurs on ne craint nullement qu'aucun Citoïen demande au delà de ſon beſoin. Par quel motif pourroit-il courir au ſuperflu, lui qui eſt très-aſſuré de ne manquer de rien ? Ce qui produit l'avidité & l'inſatiabilité d'avoir chez toutes les Eſpèces des Etres Mortels, ce n'eſt que la crainte de ne point jouïr ſuffiſamment. Pour Meſſieurs les Humains, ce ſont l'ambition & la ſuperbe qui les rendent ſi horriblement affa-

mez

mez de bien : leur envie demeſurée de figurer plus que les autres, par une vaine & mépriſable oſtentation les tient toujours alerte pour le non neceſſaire. Les *Utopiens*, Dieu merci & le bon ſens, ſont exempts de ce malheur-là.

A ces Marchez, dont j'ai parlé, en ſont joints d'autres pour la nourriture : on y aporte, non ſeulement des herbes & des legumes, des fruits, & du pain ; mais auſſi du poiſſon, des bêtes à quatre piez, de la volaille, & enfin tout ce qu'il y a de mangeable. Il y a hors la Ville des endroits propres à faire couler le ſang des animaux, & les ordures par de l'eau courante. C'eſt de ces endroits écartez qu'on aporte les bêtes tuées & bien nettoïées par les valets : car les Magiſtrats en *Utopie* ne permettent point aux Citoïens d'exercer le mêtier de tuërie : ils croïent que l'art ſauguinaire & cruel de maſſacrer les bêtes accoutume les hommes à perdre inſenſiblement l'impreſſion naturelle de Clemence & de Douceur, c'eſt-à-dire le plus riche preſent que la Nature puiſſe nous faire. Ils ne veulent pas non plus qu'on aporte dans la Ville aucune ſaleté, ni pourriture ; & cela par une ſage precaution, craignant

que

que l'air corrompu par ces mauvaiſes exhalaiſons ne cauſât des maladies.

Outre cela, il y a dans chaque ruë de grandes Sales éloignées les unes des autres à diſtance égale, leſquelles ont chacune leur nom different. C'eſt-là où les *Syphograntes* demeurent. A chaque Sale on aſſigne trente familles, quinze de chaque côté, pour y prendre le repas. Les pourvoïeurs de Sales s'aſſemblent à une certaine heure ſur le Marché, & aïant compté le nombre des bouches à nourrir, ils demandent des vivres. Mais on penſe premierement aux malades; & ceux-ci ſont ſoignez dans des Hôtelleries publiques. Car vous ſaurez une humaine & charitable particularité. Hors l'enceinte de la Ville, un peu loin des Murailles, ils ont quatre de ces Hôtelleries, toutes ſi ſpacieuſes qu'on les prendroit pour autant de petites Villes ou de Bourgs: ils font cela pour deux raiſons: la premiere, afin que les malades, en quelque quantité qu'ils ſoient, ne ſouffrent, par une demeure trop étroite, quelque incommodité qui recule leur gueriſon. L'autre motif eſt afin que ſi le mal eſt contagieux, les malades n'aïent point de communication avec les ſains.

Ces

Ces eſpeces d'Hôpitaux ſont bien meublez, bien fournis de tout ce qui peut contribuer au recouvrement de la ſanté: on y traite les infirmes avec tout le ſoin, & toute la delicateſſe imaginable: les plus habiles Medecins y exercent leur profeſſion avec une grande aſſiduité: enfin il y a tant de plaiſir à être malade en *Utopie*, que, quoi qu'on ne contraigne perſonne d'aller à l'Hôpital, il n'y a pas un Citoïen qui, étant incommodé, ne préfere ce ſejour d'*Eſculape* à ſon propre domicile, & qui, nonobſtant le plaiſir du chez-ſoi, n'aime mieux être avec les malades, que de coucher dans ſon lit.

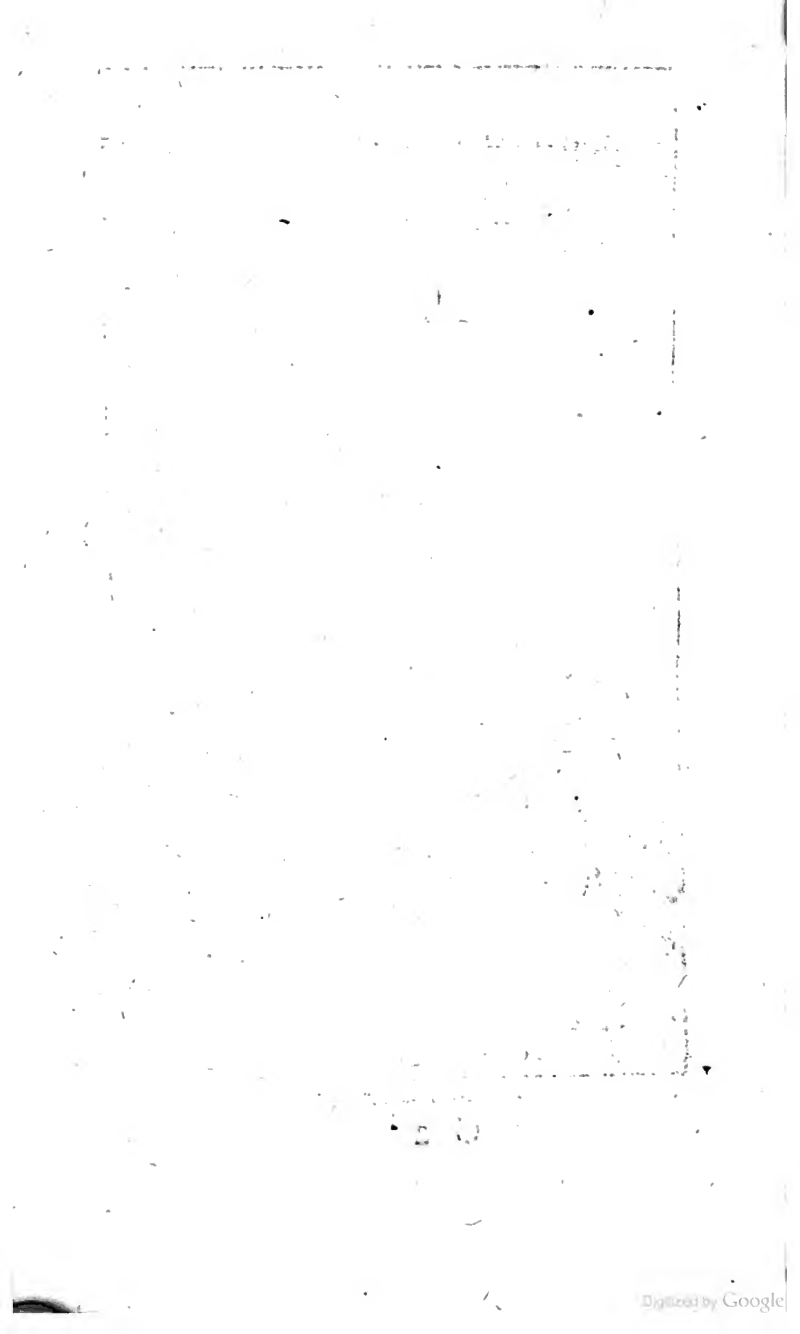
Quand le pourvoïeur des Hôpitaux a reçu les vivres, ce qui ſe fait par Ordonnance des Medecins, on diſtribuë ce qu'il y a de meilleur également à toutes les Sales, proportionnement au nombre des mangeurs. On a pourtant égard au Prince, au Pontife, *aux Tranibores*, aux Ambaſſadeurs, & à tous les Etrangers, s'il y en a; mais il s'y en trouve rarement, & toûjours fort peu. Aux heures fixées pour le diné & pour le ſoupé, toute la *Syphograncie* s'aſſemble, étant avertie au ſon d'une Trompette d'airain, excepté

ceux qui ſont dans les Hôpitaux, ou dans leurs Maiſons. Après qu'on a rempli tout le neceſſaire pour les Sales, il n'eſt defendu à perſonne d'aller au Marché pour avoir de quoi manger en particulier. Les Magiſtrats ſavent bien que, par une telle permiſſion, la Communauté de Vie ne court pas grand riſque. Car quoique chaque Citoïen ait la liberté de manger chez ſoi, néanmoins peu le font volontiers. Cette ſingularité paſſe chez ces Inſulaires pour une malhonnêteté; & de plus ils regardent comme une folie de ſe donner la peine d'aprêter un mauvais repas, lorſqu'ils peuvent en avoir un bon, un ſplendide, tout préparé dans une Sale de leur voiſinage.

Dans cette Sale, ce ſont les Valets qui exercent le Miniſtere de Cuiſine qui ſalit davantage, & qui donne le plus de peine. Mais pour preparer, pour cuire, pour aſſaiſonner les plats, cela ne regarde que les Femmes; & celles de chaque Famille le font tour à tour.

Suivant le nombre des Mangeurs, il y a trois Tables, quelquefois plus, quelquefois moins. Les hommes ſont aſſis du côté de la muraille, les Femmes vis à vis: le but de cette méthode-là eſt afin que

Digitized by Google


Digitized by Google

que, ſi quelque mal prenoit aux Femmes, ce qui arrive ſouvent à celles qui ſont Groſſes, elles puiſſent ſortir, ſans troubler la Compagnie, & ſe retirer dans l'apartement des Nourriſſes. Les Nourriſſes ſont à part avec leurs Nourriſſons dans une Sale deſtinée à leurs repas: ce lieu-là n'eſt jamais ſans feu, ſans berceaux, ni ſans de l'eau bien nette, en ſorte qu'elles peuvent coucher leurs enfans, ou deſemmailloter auprès du feu, & les faire jouër. Chaque mere donne la mamelle à ſon enfant, à moins que la mort ou la maladie ne mette un obſtacle inſurmontable à cette fonction maternelle, qui n'eſt guere pratiquée. Quand l'un de ces deux cas-là arrive, les Femmes des *Syphograntes* cherchent au plus vîte une Nourriſſe: il ne leur eſt pas difficile d'en trouver: Car les Femmes qui ſont en état de rendre ce bon office s'y offrent d'elles-mêmes; & il n'eſt rien que les *Utopiennes* acceptent plus volontiers: toutes font grand cas de cette fonction d'humanité; & d'ailleurs, l'enfant à qui on a la compaſſion de donner le lait, eſt reputé apartenir à ſa Nourriſſe, comme ſi elle l'avoit conçu, & mis au Monde.

Dans la Sale des Nourriſſes ſont aſſis

tous les enfans qui n'ont point encore cinq ans accomplis. Les autres Jeunes gens, c'eſt à dire, les Garçons & les Filles qui ſont aſſez murs, aſſez âgez pour entrer dans le lien du Mariage, font le ſervice des Tables, ou s'ils ne ſont pas encore aſſez forts pour ſoûtenir ce travail-là, ils ſont obligez d'être debout devant la Table; & cela, en gardant un ſilence profond. Les uns & les autres mangent ce qui leur eſt preſenté par ceux qui ſont aſſis: & ils n'ont point d'autre tems ſéparé pour prendre leur repas.

Chez les *Utopiens* les tables ſont diſpoſées d'une maniere que d'un coup d'œuil on découvre toute l'Aſſemblée. La premiere table a le haut de la Sale: au milieu de cette table, eſt aſſis le *Syphogrante*, comme devant occuper là l'endroit le plus honorable; & ce Magiſtrat a auprès de lui la Dame ſon Epouſe. On met à leurs côtez deux Vieillards des plus âgez, & des plus vénérables; Car ils mangent ſéparément quatre à quatre. Mais s'il y a un Temple dans cette *Syphograntie*, le Prêtre & ſa femme ſont aſſis auprès du *Syphogrante*, pour préſider.

Des deux côtez de la Sale, on place les Jeunes gens: avec eux ſont encore

des

des Vieillards. Par cette méthode-là, il y a tout à la fois dans le lieu un aſſemblage, un mêlange d'égalité & de diſtinction. Ils diſent que cet uſage fut établi pour une bonne fin, & la voici: comme on ne peut ni rien faire, ni rien dire à ces tables qui ne ſoit vu & entendu de tous les voiſins, le reſpect, la veneration qu'on a naturellement pour les têtes qui ont blanchi ſous le nombre des années, retient les jeunes *Utopiens* dans le devoir: cela les empêche de s'émanciper, dans les geſtes & dans les paroles, à rien qui puiſſe bleſſer la bien-ſéance, & la politeſſe.

On ne commence point par la premiere Place, à ſervir les mets; ce n'eſt pas de ſuite que les plats ſont diſtribuez. Mais on porte premierement ce qu'il y a de meilleur à tous les Vieillards dont les places ſont remarquables. Enſuite, on ſert les autres Citoïens ſans diférence, ſans diſtinction, ſans la moindre inégalité. Mais ces bons Vieillards n'aïant pas devant eux une bonne chere aſſez copieuſe pour en faire part à toute la Maiſon, ils partagent, comme ils veulent, avec leurs plus proches voiſins. Ainſi, chez nos *Utopiens*, on rend à la Vieilleſſe l'honeur qui lui apartient; &, cependant,

un devoir ſi juſte tourne à l'Utilité commune; tout le monde en profite, comme ſi chacun étoit un vieillard.

Ces Sages Inſulaires commencent toûjours, ſoit diné, ſoit ſoupé, par une lecture : la matiere ne roule que ſur les bonnes mœurs : mais on ne lit pas long tems, de peur que les Auditeurs ne s'ennuïent & ne ſe dégoûtent. Dès qu'on a fermé le livre, les Vieillards entament une Converſation. Il ne s'y dit rien que d'honnête; mais, pourtant, rien que de gai, rien que d'agréable. N'allez point, s'il vous plait, vous figurer qu'ils conſument toute la durée du Repas à faire de longs contes, à ne dire que des Chanſons. Ils écoutent auſſi volontiers les Jeunes gens: ils les excitent même à parler en leur faiſant des queſtions; & cela en vuë d'éprouver dans la chaleur & dans la liberté du repas, leur eſprit, & leur naturel.

Le diné eſt court, & le ſoupé long. Cela ne ſe fait pas ſans raiſon : c'eſt qu'après le diné il faut retourner au travail; au lieu qu'après le ſoupé, il n'eſt plus queſtion que de ſe coucher & dormir. Or, ſuivant la Médecine *Utopienne*, le lit & le ſommeil ſont ce qu'il y a de meilleur pour

pour la bonne digeſtion. On ne ſoupe jamais ſans muſique dans cette Ile bienheureuſe: on y a au deſſert toute ſorte de confitures & de friandiſes: le parfum, la caſſolette, les eaux de ſenteur, rien de ce qui peut réjoüir l'odorat n'eſt épargné. Enfin, ils emploïent tous les moïens imaginables pour provoquer les Convives à la joïe. On peut dire, même, qu'ils excèdent un peu dans ce genre-là; car ils ont pour maxime, que toute volupté, dont les ſuites ne ſont pas fâcheuſes, doit être permiſe.

Voilà, donc, une deſcription vraïe, exacte, fidèle, de la maniere dont les *Utopiens* vivent en Ville. Pour la Campagne, ce n'eſt pas la même choſe. Ceux qui y ſont trop éloignez les uns des autres, pour pouvoir manger enſemble, prennent chez eux leurs repas. Toutes les Familles qui cultivent les Champs, ont abondamment de quoi ſe nourrir; Hé! que leur manqueroit-il, puis que ce ſont les *Meres Nourrices* des Villes; puiſque ce ſont elles qui fourniſſent aux Citoïens de quoi vivre ſi *graſſement*, & ſi agréablement?

DES VOÏAGES DES UTOPIENS.

QUAND l'envie les prend de voïager, ſoit pour voir des amis qui demeurent dans les autres Villes, ſoit par la curioſité de conoitre les lieux, les *Syphograntes*, & les *Tranibores* y conſentent volontiers, à moins qu'il n'y ait des raiſons valables pour refuſer la permiſſion. Ils partent donc, un certain nombre enſemble, munis d'une Patente du Prince, qui certifie le congé, & qui fixe le jour du retour. On leur donne une Voiture, menée par un eſclave public, qui pique les bœufs & qui en a ſoin. Mais, à moins qu'il n'y ait des femmes dans la Compagnie, on renvoïe le chariot, comme ne faiſant que charger, & qu'embaraſſer. Pendant tout le chemin, quoique ces Voïageurs ne ſe ſoient pourvûs de rien, quoiqu'ils n'aient aucune proviſion, ils ne manquent pourtant de rien: ils portent, en quelque maniere, leur Maiſon; & ſe trouvent par tout comme s'ils étoient chez eux.

S'ils paſſent plus d'un jour en quelque endroit, chacun y travaille ſelon ſa Vacation

tion, & les Ouvriers du même Art traitent leurs hôtes avec toute l'humanité poſſible. Quand quelcun, de ſon propre mouvement, ſe donne la liberté de paſſer les bornes preſcrites; en cas qu'on le trouve ſans une Lettre du Prince, il eſt outragé, ramené comme fugitif, châtié rudement; & s'il retombe dans la même faute, il perd ſa liberté; on le fait eſclave.

Si quelque Citoïen conçoit le deſir d'aller roder dans les Campagnes qui dependent de ſa Ville, on ne l'en empêche point, à condition que ſon pere, & ſa femme y conſentent. Mais ſur quelque Terre que le Voïageur s'arrête, il faut qu'il achette, & qu'il païe ſes repas, en achevant les mêmes tâches, en travaillant auſſi long tems qu'on fait en cet endroit-là avant le diné & avant le ſoupé. A ce prix-là nôtre Citoïen peut aller librement dans tous les lieux qui ſont du reſſort, & du diſtrict de ſa Ville. Car on ſuppoſe qu'il ne ſera pas moins utile au dehors que s'il étoit en dedans; & qu'il ne rendra pas moins de ſervice à la Ville, que s'il n'en étoit point ſorti.

Conoiſſez-vous à preſent l'innocence de

ces aimables Mortels? Chez eux, nulle licence pour l'oiſiveté; nul pretexte pour la pareſſe; point de cabaret ni à vin ni à biere; point de maiſon infame & de proſtitution : les bonnes mœurs ſont en ſureté; on eſt dans une heureuſe impoſſibilité de ſe corrompre: jamais rien de caché; jamais d'aſſemblée ſecrète & furtive: enfin, ces Inſulaires agiſſant toûjours enſemble, & ne ſe perdant point de vuë; c'eſt comme une neceſſité qu'ils paſſent la Vie, ſelon les Lois, entre le travail ordinaire, & un honnête repos.

Vous jugez bien, Meſſieurs, qu'avec de ſi bonnes mœurs, ces Peuples doivent joüir d'une abondance generale; & comme cette abondance influë également ſur tous les Individus de la Nation, il s'enſuit neceſſairement que la Pauvreté, & la Mendicité ſont des Monſtres inconnus en ce Païs-là : ainſi en fût-il, comme cela devroit être, dans toutes les Societez Humaines!

Il eſt bon de vous donner une idée encore plus claire de la Communauté *Utopienne*. Tous les ans, comme je croi vous l'avoir dit, trois Députez de chaque Ville viennent au Sénat d'*Amaurote*. Là, on examine ſoigneuſement le bon & le mau-

mauvais raport de tous les endroits de l'Ile. Ainſi on connoit le *Beaucoup* & le *Trop peu*. Dès le même moment on compenſe les choſes. Ordonné à ceux qui abondent, de ſuppléer à l'indigence des autres ; & la Ville qui a eu bonne année fournit à celle qui a eu du malheur. Tout cela ſe fait gratuïtement & par un pur motif de liberalité : les Villes qui donnent n'exigent rien de celle à qui on fait du bien. Mais d'un autre côté, s'il manque quelque choſe à ceux qui ont fourni genereuſement aux beſoins des Compatriotes, ils le prennent où il eſt ; & on le leur donne au même prix, c'eſt-à-dire, ſans interêt & ſans obligation. Quand ſera-ce que *le Bon plaiſir* de Dieu fera de toute la Terre une ronde & vaſte *Utopie* ! Je crains fort que ce grand Ouvrage ne ſoit pas encore fini *au Jour du Jugement*.

Ainſi, on peut dire que toute l'Ile n'eſt qu'une Famille. Mais quand ils ont rempli les Magaſins de vivres ; quand ils ont amaſſé leurs proviſions, ce qui ſe fait toûjours pour deux ans, crainte que l'année ſuivante ne ſoit pas bonne, alors ils tranſportent en d'autres Païs tout ce qu'ils croient être de trop. Ce ſuperflu

consiſte preſque toûjours en une grande quantité de froment; de miel; de laine; de lin; de bois; de matieres pour teindre en écarlate & en pourpre; de toiſons; de cire; de ſuif; de cuir; & même, d'animaux. De toutes ces denrées, ils en donnent, charitablement, la ſeptième partie aux Pauvres du Païs où ils les ont aporté; pour le reſte, ils le vendent à un prix fort mediocre. Cependant, par ce Commerce-là, ils reportent chez eux, non ſeulement la marchandiſe dont ils ont beſoin, & qui n'eſt preſque que du fer: mais ils remportent auſſi beaucoup de ce DIEU METAL qui eſt ſi bien ſervi, ſi religieuſement adoré chez ces Hommes qui ſe diſent RAISONNABLES, j'entens L'OR & L'ARGENT:

Depuis le longtems que nos *Utopiens* font ce trafic-là, vous ne ſauriez croire combien ils ſont riches. C'eſt pourquoi, à preſent, ils ſe ſoucient fort peu de vendre argent comptant, ou à crédit: ils s'embaraſſent fort peu ſi le Négoce produit la Monnoie ſur le champ, ou s'il faut attendre. Néanmoins dans leurs dettes actives & paſſives; dans leurs livres de Compte, ſans avoir jamais le moin-

moindre égard pour les Particuliers, ils s'attachent fermement à la Foi Publique, aux Loix & aux Ordonnances de la Ville.

Quand le jour du paiement eſt échu, la Ville demande à chaque Particulier, l'argent du credit qu'on lui a fait : on met cet argent-là dans le Treſor Public ; & on s'en ſert gratuitement juſqu'à ce que les Citoïens creanciers le redemandent. Ceux-ci ne redemandent jamais la plus groſſe partie : car, diſent-ils, moi n'aïant nul beſoin de cet argent-là, & l'ôter à ceux qui en font uſage, cela ſeroit-il équitable? Oh ſi nos Gens *de par deça* pouvoient goûter la juſteſſe, la ſolidité de ce Raiſonnement ! Il n'y a rien ſur quoi les Hommes ſoient plus indociles.

Au reſte, ſi nos Inſulaires ont fondement pour prêter une partie de cet argent-là à un autre Peuple ; alors ils demandent le total de la ſomme. Ce n'eſt que pour la Guerre qu'ils gardent tout le Tréſor qu'ils ont chez eux, ils s'en font comme un Rempart de metal contre les dangers preſſans, ou imprevus. En tems de rupture, ils emploïent principalemen leurs richeſſes à entretenir des Trou-

Troupes étrangeres. Aimant mieux exposer des Inconnus au peril que leurs Citoïens, ils attirent des Voisins à leur service, en leur donnant une Solde copieuse: Sachant bien que, presque toujours, l'Or, ce puissant Mobile, a la vertu de gagner les Ennemis mêmes; soit par trahison, soit en combatant ouvertement les uns contre les autres.

C'est pour ce sujet-là qu'ils conservent toûjours une prodigieuse quantité d'espèces, un Trésor inestimable. Mais comment pensez-vous qu'ils le regardent, ce Trésor? En verité, j'ai peur & honte de le dire; je crains que vous ne me preniez pour un menteur: j'ai d'autant plus sujet de le craindre, que, si je n'avois pas été témoin oculaire de la chose, & que quelcun me la racontât, je croirois entendre une fausseté. Plus les coutumes, les usages qu'on raporte, sont éloignez des mœurs & des manieres de ceux qui écoutent, plus les *Ecoutans* ont de peine à croire; cèla ne se peut pas autrement. Cependant, comme les *Utopiens* vivent tout autrement que nous, quiconque discerne juste sera beaucoup moins surpris de ce que ces Insulaires emploïent la Monnoie à un usage different du nôtre.

Ne

Ne ſe ſervant, donc, point d'argent pour leurs uſages particuliers, ils le gardent pour des évenemens qui peuvent arriver, mais qui peut-être n'arriveront jamais. Avec une telle Police, aucun *Utopien* ne diſtingue des autres matieres Minerales l'or & l'argent, dont la Monnoie ſe fabrique; & il n'en fait cas qu'autant que la nature des choſes mêmes le mérite. Vous jugez bien, par-là, qu'ils eſtiment beaucoup plus le fer que l'or & l'argent. On peut avancer en toute aſſurance, que les Hommes ne peuvent non plus ſe paſſer de fer, que de feu & d'eau. Il n'en eſt pas de même de l'or, & de l'argent: la Nature ne donne à ces deux métaux recherchez, courus avec tant d'empreſſement, aucun uſage neceſſaire, & dont il ne fût aiſé de s'abſtenir, ſi *la Folie Humaine* n'avoit pas mis le prix à la rareté de ces matieres. Et même, ne voïons-nous pas que la Nature, comme une bonne Mere, a placé à decouvert tout ce qu'il y a de meilleur; par exemple, l'Air, l'Eau, & la Terre; & que cette Ouvriere admirable a écarté bien loin, a caché profondement ſes productions vaines, & qui ne ſont de nulle utilité.

Si,

Si, donc, c'étoit l'uſage en *Utopie*, d'enfermer l'or & l'argent dans une tour, comme le Vulgaire eſt ſottement ingenieux pour juger des choſes, on pourroit ſoupçonner que le Prince, & le Senat trompant, fourbant le Peuple, ne profitaſſent du Tréſor public. De plus: ſi nos Inſulaires emploïoient ces metaux à fabriquer des vaſes & toute ſorte d'ouvrages artiſtement travaillez, dès qu'on ſeroit obligé de les refondre pour païer des Troupes, ce ſeroit un embaras & un chagrin; car quand on a pris plaiſir au Luxe, on n'y renonce qu'avec beaucoup de peine.

Pour obvier à cet inconvenient-là, les *Utopiens* ont inventé une maniere, auſſi conforme à toutes leurs autres Loix & Coutumes, qu'elle eſt oppoſée à nôtre Uſage. Chez nos Gens on adore l'Argent; on y vole; on en amaſſe en toute diligence. Ainſi les ſeuls Philoſophes ſont capables de croire ce que je vais vous dire.

Les *Utopiens* ne ſe ſervent à table que de la Vaiſſelle de terre, ou de verre: il eſt vrai que ces utenciles & ces vaiſſeaux ſont très-propres, mais cela ne coute preſque rien. Quant à l'or & à l'argent, devine-

Digitized by Google

Digitized by Google

devineriez vous jamais ce qu'ils en font? des pots de Chambre, des urinaux, des baſſins à chaiſe percée; enfin tout ce qui peut ſervir aux uſages les plus bas & les plus ſordides. On voit çà & là de ces pièces de ménage, non ſeulement dans les Sales communes, mais auſſi dans les maiſons particulieres. Les Chaines & les fers qu'on met aux eſclaves pour s'en aſſûrer, ou pour les châtier, ſont de ces riches métaux. Enfin, tous ceux qui, pour cauſe de crime, ont encouru la peine d'infamie, ſont condamnez à porter des anneaux d'or aux oreilles, à en avoir les doigts envelopez; un collier de la même matiere; & la tête liée d'un ruban, ou d'une chaine d'or.

C'eſt ainſi que ces Peuples font tout leur poſſible pour mettre chez eux l'Or & l'Argent en mépris, & même en ignominie. Il arrive de-là que ces mêmes métaux dont on ſouffre la perte chez les autres Nations, preſque avec autant de douleur que ſi on déchiroit les entrailles, ne touchent point du tout les *Utopiens*; & quand il arriveroit qu'on enlevât toutes leurs Richeſſes, pas un habitant ne s'en croiroit plus pauvre d'un ſoû.

De plus, ils ramaſſent auſſi des perles ſur

ſur les rivages; ils trouvent, même, ſur quelques rochers des *Pyropes*, ce ſont certains morceaux mêlez d'or & d'airain: ce n'eſt pas qu'ils ſe donnent la peine de chercher ces curioſitez de la Nature; mais quand le hazard les leur preſente, ils s'amuſent à les façonner, & à les bien polir. Ils en parent, ils en ornent les petits enfans: ceux-ci ſont fiers & glorieux de s'en voir couverts: mais quand ils ſont ſortis de la premiere enfance, quand ils ont atteint un âge un peu plus avancé, voïant que ces bagatelles, ces colifichets ne conviennent qu'aux enfans, ſans que les parens leur y faſſent faire reflexion, ils quitent de leur propre mouvement, & par un principe de honte, tous ces affiquets, à peu près, comme nos enfans, lorsqu'ils grandiſſent, ſe défont peu à peu des petits jeux dont ils s'occupoient fort ſerieuſement.

Rien n'eſt donc plus certain, que des mœurs & des manieres de vivre ſi differentes de celles des autres Nations, produiſent d'autres idées, & d'autres ſentimens. C'eſt ce que je n'ai jamais mieux connu que dans les Ambaſſadeurs des *Anemoliens*. Ces Miniſtres vinrent à *Amaurote* pendant que j'y étois; & parce que cette

cette Negociation devoit rouler ſur des affaires de haute importance, ces trois Deputez de chaque Ville desquels je vous ai parlé, arriverent dans la Capitale avant les Ambaſſadeurs.

Tous les autres Envoïez Extraordinaires des Peuples les plus voiſins de l'*Utopie*, qui étoient venus auparavant dans l'Ile, & qui ſavoient les Mœurs, les Loix, les Coutumes, les Uſages, enfin l'inclination dominante des Habitans, s'y étoient conformez, bien inſtruits que nos Inſulaires ne rendoient aucun honneur à la magnificence des habits, qu'ils mépriſoient les étoffes de Soïe, & que l'Or même étoit parmi eux une marque d'infamie, informez, dis-je, de tout cela, ils avoient coutume de venir le plus modeſtement, le plus ſimplement qu'il leur étoit poſſible.

Les *Anemoliens* firent tout le contraire. Etant beaucoup plus éloignez de l'Ile, ils avoient eu moins de Commerce en ce Païs-là. Comme ils avoient apris que les Habitans étoient tous vêtus de la même maniere, & que leur habit étoit groſſier, ils attribuerent à la diſette cette uniformité de vêtement, s'imaginant que nos Inſulaires n'en uſoient ainſi, que par

par néceſſité, & qu'à cauſe que, manquant preſque de tout, ils ne pouvoient faire autrement. Sur cette fauſſe perſuaſion, les *Anemoliens* reſolurent, avec plus de fierté que de ſageſſe, de paroître en Dieux par la magnificence de leur apareil, & d'avoir des ornemens éclatans pour éblouïr les pauvres & miſerables *Utopiens*.

Ces Ambaſſadeurs firent donc leur Entrée : ils étoient trois, avec une ſuite de cent perſonnes; tous habillez de couleur differente; & la plûpart d'un drap de Soïe. Pour les trois Miniſtres, qui étoient grans Seigneurs en leur Païs, voici leur équipage de corps : l'habit d'une étoffe d'or; de groſſes chaines d'or autour du coû : des boucles d'oreilles d'or; des anneaux d'or aux mains; & au chapeau des colliers ſuſpendus, tout brillans de perles & de pierreries. Ainſi, ces Ambaſſadeurs étoient parez de ce qui ſert en *Utopie* au châtiment des eſclaves, à la honte des infames, & à l'amuſement des enfans.

C'étoit un plaiſir de voir comment ces *Anemoliens levoient le Créte*, combien leur contenance étoit orgueilleuſe, quand ils comparoient la richeſſe, la ſomptuoſité

de

H

Digitized by Google

Digitized by Google

de leurs habits & de leurs ornemens, avec la maniere ſimple & negligée dont ils voïoient les *Utopiens* habillez. D'un autre côté, il n'étoit pas moins divertiſſant de voir combien ces Etrangers s'étoient trompez dans leur calcul: Fruſtrez de leur eſperance & de leur attente ils étoient fort éloignez de trouver chez ce Peuple, qui étoit en foule dans les rues, l'eſtime, l'admiration, & les honneurs qu'ils s'étoient promis.

A l'exception d'un très-petit nombre de Citoïens qui, pour de bonnes raiſons, avoient voïagé chez les autres Peuples, tous les autres jugeoient de ce ſuperbe & magnifique apareil comme d'un ſpectacle honteux: ils prenoient pour les Maîtres les derniers de cette Troupe pompeuſe; & les ſaluoient reſpectueuſement: mais voïant les Ambaſſadeurs chargez de chaines d'or, ils les croïoient des Eſclaves; ils les laiſſoient paſſer ſans leur faire aucun honneur. Il y avoit même des petits garçons, qui aïant renoncé aux perles & aux diamans, voïant qu'il y en avoit d'attachez aux chapeaux des Ambaſſadeurs, diſoient à leurs Meres en les pouſſant; regardez, ma Mere, regardez, je vous prie: voïez-vous ce grand ſot qui

porte encore des colifichets, comme s'il étoit un petit enfant: Taiſez-vous, mon fils, repondoit la mere, très-ſerieuſement & de bonne foi, taiſez-vous; C'eſt peut-être un des fous de l'Ambaſſade. D'autres cenſuroient ces chaines d'or. De quelle utilité peuvent-elles être? Ces chaines ſont ſi menuës que les Eſclaves peuvent les rompre aiſément; elles ſont ſi larges, que ceux qui les portent n'ont nul effort à faire pour les ſecouër & pour s'enfuir, étant libres & déliez, par tout où il leur plaira.

Les *Anemoliens* guérirent bien-tôt de leur fauſſe prévention. Après deux ou trois jours, ils conurent *la Carte du Païs.* Ils virent que l'Or abondoit dans l'Ile, mais que les Habitans y font peu de cas de ce Metal, ou pour mieux dire, qu'ils le mépriſent autant qu'il eſt veneré & recherché en *Anemolie.* Ces Ambaſſadeurs remarquerent auſſi qu'on emploïoit plus d'or & d'argent pour les chaines & les fers d'un ſeul eſclave fugitif qu'il n'en avoit couté pour l'apareil tout entier de leur Entrée. Alors, les ailes leur tomberent; & honteux d'avoir élevé ſi haut, ſi arrogamment, le faſte & le luxe, ils mirent à part, ils ſerrerent leurs richeſſes & leurs ornemens. Ce qui porta

ta le plus les Ambaſſadeurs à cette louable reſolution, c'eſt qu'à force de parler plus familierement avec nos Inſulaires, ils aprirent d'eux leurs mœurs & leurs opinions.

Les *Utopiens* ne ſe laſſent point d'admirer le travers des Hommes. Eſt-il poſſible, s'écrient-ils, qu'un Mortel puiſſe prendre quelque plaiſir à voir la lueur incertaine, d'une de ces petites pierres qu'il nomme precieuſes, lui à qui il eſt permis de regarder quelque étoile, & même le Soleil? Se peut-il que quelcun ſoit aſſez foû, de ſe croire plus élevé, à cauſe qu'il eſt couvert d'un tiſſu de laine fine? Car enfin, cette laine, quelque menuë, quelque fine qu'elle ſoit, une brebis l'a portée, & néanmoins la bête n'étoit qu'une brebis. Autre ſujet d'étonnement chez nos Inſulaires: l'Or, diſent-ils, eſt de lui-même & de ſa nature, tout-à-fait inutile. Si ce Metal a du prix, il en eſt redevable à l'Homme; & l'Homme ne l'a fait valoir que pour s'en ſervir dans ſes beſoins: cependant l'Or eſt à preſent ſi eſtimé chez toutes les Nations, qu'on en fait beaucoup plus de cas que de l'Homme même. En voulez-vous une preuve? C'eſt toûjours l'*Utopien* qui parle: Un lourdaut, un Stupide, un hom-

me qui n'a pas plus d'eſprit qu'une Souche; d'ailleurs non moins grand Scelerat que maître foû, cet homme-là tient pourtant en ſervitude pluſieurs perſonnes ſages & habiles, pluſieurs honnêtes Gens. A quel titre cela? par quel droit? C'eſt qu'il lui eſt échu par haſard un gros monceau de piſtoles. Mais ſi quelque mauvaiſe avanture, ou quelque fineſſe des Loix, laquelle ne confond pas moins le haut & le bas que la Fortune même, fait paſſer ce bien-là de cet indigne poſſeſſeur, au plus vil, au plus mépriſable fripon de ſon Domeſtique, qu'arrive-t-il? c'eſt que peu après le maître ruiné tombe à ſon tour ſous l'eſclavage de ſon valet: il ſe réfugie chez ce nouveau Riche, la fortune duquel il regarde encore comme une dependance de la ſienne.

Mais il eſt une autre eſpèce de folie que nos *Utopiens* admirent & deteſtent le plus. Vous voïez, diſent-ils, des Gens qui font une groſſe figure, & qui paſſent pour avoir *le Coffre fort*, profond & toûjours bien rempli: vous ne devez rien à ces *Creſus*, vous ne leur avez point d'autre obligation que celle que vous vous faites de ce qu'ils ſont riches: cependant vous ne les abordez qu'en pliant le corps,

&

& qu'en aprochant la tête des genoux: vous ne leur parlez que le chapeau à la main, que l'encens ſur la langue; enfin, vous leur rendez des honneurs preſque divins; Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que vous faites cela dans une ferme perſuaſion que ces *Fortunez* ſont des ames de boüe, des avares; & que tant qu'ils vivront vous n'aurez pas un ſoû de leur treſor. Se peut-il rien de plus extravagant?

Nos Inſulaires ont pris de tels & autres ſemblables ſentimens; partie de l'éducation, comme étant élevez dans une République, dont les Loix & les Coutumes ſont infiniment éloignées de ces genres de folie; partie, du Savoir, & de l'étude des belles Lettres; car ces Peuples-là ſont fort éclairez. Il eſt vrai que dans chaque Ville il n'y a pas un grand nombre de Citoïens qui, exempts des autres travaux, ſont deſtinez à la culture de l'eſprit; & ce ſont ceux qui dès l'enfance ont fait voir un beau naturel, un diſcernement exquis, & beaucoup de penchant pour l'Erudition: mais on fait étudier toute la Jeuneſſe; & une bonne partie du Peuple, tant hommes que femmes, emploïent, pendant toute leur vie,

à la lecture ces intervalles libres dont je vous ai parlé.

Ils aprennent les Sciences en leur Langue naturelle; car elle n'eſt ni pauvre, ni desagreable à entendre; & il n'en eſt point qui interprète plus fidélement les penſées. Cette Langue eſt répanduë dans une grande Contrée de ce Monde-là; mais elle y eſt plus ou moins corrompuë par tout. De tous les Philoſophes dont les noms ſont célèbres dans ce Monde-ci qui nous eſt conu, les *Utopiens* n'en avoient pas même ouï parler avant nôtre arrivée: cependant, ſur la Muſique, ſur la Dialectique, ſur l'Arithmetique, & ſur la Geometrie ils ont fait preſque les mêmes découvertes que nos Anciens. Mais, s'ils égalent preſque en tout ces mêmes Anciens, ils ſont, au contraire, fort inferieurs aux Dialecticiens modernes pour l'invention. Nos Inſulaires n'ont pas trouvé une ſeule de ces règles qu'on a très-ſubtilement inventé pour la Reſtriction, pour l'Amplification, pour la Suppoſition; & leſquelles règles on enſeigne ici de tous côtez, aux Jeunes Gens dans les Ecoles de la petite Logique. Au reſte, ils ne ſont nullement propres à la recherche des ſecondes Idées ou Abſtrac-

Abſtractions : ils n'ont pas même pu voir l'Homme, pris en general, en *Univerſel*, comme on parle dans le *jargon* de la Metaphyſique : cependant, *comme bien ſavez*, c'eſt un Coloſſe que cet Homme metaphyſicien ; il n'y a point de Geant, qui aproche de ſa grandeur ; & cependant, nous avons démontré l'exiſtence de ce phantôme.

Mais, en récompenſe, les *Utopiens* ſont de la plus grande habileté ſur la courſe & ſur le mouvement des Globes Céleſtes. Ils ont, même, inventé avec beaucoup d'induſtrie, certaines machines pour voir, le plus près qu'il ſe puiſſe, & pour comprendre les mouvemens & la ſituation du Soleil, de la Lune, & de tous les autres Aſtres qui paroiſſent ſur leur Horiſon. Quant à ces rencontres, à ces éloignemens, à ces amitiez & haines pretendues ſur quoi l'impoſture de la Divination, & de l'Aſtrologie Judiciaire eſt fondée, c'eſt ce qui ne leur entre jamais dans l'eſprit, non pas même en rêvant. Ils prévoient, par l'experience, & à de certains ſignes, connus depuis longtems, ils prevoient, dis-je, les pluïes, les vents & toutes les revolutions des Saiſons. Pour ce qui eſt des cauſes

de tout cela, auſſi-bien que du flux & du reflux de la Mer, de ſa ſalure; enfin, de l'origine & de la nature du Ciel & du Monde, ils penſent là-deſſus à peu près comme nos anciens Philoſophes: ils ont, comme eux, des opinions differentes: ils s'en éloignent lors qu'ils imaginent de nouvelles raiſons: mais ils ne ſont pourtant pas tout-à-fait d'accord entre-eux.

Touchant cette partie de la Philoſophie dont les Mœurs ſont l'Objet, ils ont les mêmes diſputes que nous: ils cherchent en quoi conſiſtent les biens de l'ame, du corps, & de tout ce qui eſt hors de l'Homme: ils demandent ſi le nom de *Bien* convient à toutes ces choſes-là, ou s'il n'apartient qu'aux ſeules bonnes qualitez de l'Ame. Ils philoſophent ſur la Vertu & ſur la Volupté: mais leur premiere & principale controverſe eſt pour connoître le vrai bonheur de l'Homme; ſavoir ſi une ſeule choſe ſuffit pour le faire, ou s'il en faut pluſieurs. Sur cette queſtion-là, ces Inſulaires panchent un peu trop pour les Partiſans du Plaiſir, pour les Moraliſtes qui ſoûtiennent parmi eux, que la Volupté fait uniquement, ou du moins principalement la Felicité Humaine. Ce qui vous étonnera le plus, c'eſt qu'ils

qu'ils apuient une theſe ſi douce, ſi naturelle, ſur la Religion, quelque grave, quelque auſtere, quelque triſte, quelque rigide qu'elle ſoit : Ils ne diſputent jamais du contentement parfait, qu'ils ne joignent des principes de Religion avec ceux de la Philoſophie, quoi que la derniere ne bâtiſſe que ſur la Raiſon : ils croient que, ſans ces deux ſecours, on ne peut, que foiblement, qu'imparfaitement, s'apliquer à la recherche du Bonheur de la Vie.

Voici le *Catéchiſme* de nos *Utopiens*. L'Ame eſt immortelle, & Dieu a eu la bonté de la créer pour la rendre heureuſe. Nous devons eſperer qu'après cette vie-ci, nos vertus & nos bonnes actions ſeront récompenſées : mais il y a dans l'autre Monde des ſuplices deſtinez à la punition du Crime. Quoique ces dogmes ſoient du reſſort de la Foi, quoique ces principes ſoient les fondemens de la Religion, les Docteurs d'*Utopie* prétendent que la Raiſon eſt néceſſaire pour les croire, & pour y aquieſcer. Dès qu'on ôte les articles de la Croiance religieuſe, ils ne balancent point à prononcer qu'il n'y a perſonne, quelque ſtupide qu'il ſoit, qui ne ſuivît l'inclination naturelle de

chercher le Plaiſir, ſans ſe mettre en peine s'il eſt juſte, ou injuſte, s'il eſt innocent, ou criminel. Cet homme-là prendroit ſeulement garde que la volupté moins ſenſible ne nuisît à la plus piquante, ou qu'il n'en cherchât une dont les ſuites ſeroient auſſi douloureuſes que la volupté auroit eu de douceur. Ecoutez, je vous prie, moraliſer & raiſonner ces Inſulaires: pratiquer, diſent-ils, une vertu rude & difficile; non ſeulement renoncer aux agrémens de la Vie, mais même ſouffrir volontairement la douleur, ſans eſperance d'en être récompenſé après la Mort; enfin, faire, desagréablement, miſerablement, ſon paſſage ſur la Terre, & n'attendre rien chez les Morts, n'eſt-ce pas la plus riſible de toutes les folies?

N'allez pas vous imaginer que nos *Utopiens* faſſent conſiſter le bonheur en toute ſorte de voluptez; ce n'eſt que dans les plaiſirs bons & honnêtes. Ils diſent que la Vertu entraine nôtre Nature à la Volupté, comme à ſon Souverain Bien; & les Defenſeurs du Plaiſir n'ont pas chez eux d'autre fondement. Quelle définition penſez-vous que ces Avocats du *Plaiſir* donnent de la *Vertu*? C'eſt, diſent-ils,

ils, vivre ſelon la Nature; car Dieu ne nous a créé qu'à cette fin-là. Or qu'eſt-ce que c'eſt que de ſuivre l'impreſſion de la Nature? Obéïr à la Raiſon en tout ce qu'on doit ſouhaiter, & en tout ce qu'il faut fuir. Or la Raiſon Humaine produit deux grans effets : premierement, elle nous excite à craindre, & à aimer la Majeſté Divine comme étant l'Auteur de nôtre être, & comme nous aïant formé pour pouvoir participer au *Bonheur*. En ſecond lieu, cette *Raiſon* nous avertit d'une choſe; elle nous pouſſe à mener une vie la moins chagrine, & la plus gaïe qu'il eſt poſſible; & à aider les autres hommes, qui ſont nos freres & nos aſſociez en Nature, à jouïr du même avantage.

Car vous ne ſauriez trouver un Individu de nôtre Eſpèce, quelque rigide, quelque triſte zelateur de la Vertu qu'il ſoit, & quelque haine qu'il ait pour la Volupté; non, vous n'en ſauriez trouver qui vous découvre ſes veilles, ſes peines, & ſa craſſe, que cet homme-là ne vous faſſe une eſpèce de commandement de ſoulager ſelon vôtre pouvoir, l'indigence & les incommoditez des autres. Cet homme-là croit, au nom de l'Humanité, qui devroit être nôtre premiere & natu-

relle vertu, que rien n'eſt plus loüable que quand l'Homme conſole, & ſauve l'Homme; qu'il adoucit la peine & l'ennui des autres; & que les délivrant de la triſteſſe, il les rend à la douceur de la Vie, c'eſt-à-dire, à la Volupté. Pourquoi la Nature n'exciteroit-elle pas un chacun à ſe faire le même bien?

De deux choſes l'une: la vie agreable, & conſéquemment voluptueuſe, eſt mauvaiſe, ou elle eſt bonne: ſi elle eſt mauvaiſe, non ſeulement vous ne devez ſecourir perſonne pour la lui procurer; mais même vous devez faire vôtre poſſible, pour l'ôter aux Hommes, comme étant criminelle & dangereuſe. Si, au contraire, la Vie honnêtement voluptueuſe eſt bonne, non ſeulement il vous eſt permis d'aider les autres à y parvenir; mais même vous y êtes obligé par les loix de la Nature. Pourquoi donc n'auriez-vous point prémierement cet égard-là pour vous-même? Vous devez-vous moins de ſoin, moins de faveur, moins de bonté qu'aux autres? Cette même Mere Nature, qui vous ordonne d'avoir compaſſion de vos ſemblables, vous commande-t-elle d'être dur & cruel envers vous-même? Les *Utopiens* veulent, donc, que la Nature

exige

exige de nous une vie douce, & c'eſt ce qu'ils apellent Volupté : ils ſoûtiennent que le plaiſir eſt la fin naturelle de toutes les *Actions Humaines* ; & c'eſt ce qui leur fait definir la Vertu, *Vivre ſuivant l'ordre & le commandement de la Nature.*

La grande Ouvriere de l'Univers provoque donc generalement tous les Hommes, par une belle voix, mais très-peu écoutée, à s'entre ſecourir pour paſſer la Vie agreablement. Cette impreſſion-là eſt juſte, & fort digne de la Sage Intelligence qui gouverne tout. En effet, aucun Individu n'eſt tellement au-deſſus du ſort de nôtre Eſpèce, que la Nature n'ait ſoin que de lui : comme elle nous produit tous de la même figure, elle nous entretient auſſi ſans diſtinction, & ſans partialité. Or, ce que cette même Nature vous ordonne le plus expreſſément, c'eſt de ne pas tant vous apliquer à vôtre bonheur, que vous procuriez le malheur des autres.

Sur ce fondement-là, nos Inſulaires ſont perſuadez qu'on doit obſerver exactement toutes les Conventions raiſonnables. Ils ne l'entendent pas ſeulement pour les Contracts & pour les Marchez entre les particuliers ; ils vont juſqu'au Gene-

General. Il faut, disent-ils, pratiquer scrupuleusement, religieusement, les Loix publiques, soit qu'un Prince bon & juste les ait établies; soit qu'un Peuple, ni opprimé par la Tyrannie, ni trompé par l'artifice, les ait ordonnées: par exemple, ajoutent-ils, la Loi que nos Ancêtres ont fait, d'un consentement unanime, que nous partagerions également les commoditez de la Vie, afin que la Volupté soit commune à toute la Nation.

Puis que cette Philosophie *Utopienne* me paroit être de vôtre goût, je continuerai. Chercher, disent-ils, vôtre commodité sans offenser les Loix, c'est prudence: ensuite avoir soin du bonheur public, c'est humanité: mais vouloir faire les autres malheureux pour vous rendre heureux, c'est une injustice criante: au contraire, vous priver de quelque chose pour accommoder les autres, c'est-là le comble & la perfection d'une belle ame: au reste, par ce bon office, vous ne sauriez jamais tant vous ôter qu'il ne vous raporte davantage. Vôtre service est recompensé par le retour, par la vicissitude ordinaire des obligations réciproques; le plaisir interieur que vous sentez d'avoir fait une bonne œuvre; enfin, le-

le ſouvenir, la reconnoiſſance, l'eſtime, l'amitié de ceux à qui vous avez fait du bien, envers qui vous avez exercé la compaſſion; l'idée de tout cela vous cauſe plus de plaiſir dans le Cœur que n'auroit pu faire cette bagatelle de bien que vous avez arraché à vôtre Corps. D'ailleurs, quiconque ſe ſoûmet volontiers à la Religion, doit être dans une ferme, dans une inébranlable perſuaſion, que Dieu recompenſe la perte d'une legere & courte volupté par une joie inexprimable, & qui ne finira jamais. C'eſt donc ainſi qu'après avoir bien examiné, peſé mûrement toutes choſes, nos Inſulaires croïent que toutes nos actions, ſans même excepter les vertus, tendent à la Felicité, comme à leur fin naturelle & unique.

Ils definiſſent la Volupté, tout mouvement, toute ſituation du Corps & de l'Ame, où on ſe contente ſous la conduite de la Nature. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils font entrer dans cette Definition-là le Panchant naturel. En quoi conſiſte, demandent-ils, le plaiſir complet? N'eſt-ce pas à ne vouloir point ſe contenter injuſtement; à ne pas perdre un plaiſir plus agreable que celui dont on jouït;

jouït ; à n'avoir point lieu de craindre que la peine ſuccède à la jouïſſance ; enfin, à ne pas ſeulement écouter la voix des ſens, mais encore plus celle de la droite & ſaine Raiſon ? Que penſez-vous qu'ils concluent de-là ? Donc, diſent-ils, nous ſommes fondez ſolidement pour tirer cette conſequence. Tous les plaiſirs qui vont plus loin que la Nature, tels que ſont ceux que les Mortels ſe forgent, comme s'ils s'accordoient tous, mais fort inutilement, à perſecuter leur bonne Mere ; & comme s'il dependoit d'eux de charger les choſes avec la même liberté qu'ils changent les mots ; oui, nous le ſoûtenons, tous ces plaiſirs non naturels, ne ſervent de rien pour la vraïe Felicité : tant s'en faut ; ils y nuiſent beaucoup. Preuve de cela ; c'eſt que ces faux plaiſirs, pour empêcher ceux qui les aiment, de goûter aucun divertiſſement tranquile, s'emparent de leur eſprit, en le rempliſſant des images d'une Volupté chimerique.

Il y a quantité de choſes qui, de ſoi, n'ont pas la moindre douceur ; & même une bonne partie de ces choſes-là, loin d'être agreables, cauſe beaucoup d'amertume & de chagrin : cependant, par l'apas

l'apas, par l'atrait des paſſions dereglées, non ſeulement on regarde ces choſes-là comme les plus grandes voluptez, mais même on les compte entre les principales cauſes de la vie. Nos *Utopiens* placent dans ce genre de volupté bâtarde ceux qui, comme je vous ai dit, jugent de leur merite par ce qu'ils ont ſur le corps, & qui ſottement ſe croient reſpectables à cauſe qu'ils portent ſur eux beaucoup de broderie & de dorure. Ces gens enflez ſont doublement fats: premierement, ils eſtiment plus leur parure que leur perſonne; car enfin, en ne regardant ſes habits que par l'endroit de l'uſage, dites-moi, je vous prie, en quoi un drap fin eſt-il plus eſtimable qu'un gros drap? Cependant, ces Seigneurs, ces Meſſieurs les *Fortunez*, comme ſi c'étoit par Nature & non point par la ſotiſe, qu'ils ſont diſtinguez de la Foule, lèvent fierement, ſuperbement, la tête comme des Coqs; ils s'imaginent, ce qui eſt fort plaiſant, qu'en faveur du magnifique étalage, on eſt obligé de mettre la Perſonne à haut prix; ils exigent, comme de droit, des reſpects, des honneurs auxquels ils n'auroient jamais oſé pretendre avec des vêtemens plus ſimples, & moins chers; &

ils

ils pouſſent l'orgueil ſi loin, que ſi vous les laiſſez paſſer ſans faire une profonde révérence, ils ſe fâchent, ils froncent le ſourcil.

En ſecond lieu, n'eſt-ce pas à ces *Riches* une folie auſſi grande que la precedente, de ſouhaiter des *hommages* vains, & qui ne ſeront bons à rien? Quel vrai, quel ſolide plaiſir peut-on avoir en voïant dans ſon paſſage, ôter le chapeau, ou plier le jarret? Avec vôtre permiſſion, Monſieur *Richard*, ce reſpect que les Sots vous rendent vous guérit-il de la goute? Soulage-t-il la phreneſie & le delire de vôtre tête mal timbrée?

C'eſt encore une choſe admirable de réflechir ſur cette eſpèce d'Hommes, car vous voïez bien que nos Inſulaires continuent toujours ſur le même ton touchant l'image de la Volupté fardée; ces hommes dont je veux parler, ſont ceux qui, pour une Chimere de Nobleſſe, ſe ſavent bon gré d'eux-mêmes, ſe flatent, & s'aplaudiſſent: quel eſt le ſujet de leur contentement & de leur fierté? C'eſt que le ſort a voulu qu'ils deſcendiſſent d'Ancêtres, dont une longue ſuite a poſſédé du bien, & principalement des terres; car c'eſt-là tout ce qui fait la Nobleſſe dans

dans nôtre tems. Mais quand leurs Aïeux ne leur auroient rien laiſſé; ou quand eux-mêmes auroient depenſé, diſſipé toute leur ſucceſſion, ils ne s'en croiroient pas moins nobles d'un poil.

Après ces *Entêtez* de Nobleſſe, viennent ſur les rangs les grands Amateurs des pierreries. Les gens qui ſont poſſedez de ce goût-là ſont tranſportez de joïe, ils ſe croïent de petits Dieux quand ils ont découvert une pierre extraordinairement précieuſe; ſur-tout, ſi ce petit morceau de matiére eſt du genre des Joïaux les plus eſtimez dans le tems où ils vivent; & que leurs Compatriotes en faſſent grand cas; car les mêmes eſpéces de *Joüaillerie* ne ſont pas également priſées ni de tout le Monde, ni en tout tems. Lors que ces Curieux achettent une telle Pierre, ils la veulent ſans or, toute nuë, & ſans être enchaſſée. Ils ne la prennent, même, en cet état-là, qu'après avoir fait jurer le Vendeur, qu'après lui avoir demandé caution, que ce Diamant, ce Rubis, cette Emeraude, cette Topaſe, tout ce qui vous plaira, eſt une pierre vraïe & fine; tant ces Acheteurs craignent qu'on ne les trompe, & qu'on n'en impoſe à leurs yeux par un faux brillant!

Or

Or faiſons ici une réfléxion. Pourquoi trouvez-vous moins de plaiſir à voir la pierre artificielle, qu'à voir celle que vous cherchez? N'eſt-il pas vrai que vous ne pouvez diſcerner l'une d'avec l'autre? Vôtre crainte & vos précautions prouvent cela demonſtrativement. Avoüez, donc, avoüez ingenûment, que le plaiſir que vôtre curioſité vous inſpire n'eſt fondé que ſur l'imagination; & que la difference des deux pierres eſt pour vous la même choſe que pour un Aveugle.

Que dirons-nous des Avares, ces malheureux hydropiques qui brûlent pour l'Argent, & dont la ſoif ardente ne s'éteint jamais? Ils entaſſent eſpêce ſur eſpêce, monnoie ſur monnoie: eſt-ce pour s'en ſervir? Rien moins que cela. Le Métal leur étant plus cher qu'eux-mêmes, ils ſeroient fort fâchez de l'emploier à leurs propres uſages. De quelle utilité leur eſt donc cet amas de pièces? A les contempler, & à les compter. De bonne foi peut-on dire que ces Gens-là joüiſſent d'une vraie volupté? Diſons plûtôt qu'ils ſont les victimes, les eſclaves d'une Imagination ſeduite par le faux Plaiſir. Quelle idée aurons-nous de ces *Harpagons*, qui, par une autre ſorte de vice,

vice, cachent ſoigneuſement un Or dont ils ne profiteront jamais, & qu'ils ne verront peut-être de leurs jours? la crainte qu'on ne leur arrache, qu'on ne leur enlève leur Treſor, les tient dans une inquietude continuelle; ſi bien que ſouvent ils perdent par la peur qu'ils ont eu de perdre. En effet: n'eſt-ce pas une perte réelle, effective, quand, privant de vôtre argent vous, & peut-être tous les Mortels, vous l'enfouiſſez, vous l'enterrez? Cependant, après que vous avez caché bien avant vôtre treſor, comme ſi vous l'aviez mis en lieu de ſureté, & qu'il fût abſolument hors de portée aux Voleurs, vous ſautez de joie. Mais ſuposons que quelqu'un, découvrant, par hazard, ce dépôt confié à la Terre, ſe l'aproprie & l'emporte: vous ſurvivez dix ans à ce vol, & vous l'ignorez; dites-moi, s'il vous plait, pendant ces dix dernieres années que vous aurez vécu depuis le vol de vôtre argent, que vous importoit-il qu'on l'eût laiſſé en ſa place? Aſſurément cela vous étoit égal: & puiſque vôtre poſſeſſion imaginaire ne vous auroit été utile en rien, pendant tout ce tems-là, il étoit fort indifferent à vôtre égard, qu'on prît, ou qu'on ne prît pas le tréſor enterré.

Nos

Nos *Utopiens* font auſſi entrer dans ces voluptez ſi ſottes & ſi ſuperficielles, le plaiſir des jeux de Hazard; plaiſir qu'ils ne conoiſſent que pour en avoir ouï parler, & nullement par experience; & le divertiſſement de la Chaſſe, ſoit pour la Venaiſon, ſoit pour l'Oiſeau. Quel goût, diſent-ils, pouvez-vous ſentir à jetter des Dez ſur un Tablier? D'ailleurs vous l'avez fait tant de fois, que quand il y auroit à cela quelque volupté, l'exercice trop fréquent devroit vous en avoir rebuté. Quelle douceur peut-on ſentir, à entendre japper, aboïer, hurler des chiens? N'eſt-ce pas plûtôt une occupation degoûtante? eſt-ce un ſpectacle plus rejouïſſant de voir un chien pourſuivre un lièvre, que de le voir pourſuivre un autre chien? On y accourt en diligence, ſi c'eſt la courſe qui vous divertit; ſi ce qui vous retient, eſt l'eſperance, l'atente de voir étrangler, de voir déchirer à vos yeux la bête chaſſée: hé! cela devroit plûtôt vous faire compaſſion. Comment, avec un peu de bon naturel, regarder de ſang froid, un maſſacre ſi injuſte & ſi criant? Ce pauvre animal, dont le malheur & la mort vous font tant de plaiſir, eſt foible, il fuit de toute ſa force, il eſt la timi-

timidité même, il eſt innocent; & l'ennemi qui le met en pièces, eſt fort, il eſt feroce, il eſt cruel.

C'eſt pourquoi, nos Inſulaires, trouvant que tout cet exercice eſt indigne des Hommes Libres, ils l'ont renvoïé aux Bouchers, qui, comme je vous ai dit, ſont tous des eſclaves. Ils ont établi chez eux que la Chaſſe ſeroit regardée comme la plus baſſe, la plus vile, enfin, comme la derniere partie de l'Art de tuër, & d'acommoder les bêtes: ils pretendent que les autres parties de cet Art-là ſont & plus utiles, & plus honnêtes: leur raport, diſent-ils, eſt incomparablement plus profitable; & de plus, on n'y tuë les animaux que pour la ſeule néceſſité: au contraire, le Chaſſeur n'a pour but que ſon plaiſir lors qu'il fait étrangler, & déchirer une miſerable petite bête. Une autre raiſon de leur haine pour la Chaſſe, la voici. Ils ſont perſuadez que ce plaiſir de voir ôter la vie par violence, même aux bêtes, vient d'une ame naturellement dure; ou qui, du moins, à force de s'accoûtumer, par l'uſage, à une volupté ſi barbare, contractera, à la fin, des ſentimens de barbarie & de cruauté.

C'eſt, donc, ainſi que ces Peuples ſoûtiennent que la Nature ſeule peut donner le vrai & ſolide plaiſir. Le Commun des Hommes met au nombre des voluptez tout ce que je viens d'articuler, & autres choſes ſemblables, car il y en a une infinité; mais un Philoſophe *Utopien* vous répondroit froidement; il eſt vrai: preſque tous les Mortels admettent ces fauſſes voluptez, & ils en uſent: mais preſque tous les Mortels ſont dans l'erreur. Rien ne mérite le nom de plaiſir que les actions & les mouvemens ſur quoi la Nature a répandu ſa douceur. Vous aurez beau objecter à ce Moraliſte: ces plaiſirs que vous nommez faux, imaginaires, fardez, bâtards, donnez-leur telle épithete que vous jugerez à propos, ces Plaiſirs, dis-je, ne flatent-ils pas, ne chatouillent-ils pas ordinairement les ſens? Ne croïez pas, qu'avec vôtre argument vous le faſſiez demordre de ſon opinion. J'avouë, repliquera-t-il, que cet argument, dont vous parlez, ſemble être l'ouvrage de la Volupté: mais cette douceur ſenſuelle ne vient point de la nature même de la choſe: ce ſont les Hommes qui l'ont produite par la mauvaiſe coutume, & par le déré-

déréglement de l'Imagination. Auſſi la Corruption Humaine eſt-elle cauſe que les Mortels prennent ſouvent l'amer pour le doux: à peu près comme les femmes groſſes, qui, par un goût depravé, trouvent plus de ſaveur dans la poix, & dans le ſuif, que dans le miel le plus delicieux. Cependant, quelque gâté que ſoit le Jugement, ſoit par maladie, ſoit par habitude, comme il ne peut pas changer la nature des choſes, il ne ſauroit, non plus, alterer celle de la Volupté.

Nos *Utopiens* diviſent le vrai Plaiſir en deux Eſpêces differentes: l'une apartient à l'Ame; l'autre concerne le Corps. Suivant leur Philoſophie, la Volupté de l'Ame conſiſte dans l'Entendement, & dans cette douceur qui accompagne toûjours la contemplation & la connoiſſance de la Vérité: ils ajoutent à cela le ſouvenir agreable d'avoir rempli ſes devoirs, d'avoir bien vécu ſelon les Loix Divines & Humaines; & d'être fermement perſuadé d'une vie future, & éternellement bienheureuſe.

Ils diviſent en deux parties la Volupté du Corps. La premiere partie eſt celle qui cauſe dans les ſens une douceur clai-

re, évidente & manifeſte. Cela ſe fait de deux manieres diférentes: l'une par le rétabliſſement des parties que la chaleur qui eſt au dedans de nous a épuiſé, ce qui ſe fait en mangeant & bûvant; enfin, par la vertu de la nourriture & des alimens. L'autre maniere, c'eſt en ſe déchargeant de ce que le Corps a de trop, & du ſuperflu qui l'incommode. Les moiens que la Nature nous fournit pour ce ſoulagement, c'eſt de purger les inteſtins, de donner un cours libre à la veſſie quand elle eſt pleine; de ſe froter & de ſe grater dans les endroits qui demangent. Il ſurvient auſſi, de tems en tems, une autre eſpèce de volupté: celle-là ne remedie point à la neceſſité de nos Membres, ne les ſoulage point dans leurs maux: mais elle ne laiſſe pas de nous émouvoir, de nous attirer à ſoi; & cela, par une je ne ſai quelle force ſecrète, elle ne laiſſe pas de nous chatouiller par un mouvement éclatant: tel eſt, par exemple, le plaiſir que nous prenons à la Muſique.

L'autre genre de plaiſir corporel conſiſte chez les *Utopiens*, dans une telle ſituation des Membres que tout le Corps ſoit tranquile, qu'il n'y ait pas la moindre diviſion entre les parties, qui le compo-

poſent; enfin, qu'il jouïſſe d'une ſanté qu'aucun mal ne vienne interrompre. Car quand la Santé n'eſt nullement traverſée par la douleur, elle réjouït par elle-même; & quoi que l'Ame ne ſoit point touchée, émuë, agitée par les plaiſirs exterieurs, l'Ame n'en eſt pas moins contente. Il eſt vrai que cette bonne & paiſible aſſiète du Corps, ne remuë pas tant les Organes, ne cauſe pas des plaiſirs ſi ſenſibles, que la Volupté fondée ſur les objets du dehors en produit. Les paſſions de bonne chere, d'amour, des richeſſes, des honneurs &c. ces paſſions excitent, piquent l'Ame bien autrement que ne ſait la ſaine diſpoſition du Corps. Cependant pluſieurs Philoſophes mettent le ſouverain plaiſir dans une Santé parfaite; Preſque tous les *Utopiens* avouënt que cette ſanté entiere, complette, eſt une grande volupté, qu'elle eſt comme le fondement & la baze de tous les plaiſirs; elle ſeule, diſent-ils, peut rendre tranquile, calme, & ſouhaitable la condition de la Vie Humaine: ſans la ſanté, tout eſt rude, tout eſt dur, tout eſt difficile en ce Monde-ci; la Maladie répand une amertume generale ſur tous les plaiſirs, & nous empêche d'en goûter aucun qui ſoit pur. Ne ſentir aucune douleur,

ajoutent-ils, c'eſt inſenſibilité, c'eſt engourdiſſement, quand la Santé n'y eſt pas.

Il y a eu autrefois une vive diſpute chez ces Inſulaires ſur cette matiere-là. Quelques-uns de leurs Docteurs Moraliſtes ſoûtenoient que le nom de Plaiſir ne convenoit point à une Santé ſtable & tranquile. Ils alleguoient pour preuve & pour raiſon, que le mot *Volupté* ſignifiant une impreſſion actuelle & preſente ſur les ſens, on ne pouvoit la ſentir que par quelque mouvement exterieur; mais ils ont enfin trouvé ce Dogme-là ridicule, & il y a long-tems qu'il n'a plus de cours, ni de partiſans. Au contraire, tous les *Utopiens*, à quelques-uns près, ſont dans le ſentiment, dans l'opinion, que le *Plaiſir* conſiſte principalement dans la Santé; voici comment ils raiſonnent. Il n'eſt point de maladie ſans ſoufrance & ſans douleur: la Douleur eſt l'ennemie mortelle & implacable de la *Volupté*, de même que la *Douleur* eſt réciproquement l'ennemie mortelle & implacable de la *Santé*: pourquoi donc ne ſeroit-ce pas auſſi un grand plaiſir de ſe porter bien, de poſſeder une ſanté fixe, & exemte de toute incommodité? Selon

eux

eux il importe fort peu que la *Maladie* ſoit la *Douleur*, ou que la *Douleur* ſoit dans la *Maladie*: cela leur paroit le même; & ils trouvent que, nonobſtant cette diſtinction, les effets ſont entierement ſemblables.

Que la *Santé* ſoit elle-même un plaiſir; ou, qu'elle engendre le *plaiſir*, comme le Feu engendre la Chaleur; il faut, neceſſairement, que la balance ſoit égale; & comme ceux qui ſe chauffent ne peuvent pas ne point recevoir la chaleur; auſſi, il eſt impoſſible que ceux qui jouïſſent d'une ſanté ferme & conſtante puiſſent être ſans volupté. De plus, qu'eſt-ce que c'eſt proprement que l'Action de manger? la *Santé*, qui commençoit à s'altérer, combat contre la faim, avec le ſecours de l'aliment qui eſt ſon Compagnon de Guerre: Celui-ci avance peu à peu contre l'Ennemie; il fait de petits progrès; puis aïant recouvré ſa vigueur ordinaire, il inſpire cette joie que nous ſentons en mangeant de bon appetit. La *Santé* donc, cette même *Santé* qui prend plaiſir au Combat, ne ſe rejouïra-t-elle point après avoir remporté la Victoire? Elle ne demandoit, pendant toute la durée du Choc, qu'à recouvrer ſa premie-

re vigueur: elle a eu le bonheur d'accomplir ſon ſouhait: quoi, tomberoit-elle auſſi-tôt dans l'étonnement, dans la ſtupidité? Elle ne conoitra point ſa bonne fortune, elle ne s'en félicitera point?

Sur ce qu'on pourroit opoſer que la Santé n'a point de ſentiment, nos Inſulaires prétendent, que cette opinion-là eſt fort éloignée de la Vérité. Quel homme, diſent-ils, à moins qu'il ne ſoit encore dans le néant, ou parmi les Morts, ne ſent pas, en veillant, qu'il ne ſouffre rien, qu'il eſt en pleine ſanté? Qui peut être aſſez hebeté, aſſez aſſoupi, pour diſconvenir que c'eſt pour lui une grande douceur, un grand agrément de n'être point malade? Or, la *Douceur*, l'*Agrément*, *le Plaiſir*, ne ſont-ce pas des termes ſynonymes, & qui ſignifient la même choſe que la Volupté?

Les *Utopiens* s'attachent donc ſur tout, aux plaiſirs de l'Eſprit. Ils les eſtiment les premieres, les principales voluptez de la Vie; & ne trouvant rien de ſi agréable, rien qui en aproche, c'eſt de quoi ils font le plus de cas. Ils conviennent que la meilleure partie des plaiſirs de l'Ame, conſiſte à pratiquer la Vertu, & à n'avoir

n'avoir rien à ſe reprocher pour la Conſcience. Pour ce qui eſt du plaiſir des ſens, & de la volupté corporelle, la Santé marche à la tête; ils lui donnent la palme & le premier rang: n'en ſoïez point ſurpris: c'eſt, diſent-ils, qu'on ne doit ſuivre le panchant naturel, ſoit à la bonne chere, ſoit à l'amour; ſoit, enfin, à ce qui s'apelle communément *les Plaiſirs de la Vie*; non, il ne faut ſuivre ce panchant que par raport à la *Santé*.

Ces objets flateurs & attirans n'ont point de vertu qui leur ſoit propre; ces actions ſenſuelles ne ſont point agréables par elles-mêmes: ce n'eſt qu'autant qu'elles ſont ſalutaires au Corps, & qu'elles réſiſtent à la maladie qui ſe gliſſe ſecrettement au dedans de la Machine Humaine, & qui peu à peu en déroute les reſſorts. Comme donc, le Sage penſe & raiſonne judicieuſement, lors qu'il aime mieux detourner les maladies que de ſouhaiter la Medecine; de chaſſer la ſouffrance & les douleurs, s'il le peut, que d'apeller à ſon ſoulagement & à ſa conſolation; de même, il vaut mieux que ce genre de plaiſirs ne lui manque pas, que d'être obligé de ſe faire guerir.

Si un homme fait consister son bonheur dans cette espèce de voluptez, c'est une suite nécessaire qu'il tombe d'accord qu'il ne sera enfin monté au plus haut degré de la félicité, que lors qu'aïant toûjours soif, toûjours quelque demangeaison, il passera toute sa vie à manger, à boire, à se grater, & à se froter. Or qui ne voit qu'une telle vie seroit non seulement honteuse, mais même, tout à fait miserable? Il est sûr que ces plaisirs sont les moindres & les plus bas de tous, parce qu'ils sont les moins purs, & qu'ordinairement ils portent avec eux la peine & le chagrin. Si vous y faites bien réfléxion: ces voluptez ne viennent jamais qu'elles ne soient jointes avec les douleurs qui leur sont opposées. Tenons-nous-en à un seul exemple; la faim n'est-elle pas unie avec le plaisir de manger? la partie n'est pas même égale. A proportion la douleur est beaucoup la plus longue: la faim naît avant le plaisir, & ne meurt que quand le plaisir meurt avec elle. La Philosophie *Utopienne* dogmatise donc, & enseigne que, hors le cas de nécessité, on ne doit pas se laisser beaucoup entraîner à ces voluptez étrangéres. Ils ne laissent pas pourtant d'y pren-

prendre plaiſir: ils ont une reconoiſſance pro onde pour la bonté de *Mere Nature*: voiez, s'entre-diſent-ils, comment elle en uſe *maternellement* avec ſes productions, avec ſes Enfans: comme la néceſſité les oblige de recommencer ſouvent les mêmes fonctions naturelles; la Nature les y pouſſe par un charme engageant & flateur.

Combien nôtre vie ſeroit-elle triſte, ennuieuſe, déplorable, s'il nous falloit chaſſer par des poiſons, & par des medecines ameres, les maladies de la faim & de la ſoif, comme nous chaſſons les autres maladies qui nous arrivent plus rarement? Mais nos Inſulaires entretiennent, cultivent volontiers la beauté, les forces, l'agilité, regardant ces qualitez-là comme les propres & agreables preſens de la Nature. Il y a encore d'autres plaiſirs dont ils ſont amateurs: ce ſont ceux qui ſe prennent par les yeux, par le nez & par les oreilles. Ces voluptez, diſent-ils, ſont ſingulieres à l'Homme; lui ſeul eſt capable d'en jouïr. Aucun autre Genre d'Animaux ne contemple la forme, l'étenduë, l'arrangement, l'ordre; enfin, la beauté du Monde. Aucune bête ne ſent les fleurs, les parfums, les matieres

& les compoſitions odoriferantes ; elles n'en connoiſſent point l'agrément ; & leur odorat eſt borné uniquement à diſtinguer leur mangeaille. Les Bêtes ne connoiſſent point les differentes inflexions de la voix ; les diſtances & les raports entre les ſons ; la conſonance & la diſſonance ; ce qui touche, ce qui émeut dans la Muſique, les bêtes n'y ſont ni ſenſibles, ni connoiſſeuſes ; c'eſt un des priviléges de l'Eſpèce Humaine. Auſſi nos *Utopiens* s'attachent-ils à ces plaiſirs-là comme à d'agreables aſſaiſonnemens de la Vie. Mais quelque plaiſir qu'ils ſe donnent, ils prennent bien garde que la moindre volupté ne nuiſe à la plus grande ; que le plaiſir n'ait des ſuites facheuſes, & qu'il ne produiſe la douleur, ce qu'ils croient arriver neceſſairement dès que la volupté n'eſt pas honnête.

Nos *Utopiens* exigent beaucoup de reconnoiſſance pour la Nature ; vous l'allez voir par l'induction ſuivante : ils diſent : Mépriſer la beauté du viſage, affoiblir ſes forces ; tourner ſon agilité en pareſſe, épuiſer ſon corps par le jeûne & par l'abſtinence ; faire violence à ſa Santé ; enfin, rejetter les autres faveurs de la Nature, c'eſt être ingrat envers nôtre

tre Mere Commune. Quand on néglige ſes propres commoditez pour procurer le bonheur des autres, & pour contribuër au Bien Public, dans l'eſperance que Dieu tiendra compte de ce ſacrifice, & qu'il récompenſera cette peine-là par une plus grande volupté? A la bonne heure. Mais ſe faire du mal pour une ombre, pour un phantôme de Vertu ſans que cela ſoit utile à perſonne; mais ſeulement pour s'accoutumer d'avance à la mauvaiſe fortune, à une adverſité qui n'arrivera peut-être jamais? C'eſt-là, diſent-ils, la plus grande des folies: pour prendre de tels ſentimens, il faut être né dur, cruel à ſoi-même; il faut être d'une lâche méconnoiſſance envers la Nature. Ne diroit-on pas que ces Philoſophes auſteres, comme s'ils dédaignoient d'avoir obligation à l'Auteur de leur Etre, renoncent à tous ſes bienfaits?

Voila donc, les principes & les ſentimens de ces Peuples fortunez, touchant la Vertu, & la Volupté. Ils croient qu'à moins d'une Révélation Divine; qu'à moins qu'une Religion envoïée du Ciel, n'inſpire à l'Homme quelque choſe de plus élévé, de plus ſaint; enfin, quelque choſe de ſurnaturel, l'Homme ne

ſauroit decouvrir, ni chercher à la ſeule lumiere de ſa Raiſon, une Félicité plus vraïe, ni plus ſolide. Nous ne devons point nous arrêter ici à diſcuter, à aprofondir leur Opinion ſur ce grand & important ſujet. Le tems ne le permet pas; & d'ailleurs, la choſe n'eſt pas neceſſaire. J'ai entrepris de vous raporter fidélement les Mœurs, les Coutumes, les Uſages, les Spéculations des *Utopiens*: Mais mon but n'a pas été de défendre ces Inſulaires, ni d'être leur Avocat en tout cela. Je me contenterai de vous déclarer naïvement ce point-ci: quoi qu'il en puiſſe être de leurs Dogmes & de leurs Maximes, je ſuis fermement perſuadé, qu'il n'y a point eu ſur la Terre de Societé Humaine ſi bien réglée, point de Peuple ſi rare, point de Republique ſi heureuſe.

Les *Utopiens* ſont d'une Corpulence legere, agile, & vigoureuſe: ils ont plus de force que leur taille, qui n'eſt ni grande ni petite, mais mediocre, n'en promet. Leur terroir n'eſt pas toûjours fertile, & ils ne reſpirent pas un air tout-à-fait ſain: mais ils opoſent à ces inconveniens deux moïens efficaces: l'un eſt la ſobrieté, la frugalité, la temperance de bouche & de table: l'autre, l'adreſſe, l'induſtrie, &

& le travail aſſidu dans l'Agriculture. Par le bon regime de vivre ils ſe preſervent des mauvais effets que les exhalaiſons & les influences de l'Air pourroient cauſer pour la Santé; & par leur induſtrie, ils previennent la ſterilité de la terre & le peu de raport dans les Campagnes. Enfin, il n'y a point de Païs au Monde ſi fructifiant, ſi fécond en beſtiaux; il n'y a point d'hommes moins ſujets à être malades, ni qui vivent plus longtems. Non ſeulement, donc, vous verriez en *Utopie* une prompte & active diligence à réparer par art & par artifice un fond naturellement ingrat, ce que font auſſi nos Laboureurs: mais vous y trouveriez encore; ici, une forêt abatue, les arbres arrachez & déracinez; là, un autre bois planté; & le tout par les mains du Peuple. Ce dernier travail ne concerne point la fécondité ni l'abondance; on n'y a égard qu'à la commodité des Voitures: ils s'apliquent à mettre le bois le plus près qu'ils peuvent de la Mer, des Rivieres, & des Villes; car, diſent-ils, on a bien moins de peine à tranſporter de loin par terre, les fruits de la Moiſſon & les Vivres, qu'une matiere auſſi peſante, & d'un transport auſſi difficile que l'eſt le bois.

Nos

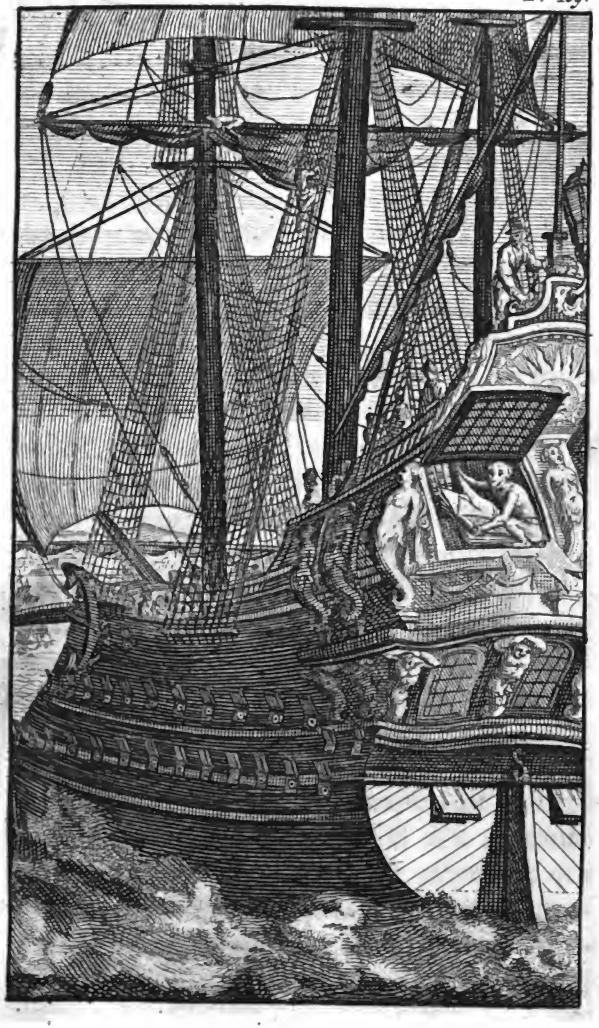
Nos Insulaires sont une Nation aisée, plaisante, ingenieuse ; elle aime la douceur du repos : mais quand, pour l'utilité commune, il faut essuïer la fatigue des travaux du Corps, ces Peuples souffrent cela avec assez de courage & de patience. Hors la raison de necessité, ils n'ont nul panchant pour les exercices grossiers & pour la Mechanique. Mais quant à l'étude, à la meditation, au travail de l'esprit, ils y sont insatigables. Nous ne débutames point par leur faire connoître les Auteurs *Latins*, prevoïant bien qu'il n'y auroit que les Histoires & les Poësies qui seroient de leur goût : mais quand nous leur eûmes parlé du Savoir des belles Lettres, & de la Philosophie des *Grecs*, c'étoit une chose admirable de voir avec quelles instances, avec quel empressement, ils demandoient nôtre secours, & nôtre interprétation pour être instruits de cette matiere-là. Voulant bien aquiescer à leur priere, nous nous mîmes à lire. A parler franchement, nous le fîmes plutôt, de peur qu'ils ne s'imaginassent que nous ne voulions pas prendre cette peine-là, que dans l'esperance d'en tirer aucun fruit, ni de les mettre dans le goût de cette Lecture & de

de cette Etude. Mais quand nous eumes continué un peu de tems, ils marquerent tant de diligence, tant d'activité, tant d'aplication, que nous conçûmes aiſément que nous ſemions en bonne terre, & que nous ne perdrions point le fruit de nôtre travail. Quand ils conurent la Langue *Grèque*; auſſi-tôt, ils imiterent facilement la forme des lettres & des caracteres; ils prononçoient les mots ſans heſiter; ils ſe les mettoient ſans la moindre difficulté dans la memoire; ils récitoient tout avec tant d'exactitude & de fidelité, que nous regardions cela comme une eſpèce de prodige & de miracle. Il eſt vrai que la plûpart d'entre eux, non ſeulement ſe portoient avec ardeur à cette étude-là par inclination, mais que le Sénat les y avoit obligé par un Arrêt Juridique: tous étoient les Génies les plus diſtinguez de l'Ecole; tous d'un âge mûr, & le plus propre à la fine juſteſſe du Diſcernement.

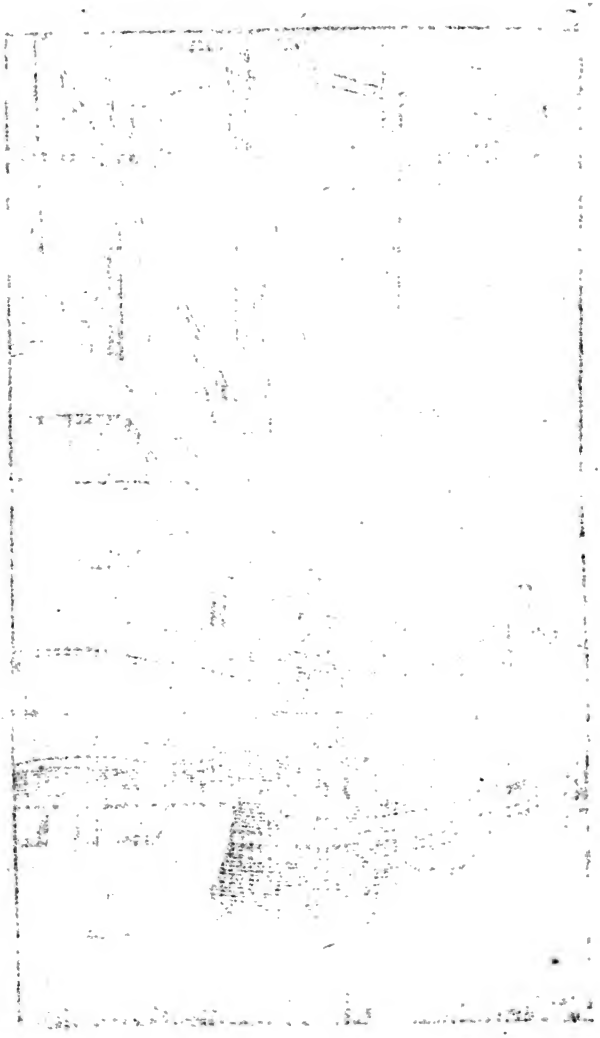
Ainſi, en moins de trois ans, les *Utopiens* attraperent, & poſſederent le *Grec* dans toute la perfection. Ils liſoient couramment tous les bons Auteurs, & les entendoient, à moins que les fautes d'écriture, de Copiſte, ou d'impreſſion ne les arrêtaſſent. Autant que jé puis le conjectu-

jecturer, ils firent ces rapides progrès dans la Langue *Grèque*, parce qu'elle ne leur étoit pas tout-à-fait étrangere. J'ai dans l'esprit que cette Nation, trois & quatre fois heureuse, tire son origine de la *Grece*. J'avouë que sa Langue est presque toute *Persienne*: neanmoins, dans les noms des Villes & des Magistrats, on y aperçoit encore quelques traces, quelques vestiges de la Langue *Grèque*.

A ma quatrième Navigation, j'avois embarqué, au lieu de marchandises, un assez joli balot de livres; car j'avois plus envie de ne revenir jamais que de hâter mon retour; & même j'avois résolu de ne revoir jamais un Monde aussi gâté, aussi corrompu, aussi pervers que celui-ci. Aïant eu le malheur de ne pas tenir assez ferme dans un si bon dessein, je laissai, en partant, à nos Insulaires ma petite Bibliothèque ambulante: vous plait-il en ouïr le Catalogue? Presque tous les Ouvrages de *Platon*: plusieurs Oeuvres d'*Aristote*: *Theophraste* sur les plantes; mais déchiré en beaucoup d'endroits, à quoi je ne puis penser sans douleur. Etant sur Mer, j'avois malheureusement oublié de serrer mon *Theophraste*: un Singe à queuë, trouva ce volume sous sa patte; & ne pou-



Digitized by Google



Digitized by Google

pouvant en faire uſage des yeux, encore moins de la tête, il ſe fit un jeu d'arracher, de côté & d'autre, les feuillets; & de les mettre en fragmens.

De ceux qui ont écrit ſur la Grammaire, ils n'ont que le ſeul *Laſcaris*; car je n'avois point porté *Theodore* avec moi, & je n'avois pour Dictionnaires qu'*Heſychius* & *Dioſcoride*. Les *Utopiens* priſent extrémement le grave & judicieux *Plutarque*: mais ils ſont épris de l'enjoûment & des graces de *Lucien*. Les Poëtes *Grecs* que j'ai laiſſé à nos Inſulaires, ſont *Ariſtophane*, *Homere*, *Euripide*, & *Sophocle* avec les petits caracteres d'*Aldus*. Pour Hiſtoriens, *Thucydide*, *Herodote*, & *Herodien*. Ils ne ſont pas même privez des livres de Medecine. *Tricius Apinas*, mon Compagnon de voïage, avoit aporté avec lui quelques petits Ouvrages d'*Hippocrate*, & la *Microtechne* de *Galien*: ces livres ſont chez eux en grande eſtime. Quoi qu'il n'y ait pas de Païs où l'Art de guerir le Corps Humain ſoit moins neceſſaire qu'en *Utopie*, il n'y a pourtant point de Nation qui le reſpecte, qui l'honore davantage. Ces Inſulaires comptent la connoiſſance de cet Art-là, quoique fondé uniquement ſur la conjecture, ſur

ſur des principes équivoques, ils la comptent entre les plus belles & les plus utiles parties de la Science naturelle. Or, quand, par le ſecours, & à la luëur de la Philoſophie, ils fouillent dans l'interieur de la Nature, ils tâchent de découvrir ſes Secrets, il leur ſemble que non ſeulement ils tirent un plaiſir inconcevable d'une telle contemplation; mais même que l'Etre Souverain, que celui qui, par la ſeule vertu de ſa parole, a tourné le Néant en réalité; enfin que la premiere cauſe prend plaiſir à leur contemplation, & les en récompenſera dans cette vie-ci ou dans l'autre. Jugeant de Dieu, comme des autres Artiſans, ils croient que l'Auteur de l'Univers a formé cette vaſte & immenſe Machine, pour la donner en ſpectacle à l'Homme, ſeule Créature qu'il ait fait capable de réfléchir ſur ce grand & bel Ouvrage. Donc, concluënt-ils, Dieu aime, chérit, récompenſe les Hommes bien attentifs à regarder, à conſiderer, à admirer ce qu'il a produit par ſa Toute-puiſſance, & qu'il dirige par ſa Sageſſe & par ſa bonté. Au contraire, Dieu traite en bête ſans entendement & ſans réflexion, un homme, qui, ſe mettant peu en peine

de

de l'ordre, de la beauté, de l'arrangement, des cauſes, des effets de la Nature, fait en ſtupide & en ſouche ſon voïage mortel ſur la ſurface de nôtre Globe.

Les *Utopiens* donc s'exerçant continuellement à l'étude, vous ne ſauriez vous imaginer combien ils ont aquis de facilité pour l'invention des Arts qui abrégent la peine, & qui contribuent à rendre la Vie commode & agréable. Ils nous ont obligation de deux belles découvertes, la fabrique du Papier, & l'Imprimerie. Ce n'eſt pourtant, pas à nous ſeuls qu'ils en ſont redevables; ils ont auſſi contribué d'une bonne partie à ſe procurer ces Utilitez-là. Nous leur montrames dans ces livres que je viens de nommer, le Papier & les caracteres imprimez par nôtre *Alde*: nous leur aprîmes de quelle matiere ſe fait le Papier, & comment on avoit découvert le bel Art de l'Impreſſion. Nous ne pouvions pas leur expliquer clairement ces deux Inventions; aucun de nôtre troupe n'étoit inſtruit à fond ni de l'une ni de l'autre. Cependant les *Utopiens* tout en nous écoutant, pénétrerent finement les deux Arts; & au lieu qu'auparavant, ils n'écri-

crivoient que ſur des peaux, que ſur des écorces, & principalement, ſur celle d'un arbriſſeau nommé *papyrus*, ils eſſaïerent la façon du Papier, & l'Art de l'Impreſſion. D abord, ils eurent un peu de peine; le ſuccès ne répondoit point aſſez au courage & à la bonne volonté: mais à force de recommencer la tentative, ils attraperent en peu de tems les deux Arts; & ils y reüſſirent ſi bien, qu'il ne leur manque que les Manuſcrits, que les Exemplaires des Auteurs *Grecs* pour avoir en abondance des livres imprimez. Ils n'ont point à preſent d'autres livres que ceux que je leur ai laiſſé: mais ces Ouvrages ont été tant de fois rimprimez en *Utopie*; on en a fait tant & tant d'Editions, que mes livres s'y ſont multipliez en pluſieurs milliers d'Exemplaires.

Tous ceux qui voïagent dans cette Ile-là par un motif de curioſité, & pour connoître le Païs & les Habitans, pourvû qu'ils ſe ſoient rendus eſtimables par de longs Voïages, & par la connoiſſance de pluſieurs Contrées, on les reçoit très-bien; & ce fut par cet endroit-là que ces Inſulaires nous firent un bon accueil; car ils ſe font un grand plaiſir d'entendre ce qui ſe paſſe chez les autres Nations.

Au

Au reſte, on vient rarement chez eux pour le Commerce & pour y trafiquer. Que pourroit-on y aporter? du fer: pour l'or & l'argent, comme les *Utopiens* en font moins de cas que de la terre, on ſeroit contraint de remporter ces précieux Métaux. De plus, touchant les marchandiſes, qu'on pourroit tirer de leur Ile, ils trouvent plus à propos de les tranſporter eux-mêmes chez les Etrangers, que de les laiſſer venir dans le Païs pour acheter ce qu'il y a de trop. Ils ont deux raiſons là-deſſus: l'une, que par une telle coutume, ils ont occaſion de mieux conoitre les Peuples éloignez: l'autre, qu'ils entretiennent par là, qu'ils perfectionnent même leur habileté dans l'Art admirable de la Navigation.

DES ESCLAVES D'UTOPIE.

NOs Inſulaires ne traitent point en Eſclaves ceux qu'on a pris à la Guerre, à moins qu'ils ne l'aïent faite eux-mêmes: les enfans des Eſclaves n'heritent point, des chaines & des fers de leurs peres: tous les Eſclaves dont on pourroit ſe ſaiſir chez les autres Nations deviennent libres. Sur qui donc

tombe la ſervitude? ſur le Crime, ſur la Sceleratteſſe, ſur le Forfait puniſſable du dernier ſuplice. Il importe fort peu que le Criminel ait commis la mauvaiſe action dans l'Ile, ou en quelque Ville étrangere: Les *Utopiens* châtient les Scélérats dès qu'ils ſont en leur pouvoir; & même les Etrangers qu'ils puniſſent par l'eſclavage font le plus grand nombre. On va les chercher; & après les avoir achetez, quelquefois à fort bas prix; le plus ſouvent même, les obtenant pour rien, ils les tranſportent chez eux.

Non ſeulement on attache à un travail continuel ces divers genres d'eſclaves; mais on les tient auſſi à la chaîne. On traite beaucoup plus rigoureuſement les Compatriotes; & les *Utopiens* alléguent ſur ce ſujet-là, pour juſtifier leur conduite partiale, une raiſon de morale très-ſenſée & très-édifiante. Quoi, s'écrient-ils, des hommes qui ont eu une ſi belle éducation, & à qui on n'a rien épargné pour leur inſpirer, pour leur faire ſucer avec le lait, l'amour de la Vertu, les hommes-là ont pris un mauvais cœur; ils n'ont pu ſe défendre contre les noirs attraits de la Scélérateſſe; enfin, aïant bû toute honte, aiant ſecoüé la crainte

de

de Dieu, ils ont agi en déterminez, en deſeſperez? On ne peut, concluent-ils, on ne peut uſer de trop de rigueur envers ces miſerables-là; on ne ſauroit aſſez les faire ſervir d'exemple.

Ils ont encore une autre eſpèce d'Eſclaves: ce ſont des valets qui, étant emploïez chez les autres Peuples aux uſages les plus bas & les plus pénibles d'une Maiſon; d'ailleurs, laborieux, & pourtant pauvres, viennent, de leur bon gré, en *Utopie*, pour y offrir leurs ſervices. Ces étrangers ſont les bien-venus; on les traite avec douceur, avec honnêteté; il eſt vrai qu'on les fait travailler un peu plus que les autres, parce qu'ils ſont endurcis à la fatigue. A cela près ils n'ont pas beaucoup moins de part à l'Humanité Nationale & Commune que les Citoïens: on ne les retient point par force, on ne les renvoïe jamais à vuide.

Les *Utopiens*, comme je croi vous l'avoir dit, ſoignent les malades avec beaucoup de zèle, d'affection & de charité; ils n'ômettent rien pour leur procurer la convaleſcence, & un parfait retour de ſanté, ſoit par le ſecours de la Medecine, ſoit par l'obſervation d'un bon régime. Pour ceux qui ſont ataquez d'un

mal incurable, ces rares & ſinguliers Humains leur donnent toute la conſolation imaginable: Ils ſe mettent auprès d'eux; ils cauſent avec eux; ils les encouragent; enfin, ils leur donnent tout ce qui peut les ſoulager. Si la maladie eſt non ſeulement irremediable, mais auſſi violente, cauſant, preſque continuellement, des ſoufrances aigues, des douleurs dechirantes: alors les Prêtres & les Magiſtrats ſont au Malade cette exhortation: Nôtre Ami; Nôtre Frere: puis qu'il n'y a nulle eſperance, & que vous n'êtes plus propre aux fonctions de la Vie; qu'au contraire, en reculant vôtre mort, vous êtes à charge à vous & aux autres: ſuivez nôtre conſeil; ne vous opiniâtrez point à nourrir chez Vous cette peſte, cette maladie contagieuſe; & puis que la Vie n'eſt plus pour vous qu'une peine horrible, qu'un tourment ſans relâche, avancez, hâtez courageuſement vôtre dernier Jour. Apuïé d'une bonne eſperance, faites réfléxion que vous paſſerez de ce Monde-ci chez les Morts, comme un homme delivré du cachot & de la torture. Si vous êtes aſſez foible pour ne pouvoir vaincre l'impreſſion de la Nature; ſi vous répugnez trop à vous tirer

du

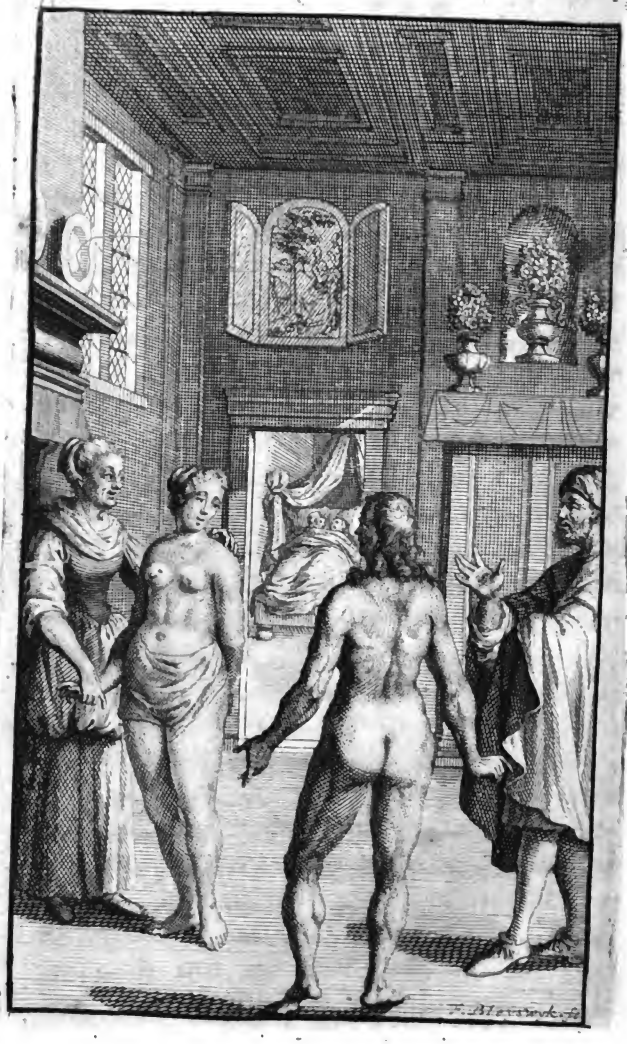
du nombre des Mortels, ſouffrez, au moins, que quelque autre vous rende ce bon office. Privé, generalement, & pour jamais, de toutes les douceurs de la Vie, c'eſt vous tirer d'un cruel ſuplice, que de vous donner la mort: pouvez-vous trouver un meilleur ami? Vous lui aurez plus d'obligation qu'à ceux qui vous ont engendré. Vos parens, qui ne viſoient qu'à ſe contenter, vous ont expoſé, avant de vous conoitre, aux peines afreuſes que vous endurez: mais celui qui, de vôtre conſentement, vous déchargera de la Vie, il vous affectione, il vous chérit, il compatit à vôtre malheur; & il ne cherche qu'à vous faire entrer dans *le Repos Eternel.* Vous ne ſauriez donc agir plus ſagement qu'en donnant vous-même ouverture & paſſage à vôtre ame, ou qu'en priant quelque bon Citoïen de ſupléer à vôtre peu de courage. D'ailleurs, ce ſont les Prêtres, ces Ambaſſadeurs, ces Miniſtres, ces ſacrez Interpretes de la Divinité, oui, ce ſont eux-mêmes, qui vous excitent à procurer vôtre delivrance; la pieté donc, la ſainteté, la Religion ne vous obligent-elles pas à les croire, & à ceder à la force de leurs raiſonnemens? Les Malades,

qui ont le bonheur de ſe laiſſer perſuader, ſe font mourir par une abſtinence volontaire; ou prenant un ſoporatif mortel, ils partent ſans aucun ſentiment. Mais on ne contraint perſonne à ceſſer de vivre, on ne donne jamais la mort à ces Malades deſeſperez, & toûjours ſouffrans: tant s'en faut: on ne diminuë rien des ſoins qu'on a pris pour eux, on les aſſiſte juſqu'au dernier ſoupir; ces Peuples étant perſuadez que, de cette maniere-là, le Malade meurt honorablement. Si quelcun, ennuïé de la Vie, ou par deſeſpoir, ſe ſepare des Vivans & ſe tuë; cenſé indigne de la terre, du feu, & des honneurs de la ſepulture, on le jette, comme un infame, dans quelque Marais.

Paſſons aux Mariages des *Utopiens*. Il n'eſt point permis d'entrer dans le lien de la Generation, autrement d'épouſer, qu'à dixhuit ans pour la Fille; & qu'à vingt-deux, pour le Garçon. Si les Accordez, par un tranſport de tendreſſe mutuelle, ont ſuccombé à l'impatience amoureuſe & ont prévenu l'*Action Conjugale*, on leur fait une rude cenſure: on leur défend même abſolument de ſe marier; & ces pauvres Amans n'oſeroient

le

Digitized by Google



Digitized by Google

le faire; ils brûlent à petit feu, chacun de leur côté, à moins que le Prince ne faſſe grace, & ne diſpenſe de la Loi. Mais le Pere & la Mere de famille chez qui le *délit*, la fornication, le larcin amoureux a été commis, ont à eſſüier une grande infamie, pour n'avoir pas veillé aſſez exactement ſur l'honneur de la fille ou du garçon, & ſur le leur propre. Pourquoi, à vôtre avis, puniſſent-ils ſi ſévérement une choſe, un écart qui ne paſſe chez nous que pour une legére foibleſſe, que pour une *peccadille*? Voici ſur quoi ils ſe fondent. Le Mariage, diſent-ils, eſt un étrange & bizarre engagement: il faut y paſſer ſes jours avec une prétenduë Moitié qui, trop ſouvent, eſt un terrible antagoniſte; il faut ſouffrir & partager enſemble tous les chagrins, toutes les traverſes qui ſurviennent dans le *Ménage*. On ne ſauroit donc prendre trop de précautions pour empêcher que l'Amour Nuptial ſe ralentiſſe, & ne s'éteigne; ſur tout, ce flambeau brûlant ordinairement d'une flamme de paille. Or quelle meilleure meſure, pour obvier à cet inconvenient-là, que d'éloigner, autant que cela ſe peut, les ſourdes & ſecrettes pratiques de *Vénus*; que de défendre,

que d'interdire tout Commerce *generatif*, excepté celui d'une *Conjonction* legitime?

Au reſte, voïez un peu comment l'Opinion fait tout chez les Mortels: quand il eſt queſtion d'épouſer; les *Utopiens* ont une coutume qui paſſeroit chez nous pour déraiſonnable, pour ridicule, pour malhonnête; & laquelle, néanmoins, ils obſervent avec beaucoup de ſerieux & de gravité. Nos Inſulaires ne ſavent ce que c'eſt que de ſe marier au hazard quant au corps. Une *prude* & vénérable Matrone fait voir à l'Amant ſa Maitreſſe, en pure nature, c'eſt-à-dire, toute nuë; & réciproquement, un homme de bonnes mœurs, un homme de probité, montre à la fille, ou à la veuve *l'étalage viril*; il lui ôte la chemiſe, & le lui preſente à contempler, à examiner depuis la tête juſqu'aux piés. Nous ne pouvions garder nôtre ſerieux en aprenant ce beau Spectacle *du Paradis terreſtre* avant l'inconcevable chute *du Pere Adam*: nous ne pûmes, même, nous empêcher de leur dire que cet uſage-là étoit ſot & impertinent. Mais Dieu ſait comment nous fumes relancez: les *Utopiens* ne pouvoient admirer aſſez la folie de toutes les autres Nations. Quoi, diſoient-ils, pour

pour acheter un bidet *de quatre-vingt sous*, vous prenez de grandes précautions? Quoique cette petite bête ſoit preſque tout à découvert, vous ne laiſſez point de vouloir la connoître mieux. On fait deſſeller, debrider le cheval: on en examine ſoigneuſement les piés, les jambes, la croupe, les yeux, la tête, l'encôlure; enfin, on le regarde par tout; tant on a peur d'être pris pour dupe, tant on craint que l'animal n'ait quelque ulcere, quelque défaut caché. A combien plus forte raiſon devez-vous être attentif au choix que vous faites d'une femme? De cette alliance, de cet aſſemblage-là dépend le plaiſir ou le dégoût pendant toute vôtre vie. Si vous vous joignez à un corps que la Nature ait formé en mauvaiſe humeur; un corps qui ait des difformitez ſecrettes, vous avez mal échu; vous voila malheureux le reſte de vos jours. Cependant, parmi vous l'Homme & la Femme, le Mâle & la Fémelle s'uniſſent à l'avanture. On ſe prend l'un l'autre à tout riſque: le corps couvert, bien & dûment caché par l'habit; enfin, on ne ſe voit que le viſage; on ne ſe connoit que de la longueur d'u-

ne main; hé, qu'eſt ce que c'eſt que cela, je vous prie, pour la fonction conjugale?

On ne ſe marie point pour s'en tenir au raport, à la conformité des humeurs: les Philoſophes même, ne ſont pas fâchez que leurs Femmes aient, en corps & en beauté, quelque choſe de plus que les bonnes qualitez de l'Ame. Ne peut-il pas arriver, n'arrive-t-il pas ſouvent que le mari trouvant ſur ſa nouvelle Epouſe des défauts qu'elle cachoit ſous un habit, peut-être éclatant & magnifique, s'en dégoûte pour jamais, & qu'il a horreur de l'aprocher *conjugalement*? Cependant, point d'autre remede que la patience; il n'eſt pas permis de ſe ſéparer. Si, après les nôces, cette facheuſe & mortifiante découverte ſurvient à l'une des Parties, toutes les deux n'ont point d'autre parti à prendre que de ſouffrir, & que de s'accommoder au Sort. N'eſt-il donc pas juſte que les Loix ſe mêlent de cette affaire-là, & qu'elles fourniſſent un moïen infaillible pour n'être pas trompé ſur une choſe de cette importance? On devoit pourvoir avec d'autant plus de ſoin à cet inconvenient-là, que la *Polygamie* eſt ſévérement défenduë dans nôtre Ile: chacun y

à ſa chacune ; & à moins d'adultère ou de mœurs aſſez mauvaiſes pour ne pouvoir être ſuportées, le mariage ne ſe rompt ordinairement que par la mort ; c'eſt preſque toujours cette grande *Défaiſeuſe* qui dénouë le meilleur, ou le plus dur de tous les liens.

Quand les *Conjoints* ſont dans le cas de pouvoir être légitimement ſéparez, le Senat le leur permet par un Acte Juridique. Les voila donc *deſacouplez* & libres : mais à condition que la Partie coupable & condamnée paſſera le reſte de ſes jours dans l'infamie, & dans le célibat. Mais répudier une femme dont la conduite eſt irréprochable ; la répudier, dis-je, par la ſeule raiſon qu'il lui eſt ſurvenu quelque infirmité corporelle ? C'eſt ce qui ne ſe permet jamais chez nos *Utopiens*. Ces Peuples croïent avec une raiſon, avec un bon ſens qu'on ne ſauroit trop priſer, que c'eſt une vraïe & déteſtable barbarie d'abandonner quelcun lors qu'il eſt dans la plus grande ſoufrance, lors qu'il a le plus beſoin de conſolation. La Vieilleſſe eſt la mére trop féconde des infirmitez ; elle-même eſt une maladie : hé quoi ! cette vieilleſſe vous fera parjure ? Vous repudierez vôtre femme ; vous quiterez vôtre mari, parce que la neige &

la glace de l'âge la met, ou le met dans une certaine impuiſſance? N'avez-vous pas de honte? C'eſt alors, pour peu que vous aïez d'honneur, d'humanité, de tendreſſe conjugale, c'eſt alors que la foi promiſe devroit ſe rafermir.

Cependant il arrive quelquefois en *Utopie*, que les Maris & les Femmes, ſe trouvant d'une humeur abſolument incompatible, cherchent, l'un & l'autre, quelcun, ou quelcune, avec qui ils eſperent vivre plus agreablement. En ce cas-là les Epoux ſe ſéparent d'un conſentement mutuel, & convolent à de ſecondes Nôces. N'allez, pourtant, pas vous imaginer que cela ſe faſſe ſans autorité de Magiſtrature. Les Sénateurs s'informent exactement du Fait: ils emploïent même à la recherche leurs femmes, comme fines connoiſſeuſes en cette matiere-là; & après avoir connu clairement que l'union des *Complaignans* eſt un enfer, & que le Mariage ne peut pas raiſonnablement ſubſiſter, le Sénat prononce la ſentence de Divorce. Ce n'eſt, pourtant, qu'à l'extremité, qu'on en vient-là: Nos Inſulaires, Nation fort pénetrante, n'ignorent pas que c'eſt un mauvais moïen pour faire régner l'amour dans le Mariage, de faire eſperer qu'on peut ſe démarier. Les

Les corrupteurs, les violateurs du Mariage ſont punis d'une ſervitude très-dure; & celui, ou celle qui a reçû l'affront peut ſe remarier à qui bon lui ſemble. Si ni l'un ni l'autre ne vivoient dans la Continence, dans le célibat, la perſonne offenſée, rompant avec ſa partie adultére, eſt en droit de prendre celui, ou celle qui a fait le *Cocuage*, s'ils ſont à ſon gré; ou de choiſir un autre parti. Si le Mari, ou la Femme, pour qui on a perdu la Foi Conjugale, perſiſte à vouloir aimer ſon indigne, ſon infidèle Moitié, ils peuvent encore vivre enſemble ſous la Loi du Mariage; à condition, neanmoins, que la Partie innocente ſe réſoudra à ſuivre la Partie adultère, & condamnée aux travaux à cauſe de ſon crime: il arrive, même quelquefois, que le Prince, touché de compaſſion par le repentir ſincere & amer de la Moitié coupable; & par les ſoins officieux, aſſidus de la Moitié innocente, leur fait grace, leur rend la liberté, les remet au nombre & dans la condition des autres Citoïens. Mais une rechute dans l'Adultère eſt punie de mort ſans miſericorde. Avouez-moi, Meſſieurs mes deux Amis, que nôtre uſage eſt bien différent, tant dans les Cours des Monarques, que chez les Particuliers! Il

Il n'y a point de ſuplice reglé pour la punition des autres crimes. Le Sénat en ordonne ſelon qu'ils ſont plus ou moins grans, plus ou moins énormes. Les Maris ſont en droit de châtier leurs femmes; les péres & les méres, leurs enfans; à moins que l'action ne ſoit ſi noire, ſi criante, qu'il faille neceſſairement faire un exemple public. Mais preſque toûjours on punit en *Utopie* les forfaits même les plus horribles, on les punit, dis-je, par la peine de l'eſclavage. Ces Inſulaires croïent; & ſelon mon ſens, ils croïent fort juſte, que cette punition, par la ſervitude, n'eſt pas moins rigoureuſe aux ſcélerats que la mort, & qu'elle eſt plus utile à la République. Quel bien, quel profit aporte dans une Societé Humaine l'Art afreux des Bourreaux? Ce ſont autant de Citoïens de moins, qui par repentir, ou par force, auroient pu rendre ſervice à leurs compatriotes. Car enfin, un homme bien vivant & bien travaillant, eſt beaucoup plus utile à nôtre Eſpèce qu'un cadavre: ces miſerables eſclaves, étant expoſez tous les jours à la vûë des Paſſans, font bien une autre impreſſion de crainte & de terreur contre le crime, que quand la mort & le tems les ont fait diſparoître. Si ces

eſcla-

eſclaves, ainſi doucement & humainement traitez, ſe révoltent: s'ils ſe ſoulevent contre le travail, alors on les tuë, on les maſſacre comme des bêtes feroces, & indomtables, ſoit par la priſon, ſoit par les fers. Mais pour ceux qui, avec une patience courageuſe, ſuportent tranquilement leur déplorable condition, ils ont toûjours l'eſperance d'être rétablis. Lorſque ces Malheureux, ſuccombant ſous la fatigue de ces longs & pénibles Ouvrages, paroiſſent touchez d'un vrai repentir; quand ils font voir que le crime leur déplait beaucoup plus que le châtiment; quelquefois par la prérogative du Prince, quelquefois auſſi par la voix du Peuple, on adoucit leur ſervitude, ou, on les remet en pleine Liberté.

Avoir ſollicité femme ou fille à donner la derniere faveur, c'eſt comme ſi on avoit commis le viol, la fornication, ou l'adultère. Chez les *Utopiens*, en tout genre de crimes, la volonté déterminée au mal, & les efforts pour y reüſſir, ſont réputez pour le Fait. Eſt-il juſte, diſent-ils, que celui qui n'a point commis un crime à cauſe qu'il n'a pû venir à bout de ſon deſſein, eſt-il juſte qu'on lui pardonne ſa ſcelerateſſe, parce que l'execution n'a pas été poſſible? Ces

Ces Peuples aiment beaucoup les fous & les boufons. C'eſt une grande honte de leur faire la moindre inſulte, tant les *Utopiens* ſont éloignez d'empêcher qu'on ne ſe faſſe de la Folie un ſujet de divertiſſement. Ils croïent que c'eſt être privé de raiſonnement & de reflexion. Quand ils voïent un Citoïen aſſez ſombre, aſſez grave, aſſez auſtère pour ne prendre aucun plaiſir aux actions, ni aux paroles d'un foû, ils ſe gardent bien de le lui confier, ni de le mettre ſous ſa protection : ils craindroient qu'un boufon, qui n'eſt propre qu'à ſervir d'amuſement, ne cauſant point de joïe à ce ſévére *Caton*, il ne le négligeât, qu'il n'en prît aucun ſoin.

Il n'eſt point du tout honnête en *Utopie* de railler la laideur, ni la mutilation. Les Citoïens, loin de rire des défauts corporels de quelcun, ſe moquent du moqueur; &, en gens de bon ſens, ils ne ſauroient concevoir qu'on puiſſe plaiſanter ſur un travers de Nature, lequel étoit inévitable : une telle *turlupinade* paſſe chez eux pour folie. Comme ils croïent qu'il y a de la négligence & de la pareſſe à ne point cultiver la Beauté Naturelle, ils regardent, au contraire, comme une coû-

coûtume infame, de ſe faire le teint brillant, de ſe mettre le blanc & le rouge ſur les jouës, de ſe farder enfin, & d'emploïer tous ces differens artifices que nos Dames ſavent ſi bien mettre en œuvre pour paroître belles & bien faites. Nos *Utopiens* connoiſſent, par expérience, que ce qui ſerre le mieux le ſacré Nœud du Mariage, ce n'eſt point la beauté de la femme ; c'eſt ſa probité, c'eſt ſa bonne conduite, & le reſpect qu'elle porte à ſon Mari. Quelques-uns ſe laiſſant ſéduire à l'éclat de deux beaux yeux, n'épouſent que la jeune, que l'aimable, que la toute charmante Perſonne : Mais que ces Meſſieurs les Epoux amoureux aïent eu, pour Lot, une femme, ſans vertu, ſans honneur, ſans complaiſance ? Les parties ſouffrent comme deux ames damnées, ou la bonne Déeſſe, nommée *Divorce*, vient au ſecours.

Ce n'eſt pas, ſeulement, par *les Loix Pénales* que les *Utopiens* écartent le Vice & le Crime : ils invitent auſſi à la Vertu par des récompenſes honorables. C'eſt dans cette vuë-là qu'ils font ériger ſur la grande Place, des ſtatuës à ceux qui ont rendu à la Patrie quelque ſervice conſiderable. Cette glorieuſe diſtinction produit

duit deux bons effets: elle conſerve, par un Monument durable le ſouvenir des belles actions, & elle excite, elle éguillonne les Deſcendans de ceux à qui la République a obligation, à marcher ſur les traces de leurs Ancêtres. Celui qui eſt convaincu d'avoir brigué une Charge de Magiſtrat, ne peut plus eſperer d'entrer jamais dans le Gouvernement ni dans les Emplois Publics. Ces trop fortunez Iuſulaires vivent enſemble d'une maniere agreable, douce, tendre, toute fraternelle: oh les heureux Mortels! Les Magiſtrats ne ſe renfrognent point; leur air n'eſt rien moins que menaçant, que terrible; ils ont la douceur, la bonté peinte ſur le Viſage: on leur donne l'aimable nom de Pere; & ils tâchent, autant que cela peut s'accorder avec la Juſtice, ils tâchent de mériter ce plus aimable de tous les tîtres. Ces Magiſtrats reçoivent les honneurs dûs au Caractere & à la Fonction: mais ils n'exigent nullement cela de droit; & ils ne ſe formaliſent point quand on ne les ſaluë pas. Le Prince même ne ſe diſtingue ni par les habits Roïaux, ni par le Diadême, ou par la Couronne: on le reconnoit, ſeulement, à une poignée de blé que ſa Majeſté

Digitized by Google

Digitized by Google

jesté *Utopienne* a coûtume de porter à la main ; & par lequel bouquet, incomparablement plus précieux que celui des fleurs les plus rares, les plus odoriférantes, ce Monarque, *si Monarque y a*, désigne *symboliquement* que son devoir essentiel est de nourrir ses Sujets & de les rendre heureux. Grand Dieu, quelle difference entre Prince & Prince ! La marque respectable, vénérable du Pontife, est un Cierge allumé qu'on porte devant sa figure *sacratissime*.

Les *Utopiens* ont fort peu de Loix ; & en effet, aïant eu le bonheur de se former en une si douce, en une si humaine République, qu'ont-ils affaire de tant de Réglemens & de Constitutions ? Ce qu'ils desaprouvent même le plus chez les autres Peuples, c'est que le nombre presque infini de Volumes touchant les Loix, & leurs Interprètes, ne suffisent point pour maintenir une Nation en repos. Or nos Insulaires soûtiennent, & ils n'ont pas tout le tort, qu'il n'y a pas au Monde d'injustice plus criante, que de lier, que d'enchaîner l'Homme par des Loix si nombreuses, que sa vie n'est pas assez longue pour les lire ; & d'ailleurs, des Loix si obscures qu'on ne comprend rien au meilleur Interprète. Les Avocats

cats ne feroient pas fortune en ce Païs-là; ſur tout, ceux qui entendant bien *le Pour & le Contre*, tordent finement, malicieuſement les Loix, & les expliquent en faveur de la Cauſe la plus *inique* : tous ces ſubtils & ruſez Plaideurs n'ont rien à eſperer en *Utopie*, on ne les y connoît point; & s'ils y paroiſſoient, on les regarderoit comme les ennemis, comme les peſtes de l'Equité. Nos Inſulaires croïent fort judicieuſement, qu'en fait de procès, il vaut mieux que chacun diſe ſes raiſons, expoſe ſon droit au Juge, qu'à un Avocat. Le Juge écoute avec les oreilles de la Juſtice: le *Complaignant* ne ſe ſert point avec lui de détour ni de fourberie: n'aïant point d'Avocat qui lui aprenne à tromper, à en impoſer, il dit naturellement la choſe comme elle eſt : le Juge examine, pèſe, balance les raiſons; & il défend les moins fins & les plus ingenus contre la malice & la calomnie des Ruſez.

Vous m'avoûrez, Meſſieurs, qu'il eſt bien difficile d'obſerver une telle droiture, une telle équité dans les autres Païs, où tout eſt plein de Coutumes embaraſſées, douteuſes, ambiguës; enfin, chez ces Nations où tout eſt heriſſé de Loix. Au reſte, chaque *Utopien* eſt Docteur en Droit.

Droit. Car je vous ai dit qu'ils avoient très-peu de Loix; & comme l'interprétation en eſt facile & naturelle, il n'y a point de Citoïen qui n'en penètre d'abord toute l'équité. Le but, la fin, le motif de toutes les Loix, diſent-ils, c'eſt que tous les Membres de la Societé Civile ſoient inſtruits des obligations communes & réciproques; c'eſt que chaque Particulier, qui a l'uſage de la Raiſon, ſoit averti de ſon devoir: à quoi bon donc, concluënt-ils, à quoi bon tant rafiner par les Commentaires, par les Gloſes, par les *Codes*, par les *Digeſtes* &c? Peu de gens ſont capables de comprendre ces ſubtilitez-là: au lieu qu'une Loi ſimple, claire, & dont le ſens n'a rien d'équivoque, eſt à la portée de tout le monde. Quant au Vulgaire, qui, dans un Etat fait le plus grand nombre, & qui a le plus beſoin d'avertiſſement, qu'importe, à ſon égard, qu'on ne faſſe aucunes Loix, ou qu'on les faſſe ſi obſcures, ſi embrouillées, qu'il faut avoir un génie ſupérieur, ou l'eſprit tourné à la chicane, pour entendre les Interprêtes & les Commentateurs de ces Loix? La Populace, dont les Lumieres ſont très-courtes, & qui dans ſon ignorance ne s'occupe qu'à ga-

gner la vie, cette Populace pourra-t-elle atteindre à la *Science Legiſlative, à la Metaphyſique du Barreau ?*

Nos aimables Inſulaires ſont extremément utiles au Voiſinage. Il y a long tems que les *Utopiens* ont délivré de la Tyrannie & de l'Opreſſion pluſieurs Peuples prochains. Ces Nations, charmées de la Morale, & du Gouvernement de l'*Utopie*, vont y chercher des Magiſtrats: Les uns en prennent pour douze Mois; les autres, pour cinq ans; cela dépend des *Demandeurs*. Quand ces Officiers de Judicature ont fait leur tems; on les remène avec tous les honneurs, avec tous les éloges dûs aux bons Magiſtrats; & on en reprend de nouveaux. Il eſt certain que ces Peuples qui confinent avec l'*Utopie*, ne ſauroient agir ni plus ſagement, ni plus utilement pour leurs Républiques. Le bonheur & le malheur d'une Societé Humaine dépendent des mœurs de ceux qui en ont l'adminiſtration. Sur ce Principe-là, peut-on agir plus prudemment ? Ces Nations, dans le Monde dont je vous parle, choiſiſſent, pour ſuperieurs, des gens, qui, n'aïant qu'une Charge paſſagere, & devant retourner bientôt dans leur Patrie, ne ſe laiſſeront apa-

aparemment point corrompre par l'amorce séduisante du Profit ; & qui, étant inconnus aux Citoïens, ne tomberont, ni par amitié, ni par haine, dans aucune partialité ; toûjours prêts à tenir dans l'équilibre la balance de *Thémis* ; toûjours disposez à soûtenir le bon Droit. L'inclination & l'interêt ; lorsque ces deux mauvais Panchans se trouvent dans les Tribunaux, c'en est fait de la Justice ; Justice pourtant, qui est le lien, & le nerf de la République.

Les *Utopiens* donnent le nom d'*Alliez* à ces Peuples qui viennent leur demander des Magistrats ; & pour les autres Nations auxquelles ils font sentir les effets de leur genérosité, ils les apellent *Amis*. Ces Traitez que les autres Etats font, rompent, & renouvellent si souvent les uns avec les autres, nos Insulaires ne connoissent point cela. A quoi sert un Traité ? disent-ils : la Nature aïant fait les Hommes pour s'entr-aimer, pensez-vous que celui qui viole les impressions & les Loix de cette Mere Commune, se fasse un scrupule d'enfraindre les clauses d'un Traité ?

Ce qui confirme, ce qui fortifie les *Utopiens* dans ce sentiment-là, c'est que,

dans leur Monde, ordinairement les Conventions, les Accords entre les Princes, ne ſont pas obſervez de fort bonne foi. En *Europe*, & principalement dans les Païs de la Religion Chrétienne, la majeſté des Pacifications ſignées, ratifiées, jurées ſolemnellement ſur les Livres Sacrez, eſt ſainte & inviolable. Cela vient en partie de la droiture & du bon naturel des Monarques; en partie auſſi du reſpect, de la crainte que les Princes ont pour le Souverain Pontife. Comme le Vicaire du Chef inviſible de l'Egliſe, ce Lieutenant General de la Divinité, cet Homme du Ciel, ne s'engage à rien qu'il ne l'exécute très-religieuſement, auſſi veut-il, & cela d'autorité divine, & conſéquemment abſoluë, que les Rois & les Souverains tiennent exactement parole ſur tout ce qu'ils ont promis. Les Princes qui biaiſent, qui, pour ne point accomplir la Convention, cherchent des échapatoires & des ſubterfuges, le Saint Pere de Pape les châtie ſévérement avec le fouët de la Cenſure Paſtorale, ou par la foudre de l'Excommunication. Les Souverains Pontifes jugent avec beaucoup de bon ſens & d'équité, qu'il eſt tout-à-fait honteux à des gens, qui font leur

leur plus grande gloire du titre de FIDELE, de ne point garder la foi dans les Conventions & dans les Traitez.

Mais dans le nouveau Monde ou l'*Utopie* eſt placée ; Monde, à peine moins ſéparé du nôtre par ce grand Cercle nommé l'*Equateur*, ou la Ligne, qui diviſe le Globe terreſtre par la moitié, que par la difference des coûtumes & des mœurs ; dans ce Monde-là, dis-je, on ne compte point du tout ſur les Conventions d'Etat & de Politique : les Traitez y ſont auſſi minces, auſſi fragiles, que nous pouvons nous vanter de les avoir fixes, fermes & durables. Le fondement de cette défiance mutuelle, prenez la peine d'écouter. En ce Monde-là, quand la plûpart des Princes, laſſez, rebutez, épuiſez d'hommes & de finance dans la Guerre, ſont contraints de faire la Paix, ils conviennent d'un Lieu pour traiter. Ambaſſades ſuperbes & magnifiques : Pompe & figure à l'envi : mais ſur tout, table ſplendide, ſomptueuſe, & des divertiſſemens d'éclat. La Négotiation du prétendu *Plenipotentiariat* dure des Mois & des Années. Tant que le Tapis eſt ouvert, c'eſt à qui agira le plus finement, c'eſt à qui ſe trompera le mieux. A la fin

on s'accorde. Tant de formalitez; tant de cérémonies; tant de remercîmens au Ciel; tant de réjouïſſances épanchées! & la ſuite de la dévotion & de la joïe publique, quelle eſt-elle? C'eſt ordinairement une prompte rupture: plus la Paix fait de fracas chez ces Peuples *Lointains*, moins on en doit eſperer la durée. Vive nôtre chére & tranquile *Europe* pour les fermes & ſtables Pacifications.

Savez-vous la Source des Guerres qui ſont ſi fréquentes, qui cauſent tant d'embraſement dans ce nouveau Monde que j'ai eu le bonheur de découvrir? C'eſt que les Traitez, les Alliances, les Confédérations; enfin, les accommodemens & les racommodemens des Princes, s'y font en des termes ſi ambigus, ſi équivoques, ſi captieux, que le Souverain n'y eſt jamais lié tout-à-fait: il trouve toûjours des ouvertures, & des moïens pour échaper à ſes engagemens. Cependant, ſi ces Seigneurs *Plénipotentiaires* trouvent dans quelque Contract d'un Particulier, la même ruſe, ou pour mieux dire, la même fraude, la même fourberie; prenant un air grave, une *face* majeſtueuſe, ils nomment ce piége & ce panneau, mau-

mauvaiſe foi, noirceur, ſcelerateſſe; & fronçant le ſourcil, comme feroit un Lieutenant Criminel, ils condamnent, de hauteur, à la mort ces Fauſſaires maſquez : mais pour avoir procédé *iniquement* dans la *Forge* de la Paix; pour avoir trompé dans une Négociation? Ils s'en font honneur; ils croïent avoir rendu un grand ſervice au Roi leur Maître. Après un tel contraſte, accordez l'Homme avec l'Homme; je vous en défie. Ne ſommes-nous pas heureux d'être nez dans cette plus petite partie de la Terre, où les Princes & les Souverains marquent tant de Probité; où les Mortels agiſſent ſi humainement?

Mais quelle conſéquence peut-on tirer de la coûtume & de l'uſage de ces Etrangers qui ont ſi peu de bonne foi & d'humanité? La voici. Ces Peuples ont chez eux deux Juſtices d'une eſpèce tout oppoſée. L'une influë ſur les Sujets, & principalement ſur le Vulgaire : Cette *Juſtice*-là eſt humble juſqu'à la derniere baſſeſſe : elle va à pié; & ſi finiment au deſſous du faſte Roïal; elle rampe comme un ſerpent; elle eſt ſans équipage, ſans ſuite, ſans eſcorte; toûjours trainant ſes fers, & ne pouvant franchir un

pas tant soit peu difficile. L'autre JUSTICE est la vertu des Princes; & comme elle est incomparablement plus respectable, infiniment plus auguste que la Justice du Vulgaire, elle a aussi un privilége extraordinaire & sublime; son Droit est de n'avoir point d'autre Loi que la Volonté.

Voilà, comme je vous ai dit, la raison de nos *Utopiens* : voïant dans leur Monde ces Monarques, qui, possédez du Démon de l'Ambition, tiennent si mal leurs promesses publiques, & qui violent même ce qu'ils ont juré solemnellement sur la Foi Divine, les *Utopiens*, dis-je, ne veulent avec leurs Voisins ni Préliminaires, ni *Protocole*, ni Articles; enfin, ils ne veulent aucune Convention écrite. Peut-être changeroient-ils bien vîte de sentiment s'ils vivoient sous nôtre Soleil, & sous nos Climats. Ils ont encore là-dessus un autre point de Philosophie; je vous l'ai déja insinué. Ils vous disent : les Alliances, les Conventions, les Traitez; enfin, tous les Accords entre les Etats, seront observez exactement : soit; à la bonne heure. Mais, n'est-ce pas toûjours un grand mal d'avoir laissé vieillir la coûtume de faire des

Trai-

Traitez & des Conventions ? Que marque, s'il vous plait, un tel uſage? Redoublez, je vous prie, vôtre attention. Deux Peuples ſont ſeparez par la petite diſtance d'une Colline, ou d'une Riviere: Comme ſi la Nature ne leur avoit point donné le raport, la liaiſon qu'elle met entre les Individus de toutes les autres Eſpèces vivantes, ils ſe regardent tout de même, que s'ils étoient nez pour ſe piller, pour ſe ravager, pour s'égorger l'un & l'autre; & c'eſt ce que ces Peuples pratiquent *barbarement*, tant qu'ils ne ſont point convenus par un Traité. La Convention eſt-elle faite? Ne vous imaginez pas que pour cela, ces deux Nations ſoient en meilleure intelligence. Tant s'en faut: on s'entrevole, on s'entre-brûle, on s'entretuë de plus belle; & pourquoi, ne vous en déplaiſe? Parce que ceux qui ont dreſſé les Articles, étant des étourdis & des imprudens, ne ſe ſont point expliqué aſſez formellement, aſſez nettement; ſi bien qu'en examinant de près, qu'en aprofondiſſant le Traité, on n'y trouve que des termes ambigus; & les deux Etats voiſins recommencent à chercher leur deſtruction réciproque. Au contraire, la

ſaine & belle Morale des *Utopiens* eſt qu'on ne doit jamais apeller *Ennemi* que celui qui a fait tort; & qui s'eſt attiré la haine par quelque violence, par quelque injuſtice. Si les Hommes, ajoutent-ils, ſuivoient la pente de la Nature dont ils ſont les Ouvrages, & qu'elle n'a formé que pour l'Innocence, quel beſoin auroient-ils de Traitez & de Conventions? L'inclination individuelle ne devroit-elle pas avoir plus de force que du papier noirci? Ce ne ſera jamais par les Contracts publics & particuliers que les Mortels s'entr-aimeront: les mots, les promeſſes, les engagemens Civils n'y font rien: le ſeul & ſolide Pivot du Genre Humain, c'eſt la bienveillance; c'eſt le Cœur.

DE LA GUERRE DES UTOPIENS.

CEs Inſulaires ont les Armes en horreur & en abomination: au lieu, diſent-ils, que ce ſeroit aux Bêtes féroces à s'entre-mordre & à s'entre-tuer, il n'eſt point d'Animal ſi déchainé, ſi furieux contre ſon Eſpèce que celui qui ſe vante d'avoir ſeul le beau privilége de la Raiſon.

Con-

Contre le ſentiment & l'uſage de preſque toutes les Nations, les *Utopiens* croïent que rien ne mérite moins le nom de GLOIRE que cette fumée, qui ſous les mots ſpecieux & impoſants de *Courage*, de *Bravoure*, de *Valeur*, ſort d'un feu barbare, qui chez les Hommes, cauſe de grans incendies, & en envoïe une nombreuſe quantité dans le vaſte Empire des Morts.

Nonobſtant l'horrible averſion que l'*Humanité* inſpire à nos *Utopiens* contre la Guerre; ils ne laiſſent pas de s'exercer dans la Diſcipline Militaire. Il y a des jours fixez pour cela; & les Femmes, même, ne ſont point diſpenſées de l'Aprentiſſage de *Tuérie Humaine*. Ils font régulierement cet exercice-là pour s'aguerrir: mais ils ne prennent les Armes qu'à la derniére extremité. Trois ſeuls motifs ſont aſſez puiſſans pour les faire entrer en Guerre. 1. Quand on fait chez eux des irruptions & qu'ils ſont obligez de défendre leurs Frontieres. 2. Dès qu'ils aprennent que leurs Amis, que leurs bons Voiſins ſont en danger, & qu'ils ont l'Ennemi ſur leurs Terres, ils arment au plus vîte, & courent à leur ſecours. 3. & enfin, s'ils ſavent, que quelque malheu-

reux Peuple gémit ſous l'opreſſion, ſous la violence d'un Tyran; touchez, alors, de cette aimable compaſſion que tout Mortel auroit en ſuivant les impreſſions de la vraïe Nature, ils prêtent gratuitement leurs Forces; & ne les rapellent que quand la Nation opprimée eſt ſortie du Joug & de l'Eſclavage.

Les *Utopiens* fourniſſent donc de leur propre Finance, des Troupes auxiliaires à leurs Amis. Ils ne le font pas ſeulement pour aider les Voiſins à repouſſer l'attaque, à ſe défendre contre les injuſtes Agreſſeurs; ils les ſecourent auſſi pour leur donner moïen d'exercer *la Loi du Talion*, & de ſe vanger du tort & des injuſtices qu'ils ont ſouffert. Mais nos Inſulaires n'en viennent-là qu'après qu'on les a conſulté avant la Déclaration de Guerre. Ils examinent attentivement la Cauſe; & dès qu'ils croïent voir démonſtrativement, géométriquement, qu'une Nation a ravagé ſans droit, & ne veut point réparer le dommage, ils prononcent dès lors hautement que cet Etat-là, aïant cauſé le trouble, & l'effuſion du Sang de l'Image Divine, mérite d'être pourſuivie par le fer, par le feu, par le terrible Flambeau de Mars. Les *Utopiens* marquent leur

leur indignation contre L'INIQUITE' POLITIQUE, toutes les fois que la RAISON DU PLUS FORT a été la meilleure ; toutes les fois que, par la dure envie de BUTINER, un Peuple en a ravagé un autre : mais ce qu'ils ſuportent le plus impatiemment ; c'eſt quand leurs Négocians, chez quelque Nation que ce ſoit, ſont, par le pretexte des Loix injuſtes, ou par la mauvaiſe interpretation des bons Réglemens, ſont, dis-je, fourbez ſous la couleur de l'Equité.

C'a été la ſource de la Guerre qu'un peu avant nôtre Génération, ils firent, pour les *Nephélogètes*, contre les *Alaopolites*. Les *Nephélogètes* crurent avoir reçu des *Alaopolites*, par formalité de Juriſprudence, une grande injuſtice dans le Commerce. Que cette plainte fût bien ou mal fondée ; toujours eſt-il vrai qu'elle fut le ſujet d'une Guerre afreuſe. Ces deux Nations, ſur ce différent-là, armérent avec beaucoup d'animoſité, de haine, de fureur. Des Peuples d'alentour entrérent dans la querelle, & le feu devint général. Quelle fut la concluſion de ce furieux embraſement ? De ces Républiques, qui toutes étoient très-floriſſan-

tes les unes reçurent des ſecouſſes qui les mirent ſur le penchant; les autres furent deſolées; & comme un mal amène l'autre, les *Alaopolites* tombérent enfin dans la ſervitude & dans les chaines. Les *Utopiens*, qui ne faiſoient la Guerre que pour leurs Alliez, ou plûtôt que pour le bon Droit, forcerent les *Alaopolites* d'obéïr aux *Néphelogètes*, & de vivre ſous leur dépendance. Vous ſaurez, pourtant, que quand les *Alaopolites* étoient en proſperité, les *Néphelogètes* n'étoient rien en comparaiſon de cette Nation-là.

C'eſt avec cette vigueur intrepide que nos Inſulaires ſoutiennent les interêts & l'argent même de leurs Amis. Il s'en faut bien que ces incomparables, que ces inimitables Peuples ſoient auſſi vifs pour leurs propres affaires: quand on les trompe en quelque lieu, & qu'on détourne leurs Deniers, la colère ne va point juſqu'à une rupture: ils prennent patience *philoſophiquement*, ſe contentans de ne plus faire aucun Commerce avec ceux qui en ont mal agi, tant qu'ils ne donneront point de ſatisfaction. Ce n'eſt pas qu'ils aïent moins d'égard pour leurs Concitoïens que pour leurs Alliez: mais ils ſe tiennent plus offenſez quand on

on prend le bien de leurs Amis, que ſi on prenoit le leur propre : la raiſon en eſt que chez les Alliez de l'*Utopie*, chaque Négociant perd pour ſon compte particulier ; & conſéquemment, on ne peut lui ôter ſon bien, ſans l'expoſer à une grande ſouffrance. Il n'en va pas de même chez nos Inſulaires : comme tout eſt chez eux en Communauté, le dommage n'intereſſe pas beaucoup un Habitant ; & pourvû qu'on n'attente point à ſa perſonne ; pourvû qu'on lui laiſſe la vie & la ſanté, il ne ſe ſent point de ſa perte ; il n'en eſt ni plus pauvre, ni plus riche ; il n'en vit pas moins heureuſement. Pour vous faire mieux comprendre la choſe, un *Utopien* ne ſauroit perdre qu'aux dépens de toute la Nation : tout ſon malheur conſiſte à voir diminuër, pour quelques jours, un peu de l'abondance Publique ; ou, pour mieux dire, un peu du ſuperflu général ; car les *Utopiens* ne portent chez les Etrangers que ce qu'ils ont de trop. Ainſi, le dommage eſt commun ; & pas un Citoïen ne s'en ſent en ſon particulier. Voici donc la conſequence qu'ils tirent de ce principe-là : ſeroit-il juſte, ou plûtôt ne ſeroit-ce pas une cruauté barbare, de cauſer

ſer la mort à pluſieurs gens, par reſſentiment & par vangeance pour une injure, pour un outrage, pour une violence; enfin, pour une perte qui n'a ôté à erſonne ni la vie, ni le néceſſaire, ni le bonheur?

Mais quand, en quelque Païs de ce nouveau Monde, un de nos Inſulaires a reçu une bleſſure, ou qu'on l'ait maltraité juſqu'à le faire deſcendre dans le tombeau, ſoit que le meurtre ait été commis par autorité publique, ſoit qu'un Particulier en ſoit l'Auteur, dès qu'ils ont apris, par leurs Ambaſſadeurs, la vérité du Fait, ils demandent fierement les coupables; & ſi on ne ſe hâte de les apaiſer en les leur livrant, ils ne balancent point à declarer la Guerre. Quand les *Utopiens* ſont maîtres de cette ſorte d'*Offenſeurs*, ils les puniſſent par l'Eſclavage, ou par la mort.

Bien éloignez de ſe faire un grand honneur d'avoir maſſacré dans un Combat, dans une Bataille, des dix, des vingt, des trente mille hommes, ſi plus n'y a: très-éloignez de s'épancher en réjouïſſance par la Muſique, par le tonnerre du Canon, par le ſiflement bruïant d'un feu d'artifice; & cela pour avoir remporté

té une Victoire qui a fait couler des ruiſſeaux de ſang Humain, & qui a couvert de Cadavres tout un Champ deſtiné par la Nature à faire vivre les Hommes : encore une fois ces bons Inſulaires, loin d'avoir nos barbares ſentimens ſur la Guerre, ſont conſternez, & rougiſſent de honte, quand ils voïent que ſous le nom d'*ennemis*, ils ont fait périr tant de Mortels. N'eſt-ce pas, diſent-ils, une ignorance craſſe, un aveuglément des plus épais & des plus obſcurs, d'acheter ſi cherement des marchandiſes, fuſſent-elles les matieres les plus précieuſes que la Terre puiſſe cacher dans ſon riche ſein.

Quand donc, à vôtre avis, nos *Utopiens* ſe ſavent-ils bon gré, quand ſe félicitent-ils d'avoir vaincu? C'eſt lorſque, par adreſſe & par ruſe, ils ſont venus à bout des Ennemis. Après cette réüſſite, qu'ils apellent auſſi ſage qu'heureuſe, ce ne ſont que des chants de gloire & de triomphe ; tout retentit des acclamations du Peuple ; & ces vrais Humains aïant eu le bonheur de procurer le Bien Public, par leur prudence, & ſans avoir à ſe reprocher l'effuſion du Sang, ni une groſſe *tuërie*, ne peuvent en marquer aſſez de

de joïe. Dans ces heureuſes conjonctures, ils érigent des trophées; ils élèvent de ſuperbes Monumens pour perpétuer le ſouvenir de la Victoire.

Je ne doute point, Meſſieurs, que cette nouveauté-là ne vous étonne, & que vous ne la preniez pour un travers de bon ſens. Mais faites, je vous prie, attention à leur raiſonnement. Ils ſe vantent d'avoir fait la Guerre en vrais hommes, quand ils ont vaincu par fineſſe; pourquoi? C'eſt qu'ils ont conduit leurs Armes par la Raiſon, & que la Raiſon vaut beaucoup mieux que le courage, que la bravoure, que la valeur. De tous les animaux, diſent-ils, l'Homme ſeul a le privilége de pouvoir attaquer, ſe défendre, combatre avec eſprit & avec jugement. Les Ours, ajoutent-ils, les Lions, les Sangliers, les Loups, les Chiens, les autres bêtes ne combatent que du corps; & comme la plûpart de ces Bêtes l'emportent ſur nous pour la force & pour la férocité, auſſi avons-nous ſur elles l'avantage de la connoiſſance & du bon ſens.

Quand nos Inſulaires en viennent à une rupture ouverte avec quelque Nation, ils n'ont pour but que d'obtenir ce qu'ils

qu'ils prétendent raiſonnablement & legitimement leur être dû, & dont le refus les oblige à déclarer la Guerre. Ils ne ſont jamais les Agreſſeurs que quand ils ne peuvent ſe diſpenſer de l'être : mais auſſi, quand le feu de la Diſcorde eſt une fois allumé, ils croïent qu'on ne ſauroit prendre une vangeance trop ſévere de ceux qui ont cauſé l'embraſement ; afin que, dans la ſuite, la crainte les tienne en bride, & que la terreur les empêche de retomber dans la même injuſtice ou dans la même violence. C'eſt-là le but que les *Utopiens* ſe propoſent dans un deſſein : ils en preſſent, ils en hâtent l'execution ; en ſorte, néanmoins, qu'on doit plus penſer à éviter le péril, qu'à s'attirer des louanges, qu'à aquérir de la gloire.

Dès que la Guerre eſt declarée, ils envoïent ſecrètement des billets dans les lieux les plus aparens du Païs ennemi ; & ils prennent ſi bien leurs meſures, qu'on en affiche un bon nombre en même tems. Ces Billets, qui ſont autoriſez par le ſeau de la République, promettent une grande récompenſe à quiconque pourra tuër le Prince qui eſt leur adverſaire. Il y a auſſi dans ces placards d'autres récompenſes,

ſes, moindres à la vérité, que la précédente, mais pourtant, très-conſidérables, par leſquelles on met à prix certaines têtes nommées, & ſpecifiées dans le papier affiché : Ce ſont ceux que les *Utopiens* croïent avoir donné au Prince le mauvais conſeil qu'il execute contr'eux. Quand on ſe ſaiſit d'un des proſcripts, & qu'on le leur amène vivant, ils donnent le double de la récompenſe promiſe & fixée. Ils promettent même des récompenſes à ceux dont ils ont mis la tête à prix, & leur offrent leur grace s'ils veulent ſe declarer contre leurs Compagnons.

De cette maniére-là, il arrive bien-tôt que ces Proſcripts ſe défient de tout le monde ; & que ne pouvant compter les uns ſur les autres, bien loin d'être en ſureté, ils ſont continuellement dans la plus grande crainte, & dans le plus grand danger. Car il arrive fort ſouvent qu'une bonne partie de ces *Apréciez*, & principalement le Prince, lui-même, ſont trahis, tuez, ou livrez par ceux en qui ils avoient le plus de confiance : tant les preſens ont de force & de vertu pour exciter au Crime ! Nos Inſulaires, qui n'ignorent pas cette verité-là, n'épargnent rien

rien pour en faire leur profit. Mais, ſachant bien auſſi que leurs ſolicitations, que leurs exhortations jettent dans le dernier peril ceux qu'ils tentent, ceux qu'ils tâchent de ſeduire & de corrompre, ils ont ſoin que la grandeur du danger ſoit compenſée par l'importance, & par le haut prix des bienfaits. C'eſt pourquoi, ils promettent dans ces conjonctures-là, dont ils ont chez eux beaucoup d'exemples, ils promettent, non ſeulement une grande quantité d'or, mais auſſi la proprieté de terres d'un gros revenu, où ces Traîtres & ces Meurtriers pourront vivre ſurement & agreablement chez les Amis; & les *Prometteurs* tiennent exactement parole.

Les autres Nations regardent comme une baſſeſſe d'ame, comme une lâcheté, comme une barbarie, cet uſage politique de faire un trafic de ſes Ennemis, & de mettre leur vie à l'enchere: mais les *Utopiens* s'en font honneur; ils s'en glorifient; ils ſoûtiennent, qu'en cela leur conduite ne ſauroit être plus ſage ni plus prudente. Par ce moïen-là, diſent-ils, nous finiſſons une Guerre ſans qu'elle nous coute aucune Bataille, aucun Combat. D'ailleurs nous faiſons voir nôtre

bon

bon Naturel & nôtre Humanité: par le ſang & la vie d'un petit nombre de Coupables, nous ſauvons des milliers d'Innocens, qui auroient péri dans l'Occaſion & dans l'Action. Ce n'eſt pas ſeulement la conſervation de nos Compatriotes que nous avons en vuë; c'eſt celle auſſi de nos Ennemis: nous n'avons guere moins de pitié des Soldats qui portent les Armes contre nous que de nos propres Troupes; ſachant bien que cette Milice n'eſt pas entrée de bonne volonté dans le ſanguinaire Métier de *Mars*; mais que ce ſont ſes Princes qui l'y ont comme forcée, & qui s'en ſervent comme d'un inſtrument de la fureur qui les agite.

Si la Machine des récompenſes offertes n'a point d'effet, les *Utopiens* tentent une autre voïe: C'eſt de ſemer de la diviſion, faiſant eſperer la Couronne au Frere du Prince ou à quelque Grand du Roïaume. Si les factions & les révoltes qu'ils tâchent de former dans un Etat, languiſſent, ne s'enflamment point; enfin ſi elles ne reüſſiſſent pas ſelon leur but; alors ils ont recours aux Nations voiſines de celle avec qui ils ſont en rupture; & leur produiſant quelque vieux titre

titre qu'ils ont deterré, car les Souverains n'en manquent jamais, ils les pouſſent à prendre les Armes contre l'Ennemi de leur Ile. Quand ils ont promis à ces Peuples qu'ils ſollicitent à la diverſion, de les ſecourir, & de les aider de leurs forces, ils fourniſſent une prodigieuſe quantité d'argent, mais très-peu de Citoïens : Ils aiment ſi cherement leurs Compatriotes, & ils font ſi grand cas de leurs Compatriotes, qu'ils auroient de la peine à échanger un de leurs Gens contre le Roi leur ennemi. Mais pour l'Or & pour l'Argent, comme ils ne gardent ces Métaux que pour cet uſage-là, ils le donnent ſans répugnance ; & d'autant plus que, quand il ne leur en reſteroit point du tout, ils n'en vivroient pas moins commodément. D'ailleurs, outre leurs Richeſſes domeſtiques, ils ont encore au dehors des biens infinis. Comme ils prêtent aiſément, pluſieurs Nations leur doivent, je croi vous l'avoir déja dit : Or c'eſt de cet argent-là qu'ils tirent des Soldats de tous côtez, & principalement des *Zapolètes*.

Les *Zapolètes* ſont une Nation, placée à cinq cens mille pas de l'*Utopie* & ſituée au Soleil levant. Ce Peuple eſt afreux, groſ-

groſſier, farouche, ſauvage, & préférant aux plus beaux lieux de la Terre les forêts & les montagnes où il a été nourri. Ces Hommes-là ſont d'une conſtitution dure; endurcis au chaud, au froid, & au travail: ils ne prennent aucun plaiſir; ils ſe ſoucient peu de l'Agriculture, des édifices, ni des habits. Toute leur occupation eſt de nourrir leurs beſtiaux; ne vivant preſque que de la Chaſſe, & de ce qu'ils peuvent dérober. Les *Zapolètes* ne ſont nez que pour la Guerre: auſſi en cherchent-ils avec le dernier empreſſement l'occaſion. Ils l'embraſſent avec ardeur; & deſcendant par bandes de leurs retraites & des Montagnes, ſortant de leurs forêts par troupes, ils s'offrent, preſque pour rien, à ceux qui ſont venus en ce Païs-là pour enrôler des Soldats. Ainſi, ces Montagnards ne conoiſſent dans la Vie aucun Art; excepté celui qui enſeigne aux Mortels à s'entre-égorger par les règles, à s'entre-tuër dans les formes. Quand les *Zapolètes* ſe ſont une fois engagez à quelque Service Militaire, ils ſe battent comme des lions, & leur fidelité eſt incorruptible.

Mais ils ne ſe lient, ils ne s'engagent jamais pour un tems fixe & limité. Les clauſes de l'en-

l'enrôlement ſont que, ſi dès le lendemain les ennemis leur promettent une meilleure ſolde, ils paſſeront de leur côté; & que ſi le jour ſuivant, les premiers *Engageurs* offrent un petit ſurcroît de profit, ils viendront ſe remettre ſous leurs étendarts. Il ſe fait peu de Guerres où les *Zapolètes* ne ſe trouvent dans les Armées des deux partis opoſez. Il arrive de-là, tous les jours, une contrarieté fort difficile à imaginer, tant ſelon les Loix de la Nature, que ſelon celles de la Societé Humaine. Deux proches parens; deux freres, ſi vous voulez, s'aiment tendrement: choiſiſſant la profeſſion des Armes, les voilà tous deux ſous le même Capitaine. Tant que ces freres ſont enſemble, leur tendreſſe redouble par la raiſon même qu'ils ſervent le même Maître, & qu'ils défendent la même Cauſe. Peu de tems après ſe ſeparent-ils? ſe trouvent-ils dans les differentes Troupes de deux Princes qui ſe font la Guerre? L'amitié s'éteint, la fraternité meurt, tous les liens du ſang ſe rompent: C'eſt à qui des deux paroîtra le plus grand ennemi de ſon proche, c'eſt à qui donnera les marques les plus éclatantes de haine & de colere contre ſon parent; enfin, ſi ces

freres ſe rencontrent dans une mêlée, ils ſont obligez, ſous peine de perdre l'honneur, & peut-être la vie, de faire de bonne foi, tous leurs efforts pour s'entretuër. Et qu'eſt-ce, s'il vous plait, qui les incite à cette fureur denaturée? Un morceau de pain, un peu d'argent qu'ils reçoivent chaque jour, chacun, du Souverain au ſervice duquel il s'eſt engagé. Cependant, ce vil & mépriſable interêt les poſſède ſi fort, qu'un ſoû de plus ſur la ſolde ſuffit pour les faire changer de parti. Par une telle conduite, ils tomberent bien vîte dans l'Eſclavage de l'Avarice; & perdant cet heureux mepris qu'ils avoient pour les Richeſſes, ils commencerent ſi bien à aimer la Monnoïe, que c'eſt un proverbe chez les autres Nations de ce nouveau Monde, *point d'argent, point de Zapolète.* Cependant, l'avarice ne leur eſt nullement profitable; car ce qu'ils gagnent par le ſang, ils le conſument auſſitôt par le luxe; ce qui ne les empêche point, neanmoins, d'être toujours pauvres & miſerables.

C'eſt de ces hommes-là que nos *Utopiens* ſe ſervent principalement dans toutes leurs Guerres. Comme ces Montagnards ne trouvent nulle part une ſi bonne

ne païe, ils accourent en foule à ces Insulaires. Ceux-ci les reçoivent, & les enrôlent très-volontiers. Peut-être n'en devineriez-vous jamais le motif: je vais vous le dire. Comme les *Utopiens* cherchent les honnêtes gens pour les emploïer dans leur service: aussi cherchent-ils les *Zapolètes*, Nation très-mauvaise, & qui, trafiquant en sang humain, leur est extrêmement odieuse, aussi, dis-je, les cherchent-ils pour les perdre, & pour les exterminer. La République en a-t-elle besoin pour la Guerre? On les attire par de grandes promesses; on en fait un Corps de troupes; mais on le poste toûjours dans les endroits les plus dangereux. Une grande partie y périt; &, conséquemment, ceux-là ne reviennent point demander l'execution des promesses. Pour ceux qui ont échapé au péril, on leur tient parole; on leur donne de bonne foi ce qui a été promis; & cela, dans la vuë de les encourager à n'avoir pas moins d'assurance & de hardiesse dans une autre occasion. Au reste, les *Utopiens* se soucient fort peu que l'Ennemi ait passé au fil de l'épée beaucoup de leurs *Zapolètes*, & qu'il en ait fait un grand carnage. Ils croïent même, que le Genre Humain

leur ſeroit bien redevable, s'ils pouvoient purger la Terre de cette Nation ſale, méchante, & qui, dans le fond, n'eſt qu'une Canaille nombreuſe.

Après la Soldateſque *Zapolétaine*, nos Inſulaires emploient les Troupes de ceux dont ils ont entrepris la defenſe, & pour qui ils ont pris les Armes: ils ont, de plus, les *Auxiliaires*, que leurs autres Amis leur fourniſſent; & enfin, ils joignent à toutes ces forces celles de la Nation. Ils choiſiſſent parmi les Citoïens un homme dont la ſageſſe & la valeur ſoient éprouvées; & ils lui donnent une autorité abſoluë ſur toutes les Troupes. Ce Général a ſous lui deux autres Compatriotes, qui ſont comme ſes Lieutenans: je dis *comme*; car tant que le Général eſt en état de commander, ces deux ſubalternes ne ſont que des particuliers, & n'ont pas plus de pouvoir dans l'Armée que le moindre Soldat: mais s'il arrive que le Général ſoit pris, ou qu'il ſoit tué; alors un des deux Citoïens occupe la place du Mort, ou du priſonnier; & il monte à cette Dignité-là comme par droit d'héritage & de ſucceſſion. Un troiſième eſt nommé ſur le champ; & ils prennent judicieuſement cette précaution, afin que com-

comme le ſort des Armes eſt fort incertain, le péril du Chef ne jette point l'Armée dans le deſordre, & dans la confuſion.

Chaque Ville fait ſes levées: on admet les Citoïens qui ſe preſentent par bonne volonté pour la Patrie, & on leur fait faire l'aprentiſſage militaire. Les *Utopiens* ne forcent perſonne à entrer dans le ſervice, ni à embraſſer la profeſſion des Armes; étant perſuadez qu'un Soldat naturellement timide, non ſeulement ne fera jamais des actions de bravoure; mais que même, il inſpirera la lâcheté à ſes Camarades. Cependant, s'il ſurvient tout d'un coup une Guerre qui mette l'Ile en danger, on prend les poltrons, pourvû que d'ailleurs ils ſoient forts & vigoureux: on les embarque avec de bons Soldats; on les place par-ci par-là entre des braves ſur les murailles; enfin, on en diſpoſe d'une maniere qu'il n'y a pas moïen de s'enfuir. Alors ces pauvres Timides, aïant honte de n'avoir pas autant de courage que leurs Concitoïens, ſe voïant en preſence de l'Ennemi, & ſur tout l'eſperance de ſe ſauver leur étant ôtée, font, comme on dit, *de néceſſité vertu*: ils s'encouragent, ils s'animent; &

ſouvent leur lâcheté naturelle tourne en valeur héroïque.

Pour les Guerres éloignées, je vous le repète, nos *Utopiens* ne ſavent ce que c'eſt que de contraindre: mais quand les femmes y veulent accompagner leurs maris, bien loin de les en empêcher, on les y exhorte, & on leur donne de grandes loüanges ſur leur fidelité conjugale, & ſur leur brave réſolution. S'agit-il d'une Bataille? On met chaque Epouſe auprès de ſon Epoux: les fils, les oncles, les neveux, les couſins; enfin, tous les parens que ces Conjoints ont à l'Armée, les environnent, forment une eſpèce de cercle dont les Mariez ſont le centre. En aïant demandé la raiſon, ces bons Inſulaires me firent une réponſe qui me parut admirablement ſenſée: Nous faiſons cela, dirent-ils, afin que ceux qui, par le mouvement ſecret de la Nature, ſont portez à s'entrevouloir du bien, ſe ſecourent mutuellement dans le péril & contre la mort. Je ne puis aſſez m'étonner que les Gens de nôtre Monde n'aïent point encore trouvé cette invention-là.

C'eſt un deshonneur, c'eſt une infamie au Mari de revenir ſans ſa Femme;

&

& au Fils, de retourner dans le Païs après avoir perdu ſon Pere à la Bataille. Quel effet penſez-vous que cette coutume-là produit? C'eſt que quand on les attaque, quand on en vient aux priſes, quand il ſe fait une mêlée, ſi l'Ennemi tient ferme, le Combat ne finit que par le maſſacre, que par le Carnage. Nos Inſulaires font tout leur poſſible pour ne point s'expoſer eux-mêmes aux fureurs de la Guerre, & pour n'y emploïer que des Troupes étrangeres, auxquelles, comme vous avez vu, ils donnent une groſſe païe: mais auſſi, autant ils ont débandé les reſſorts de la Prudence pour prévenir l'effuſion de leur ſang, & la perte des Citoïens; autant, lorſqu'ils ne peuvent ſe diſpenſer d'entrer en lice, marquent-ils de valeur & d'intrépidité. Ne croïez pas qu'ils aillent au Combat avec une impetuoſité féroce: tant s'en faut: ils retardent, ils reculent, ils réflechiſſent; & pendant ce tems-là, ils s'animent ſi fort à l'Action Militaire, qu'ils aiment mieux y périr que de tourner le dos. Les *Utopiens* ont encore une autre raiſon d'encouragement. Ne craignant point de tomber en néceſſité: aïant, chacun chez ſoi, abondamment de quoi vi-

vre; enfin, bien ſûrs que leur Poſterité ſera toûjours à ſon aiſe, cela leur met l'eſprit en repos; cela leur inſpire une vaillance extraordinaire; enfin, cela leur fait mépriſer le dernier malheur de la Guerre, c'eſt-à-dire d'être défaits, batus, vaincus, paſſez au fil de l'Epée. Vous ſavez, Meſſieurs, que nous n'avons point le même avantage dans nos Armées. Depuis le moindre Soldat juſqu'au Généraliſſime, chacun penſe à ſes beſoins, à ſa fortune, à ſa famille; ſi bien que ces ſoins-là partagent les cœurs les plus braves, les plus héroïques, entre la crainte & la valeur; au-lieu qu'un *Utopien*, aſſuré que ſa femme, ſes enfans, ſes proches vivront heureux après lui, n'a proprement que ſa perſonne à ſacrifier. Une autre raiſon qui fait la confiance de ces Peuples dans une Bataille, c'eſt leur grande habileté pour les Armes. Mais la principale cauſe de leur valeur, la voici. Leurs Loix étant toutes fondées ſur la Raiſon, ſur la Juſtice, ſur l'Equité naturelle, on les élève dans ces bons principes, & dans ces belles maximes. Il ne ſe peut, donc, pas qu'ils ne ſoient braves; car ils aprennent, par une belle éducation, à ne pas négliger aſſez la vie,

vie, à ne la pas mépriſer aſſez pour la prodiguer témerairement; mais auſſi que quand l'honneur, & le bien de la Patrie le demandent, on doit mourir courageuſement, & ſans aucun retour ſur l'interêt perſonnel, ſur la tendreſſe, & ſur l'amitié; mort vraîment héroique, mort de Philoſophe.

Dans le fort du Combat, en quelque endroit qu'il ſe donne, l'élite de la Jeuneſſe, & qui eſt fort réſoluë à périr, s'il le faut, pour le bonheur commun, ſe met en mouvement contre le Général des ennemis, ou, pour mieux dire, conjure ſa perte. On l'attaque ouvertement & de front; on lui tend des piéges & des embuſcades; on cherche de près & de loin à s'en défaire; enfin, ces jeunes gens, formez en un Bataillon ſur lequel toute l'Armée a les yeux, & dont on a grand ſoin de remplacer les Soldats fatiguez, ou rebutez, cette jeune Milice, dis-je, emploïe toute la ruſe, & toute la bravoure de *Mars* pour venir à bout du Chef de l'Armée ennemie. Cette opiniâtreté a ordinairement une réüſſite ſi heureuſe, qu'à moins que le Général ennemi ne prenne le parti de la fuite, il eſt tué, ou fait priſonnier.

Quand la Fortune s'eſt déclarée pour nos *Utopiens*, quand ils ont la Victoire, n'allez pas vous imaginer que dans le tranſport de la fureur guerriere, ils tuënt, ils maſſacrent les Vaincus. Non: ces excellens Humains aiment mieux prendre ceux qu'ils ont mis en fuite, que de leur ôter la vie. Jamais, même, ils ne pourſuivent les Fuïards que lors qu'ils ſont ſûrs de pouvoir le faire: le gros des Troupes demeure en ordre ſous les étendarts, & l'Armée toûjours prête à ſoûtenir le combat. Ils obſervent cette méthode-là ſi exactement, que, quand ils ont battu l'Ennemi, ſi leur Arriere-Garde n'a point eu part à la Victoire, *ils laiſſent* plûtôt échaper tous les Vaincus, que de déranger les Troupes pour courir après eux. Nos Inſulaires ſe ſouviennent de ce qui leur eſt arrivé plus d'une fois. Les Ennemis avoient défait tout le Corps de l'Armée *Utopienne*: enflez de l'orgueuil d'avoir triomphé, ils ſe diſperſoient, ils couroient ça & là, pour pourſuivre, & pour faire du carnage. A vôtre avis, Meſſieurs, quelle fut la ſuite de cet emportement barbare? Les *Utopiens* avoient un petit Corps de reſerve. Les Troupes bien cachées, épioient le tems, elles étoient

étoient attentives à l'occaſion. Dès qu'elles la virent favorable, elles fondent ſur ces *Coureurs*, ſur ces *Maſſacreurs*, qui, ne doutant point d'une victoire inſigne & complète, ne cherchoient qu'à répandre la Mort par tout. Mais *mal en prit* à ces Deſtructeurs de l'Eſpèce humaine; leur excès de confiance fit changer le ſort, qui effectivement tourne comme une girouéte: Nos *Utopiens* eurent le bonheur de tuër les *Tueurs*: par une révolution imprévuë ils arracherent la *Palme*, les *Lauriers*, la Victoire à l'Armée victorieuſe; enfin, les Vainqueurs devinrent, à leur tour, les battus, les *bien & dûment* vaincus.

Les *Utopiens* ont-ils plus de fineſſe à tendre des piéges, à poſter des embuſcades, qu'ils n'ont de ruſe pour les éviter? Ce problème de Guerre ne peut ſe ſoudre, ni ſe décider aiſément. Vous croiriez quelquefois & vous le croiriez ſur toute l'aparence poſſible, qu'ils méditent la retraite, & qu'ils ne penſent qu'à fuir: rien moins que cela. Tout au contraire: prennent-ils cette réſolution-là? On ne s'en défieroit jamais. Car dès qu'ils reconoiſſent que leur Camp n'eſt pas bon, ou que les Ennemis ſont beaucoup ſupe-

rieurs; alors, ils décampent la nuit avec tout le ſilence imaginable: ou ils ſe tirent du péril par quelque ſtratagême; enfin, de jour même, ils font la retraite avec tant de fineſſe, & avec un ſi bel ordre, qu'il n'eſt pas moins dangereux de les attaquer quand ils ſe retirent, que lors qu'ils tiennent ferme, que lors qu'ils défient, & qu'ils ſemblent dire d'un air menaçant, aux ennemis, *venez, venez, vous ſerez les très-bien reçûs.*

Nos Inſulaires ont grand ſoin de fortifier leur Camp par un foſſé auſſi profond que large; & comme ils font jetter de leur côté la terre tirée de ces endroits creuſez, cela leur vaut un double rempart. N'allez pas vous imaginer qu'ils emploïent à cette ſorte de travaux, des *goujats*, des valets, des gens de la plus baſſe mechanique. Non: ce ſont les Soldats mêmes qui font ces Ouvrages ſi utiles. Toute l'Armée a la bêche, a l'outil à la main; à condition, pourtant, mes Amis, qu'il vous plaira d'excepter ceux qui, pendant que leurs Compatriotes fouïſſent & travaillent, ſont commandez pour faire ſentinelle autour du Camp; & cela, pour être toûjours prêts à repouſſer les attaques imprévuës. Tant de

Gens

Gens *mettant donc la main à l'œuvre*; tant de bras étant occupez à mettre le Camp en ſureté, il n'eſt pas concevable avec quelle vîteſſe ils finiſſent leurs retranchemens, & tous leurs travaux.

Leur Armure a toute la ſolidité neceſſaire pour recevoir les coups ſans bleſſure; & cependant, ſi légére, formée avec tant d'adreſſe & tant d'art, qu'elle n'empêche ni le geſte, ni le mouvement. Ils peuvent même nager commodément avec cette Armure-là. Il faut remarquer que dans l'éducation de guerre, quand on leur donne les premieres leçons de la Diſcipline Militaire, ils s'accoutument à nager armez. Les inſtrumens ſanguinaires & meurtriers dont ils ſe ſervent en combattant de loin, ce ſont des dards, des flèches, des javelots; & ils manient ces *outils de mort* avec une force, avec une adreſſe merveilleuſe; on ne peut pas mieux viſer. L'Infanterie & la Cavalerie portent également le Carquois. Quand il faut ſe battre tête à tête, homme à homme; enfin, s'agit-il d'en venir aux priſes? Cela ne ſe fait pas à l'épée: c'eſt avec des haches qui par le fil, par le trenchant, & par la peſanteur, ſont tout-à-fait propres à ne pas manquer

ſon coup, & à fraper d'eſtoc & de taille. Ils ſont d'une habileté ſinguliere à inventer des machines de guerre: quand elles ſont achevées, on a grand ſoin de les cacher, de peur qu'en ſe hâtant de les produire, & qu'en les faiſant jouer trop tôt, elles ne manquent leur effet, & ne donnent lieu aux ennemis de rire & de ſe divertir. En faiſant ces Machines, ils prennent garde ſur tout qu'il ſoit aiſé de les tranſporter, & qu'elles tournent facilement.

Nos *Utopiens* ont-ils fait une trêve? Ils l'obſervent très-religieuſement; & ne la violeroient pas même, quand les Ennemis y feroient infraction. Rare exemple! & qui, à ce que je croi, ne ſe trouve que chez ces bons Inſulaires. Cette Nation qu'on peut nommer, à juſte titre, *l'Honneur du Genre Humain*, n'a pas la cruelle & barbare coutume de piller, de ravager, de brûler les moiſſons; enfin, de commettre ces hoſtilitez affreuſes, que nous avons la douleur de voir dans nôtre Monde. Fort éloignez de cette Maxime pernicieuſe, *qu'on doit affoiblir ſon Ennemi par tous les endroits poſſibles*, ils empêchent autant que cela ſe peut, que les hommes & les chevaux ne foulent & ne gâtent

gâtent les grains de la Campagne: que ſavons-nous, diſent-ils, ſi la Terre ne produit point ces biens-là pour nôtre uſage; & ſi quelque jour, nous ne ſerons point trop heureux de les trouver? Ils ne font jamais de mal à un homme qui n'a point d'armes, à moins que ce ne ſoit un eſpion. Ils conſervent & protégent les Villes qui ſe rendent: les conquêtes priſes d'aſſaut ne ſont point miſes au pillage: mais on fait mourir ceux qui ont empêché que la Place ne capitulât, ou ne ſe rendît; & quant aux autres qui, ſuivant ce mauvais conſeil, ſe ſont défendus avec trop d'opiniâtreté, on les condamne à la ſervitude & à l'eſclavage.

Ils ne touchent ni aux vieillards, ni aux femmes, ni aux enfans; enfin, à pas un de ceux qui ne ſont pas propres à la Guerre. S'ils ſavent que, pendant le Siege, il y a eu parmi les Aſſiegez, des Citoïens qui conſeilloient la reddition de la Place, ils leur en font un mérite; & pour les en recompenſer, on leur fait preſent de quelque portion du bien des Condamnez: le reſte de cette confiſcation eſt diſtribué aux Troupes Auxiliaires; car pour eux, aucun ne profite du butin des Vaincus; pas un des Vainqueurs n'a part aux dépouilles de l'Ennemi.

Au

Au reſte, quand la Guerre eſt terminée, ils ne demandent point à leurs Amis de dédommagement pour les frais que la Republique a fait pour eux : ils mettent tout ſur le compte des Ennemis batus & défaits. Sur ce principe-là, qui n'a rien que d'équitable, puis qu'on ſupoſe que les *Utopiens* n'arment jamais que pour des raiſons légitimes & indiſpenſables; ſur ce principe-là, dis-je, on condamne les Vaincus aux dépens du Procès; on les oblige à fournir une bonne ſomme; & cet argent-là eſt reſervé, deſtiné, conſacré pour les mêmes Conjonctures de Guerre: mais ce n'eſt-là qu'une partie du Païement: on contraint encore ces pauvres batus, à céder pour toûjours des terres & des héritages qui augmentent de beaucoup les revenus de nos Inſulaires. Ils ont, à preſent, de ces ſortes de fonds & de rentes chez pluſieurs Peuples. Ces revenus ſe ſont formez inſenſiblement, & par des occaſions differentes : mais cette petite ſource pécuniaire s'eſt tellement enflée, ſes eaux ſont devenues ſi fortes & ſi fécondes qu'elle produit par an plus de ſept cens mille ducats.

Ils envoïent ſur ces biens étrangers quelques-uns de leurs Compatriotes; &

ils leur donnent le titre de *Queſteur*, ou de Treſorier. Ces Officiers vivent-là ſplendidement ; ils y font une figure des plus magnifiques : mais quelque dépenſe qu'ils faſſent pour paroître en grans Seigneurs, & faire honneur à la Patrie, ils ne ſauroient dépenſer tout le revenu. Il en reſte toûjours une bonne partie pour mettre dans le Tréſor Public : ſouvent auſſi ils prêtent un peu de cet argent-là au Peuple ſur les terres duquel ces heritages ſont ſituez : on leur en laiſſe la jouïſſance & l'uſufruit juſqu'à ce que la République en ait beſoin ; & même il n'arrive preſque jamais qu'on redemande le *Total*. De ces terres, de ces heritages, ils en aſſignent une partie aux Gens, qui, à la ſollicitation *Utopienne*, veulent bien courir le danger dont je vous ai parlé. Si quelque Monarque, poſſedé du Démon de la mauvaiſe gloire, aïant pris les Armes contre eux, ſe prépare à faire une irruption ? ils aſſemblent, en toute diligence, la plus nombreuſe, la plus puiſſante, la plus formidable Armée qu'il leur eſt poſſible : ils courent, ils volent à l'Ennemi juſques au delà de leur frontiére ; & le repouſſant, ou peut-être, le taillant en pièces, ils ſe garantiſſent ainſi de

de l'invaſion. Nos *Utopiens* n'aiment point du tout à *guerroïer* ſur leurs terres; & il n'eſt point même de cas aſſez preſſant, de neceſſité aſſez urgente, pour les obliger à introduire dans l'Ile aucun ſecours étranger.

DES DIFFERENTES RELIGIONS DE L'UTOPIE.

CE n'eſt pas ſeulement dans l'Ile en général que le Culte Divin eſt bigarré, c'eſt auſſi chez toutes les parties de la Nation. La Croiance Religieuſe ne ſauroit être plus partagée; ni la Foi pieuſe, plus ſujette à controverſe. Chaque Ville a ſon Dieu. L'une ſe proſterne & fait ſes dévotions devant le flambeau de l'Univers, Aſtre dit vulgairement le Soleil: l'autre récite ſes Heures devant la Lune, & invoque cette belle & *argentine Phebé*, de qui la Gent Poëtique a rêvé tant de belles choſes dans ſon inſomnie ordinaire. Telle Ville fête & chomme une autre Planète: & enfin, dans nôtre *Utopie* il y a du *Service Divin*, de tous les genres & de toutes les façons. Vous ne croiriez peut-être pas, Meſſieurs mes

mes bons Amis, ce que je vais vous dire, & ce qui eſt, néanmoins, une des véritez les plus *Utopiennes*. Certaine Société particuliere de ce Corps Politique, certain aſſemblage de mortels, certaine Ville; tout comme il vous plaira: ces Gens-là donc adorent & ſervent un je ne ſai quel homme, qui, pendant ſa vie, ſe diſtingua par ſon merite, & par ſa réputation; & non ſeulement ils ont *apotheoſé* ce Perſonnage-là, non ſeulement ils en ont fait un Dieu; mais même, ils le croïent le premier & le plus grand des Dieux, le Maître de la Foudre; enfin, c'eſt leur *Jupiter*.

Mais la partie de nos Inſulaires la plus nombreuſe, la plus ſage, la plus éclairée, rejettant toutes ces Divinitez chimériques, n'admettent, & ne reconnoiſſent qu'un ſeul Etre adorable. Il eſt, diſent-ils dans leur *Catéchiſme*, il eſt inviſible, éternel, immenſe, incomprehenſible, & infiniment au-deſſus de tout ce que l'Eſprit Humain peut concevoir, peut imaginer. Ce grand Dieu, ajoutent-ils, remplit tout l'Univers, non pas materiellement, non pas d'une étenduë corporelle & diviſible; mais par ſon vouloir, & par ſa puiſſance. Ces *Utopiens orthodoxes*

doxes donnent le beau nom de *Pere* à cette Divinité : ils attribuënt à elle ſeule les Origines & les principes, les accroiſſemens & les progrès, les viciſſitudes & les révolutions : enfin, ils la reconnoiſſent pour le *Moteur* des commencemens & des fins, pour la Cauſe Premiere & Univerſelle ; & comme ils en font l'unique objet de leur Religion, ils ne rendent qu'à cet Etre Tout-puiſſant les divins & ſacrez honneurs du Culte.

Quoique toute la Nation ne s'accorde point ſur cet Article eſſentiel & capital, ils conviennent tous, néanmoins, d'une choſe : c'eſt qu'il y a un Etre ſuperieur à tout, un Etre dont l'exiſtence eſt éternelle, & dont la volonté eſt ſouverainement abſoluë ; que c'eſt lui qui, par la ſeule vertu de ſa Parole toujours efficace, a *realiſé* le Néant, & créé ce vaſte & ce bel Univers dont nous faiſons une petite partie ; enfin, que c'eſt lui qui, par une Providence également ſage, bonne, juſte, puiſſante, & impenetrable, conduit & gouverne ce grand Ouvrage qui eſt ſorti de ſa bouche. Cet Etre Infini s'apelle communément en Langue *Utopienne Mythra* : Voila, donc, un ſentiment uniforme touchant la Divinité. Mais en

en quoi ces Peuples different de croïance, c'eſt que le vrai Dieu n'eſt pas reconu dans toute l'Ile avec le même ſens, avec la même explication. Chacun choiſit ce qui lui plait pour la Divinité, chacun *déifie* ſuivant la perſuaſion & le préjugé. Mais dans cette varieté, dans cette contradiction *de Foi Religieuſe*, ils ſe reüniſſent tous ſur un Point. A qui, ou à quoi, diſent-ils unanimement, qu'on attribuë la *Toute-Puiſſance*? il eſt toûjours certain que l'Etre qui la poſſède, cette *Toute-Puiſſance*, eſt celui, qui du conſentement général de toutes les Nations, n'a, ni Supérieur, ni égal en DIVINITE', ni en MAJESTE'.

Au reſte, cette grande bigarure, cette diverſité de ſuperſtition s'évanouït peu à peu, chez nos *Utopiens*: à la luëur de la Controverſe ils ouvrent les yeux, & ils s'uniſſent pour profeſſer la Religion qui paroit la plus raiſonnable. Je ne doute point que tous les autres Cultes ne fuſſent déja abolis: mais il s'y preſente un obſtacle. Quand un Inſulaire a deſſein de changer de Croïance, & de paſſer d'une Egliſe à l'autre, ſi dans ce tems-là, il lui arrive quelque diſgrace, il eſt frapé de crainte; la terreur ſuperſtitieuſe

le

le saisit; & au lieu d'attribuer son malheur au hazard & au destin, il se met en tête que le coup vient du Ciel; il croit fermement que le Dieu dont il veut abandonner le culte, & qu'il est sur le point d'abjurer, est fort en colere; qu'il le punit; qu'il se venge de l'impiété du *Mécroïant* & de *l'Apostat*.

Quand ces Peuples nous eurent ouï parler du Christianisme: quand nous leur eumes fait connoître le saint Nom de Jesus-Christ, sa Doctrine, sa Morale, ses Actions, ses Miracles: enfin, quand nous leur racontames cette admirable, cette miraculeuse constance de tant de glorieux Martyrs, dont le sang répandu, par une mort volontaire, a été la semence des Fidèles, & a attiré un si grand nombre de Nations à la Foi de l'Evangile; quand, dis-je, nous leur *contâmes* les hautes, les sublimes, les profondes Veritez de nôtre Sainte & Divine Revelation, vous ne sauriez croire avec quelle inclination, avec quel épanchement de joïe ils aprouverent la prédication du Sauveur. Je ne sai si Dieu *operoit* interieurement dans leurs Ames par sa Grace & par son Esprit, ou si le Christianisme leur parut une Profession conforme à

la

la Secte qu'ils eſtiment le plus parmi eux. Mais je croi qu'un des grans motifs de leur aprobation, ou plûtôt de leur aplaudiſſement, eſt qu'on leur avoit dit que notre Legiſlateur Dieu & Homme tout enſemble ſe plaiſoit à vivre en commun avec ſes Apôtres; & qu'encore à preſent, cette communauté des biens & de la vie eſt en uſage dans les Societez des Chrétiens qui ſe vantent d'obſerver le mieux les preceptes & les conſeils de la Morale Evangelique.

Quoi qu'il en ſoit, quantité d'*Utopiens* eurent le bonheur d'entrer dans le chemin *du Salut Eternel*; ils embraſſerent nôtre Religion; & par l'eau purifiante du premier Sacrement, on les raccommoda avec Dieu, on leur ôta la *Tache damnable & damnante* du Péché Originel. Deux de nos Compagnons de voïage étant morts, nous ne reſtions plus que quatre pour catéchiſer ces *Neophytes*, & pour leur adminiſtrer le Batême. Aucun de nous n'étoit Prêtre, ce que je déplore encore aujourd'hui. Cependant, ces *Utopiens* nouveaux convertis, après avoir été inſtruits & batiſez, brûlent d'une pieuſe ardeur & d'un zèle *proſélytique*, de participer aux autres Sacremens que les Pré-

Prêtres ſeuls ont droit de conferer. Ils connoiſſent nos Myſteres ; ils y ſont initiez : mais comme ce n'eſt que par inſtruction & que par la ſpeculation, cela leur redouble l'envie d'en venir à l'exercice & à la pratique. Cette ferveur ardente les a fait aviſer d'une queſtion, d'un problême théologique : Ils demandent ſi pour avoir un Miniſtre de l'Autel, il eſt abſolument neceſſaire qu'il ait ſa Miſſion du *Pontife des Chrétiens*, c'eſt ainſi qu'ils nomment le Pape ; & ſi, en choiſiſſant eux-mêmes un Citoien, il n'auroit pas aſſez le ſacré & ineffaçable Caractere de la Prêtriſe, pour faire de droit & avec pouvoir les fonctions du Culte & pour adminiſtrer les Sacremens. Nos Inſulaires diſputent vivement ſur cette matiere-là. Je voïois même que l'afirmative de la Queſtion prenoit le deſſus : Je ne doutois preſque point qu'ils ne *ſacerdotifiaſſent* quelcun de la Nation : cependant, quand je quitai l'Ile, ils n'en étoient point encore venus juſque-là ; & je les laiſſai ſans Prêtres.

Ceux qui, ne trouvant point de ſolidité dans les fondemens & dans les Raiſons du Chriſtianiſme, ſe moquent de nos Veritez, & rejettent l'offre de *Conver-*

verſion, ceux-là, dis-je, n'en viennent ni aux reproches, ni aux menaces contre nos *Catéchumenes* ou nos Bâtiſez : bien loin de les haïr, de les deteſter, de les perſecuter, de les brûler, on les abandonne à leur perſuaſion; ils en jouïſſent tranquilement ; & on ne les en traite pas moins en freres de Nature & d'Eſpêce, en bons Compatriotes, en Membres de la Societé Humaine. Heureux Mortels chez qui ni la Religion, quelle qu'elle ſoit, ni le Fanatiſme n'introduiſent point la *Diſcorde* ſanglante & meurtriere!

On ſaiſit, neanmoins, & on empriſonna, devant moi, un de nos *Utopiens* nouvellement *Illuminez*. Celui-ci, encore tout trempé de l'eau ſaintement brûlante du Batême, entra dans un ſi grand enthouſiaſme qu'il voulut ſoutenir publiquement que la ſeule Religion Chrétienne étoit vraïe, & qu'elle ſeule pouvoit conduire au Ciel. Nous fîmes de notre mieux pour moderer, pour arrêter ce tranſport: nous remontrâmes à ce *Proſélyte*, qu'il y avoit de l'indiſcretion dans ſon zèle, & que Dieu ne commandoit point l'emportement. Nous ne pûmes y rien gagner. Il prêcha donc; il *ſermonna* à toute force, à toute outrance;

& il s'échauſa ſi bien dans ſa Déclamation, que non ſeulement il donnoit le premier rang à notre Culte; mais que, même, il envoïoit toutes les autres Religions à *Satan*: Oui, crioit-il à plein goſier, hors les Chrétiens tous les Hommes ſont des profanes, des impies, des ſacrilèges; & ils méritent tous de brûler éternellement dans l'Enfer.

Après que notre Apôtre de fraiche date, eut invectivé long-tems de ce ſtile-là, & ſur le même ton, il eſt arrêté; on lui fait & *parfait* ſon procès dans toutes les formes: la procedure criminelle ne rouloit nullement ſur le mépris de la Religion; mais pour avoir excité un tumulte populaire; enfin les Juges condamnent le coupable; & ſa Sentence porte qu'il ſubira la peine du baniſſement: ainſi le voilà Confeſſeur, & demi-Martyr, ſans ſouffrir, neanmoins, pour ſa Foi & pour ſa Religion. Ces Peuples comptent entre leurs anciennes Coutumes, qu'on ne doit inquieter ni moleſter aucun Habitant pour ſa croïance & pour ſon Culte: & voici l'origine, la ſource, le commencement de cette Loi de Tolerance. Quand *Utopus* eut fait ſon débarquement dans l'Ile, & qu'il s'en fut emparé; ce Con-

Conquerant aprit, qu'avant ſon arrivée, il y avoit dans le Païs des diſputes & des guerres continuelles pour la Religion. Il avoit même remarqué, que, dans cette diviſion commune des Habitans, chaque Secte ne laiſſoit pas de combatre pour la Patrie, & que c'étoit ce qui lui avoit facilité le moïen de les réduire & de les aſſujettir toutes. Lors qu'il ſe fut rendu Maître du Gouvernement, il ſe hâta de faire une Ordonnance pour établir la liberté de Religion. Permis à chacun de ſuivre & de profeſſer le Culte qu'il croit le plus ſalutaire & le meilleur; permis de déduire les fondemens, les motifs, les raiſons de ſa Foi, pourvu que cela ſe faſſe paiſiblement, modeſtement, & ſans déchirer la Religion des autres. Suivant cette même Loi, ſi quelcun, qui voudroit attirer à ſa Croïance un des Citoïens, voit que ce dernier tient ferme, & ne ſe rend point aux argumens du *Diſputeur*, défenſe expreſſe & ſevère à celui-ci de faire la moindre violence à ſon Antagoniſte; défenſe de lui dire la moindre injure; & s'il eſt aſſez hardi pour tranſgreſſer la Loi, on le condamne auſſi-tôt à l'exil, ou à la ſervitude.

Le Prince *Utopus*, en faiſant un tel

Edit, n'avoit pas ſeulement en vuë d'aſſurer la tranquilité commune en ſuprimant ces combats fréquens, en déracinant cette haine implacable que la diverſité de Religion avoit produit auparavant, & qui mettoit la République dans le trouble, dans le deſordre, dans le bouleverſement : ce Legiſlateur agiſſoit encore par un autre principe : il crut qu'il étoit même de l'interêt du ſervice Divin, qu'il donnât une telle Declaration ; car par une Loi ſi ſage, ſi judicieuſe, le Fondateur de la Republique *Utopienne* faiſoit voir qu'il n'oſoit décider témérairement de la Religion, n'étant pas ſûr que la Divinité, qui peut-être aime qu'on l'adore, qu'on la ſerve en pluſieurs manieres differentes, n'inſpire point à l'un, une choſe ; & à l'autre, une autre ; enfin, ſi Dieu ne partage point ſa Révélation.

D'ailleurs, cet *Utopus* bâtiſſoit ſur le Bon ſens. Il ne pouvoit, ſans doute, concevoir que ſans violer groſſierement les règles & les impreſſions de l'Equité Naturelle, on puiſſe emploïer les menaces, & la violence pour contraindre quelcun à changer de Foi. A cauſe que vous êtes perſuadé d'un Article de vôtre *Ca-*

té-

téchiſme, vous voulez que tout le Monde le ſoit auſſi? En verité, il y a là de l'extravagance & de la ſotiſe: forcez donc auſſi un Aveugle, un Borgne, un Louche; enfin un homme qui a la vuë éteinte, ou de travers, ou malade, forcez-le, dis-je, d'avoir les yeux, auſſi bons, auſſi ſains, auſſi perçans, & d'une auſſi grande juſteſſe que les vôtres, à ce que vous prétendez; donnez-lui cela, ou laiſſez-le en repos. La Comparaiſon de la vuë tombe également, & non moins naturellement ſur les quatre autres ſens, *voire* ſur tous les membres du *Corps Humain*: n'y aura-t-il, donc, que la plus noble partie de l'Homme, je veux dire, cette belle *faculté* de penſer, de juger, de raiſonner & de croire; hélas! n'y aura-t-il qu'elle à qui on refuſe un privilége dont les Manchots & les Boiteux jouïſſent en toute ſureté?

C'eſt ainſi aparemment que *Sa Majeſté*; je croi qu'il faut dire *Son Alteſſe Utopienne*, raiſonnoit: mais ſes lumieres ne ſe bornoient pas-là; ce grand Monarque, dont l'eſprit étoit auſſi bon que le cœur, pouſſoit la réflexion plus loin. S'il eſt vrai, diſoit-il en philoſophant, qu'il n'y ait ſur la Terre qu'une ſeule Religion qui ait

pour ſoi la certitude & la verité ; en prenant dans une Controverſe la voïe du raiſonnement, de la moderation & de la douceur, n'arrivera-t-il pas, à la fin, que la VERITÉ, qui de ſa nature, a une vertu triomphante, elle qui eſt nôtre Soleil *intellectuel*, fera paroître l'*Evidence*, qui eſt comme ſon Aurore, & diſſipera, par ſes raïons inviſibles, les nuages & les ténèbres qui la couvroient ? Si au contraire, on entreprend la Converſion des Ames, le piſtolet à la gorge ; le flambeau d'une main ; & l'épée, de l'autre : alors, comme les plus méchans, comme les plus Scélérats ſont les plus entêtez, il ſe trouvera, qu'à cauſe de ces vaines & riſibles ſuperſtitions auxquelles ces mauvais Aveugles s'opiniâtrent, la très-Sainte, la très-celeſte, la très-indubitable Religion, ſera, comme on voit quelquefois les bleds dans la Campagne, ſera enterrée dans les épines & dans les broſſailles.

Utopus a donc trouvé un milieu à l'affaire, à la vie de l'autre Monde, vie qui, ſans contredit, & il n'y a que ces malheureux, que ces *infamiſſimes Athéïſtes*, qui puiſſent en douter ; Vie, dis-je, qui fait ici-bas l'intérêt dominant *du Genre Hu-*

Humain : ce milieu eſt la permiſſion à chacun de croire tout ce qui lui plaira. Cette *Tolérance* n'eſt pourtant pas ſans exception : il y a une clauſe, & qui eſt ordonnée au nom de la Religion naturelle; & cela, ſous des peines rigoureuſes. Le Prince d'*Utopie*, qui a étudié la Phyſique, & qui poſſède à fond la Metaphyſique, *inhibe*, *prohibe*, défend à qui que ce ſoit de ſes Sujets d'être un Individu aſſez peu digne de nôtre Eſpèce, un Fils aſſez ingrat envers Mere Nature, pour avoir ſeulement la penſée, pour qu'il leur entre dans l'eſprit, que l'Ame, n'étant qu'un ſoufle, qu'une chaleur animale, s'évanouït, & s'évapore au moment que la Mort donne ſon coup de faulx; que l'Univers n'eſt point conduit par une Intelligence Suprême, qu'il ſubſiſte, qu'il roule à l'avanture, & ſous la direction d'une *Cauſe Aveugle*; enfin, qu'il n'y a point de Providence.

Ce fut par cette Loi-là que les *Utopiens* entrérent dans la perſuaſion preſque générale des Nations, qu'après la *Vie preſente*, les Criminels & les Vicieux trouvent des ſuplices qui les attendent; au lieu que les Amateurs de la Vertu, au lieu que ceux qui ont rempli leurs de-

voirs, reçoivent en l'autre Monde la récompense de leur bonne conduite. Un Citoïen qui auroit des sentimens opposez à cette doctrine-là, ne passeroit pas pour un homme chez nos Insulaires: on le regarderoit comme un indigne Mortel qui auroit souillé la sublimité de son Origine, en faisant passer l'image de Dieu dans la figure & dans la ressemblance d'une bête: à plus forte raison n'honoreront-ils pas cet Impie du titre de Citoïen; lui qui s'il n'étoit retenu par la crainte du châtiment, ne feroit non plus de cas des Loix & des Réglemens de la République, que d'un floccon de neige. Il est certain qu'un homme qui, ne se croïant point composé de deux substances, de deux natures differentes, l'une étenduë & materielle, l'autre Spirituelle & sans parties, n'a point d'autre esperance que celle de conserver son corps, & de lui procurer le plus long *bien être* qu'il lui sera possible, il est certain, dis-je, que quand cet homme trouve l'occasion de se contenter, la seule crainte *des Loix Penales* le tient en bride; & s'il peut, ou les éluder adroitement, ou les violer impunément, comptez qu'il n'y manquera pas. Car pour ces consciences Philosophiques qui, par

par un pur principe de Raiſon & d'Humanité, tâchent de vivre dans l'innocence, & de n'avoir rien à ſe reprocher? Oh qu'elles ſont rares! y en auroit-il bien dix entre cent millions?

Un *Utopien* donc, qui ne croit ni *Ame*, ni *Vie future*, doit ſe tenir aſſuré de ne participer jamais aux honneurs publics: il eſt exclus pour toûjours de la Magiſtrature; on ne lui confie aucune Charge, aucun Emploi; tant il eſt regardé par tout comme un homme négligent, indolent, incapable de s'animer pour le ſervice de la Patrie: mais on ne le met point en juſtice; on ne le condamne point au *Fagot*: on ne le *ſuplicie* point; enfin, on le laiſſe vivre ſurement & paiſiblement: c'eſt que ces bons Inſulaires, qui en cela, auſſi-bien que dans tout le reſte, ſont les antipodes de nôtre Monde, connoiſſent avec la derniere évidence, que perſonne n'eſt maître de ſes ſentimens, & qu'on ne peut s'empêcher de croire ce qui paroit le plus croïable. En *Utopie*, on ne fait point de menaces à un *Libertin*, à un *Eſprit fort* pour l'obliger à trahir ſa penſée, & à tenir le langage commun. Vous ne ſauriez croire combien ces Peuples ſont zélez artiſans

de la *Sincerité*, combien ils déteſtent la Diſſimulation & le Menſonge; ils ne les diſtinguent preſque point de la Fourberie. Mais il eſt défendu à l'*Irreligieux* de diſputer ſur ſes ſentimens, & de les défendre par preuves: chez le Vulgaire, s'entend; car pour les Prêtres, & pour les Gens graves, non ſeulement il leur eſt permis de controverſer en particulier avec le Philoſophe; mais même on les y exhorte, dans la confiance qu'on a que, tôt ou tard, ſa folie & ſon extravagance céderont à la Raiſon.

Il y a dans l'Ile une autre Opinion toute contraire à celle des Incrédules. Cette Secte eſt aſſez nombreuſe, par trois raiſons: 1. elle n'eſt point défenduë: 2. elle n'a pas tout-à-fait tort: 3. & enfin, c'eſt qu'elle ne fait point de mal. Ils croïent que la Bête a auſſi une Ame: il eſt vrai, diſent-ils, que cette Ame beſtiale n'aproche pas de la nôtre, ni en dignité, ni pour l'eſperance du bonheur infini que Dieu nous garde: mais elle eſt pourtant immortelle, & deſtinée à une félicité qui ne finira jamais.

Preſque tous les *Utopiens* ſont ſi perſuadez d'un *Paradis*, dont les plaiſirs & les joies ne peuvent ſe concevoir, que le Chré-

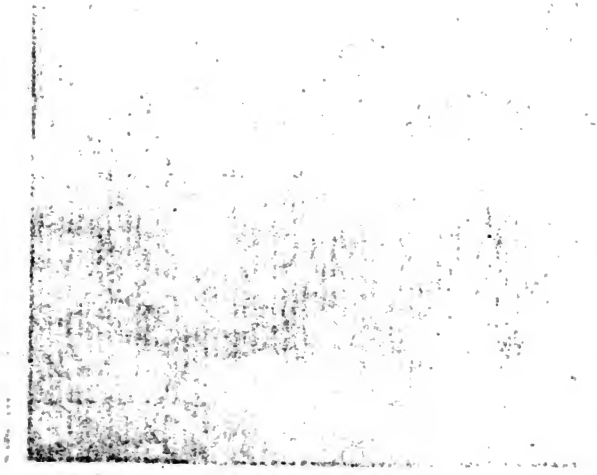
Chrétien le mieux convaincu de ſa Religion, ne le croit pas de meilleure foi. Sur ce fondement-là, ils plaignent les Malades, à cauſe de la ſouffrance: mais ils ne ſavent ce que c'eſt que de regréter les Mourans. Néanmoins, quand ils voïent quelcun qui s'afflige de mourir, qui a de la répugnance à quiter la vie, & qui ne la perd que malgré lui, cela leur fait de la peine. Je vous défierois bien, Meſſieurs, d'en deviner la raiſon: c'eſt qu'ils en tirent un fort mauvais augure pour *le Salut Eternel* du Mourant: ces bonnes Gens s'imaginent que ce Moribond n'a point d'eſpérance pour l'Avenir; qu'il ſent ſa conſcience chargée; & que, comme s'il avoit un preſſentiment caché des tourmens *infernaux* dans leſquels il va tomber, la peur le tranſit; il tremble de partir pour le long Voïage d'OUTRE-TERRE. De plus, ces Peuples croïent bonnement qu'un homme qui . loin de courir volontiers vers l'autre Monde, recule, refuſe, & n'y entre que malgré lui, eſt très-mal reçu dans l'Empire des Morts: ne doutant point que Dieu, qui a eu la bonté de l'apeller & de le faire venir, ne lui faſſe *mauvais accueil*, pour s'être laiſſé entraſ-

ner, par force, en ce Païs-là, où il fait ſi beau quand on y eſt heureux ? Quand donc les *Utopiens* voïent mourir un Compatriote en deſeſperé, cela leur fait horreur. Le Malade a-t-il rendu le dernier ſoufle ; a-t-il paſſé de la condition de mortel à celle d'immortel ; enfin, de malade eſt-il devenu défunt ? On le porte à la Sépulture ; mais en grand ſilence, avec des *faces* mornes, ſombres ; enfin, avec une triſteſſe qui fait pitié. On fait la priére : on demande fervemment à Dieu, que par ſa bonté infinie, il lui plaiſe faire miſericorde à un Pécheur qui n'a mérité que les terribles effets de ſa Juſtice & de ſa Vangeance. Enſuite, on jette *force* terre ſur le Cadavre, qui en effet, ne cherche pas un autre domicile ; & puis le Convoi ſe retire, auſſi *dolent* qu'il étoit venu.

Au contraire, quand un Citoïen meurt gaîment, & plein de bonne eſperance, c'eſt une fortune pour lui. Cet heureux Mort n'a point le chagrin de ſe voir pleurer ; on croiroit lui faire afront, on croiroit inſulter à ſa gloire, ſi on répandoit des larmes à ſon ſujet. Tant s'en faut : ſes funerailles, ſes obſéques ſont les plus réjouïſſantes, ſont les plus *joïeuſes* du mon-

N 7

Digitized by Google



Digitized by Google

monde : on y rit, on y chante ; & même, ne je me ſouviens pas bien ſi on n'y danſe point. Le Corps étant porté au bucher, les *Aſſiſtans* lèvent les bras au Ciel, & le ſuplient, du fond du cœur, de vouloir bien accorder, à la bonne & honnête Ame du Défunt, une *béatitude* proportionnée à ſon mérite, & qui aille même beaucoup au-delà. Cette Cérémonie achevée, on brûle ce *bienheureux trépaſſé* ; & cette fonction funèbre s'exécute avec autant de reſpect & de *révérence*, qu'il y a peu de douleur. Dans l'endroit du *brûlement*, on érige une Colonne ſur laquelle les *hauts faits*, les vertus, les tîtres & les dignitez du Seigneur Mort, ſont *artiſtement* gravez, ou *ſculpturez*. Quand les *Enterreurs* ſont retournez chez eux, ils ſe font un plaiſir de paſſer en revûë la vie & les actions de celui dont ils viennent d'enfouïr les cendres. Nos *Utopiens* nomment une mort contente, la plus heureuſe heure du paſſage ſur *la Boule Terreſtre* ; & il n'eſt rien qu'ils célébrent avec plus d'épanchement qu'un heureux & tranquile départ de la Vie.

Ils croïent que le ſouvenir de la probité d'un homme qui n'eſt plus, excite, éguil-

éguillonne beaucoup les Vivans à la Vertu : mais ce n'eſt pas-là l'unique motif qui les porte à rendre juſtice au mérite des Morts. Ils ont là-deſſus une plaiſante *fantaiſie*. Ce que c'eſt, après tout, que la ſotiſe de l'Eſprit Humain! L'*Utopien* vous dira gravement, & d'un grand ſang froid, j'avouë que les morts ſont inviſibles, & qu'ils ne commercent point exterieurement avec nous autres mortels : mais penſez-vous que leur *Inviſibilité* les rende inſenſibles? Quoi! parce que les Morts ſont des Morts, ils ne ſeront pas ravis de ſavoir ſi on honore ici bas leur Mémoire, & ſi on parle d'eux avantageuſement? Ces Morts fortunez, à qui nous attribuons une félicité complette, ſont-ils privez de cette chére & précieuſe Liberté que les Mortels confeſſent unanimement être le plus grand de tous les treſors; ce que les bêtes, & ſur tout, les Oiſeaux nous confirment par experience? Eſt-ce que les *bienheureux* Habitans *du Païs Céleſte* ſont enchainez? Ne leur eſt-il point permis d'aller où bon leur ſemble? Ils devroient paſſer pour des ingrats fiéfez, ſi renonçant à leurs intimes amis, ils n'avoient aucune envie de les voir. L'Amitié eſt chez les Humains la plus gran-

grande des douceurs. Ainſi puiſqu'en *Paradis*, tous les plaiſirs que l'Ame a pu goûter ſur la Terre, ſont au comble & à la perfection, eſt-il croiable que les *Paradiſans*, chez qui toutes les bonnes qualitez augmentent, perdent dans leur ſéjour délicieux ce penchant, cette conformité d'humeur, cette tendreſſe réciproque qui les lioit, qui les uniſſoit avec leurs amis? Nos Inſulaires ne doutent donc point que les *Bourgeois des Cieux* ne ſe mêlent avec les Mortels, & qu'ils n'examinent attentivement tout ce que nous diſons, & tout ce que nous faiſons: Cette perſuaſion leur inſpire une plus grande confiance, tant pour entreprendre que pour executer, s'apuïant beaucoup ſur la protection de ces *Anges Gardiens* qui ſont leurs parens, leurs amis; & d'ailleurs la prétenduë preſence de leurs Ancêtres leur imprime un grand reſpect, & les détourne de toute mauvaiſe réſolution.

Quant aux augures, aux préſages, aux prédictions, aux divinations; enfin, à tout cet attirail d'une vaine ſuperſtition qui concerne l'Avenir, & qui eſt ſi en uſage chez les autres Peuples? nos *Utopiens* mépriſent ces ſotiſes-là; ils s'en mo-

moquent. Mais pour les Miracles, pour ces événemens ſurnaturels qui arrivent ſans le concours des *Cauſes ſecondes?* oh! ils les vénérent comme les ouvrages d'une Divinité qui préſide à tout, & qui ne dépend que de ſa volonté. Ils prétendent même, que le Ciel les honore, & les gratifie ſouvent de ſemblables faveurs; & que quand l'Etat ſe trouve dans des conjonctures importantes & dangereuſes, ils procurent & ils obtiennent des miracles par les prieres publiques.

Ils diſent que contempler l'Univers, & en admirer, en louër, en bénir, en remercier l'Auteur, c'eſt une fonction du Culte & du Service divin, laquelle eſt fort agreable à Dieu. Il y a, pourtant, des *Utopiens*, & le nombre n'en eſt pas petit, qui ont un ſentiment tout contraire: Ceux-là, par un principe de conſcience & de Religion, negligent l'étude de la Nature; ils ſe ſoucient fort peu d'en connoître les cauſes & les effets: ce grand livre eſt toujours fermé chez eux; & ils ne ſe donnent jamais le loiſir de le lire. Ils croïent que c'eſt par le travail, par les occupations, par les bons offices, par les œuvres charitables, qu'on doit *gagner Paradis*, & mériter ce bonheur immen-

menſe dont la Mort eſt la premiére porte & la premiére entrée. Suivant cette Morale-là, les uns gardent les malades, & les ſervent: les autres réparent les chemins, nétoïent les foſſez, racommodent les ponts, coupent les mottes de terre, tirent le ſable & les pierres; abbatent les arbres & les fendent; & tranſportent dans les Villes ſur des charètes à deux chevaux, les bois, les grains, les fruits & toutes les autres productions de l'Agriculture, & de la Campagne. Ce n'eſt pas ſeulement au Public qu'ils rendent ces bons ſervices: ils tâchent auſſi d'être utiles aux Particuliers, comme des valets, & plus que des eſclaves.

Tout ce qu'il y a, par tout, à faire de plus difficile, de plus rude, de plus ſordide, de plus bas & de plus abjet; enſorte que la peine, le dégout, le deſeſpoir en détourne la pluspart des autres Citoïens, & les épouvante, ces dévots *chercheurs* de travail & de fatigue ſe chargent de tout le fardeau; & ils font ces groſſes & ſales beſognes avec autant de bonne volonté, de plaiſir & de joie, que ſi c'étoient les plus douces, les plus belles, les plus nobles occupations. Ainſi, lorsque ces Gens-là procurent le repos aux

au-

autres, ils ſont continuellement dans la peine & dans l'agitation du travail ; ils ne pretendent pas pour cela qu'on leur en tienne compte : ils ne cenſurent point la vie de leurs Compatriotes, ni ne ſe glorifient nullement de la leur. Mais plus ils s'abaiſſent aux ouvrages ſerviles, plus on a pour eux de reſpect & de vénération.

Ces hommes extraordinaires ſont partagez en deux Sectes. Les uns vivent dans le Célibat ; & non contens de garder une auſtere continence, & de s'abſtenir de tout plaiſir *charnel*, ils renoncent auſſi à l'uſage de la Viande ; & quelques-uns même portent le zèle ſi loin, qu'ils s'abſtiennent généralement de tous les animaux. Rejettant toutes les voluptez de cette Vie-ci comme nuiſibles à l'Ame, ils n'aſpirent qu'à la Vie future ; ils la ſouhaitent avec ardeur ; & comme ils ſe promettent d'y parvenir bien-tôt par les veilles, & par les ſueurs, cette eſperance les rend *alaigres* & vigoureux.

L'autre Secte eſt moins affamée de travail : elle préfére le Mariage ; & loin d'en mépriſer les conſolations & les fruits, ils ſoûtiennent que c'eſt un devoir de ſe ma-

marier, parce qu'on ſe doit ſoi-même à la Nature, & qu'on doit des enfans à la Patrie. Ils ne refuſent aucun des plaiſirs qui ſont compatibles avec leurs travaux. Ils mangent volontiers de la viande de boucherie, parce qu'elle les rend plus forts & plus robuſtes pour reſiſter à la fatigue de l'Ouvrage. Les *Utopiens* croïent ceux-ci les plus ſages; mais ils croïent les autres, les plus ſaints. Si les Obſervateurs de la Secte rigide ſe prétendoient fondez en bonnes raiſons, pour préferer le Célibat au Mariage, & pour aimer mieux vivre dans une Macération continuelle, que de joüir du repos tranquile, & des honnêtes douceurs de la Societé Civile, leurs Compatriotes ſe moqueroient d'eux: mais parce que ces *Mortificateurs* avouënt que c'eſt la Religion qui les fait agir, on les révére, & on s'humilie en leur preſence. Car il n'y a rien ſur quoi ces Inſulaires ſoient plus ſcrupuleux ni plus circonſpects, que de décider témérairement ſur la Religion, quelle qu'elle ſoit. Ces Rigides ont un nom qui leur eſt propre; on les apelle dans la Langue du Païs *Buthreſques*, ce qui revient à nôtre terme de *Religieux*.

Les Prêtres d'*Utopie* mènent une vie fort

fort exemplaire, rien de plus édifiant que leur conduite; & c'eſt à cauſe de cela même, qu'il n'y en a guere. Chaque Ville enferme treize Temples, & chaque Temple a ſon Prêtre. Il faut en excepter la conjoncture de Guerre. Eſt-il queſtion d'aller, en Armée, contre les Ennemis? ſept Prêtres accompagnent les Troupes, & on en crée ſept nouveaux pour remplir ce vuide du Sanctuaire. Quand les ſept *Aumôniers* ſont revenus, chacun d'eux reprend ſon poſte ſpirituel; & pour les Prêtres de nouvelle façon, ils remplacent, par ordre, les Anciens à meſure qu'il en meurt! en attendant un de ces bons bénéfices, s'ils ne ſont point les ſuffragans du Pontife; du moins, ils l'accompagnent dans ſes *Fonctions Paſtorales*; car les treize Prêtres ont un Chef. C'eſt le Peuple qui choiſit les Officiers & les Miniſtres de l'Autel: cette Election ſe fait comme celle des autres Magiſtrats, par des ſuffrages ſecrets; & cela pour obvier à la brigue, & à la partialité. Les Prêtres nouvellement élus, ſont ordonnez & ſacrez par le Collége *Sacerdotal*.

Le droit des Prêtres eſt de préſider aux exercices du Culte. Ils veillent au maintien

tien de la Religion, & ils ſont comme les Cenſeurs des Mœurs. Il eſt fort honteux chez les *Utopiens* d'être cité devant le *Presbyterat*, & d'y recevoir une correction; cela paſſe pour une marque de mauvaiſe conduite. Au reſte comme il eſt de l'office & du reſſort du *Sacerdoce*, d'exhorter, & d'admonêter; de même, il n'apartient qu'au Prince, & aux autres Magiſtrats, de proceder criminellement contre les coupables & les ſcelerats. Les Prêtres ſe ſervent auſſi en ce Païs-là du *Glaive* de l'Excommunication, quand après avoir murement examiné la choſe, ils ont reconnu que le *Scandaleux* meritoit d'être retranché du Troupeau. Il n'y a point de ſuplice plus afreux chez les *Utopiens*, que d'être frapé de cette foudre d'Egliſe. Cela paſſe chez eux pour la derniere infamie: d'ailleurs l'excommunié ſouffre, par raport à la Religion, des remors qui lui déchirent la conſcience. Il n'eſt pas même ſans crainte & ſans inquietude pour ſa vie; car s'il ne ſe hâte de donner devant le Tribunal du Miniſtère Sacré, les marques d'un vrai repentir, on l'arrête, & le Sénat le condamne à la peine portée

tée par les Loix contre les impies.

Les Prêtres ſont chargez de l'éducation des enfans & des jeunes gens. Ces vénerables & reverends *Pedagogues* commencent l'inſtruction par l'aprentiſſage des bonnes Mœurs & de la Vertu; les belles Lettres ne marchent qu'à la queuë. Ces Docteurs s'attachent, plus que vous ne ſauriez vous imaginer, à imprimer dès les premieres leçons, à leurs petits Elèves les opinions les plus ſaines, & les plus propres à la conſervation de la République *Utopienne*. Dès qu'un enfant, dont l'eſprit encore tendre, encore ſouple, encore flexible, a pris une fois le pli qu'on vouloit lui donner, cette bonne ſemence germe & fructifie dans ſon cœur: cet enfant, ce jeune homme, parvenu à l'âge de virilité, goûte de plus en plus ces bons ſentimens; il y refléchit plus ſolidement; il les met en pratique avec plus d'attention & de maturité; enfin, la ſageſſe eſt comme naturaliſée dans ſon ame, & il exerce, en perfection, les bons enſeignemens qu'il a reçus dans ſes premieres années. Que s'enſuit-il? C'eſt que cet homme-là, & tous les Citoïens qui lui reſſemblent ſont extremément utiles à l'Etat; car enfin,

un

un Gouvernement ne tombe & ne ſe bouleverſe que par les mauvais effets des opinions pernicieuſes.

Les Prêtres *Utopiens* entrent dans le nœud conjugal, & leurs épouſes ſont les perſonnes les plus cheries, les plus diſtinguées de la Nation. Les Femmes ne ſont point excluſes du Saint Miniſtere; on fait l'honneur au beau ſexe de le juger auſſi digne d'y entrer que les hommes. Il y a, donc, auſſi des Prêtreſſes, des Sibylles en *Utopie*, mais peu; & on n'en élit point qui ne ſoit veuve, & vieille. Ces Sacrificateurs & Sacrificatrices ſont autant reſpectez qu'aucun Magiſtrat. Ils ont même un privilége ſingulier, & dont Meſſieurs nos Eccleſiaſtiques s'accommoderoient fort. Comme le caractere *Miniſtérial* ne donne pas *l'impeccabilité*, il s'en faut beaucoup; la Scélerateſſe ſe gliſſe quelquefois, très-rarement néanmoins, dans la ſainte *Prêtriſe* d'*Utopie*. Quand un ſi horrible ſcandale arrive, quand le Miniſtre de l'Autel fait voir, par une action noire, qu'il n'eſt qu'un *ſepulchre blanchi*, ſavez-vous ce qu'on fait en tel cas? Un grand exemple, répondrez-vous; on proportionne le châtiment à l'énormité du forfait; on vange la gloire du Ciel, & l'édification des Con-

ſciences tendres. Vous n'y êtes point. Nos Inſulaires ne mettent jamais leurs Paſteurs dans la balance de *Thémis*, jamais ils ne les apellent en juſtice. Que font-ils donc? Ce qu'ils font? On abandonne le Révérend Pere à ſon Ame, & à Dieu; la Magiſtrature ne ſe mêle point de ſon crime; qu'il s'en tire comme il pourra. Quel déſordre, quel abus! vous écrierez-vous. Point du tout. Ils croïent que ce ſeroit un ſacrilège de toucher d'une main mortelle à un homme qui apartient de ſi près à la Divinité, & qui eſt comme un preſent, comme une offrande, comme un don qu'on lui a fait dans ſon Temple.

Cet Uſage de nos *Utopiens* eſt d'autant moins difficile, qu'ils ont peu de Prêtres, & que d'ailleurs, ils prennent un ſoin extraordinaire pour n'en élire que de bons. Il ne peut arriver que très-rarement qu'un homme, qui par le ſeul égard à la Vertu, a été choiſi, comme le meilleur entre les honnêtes Gens, pour être revêtu d'une ſi haute Dignité, tombe dans le Vice & dans la Dépravation. Mais quand le malheur arriveroit; car enfin, la foibleſſe humaine eſt grande, & ſouvent on change de mœurs en changeant d'état, un Prêtre qui,

ex-

excepté l'honneur qu'on doit lui rendre, n'a aucune part au Gouvernement, quel tort peut-il faire à la République? En quoi eſt-il à craindre pour le Bien Commun?

La raiſon de ces Peuples pour donner ſi peu de Membres au Corps *Sanctuarial* eſt bonne & ſenſée. Nous vénérons à préſent, diſent-ils, l'Ordre ſacré de la Prêtriſe, parce que le nombre de nos Sacrificateurs eſt très-petit: mais ſi nous laiſſions *foiſonner* cette ſainte & ſacrée Race, l'honneur que nous lui rendons, étant communiqué à beaucoup de gens, s'aviliroit, & nous mépriſerions peut-être alors le *Sacerdoce* autant que nous le révérons aujourd'hui. De plus, les Hommes aïant naturellement du penchant au Mal, étant communément ignorans, ne ſeroit-il pas bien difficile de trouver une groſſe troupe de Mortels, tous également capables de remplir une Dignité qui demande un mérite extraordinaire tant en Vertu, qu'en Savoir.

Les Nations étrangéres n'ont pas moins de vénération pour les Prêtres *Utopiens*, que les *Utopiens* mêmes. C'eſt ce qui paroît clairement par l'endroit même que je croi être la ſource &

la cauſe de cette eſtime. Dans un jour de Bataille, & lors que les Troupes en ſont aux mains, les Prêtres Inſulaires, pas fort loin du lieu où on combat, ſe mettent à genoux, aïant leur habit de cérémonie, & levant les bras au Ciel. Dans cette poſture humble, édifiante, ſupliante, ils tâchent d'apaiſer la colère du Ciel, & de fléchir le Dieu des Armées : la premiere choſe qu'ils demandent dans leur Priére, c'eſt la Paix; en cela tout opoſez à ces Prêtres de nôtre Monde, qui attiſent & ſouflent le feu de la Guerre; qui ſonnent publiquement la Trompête pour exciter l'Auditoire & les Lecteurs à courir au carnage, & à ne point le finir que la Religion & l'Egliſe n'aïent triomphé. Les Sacrificateurs d'*Utopie*, prevoïant bien que le Tout-puiſſant ne fera pas tout exprès un Miracle pour accorder deux Nations dont les Troupes ſont actuellement aux priſes, & pour faire la Paix au fort de la mêlée, prient Dieu de mettre la Victoire de leur côté; Supplication d'autant mieux fondée, que la Cauſe des *Utopiens* roule toûjours ſur la Juſtice & ſur l'Equité. Enfin, le troiſiéme point de la Priére, c'eſt qu'il plaiſe à la Bonté Divine de conduire les mains

mains des Combatans, & d'empêcher que la Journée ne ſoit ſanglante ni pour les uns, ni pour les autres.

Quand la Fortune, ou pour parler plus religieuſement, quand la Providence ſe déclare pour leur Parti, vous les voïez ſe lever promptement & courir de toute leur force, vers le Champ de Bataille. Y ſont-ils? leur ardeur eſt admirablement humaine pour obtenir la grace des Vaincus, & pour les arracher à la furie du Soldat Victorieux. Qu'un des Ennemis ſoit ſur le point d'être égorgé, d'être percé dans la défaite, s'il voit un Prêtre, s'il le reclame, c'en eſt aſſez; le Vainqueur ſe retire reſpectueuſement, & le Vaincu eſt ſûr de la vie: mais s'il a le bonheur de pouvoir toucher la Robe ample & trainante de *ſa Révérence*, on lui laiſſe emporter ce qu'il a; il n'a plus rien à craindre de cette violence que nous nommons ſi plaiſamment *le Droit de la Guerre*. Cette charité des Prêtres *Utopiens* fait qu'ils ſont ſi aimez, ſi eſtimez, ſi vénérez chez toutes les Nations voiſines, que ſouvent ils n'ont pas été moins utiles aux Compatriotes de la part des Ennemis; qu'ils avoient été utiles aux Ennemis de la part des Compatriotes;

aïant ſauvé auſſi la vie à pluſieurs Citoïens, qui, dans une déroute, étoient ſur le point de périr. Il paſſe même, pour certain, que quelquefois les *Utopiens* étant battus, & fuïant l'ennemi victorieux qui les pourſuivoit, par l'intervention, par la mediation des Sacrificateurs Inſulaires les Vainqueurs ſuſpendirent le maſſacre & la *tuërie*, les Troupes ſe ſeparérent de part & d'autre; & les Parties étant d'accord, la Paix fut concluë & ratifiée à des conditions raiſonnables. Il n'y a jamais eu de Peuple, quelque farouche, quelque cruel, quelque barbare qu'il pût être, à qui le Corps des Prêtres *Utopiens* n'ait été ſacré & inviolable.

Leurs jours de Fête ſont le premier, & le dernier du Mois; le premier & le dernier de l'Année; & ces quatre Dévotions ſe celèbrent fort ſolemnellement. Ils meſurent le Mois par le cours de la Lune; & l'Année, par le tour du Soleil. Ils nomment, en leur langue, les Fêtes du premier jour, *Cynemernes*; & celles du dernier jour, *Trapemernes*: c'eſt comme ſi on diſoit, en François, *Primifêtes*, & *Finifêtes*. On viſite en *Utopie* des Temples ſuperbes & magnifiques: non ſeu-

ſeulement la ſtructure en eſt des plus belles, mais même, ils ſont ſi ſpacieux qu'ils peuvent contenir une quantité incroïable de peuple, ce qui eſt néceſſaire à cauſe du petit nombre des Egliſes, & des Curez. Tous ces grans & vaſtes Edifices, deſtinez au Culte & au Service Divin, ſont un peu obſcurs. Ils diſent que cela ne s'eſt pas fait par l'ignorance des Architectes, mais par le conſeil des Prêtres. Ces *Rabins* repréſentérent que le trop grand jour diſſipoit l'attention; & qu'au contraire, dans des tenèbres médiocres, l'Ame demeuroit mieux chez elle, l'Eſprit étoit plus recueilli, & conſéquemment la Religion plus forte. Elle n'eſt pourtant pas uniforme dans l'Ile, cette Religion: tant s'en faut; elle varie beaucoup pour l'intérieur & pour l'extérieur; & ſa difference eſt nombreuſe. Cependant par ces diverſes routes, toute la Nation viſe au même but, tend à la même fin, qui eſt d'adorer & de ſervir une Divinité. C'eſt pour cela que dans les Temples, on ne voit rien, on n'entend rien qui ne ſemble quadrer avec toutes les Sectes, comme ſi elles étoient réünies ſous le nom général de Religion. Pour ce qui eſt du

Culte, du Service, du Cérémonial, propre & particulier à telle ou telle Croïance, chacun le fait dans ſa Famille. Mais quant à l'Exercice Public, ils le font d'une maniere ſi prudemment digerée, ſi ingénieuſement ordonnée, qu'il ne s'y trouve rien qui puiſſe déroger, qui puiſſe cauſer le moindre préjudice aux Aſſemblées domeſtiques.

Dans cette vuë-là, on ne voit dans le Temple aucune Peinture de Dieux; & cela, afin qu'il ſoit libre à chaque Citoïen de concevoir la Divinité ſous telle forme que ſa Religion lui preſcrit. Ils n'ont point de mots différens pour invoquer le Nom de Dieu: leur ſeul terme pour implorer en public la bonté du Souverain Etre, c'eſt *Mythra*; & par ce mot-là, ils concourent unanimement à reconnoître, & à croire une Majeſté Divine, de quelque nature qu'elle ſoit. On ne fait jamais de priére à l'Egliſe, que tous les Aſſiſtans ne puiſſent ouïr ſans ſcandale, & qu'ils ne puiſſent ſuivre & repeter ſans bleſſer leur Conſcience, & leur Foi.

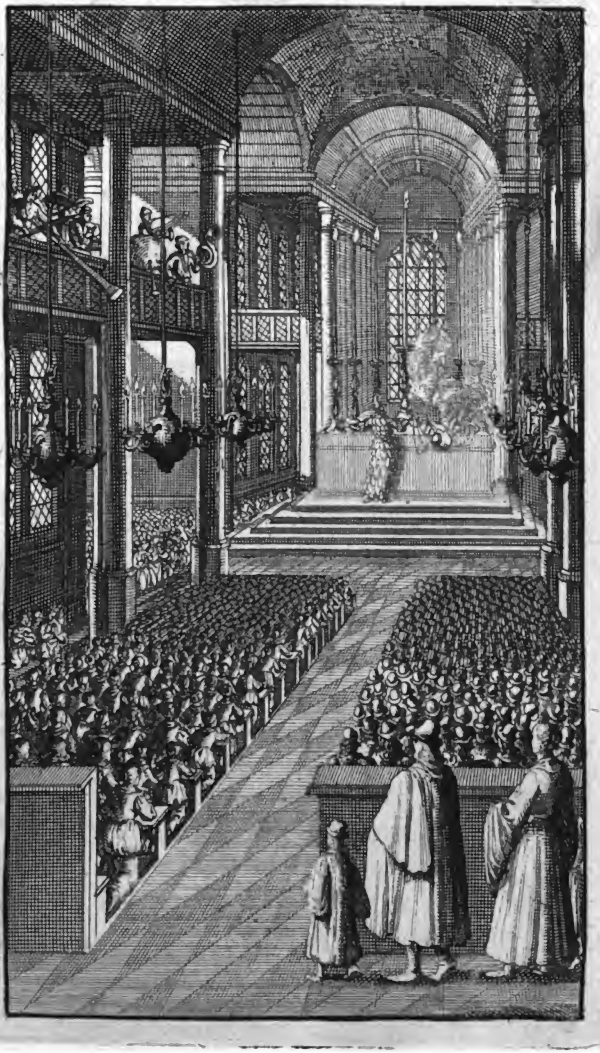
Quand donc une *Finiſête* eſt échuë, nos *Utopiens* vont à l'Egliſe, le ſoir: ils y vont à jeun, & ſans avoir rien pris de tou-

te

te la journée. Là ils remercient *Mythra* de ce que, par ſa grace, ils ont paſſé heureuſement un ou douze Mois; c'eſt ſuivant la Dévotion qui arrive, & qui ſe célèbre ce jour-là. Le lendemain, car il eſt alors *Primifête*, on s'aſſemble le matin, & en foule, dans le Temple, pour s'attirer la bénédiction du Ciel, pour demander augmentation, ou du moins, continuation de proſperité pendant l'Année, ou le Mois qu'ils commencent par ce jour de Fête. Vous remarquerez, Meſſieurs mes Amis, une circonſtance également curieuſe & louable. Les jours de *Finifête*, avant d'aller à l'Egliſe, les Femmes ſe jettent aux piés des Maris, & les Enfans ſe proſternent devant Pére & Mére. Dans cette poſture, l'Epouſe, les Fils, les Filles, tous ſe confeſſent coupables, ou pour avoir agi contre leur devoir, ou pour l'avoir fait négligemment; demandant, humblement & d'un cœur *contrit*, pardon de leurs fautes. Ainſi, s'il s'étoit élevé quelque nuage de haine domeſtique, il ſe diſſipe auſſi-tôt par une telle ſatisfaction. Le but de cette pratique devote, c'eſt d'aſſiſter aux Sacrifices avec un cœur pur, avec une ame tranquille; car ils ſeroient ſcru-

pule de porter à l'Autel, une conſcience tant ſoit peu chargée. C'eſt pourquoi, quand ils ſe ſentent coupables de colère, ou de haine contre quelcun, ils ont grand ſoin, avant d'aller à l'Egliſe, de ſe racommoder de bouche & de cœur, de ſe mettre l'ame dans toute la pureté poſſible; craignant que le *Scrutateur* & le Juge des cœurs ne fit tomber ſur eux les terribles effets de ſa vangeance, s'ils participoient au *Sacroſaint* Sacrifice avec une Ame ulcerée, & malade de paſſion.

Quand ils arrivent au Temple, les hommes vont du côté droit; & les femmes, ſeparément, du côté gauche. Ils ſe placent d'une maniere, que les Peres de famille ont devant eux, chacun ſes garçons, & chaque Mere a ſes filles devant elle. Dans cette ſituation-là, les Parens peuvent voir facilement, ſi leurs Enfans pratiquent bien au dehors la bonne éducation qu'on leur a donné au logis: on examine leurs geſtes, leur contenance, leur exterieur; & on regarde ſi tout cela répond aux ſoins qu'on s'eſt donné pour les former au bien, tant par autorité que par inſtruction. On obſerve même exactement la methode que le plus jeune ſoit aſſis auprès du plus âgé,



Digitized by Google

Digitized by Google

gé, de peur que les enfans étant tout proche les uns des autres, ils n'emploïent à des puérilitez, à des badineries, à des jeux d'enfant, un tems où ils doivent concevoir le plus de crainte pour la Divinité, crainte qu'on peut nommer le plus preſſant motif, & preſque l'unique éguillon à la Vertu.

Les *Utopiens* n'immolent point de bêtes dans les Sacrifices. Ces Peuples judicieux ne ſauroient comprendre que l'Etre Souverain qui, par ſa bonté divine n'a créé les animaux que pour les laiſſer vivre juſqu'à ce que la Nature les tuë, que Dieu, dis-je, puiſſe prendre plaiſir au ſang & au carnage. Ils brûlent de l'encens & d'autres parfums; ils portent des cierges en grand nombre. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſachent fort bien que ces ſortes d'Offrandes n'ont nul raport avec la Nature Divine, puiſque même les prieres des Mortels ne lui ſont d'aucune utilité: mais ils aiment à rendre à Dieu un Culte innocent; & d'ailleurs, par ces douces fumées, par ces lumieres, & par toutes les autres Cérémonies, les hommes ſe ſentent, par un mouvement inconnu, s'élever au-deſſus d'eux-mêmes, & ſe porter au Service Divin a-

vec plus de plaiſir & de vivacité.

Dans le Temple tout le Peuple eſt vêtu de blanc : l'habit du Prêtre eſt de differentes couleurs, les nuances en ſont charmantes ; l'ouvrage & la forme en ſont admirables ; la matiere dont ce vêtement ſacerdotal eſt compoſé n'eſt pas fort précieuſe : il n'y a ni or, ni argent, ni broderie, ni perles, ni pierreries. Ce ne ſont que des plumes d'Oiſeau ; mais entre-mêlées, mais arrangées avec tant d'adreſſe & tant d'art, que l'étoffe la plus riche, que la matiére la plus eſtimée n'égale point le prix de ce travail-là. D'ailleurs, ces plumes & ces ailes, qui par l'arrangement, par l'ordre, par la diſpoſition, produiſent cette merveilleuſe diverſité de couleurs qui brille dans l'habit du Sacrificateur, ſont *ſymboliques* & emblématiques. Ce Vêtement ſacré contient, renferme des myſtères cachez : les Prêtres ont grand ſoin de les découvrir, & d'en donner l'interpretation. Ainſi, nos Inſulaires jettant les yeux ſur ce beau, ſur cet éclatant Tiſſu de plumes variantes, penſent aux bienfaits de Dieu ſur leur République, & ſur leur perſonne : ils y reconnoiſſent auſſi leur pieté envers le Ciel, l'affection reciproque qu'ils

qu'ils ſe doivent les uns aux autres, les ſecours qu'ils ſont obligez de ſe donner mutuellement: enfin ce ſaint habit les avertit de tous leurs devoirs, & il n'y a pas une plume qui ne moraliſe.

Dès que le vénérable Miniſtre du *Mythra*, ſortant du Sanctuaire, ſortant du lieu ſecret où ſe rendent les Oracles, ſe montre à l'Aſſemblée, auſſi-tôt tous les Aſſiſtans, comme ſaiſis, comme frapez d'un religieux & profond reſpect, ſe proſternent, ſe mettent le viſage contre terre. Il ſe fait alors un ſi grand ſilence, que ſi vous aviez vu ce Spectacle-là, comme j'ai eu l'honneur & le bonheur de le voir, vous euſſiez été pris d'une eſpèce de pieuſe terreur; il ſemble effectivement, qu'un Divinité ſoit deſcenduë dans le Temple & qu'elle le rempliſſe de ſa preſence inviſible. Après avoir demeuré quelques minutes dans cette poſture d'aneantiſſement, le Prêtre donne le ſignal, & tous les Proſternez ſe relèvent. Enſuite, on chante les louanges de Dieu; les inſtrumens de muſique n'y manquent point, & comme ils s'accordent fort bien avec les voix, cela fait une mélodie très-agréable. Les inſtrumens de la Muſique *Utopienne* ſont, pour

la

la meilleure partie, d'une autre tournure, & d'une autre forme que les nôtres : comme la plûpart ſurpaſſent de beaucoup en douceur & en harmonie, ceux dont on ſe ſert dans nôtre Monde, auſſi y en a-t-il quelques-uns qui ne ſont pas comparables à nos *outils muſicaux*, ils n'en aprochent point. Mais il faut avoüer que ces Meſſieurs les *Utopiens* ſont beaucoup au-deſſus de nous ſur un point, & lequel fait la principale beauté de la Muſique. Toute la leur, ſoit *inſtrumentale* ſoit *vocale*, exprime naturellement les affections de l'ame, & les paſſions. Le ſon s'accomode admirablement avec la choſe. S'agit-il de chanter, ou de joüer en Muſique une humble & ſoumiſe ſuplication, une gaïeté, une facilité à s'apaiſer, un trouble d'eſprit, une triſteſſe, une colère, &c ? cette Muſique, par ſes ſons mélodieux, repréſente ſi naturellement ce que nous ſentons dans toutes ces paſſions-là, qu'elle émeut, qu'elle penètre, qu'elle échauffe ; enfin, qu'elle remuë les cœurs de ceux qui l'écoutent.

Après la Muſique, le Paſteur, & toutes ſes *Ouäilles* récitent enſemble, à haute voix, les priéres communes : elles ſont conçues en termes choiſis & méditez ; &

Mon-

Monſieur *le Curé* les a compoſez ſi habilement, ſi finement, que ce qui ſe récite en public, chaque particulier peut le raporter à ſoi. Dans ces priéres ſolennelles, on remercie Dieu d'avoir bien voulu rompre ſon repos éternel, & infiniment heureux; pour faire de *Rien* un vaſte & immenſe Univers: on rend de ferventes actions de graces à cette ſuprême & incompréhenſible INTELLIGENCE, de ce qu'après avoir créé tous les Etres, elle a eu la bonté de ſe charger du Gouvernement du Monde; & de s'en charger ſi exactement, que ſans ſa Providence & ſa permiſſion, *la feuille n'oſeroit tomber de l'arbre.* De plus, chaque *Utopien*, dans la Dévotion générale reconoit le Dieu *trois fois bon*, *& trois fois grand*, pour la ſource, pour la cauſe, pour le principe, pour l'Auteur de tous les biens de Nature, de Fortune, & de Morale; & on le rémercie, dans un vrai ſentiment de *Créature Raiſonnable*, de toutes ſes bontez, & de tous ſes bienfaits.

L'endroit qui, à mon ſens, édifie le plus dans la Priére *Utopienne*, le voici. Ces bons & pieux Inſulaires répandent l'Ame devant Dieu, en remerciment de ce qu'il lui a plu les faire naître dans la meil-

meilleure & la plus heureuſe des Republiques ; & dans une Religion qu'ils eſpérent être très-conforme à la Verité. *Seigneur*, s'écrient-ils, *ſi nous nous trompons, ſi nous nous aveuglons en cela ; ſi vous goutez mieux quelque autre Culte, s'il vous eſt plus agreable que le Nôtre ; Ah ! faites-nous la grace de nous ouvrir les yeux ; & de diſſiper les tenèbres de Nôtre Eſprit : Nous vous en prions inſtamment, Grand Dieu, par cette tendreſſe toute paternelle que Vous avez pour Vos Images & pour Vos Enfans ; car nous ne demandons qu'à voir, & qu'à être éclairez ; nous Vous ſuivrons, Seigneur, par tout où il Vous plaira nous conduire ; daignez ſeulement être nôtre Guide ; Mais ſi nous ſommes dans le bon chemin ; s'il eſt vrai que nôtre République ſoit la plus parfaite, & nôtre Religion la plus pure, donnez-nous la conſtance pour y perſeverer. Daignez auſſi, Créateur & Conſervateur du Genre Humain, daignez inſpirer à tous les Hommes le deſir de vivre ſous les mêmes Loix, ſous les mêmes uſages, ſous les mêmes coûtumes que nous vivons. Donnez à tous les Mortels la lumiere néceſſaire pour avoir de Vôtre Divinité la même croïance, & les mêmes ſentimens que nous en avons ; à moins que, par le profond & impénetrable ſecret*

de Vos adorables deſſeins, Vôtre Majeſté ſouverainement Suprême & Divine ne prenne plaiſir à la diverſité des Cultes. Enfin, Seigneur, nous Vous ſuplions très-humblement, &, proſternez, de cœur, devant le Trône de Vôtre Miſericorde, nous demandons en derniere grace, qu'après nous avoir donné une mort douce & heureuſe, il Vous plaiſe nous retirer dans le ſein de la Beatitude Eternelle. Nous ne limitons point la durée de nôtre vie: qu'elle ſoit longue, qu'elle ſoit courte c'eſt de quoi nous n'oſerions Vous parler. Mais ce qu'il nous eſt permis de dire ſans offenſer Vôtre Majeſté Divine, c'eſt que nous aimons beaucoup mieux aller vers Vous, Source des Délices & du Bonheur, oui nous l'aimerions mieux, quand ce ſeroit par la mort la plus rude & la plus douloureuſe, que d'être privé longtems de Vôtre preſence béatifiante, *par la vie la plus paiſible & la plus agréable.*

Cette belle & Apoſtolique Priere étant finie, toute l'Aſſemblée ſe proſterne de nouveau: puis s'étant relevez un peu après, ils retournent chez eux, & ſe mettent à table. Quand c'eſt une *Primifête*, le reſte du jour ſe paſſe en divertiſſemens, & à faire l'exercice des Armes.

Je viens de vous dépeindre, Meſſieurs;

&

& je l'ai fait dans toute la verité qui m'a été poſſible, je viens de vous dépeindre la forme, la conſtitution de la République *Utopienne*: non ſeulement je la croi très-bonne, cette Conſtitution: mais, même, mon opinion, mon ſentiment eſt qu'il n'y a dans l'Univers que cette Nation-là qui ait droit de nommer ſon Etat une *République*. Hors de cette Ile fortunée, on fait retentir, par tout, ces grands mots *le Bien public*, *le Bien public!* & cependant tous les Hommes ne viſent qu'à *l'interêt perſonnel*. *Nos Utopiens* ne poſſedant rien en propre, ni en particulier, c'eſt à eux de ſe vanter qu'ils travaillent pour le Commun; & ils ont raiſon de dire qu'ils allient, qu'ils reüniſſent parfaitement le Général & le Particulier. Par tout ailleurs, y a-t-il quelcun qui ne ſache que, s'il ne prend pas garde à ſoi, que, s'il ne penſe pas à ſes affaires, quelque floriſſante que la République puiſſe être, il n'en mourra pas moins de faim? Chacun eſt donc dans la neceſſité de prendre plûtôt ſoin de ſa perſonne, & de ſon bien être, que du Peuple, c'eſt-à-dire des autres. Au contraire, en *Utopie*, tout étant en Communauté à l'exception des Femmes, pourvu que les greniers ſoient pleins,

pleins, & que les magaſins des proviſions ſoient bien garnis, qui doute qu'aucun habitant ne peut manquer de rien? L'ambition, l'envie, la malignité; les paſſions, enfin, n'ont point-là de part à la diſtribution des choſes; ſi bien qu'il n'y a dans ce bienheureux Païs, ni pauvre, ni mendiant. On peut dire de ces vrais Hommes, que les Particuliers n'ont rien, & que néanmoins ils ſont tous riches. En quoi, je vous prie, conſiſte la ſolide Richeſſe? N'eſt-ce pas d'être afranchi de toute inquietude pour ſes beſoins, & de paſſer la vie dans la joïe & dans le repos? N'avoir rien à craindre touchant les bons alimens, ni la propreté des habits; n'être point tourmenté par les demandes continuelles, importunes, & querelleuſes ou grondeuſes d'une Femme; N'avoir point à s'embaraſſer ſi on laiſſera un gros bien, un bon Capital à ſon Fils; ſi on pourra donner une dot à ſa Fille; mais au contraire, être ſûr de la Vie & du bonheur pour ſoi, pour tous les ſiens, pour ſa femme, pour ſes fils, les petits-fils, les arriére-petits-fils; &, enfin, pour cette longue ſuite de Poſterité que les Nobles ſe flatent devoir deſcendre de leur Sang, par la voïe de trans-

tranſmiſſion, & de propagation; refuſera-t-on d'apeller cela une felicité auſſi parfaite qu'il puiſſe y en avoir ici-bas? Les *Utopiens* ont encore un autre Uſage qu'on ne ſauroit aſſez louër, & qui dérive de leurs principes tout humains: c'eſt qu'ils ont pour ceux qui, aïant travaillé autrefois, ſont tombez dans l'impuiſſance de continuer, les mêmes égards, les mêmes ſoins que pour ceux-qui travaillent actuellement.

Je voudrois bien ici, que quelqu'un fût aſſez hardi, pour oſer comparer la Juſtice des autres Nations avec l'Equité de nos Inſulaires. Quand je réfléchis ſur les Loix, & ſur les Gouvernemens de nôtre Monde, que je meure! ſi j'y trouve ſeulement la moindre ombre de Juſtice & d'Equité. Bon Dieu! quelle Equité, quelle Juſtice que la nôtre! Un Noble, un Orfèvre, un Uſurier, qui que ce ſoit de ces Gens qui paſſent leurs jours dans la faineantiſe & dans l'oiſiveté, ou qui, s'ils ont une occupation, un travail, une profeſſion, ce ſont choſes aſſez inutiles à la République. Cependant, ces Meſſieurs qui ne font rien, ou dont le négoce eſt ſuperflu, ne laiſſent pas de faire groſſe figure, vivant dans l'abondance,

dance, dans la ſplendeur, dans l'éclat. Comparez avec la condition de ces heureux Mortels celle d'un valet emploïé aux offices les plus bas & les plus pénibles: celle d'un ouvrier en toute ſorte d'Arts néceſſaires: celle d'un chartier: celle d'un laboureur: leur travail eſt ſi rude, & ſi aſſidu, que les bêtes meme ne pourroient pas y fournir: il eſt, pourtant, ſi néceſſaire, que, ſans un tel ſecours, aucune République ne pourroit ſubſiſter une Année. Cependant, ces pauvres *Travailleurs* vivent ſi pitoïablement: leur nourriture maigre, ſèche, mal preparée, & de mauvais ſuc, ſans parler des autres beſoins, tout cela, dis-je, les rend ſi miſérables, que la Condition des bêtes de charge & de voiture paroît plus heureuſe que la leur; Car enfin, ces bêtes ne portent, ni ne traînent pas toûjours; on ménage leurs forces, on a grand ſoin de les faire repoſer: d'ailleurs, leur nourriture n'eſt guére moins bonne que celle des bas Artiſans: les Animaux brutes ſavourent même plus agréablement leur mangeaille; & de plus l'Enfer & la brûlure éternelle ne les inquiètent point. Mais pour nos Ouvriers du bas étage? Pour peu qu'ils ſoient capables de réflexion;

flexion; choſe très-rare! ils doivent mourir tous les jours, de ſe voir, par leur cruelle deſtinée, attachez à une chaîne de fatigue, qui leur fournit à peine, pour le preſent, de quoi ne pas périr de faim; & lors qu'ils penſent que ce travail ſterile & infructueux les conduit droit à une vieilleſſe infirme, & dénuée de tout, une prévoïance ſi bien fondée eſt un ver qui les ronge, & qui ne leur donne point de relâche. Je dis *prévoïance bien fondée*; car cet Artiſan gagne un ſalaire ſi petit que c'eſt tout ce qu'il peut faire de pouvoir ſe ſoûtenir depuis l'Aurore juſqu'au Soleil couché: comment donc, pourroit-il trouver du reſte, & mettre chaque jour quelque choſe à part, pour s'en ſervir quand le tems lui aura blanchi la tête, & afoibli le corps?

N'avoûrez-vous pas que nos Societez ſont bien déraiſonnables, j'irois même, juſqu'à dire, ſi j'oſois, ſont bien iniques? Elles prodiguent les preſens & les récompenſes; à qui? Aux Nobles, comme on les apelle; à des Orfèvres, à des Jouailliers, à des Lapidaires & des Metteurs en œuvre, à des Brodeurs, à des Traiteurs, &c. Et qu'eſt-ce que c'eſt, ne vous en déplaiſe, Meſſieurs, qu'eſt-ce que c'eſt

que

que cette eſpèce d'Habitans & de compatriotes? ce ſont des Fainéans, des *Inutiles*; au moins, je n'entens pas ſeulement les Gens qu'on nomme de qualité; je comprens auſſi parmi les Oiſifs, ceux qui, entrant dans un Capital tout fait, & ſouvent fort mal aquis, & qui, *vivant de leurs rentes*, comme nous parlons, ne ſont bons dans la Societé Humaine, qu'à faire nombre, & qu'à être des *zeros*. Au contraire, on n'a parmi nous aucun égard pour les Miniſtres du Labourage & de l'Agriculture; pour les Charbonniers, pour les gens à groſſe beſogne; pour les Chartiers; pour les ouvriers: loin de leur faire du bien, on les mépriſe, on les regarde comme la lie & la boüe d'un Etat; & cependant, comme j'ai déja dit, on ne ſauroit abſolument ſe paſſer de ces gens-là; & ſans eux, il n'y auroit point de République au Monde. Après que ces Malheureux ont conſumé, ont uſé, dans la peine & dans le travail, leur jeuneſſe, & toute la vigueur de leurs années, deviennent-ils vieux & malades? ſont-ils dépourvus de tout? l'ingrate, *l'ingratiſſime* République, ſans ſe ſouvenir que ces Infortunez ont tant veillé pour ſon ſervice, & qu'elle leur a

des obligations eſſentielles, les récompenſe par une triſte fin, par une miſerable mort. Que penſerons nous d'un autre grief qui n'eſt pas moins remarquable? les Riches pillent les Pauvres, & partagent le petit gain, le petit profit que ceux-ci, à la ſueur de leur corps, & ſouvent à la ruine de leur ſanté, à l'abrégement de leur vie, peuvent faire par jour. Non ſeulement cela ſe pratique ſourdement, & frauduleuſement par *la raiſon du plus Fort:* mais même, les Loix publiques ordonnent de *grapiller* ceux qui ont un peu plus que rien. Ainſi, ce qui ne paroiſſoit auparavant qu'une ſimple injuſtice, de reconnoître ſi mal des habitans qui ont très-bien merité de la République; les Riches ont rendu cette injuſtice-là une dépravation; & enſuite, par la vertu des Loix, cette violence-là s'eſt tournée en juſtice.

Quand je conſidére donc, quand je repaſſe en mon eſprit, quand je regarde attentivement toutes ces Républiques floriſſantes qui couvrent la ſurface de la Terre, ainſi m'aime Dieu! ſi je trouve autre choſe qu'une certaine conſpiration des Riches pour attraper autant qu'il leur eſt poſſible, tout ce qu'ils ſouhaitent, tout

ce

ce qui les accommode ; & cela ſous le beau nom, ſous le titre ſpécieux de République : ils cherchent en eux-mêmes, ils méditent, ils inventent tous les moïens, toutes les ruſes imaginables pour deux choſes : la premiere qu'ils puiſſent retenir, ſans crainte & en toute ſûreté, les biens qu'ordinairement ils ont amaſſez par une voïe indirecte & illegitime : l'autre d'emploïer, au meilleur marché qu'ils peuvent, tous les Pauvres à leur ſervice ; & conſéquemment, d'abuſer du travail, de la peine, de la fatigue, des efforts de ces Infortunez. Dès que les Seigneurs & Maîtres Riches ont une fois réſolu, que ces machines ſoient obſervées ſous le nom Public, nom qui comprend auſſi les pauvres, c'en eſt fait : ce ſont des Loix reſpectables, & qu'on ne peut enfraindre ſans s'expoſer à la punition.

Mais ces plus que méchans, ces detеſtables hommes, quoique, par une convoitiſe inſatiable ils aïent partagé tout à fait entre eux ce qui ſuffiſoit pour mettre toute la Nation à ſon aiſe, leur felicité aproche-t-elle, pour cela, du bonheur des *Utopiens* ? Ces heureux Républiquains ne ſe ſoucient nullement de Dame Monnoie, cette Reine de nôtre Mon-

de ; ils n'ont que du mépris pour elle ; la ſoif inextinguible de l'or, & de l'argent, cette hydropiſie pecuniaire dont les Grans & les Petits ſont attaquez parmi nous ne ſe trouve point en *Utopie* ; & par là, quelle ſource feconde, copieuſe, abondante de chagrins & d'inquietudes eſt tarie ! Quelle prodigieuſe moiſſon de crimes & de ſcelerateſſe eſt arrachée juſqu'à la racine? Car qui ne ſait que la fraude & la fourberie, la rapine & le larcin, les querelles, les tumultes, les différens, les ſéditions, les meurtres, les trahiſons, les empoiſonnemens ; enfin, tant d'autres forfaits qu'on punit à la verité, par les tortures & par les ſuplices, mais dont on n'arrête pas le cours, quelque exemple qu'on en faſſe, qui ne ſait, dis-je, qu'en tuant la Monnoïe, il faut neceſſairement que tous ces Monſtres moraux crèvent & périſſent? Ajoutez à cela, que la crainte, l'inquiétude, les ſoins, les travaux forcez, les veilles, tous ces perturbateurs de la Vie Humaine s'évanouïront dès qu'on pourra éteindre l'amour de l'Argent.

La Pauvreté, même, qui ſeule a paru avoir beſoin de Monnoïe, ſi on ſuprimoit, par tout, les eſpèces monnoïées ; oui,

oui, la Pauvreté même, diminueroit. Pour mieux éclaircir cette thèſe-là, pour la mettre dans un plus grand jour, remettez-vous, s'il vous plait, dans la mémoire, Meſſieurs, une année ſterile, & où la Nature en a agi comme une Marâtre. Supoſons que cette cruelle famine, que la diſette a emporté pluſieurs milliers d'hommes, je vous ſoutiens hardiment que ſi, la ſterilité finie, on avoit viſité, que ſi on avoit vuidé les greniers des Riches, il s'y fût trouvé tant de grains, qu'en les diſtribuant à ceux à qui la maigreur, la langueur de la faim a ôté la vie, en les leur diſtribuant: pendant qu'ils vivoient encore, s'entend; car il faut éviter l'équivoque; pas un ſeul habitant ne ſe ſeroit ſenti de l'inclémence de l'Air, & de l'infertilité de la Terre. On auroit pu fort aiſément nourrir ces Compatriotes malheureux, ſi cette bénite & bienheureuſe Monnoïe, admirablement inventée, pour nous faire marcher dans le chemin de la Vie, n'étoit la ſeule qui dans une conjoncture de Famine, nous ouvre, avec ſa clef d'or, la porte de l'autre Monde.

Je ne doute pas même, que nos Seigneurs les Riches ne ſentent ces veritez-

là : pour peu qu'ils aïent de ſens commun, pour peu qu'ils raiſonnent, ils ne ſauroient ignorer qu'une condition où on ne manque en quoique ce ſoit du neceſſaire, vaut infiniment mieux que d'abonder en ſuperflu : ils conçoivent qu'il eſt incomparablement plus utile d'être délivre de maux preſque innombrables, que d'être tenté, que d'être comme aſſiegé par de grandes richeſſes. Quand j'y penſe ſérieuſement, je ne puis m'imaginer que les Riches ne changeaſſent très-volontiers leur condition avec celle d'un *Utopien* : ils feroient cela pour leur intérêt, pour leur commodité, pour paſſer la Vie plus agréablement : mais ils le feroient auſſi par l'autorité que doivent avoir les paroles, & les exemples de *Jeſus-Chriſt*. Ce divin Sauveur, étant la *Sageſſe incarnée*, ne pouvoit pas ignorer ce qui convient le mieux à l'Homme; & comme il étoit la Bonté même, il ne pouvoit nous conſeiller que ce qu'il ſavoit être le meilleur. Il y a donc aparemment, long-tems, que nôtre Légiſlateur Dieu auroit *Utopié* le Genre Humain, auroit mis tous les Gouvernemens du Monde ſur le pié de nos Inſulaires : mais malheureuſement ce divin Re-

Redempteur & Réformateur des Mortels, a trouvé dans ſon chemin un obſtacle qui lui étoit inſurmontable, à moins qu'il n'eût emploié ſa Toute-puiſſance; & quel eſt-il, à vôtre avis, cet *obſtacle?* C'eſt une vilaine & monſtrueuſe bête, nommée Orgueuil, Superbe, Amour propre: il eſt certain que ſi cette bête vorace, Princeſſe & Mere de toutes les peſtes de l'Ame, n'avoit point traverſé les bonnes intentions du *Fils Unique*, *du Meſſie*, *du Pere Eternel*, tous les Hommes ſeroient à préſent bons *Utopiens*, *Utopiens* à brûler. Mais cet execrable Orgueuil eſt d'une telle nature, qu'il ne meſure pas ſa proſperité par ſes propres avantages; il la meſure par le malheur d'autrui. Quand on offriroit à la *Superbe* le parti de devenir *Déeſſe*, je vous répons qu'elle refuſeroit fiérement, s'il lui faloit accepter l'offre, à condition qu'il n'y auroit plus ſur la Terre de malheureux à qui elle pût commander, & qu'elle eût le plaiſir d'inſulter. C'eſt un ſi doux, c'eſt un ſi grand charme pour l'Orgueil, de briller en comparant ſa felicité avec l'état des miſérables. Sire Orgueuil vous étale toutes ſes richeſſes, toute ſa pompe, toute ſa grandeur; & pourquoi? Pour

chagriner les Pauvres, pour les mortifier, pour leur faire ſentir plus vivement les épines de leur déplorable condition.

L'Amour propre, ce ſerpent d'Enfer, rodant chez les Mortels, & laiſſant de vives & profondes impreſſions dans leurs ames, eſt la vraie cauſe de leur aveuglement: ce Serpent également venimeux, &, pour le moins auſſi enchanteur que le Serpent *du Paradis Terreſtre*, où le nôtre a pris naiſſance, empêche les Hommes de ſuivre la route la plus ſûre & la plus unie; c'eſt une eſpèce de *Remore* qui retarde, qui recule nôtre Navigation ſur l'Ocean de la Morale, & qui nous fait perdre la vaſte & immenſe Mer de l'Eternité bien heureuſe. Ce *maudit Amour propre* eſt imprimé trop avant dans le Cœur Humain pour oſer eſperer qu'il en ſorte jamais. Je ſouhaiterois de toute mon ame que tous les Etats du Monde fuſſent bâtis ſur les mêmes fondemens d'humanité, que l'Etat dont je viens de vous faire la deſcription: mais, comme je n'oſerois eſperer que ce bonheur-là qui ſeroit celui du *Genre Humain*, arrive ſi tôt, je me conſole, du moins en réfléchiſſant ſur nos *Utopiens:* ce ſont *ces Elus, tirez de la Maſſe de Perdition*, ce ſont

ſont eux qui, par une faveur ſpéciale du Ciel, ont eu le gros *Lot* en fait de Societé Civile. Ce Corps Politique eſt établi ſur des Loix, qui, non ſeulement procurent aux Membres un bonheur accompli; mais même un Bonheur, qui, ſuivant toute aparence, & autant que *l'Eſprit Humain* peut pénétrer dans l'Avenir, durera, autant que les Siecles.

Nos Inſulaires, aïant exterminé chez eux, avec les autres Vices, l'ambition, & les factions, leur République eſt à couvert des atteintes & des ſecouſſes de la Guerre Civile. Guerre qui a ruiné, qui a renverſé de fond en comble, tant de Villes riches & puiſſantes. La Concorde Nationale, la tranquilité d'Etat, la Paix domeſtique eſt inviolable, chez les *Utopiens*. La jalouſie pouſſa autrefois tous les Princes Voiſins à faire des tentatives ſur l'*Utopie*; &, quoique toûjours repouſſez, ils retournoient ſouvent à la charge, mais enfin, voïant bien qu'il n'y avoit rien à faire; & que, loin de pouvoir conquérir ce bel Empire, il n'y avoit pas même moïen de l'ébranler, à cauſe de la ſolidité de ſes Loix, ces Princes jaloux & ambitieux ont laiſſé l'*Utopie* en repos; ils l'ont abandonnée à ſa

Sageſſe, à ſon Humanité, à ſon incomparable Bonheur.

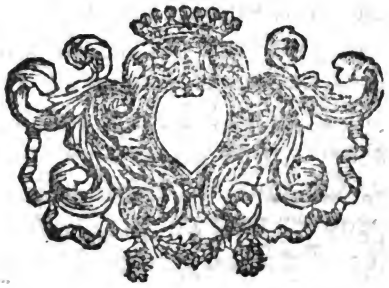
Ce fut ici où *Raphaël* finit ſon hiſtoire & ſes judicieuſes réflexions. J'avois beaucoup à lui répondre & à lui objecter. Il me paroiſſoit une grande abſurdité dans les Loix, & dans les mœurs de ſes *Utopiens*: leur maniere de faire la Guerre, de traiter la Matiere Divine, & d'exercer la Religion; enfin, leurs autres Coûtumes, tout cela me choquoit. Mais ſur-tout, cette Communauté de biens & de vivres n'étoit nullement de mon goût; & neanmoins, c'eſt le fondement, c'eſt le pivot de leur République. Quoi, diſois-je en moi-même, un Etat ſans commerce d'Argent? En faut-il davantage pour détruire entiérement la Nobleſſe, la Magnificence, la Splendeur, la *MAJESTE'*; enfin, les vrais, à ce que la Multitude s'imagine, & les beaux ornemens d'une République?

Mais je voïois bien que la longue narration d'*Hythlodée* devoit l'avoir fatigué: d'ailleurs je ne ſavois pas s'il étoit aſſez bon Philoſophe pour ſuporter patiemment, pour prendre en bonne part une contradiction. C'eſt à quoi je fis d'autant plus d'attention, que je me ſouvins de lui;

lui avoir vû cenſurer certaines Gens, qui, de peur qu'on ne les croïe pas aſſez ſavans, s'ils n'inventent ſur le champ, trouvent toûjours à critiquer les inventions des autres. Je ſuprimai donc mon opoſition; j'éteignis toutes mes lumieres contrariantes; &, après avoir loüé beaucoup la République *Utopienne*, & l'agréable Récit de nôtre Ami, je le pris par la main: & je le fis entrer pour prendre un ſoupé, dont, aſſurément, il devoit avoir grand beſoin, après avoir parlé ſi long-tems. Je lui dis, pourtant, avant de nous mettre à table, qu'une autre fois, nous aurions le loiſir d'aprofondir davantage cette matiére-là, & de joüir plus long-tems, de ſon aimable & inſtructive Converſation: Dieu m'en faſſe la grace! Il n'y a rien que je ſouhaite avec plus d'impatience & plus d'ardeur. Cependant, quoique je ne puſſe pas aprouver tout ce que *Raphaël* nous avoit dit: Perſonnage très-docte, neanmoins, très-ſavant: & qui entend à fond les affaires humaines, c'eſt ce qu'aucun Conoiſſeur ne ſauroit conteſter: cependant, je ne laiſſe pas d'avoüer que certaines Loix de la République *Utopienne* ſont d'une Politique & d'une Morale ad-

mirables. Faſſe le Ciel, que nôtre Monde, ce Monde aveugle & corrompu, où la Raiſon, la Verité, l'Equité ſont ſi peu conuës, ſont ſi étrangeres, faſſe le Ciel que ce Monde puiſſe *s'Utopianiſer!* C'eſt ce que je ſouhaite du fond de l'Ame, comme bon Individu de nôtre Eſpèce; & c'eſt ce que je n'eſpere point du tout. Adieu, Seigneur Lecteur: J'ai dit.

F I N.



TABLE

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES.

A

Abraxa, nom ancien de l'Ile *Utopie*. 101
Achoriens, Nation, & où ſituée. 65, 66
Actions, toutes Actions, ſans excepter les Vertus, tendent à la félicité. 185
Ademe, nom du Prince des *Utopiens*. 130
Adultere, puni de mort & quand. 231
Affaires d'importance renvoïées au Tribunal des *Syphograntes*. 117
— jamais diſcutées le même jour qu'elles ont été propoſées. 117
Agriculture, aneantie par qui & comment. 31, 32, 33
— une profeſſion commune en *Utopie*. 118
Aiguille Aimantée, montre le Nord. 14
Alaopolites, une certaine Nation. 253
— tombent en Servitude. 254
Alliez des *Utopiens*. 243
Alteſſe (ſon) *Utopienne* & non pas ſa *Majeſté*. 293
Amateurs des Pierreries, comment ils ſont traitez. 189
Amaurote Ville d'*Utopie* & ſa ſituation. 102, 103. 109, 110. 112
Ambaſſadeurs, tirez de la *Milice* Savante. 130
— des *Anemoliens*, & leur Habillement ſuperbe, 168. 171, 172
Amis des *Utopiens*: qui ſont ainſi nommez. 245
Amitié (l') eſt chez les Humains la plus grande des Douceurs. 305
Amour propre (l') depeint. 344
Aneantiſſement, de la Majeſté, en quoi il conſiſte. 73
Anges Gardiens, ſont les eſprits des Parens & des Amis. 305
Annales des *Utopiens*, & leur contenu. 91, 92. 114

Digitized by Google

Anneaux, d'or portez en *Utopie*, par ceux qui ont commis quelque Crime. 165
Argent (l') eſtimé pour la Nobleſſe, Magnificence, ſplendeur & Majeſté d'une Republique. 346
Armées (les) tenues ſur pied, ont detruit l'Empire, Terres & Villes des *Romains* & *Carthaginois*. 29
Armes, quand on les doit prendre. 251, 252
Armures, d'une ſolidité neceſſaire. 277
Arts, de l'*Utopie*. 118
— inutiles. 128
— preferés aux vaines ſpeculations. 122
— ſuperflus. 128
Attachement, Raphaël ne veut point s'attacher à un Prince & pourquoi. 17, 18
Attention, diſſipée par le trop grand jour. 319
— neceſſaire à choiſir une Femme. 227
Avares (les) ſont de malheureux *Hydropiques*. 190
Augures mepriſés par les *Utopiens*. 305
Avocats inconnus en *Utopie*. 240
Avoir (l') on ne peut le faire accroître ſans que quelcun en ſouffre. 88

B.

Barzane, nom ancien du Prince d'*Utopie*. 130
Bêtes, point immolées dans les Sacrifices, & pour quelle raiſon. 225
Beufs, plus patients pour labourer la terre que les chevaux. 107
Bien (le) *Public*, grands mots, mais mal obſervez. 332
Biens en commun, n'eſt pas un moïen de vivre agreablement, & les raiſons pourquoi. 89
Bois, planté près de la Mer & des Rivieres, pourquoi. 207
Bonheur, en quoi il conſiſte. 19
Bouffons, aimés par les *Utopiens*. 234
Bourreaux, ne portent point de profit dans la Societé Humaine. 232
Bravoure de Mars comment miſe en uſage. 273
Brigueurs, n'entrent jamais dans le Gouvernement. 236
Bruvage, des *Utopiens*, de quoi. 108
Bumreſques, eſt en *Utopien* Religieux. 309

C.

Cabarets, en *Utopie* point de *Cabarets*. 156
Camp, comment on le doit fortifier. 276
Campagnards, en *Utopie* & leur maniere de vivre. 154
Caracteres, des Courtiſans. 59, 60
Catalogue des Livres laiſſez aux *Utopiens* par *Raphaël*. 210, 213

Cate-

Catéchiſme des *Utopiens*. 179
Cauſes ſecondes. 306
Chaines, de riches metaux chez les *Utopiens*. 165
Champs (les) ſont les *Meres Nourrices* des Villes. 153
Changement des Maiſons, tous les dix Ans par le ſort. 113
Chaſſe (la) eſt le plus bas art de tuër chez les *Utopiens*. 193
— une ſottiſe pour les *Utopiens*. 192
Chaſſeurs, ſont feroces & cruels. 193
— naturellement durs. 193
Chercher la Commodité ſans offenſer les Loix eſt prudence. 184
Chevaux, ſont en petit nombre en *Utopie*. 107
Choſes (les) Humaines, doivent être miſes dans un équilibre. 43
Chriſtianiſme (le) eſtimé par les *Utopiens* & *pourquoi*. 286,287
Coffre fort, Grand Autel du *Genre Humain*. 131
Colléges Publics, où on prend des leçons avant le Soleil levé. 122
Colonies des *Utopiens*, quand & comment on les établit. 140
— detruites quand & pourquoi. 142
Combat de *Cornouaille* & de *France*. 26
Commerce des *Utopiens*. 138
Communauté des biens eſt le fondement de la Republique. 346
Condition, où on ne manque pas du neceſſaire, meilleure que le ſuperflu. 342
— des Laboureurs pire que des Bêtes & où. 335
Confeſſions, Comment elles ſe font chez les *Utopiens* & pourquoi. 321
Conſciences Philoſophiques ſont extremement rares. 297
Conſeil des *Protophilarques* avec le Prince de trois en trois jours. 116
Conſeillers (*des Princes*) la plupart n'ont point aſſez de tête ou manquent de courage & de ſincerité. 20
Conſpiration des Riches & où. 338
Contemplation, (la) de l'Univers & en admirer, louër, benir, & en remercier l'Auteur eſt une fonction du culte Divin. 306
Contemplations, recompenſées dans cette Vie ou dans l'autre. 214
— & pourquoi. *Ibid.*
Conventions tant particulieres que générales doivent être obſervées. 184
Converſations, de Raphaël Hythlodée touchant la meilleure conſtitution d'une Republique. 1
Corpulence, des *Utopiens*. 206
Corrupteurs (les) du Mariage punis d'une Servitude dure. 231

Cou-

Coupure, qui joint l'*Utopie* avec le Continent. 101
Coutumes (mauvaises) ce qu'elles font. 194
Crainte (la) produit l'avidité insatiable d'avoir. 142
Croïance que les Bêtes ont aussi une Ame. 298

D.

Defense aux Citoïens de s'entre-consulter sur les *affaires communes*. 116
Dextres sont exclus par les *Utopiens* de la Magistrature & charges. 297
Demandes continuelles ou grondeuses d'une Femme. 333
Demêlez, de Henri VIII. avec l'Empereur Charles V. 1
Denombremevt, des *Oisifs*. 126, 127
Denonciateurs, de quelque dessein, recompensés & comment. 50
Deputés envoyés tous les ans au Senat d'*Amaurote* & pourquoi. 156
Description d'un Conseil en France, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68 --- 71. 77
— de l'Isle des *Utopiens*. 97, 98, 99
— des Avocats. 240
Dettes actives & passives. 158, 159
Devoir d'un Prince à l'égard de ses Sujets. 72
Dieu, il n'y a point d'endroit d'où on ne puisse aller à Dieu. 9
— recompense la perte d'une legére & courte volupté. 185
— remplit tout l'Univers, par son vouloir & sa puissance 283
— est adoré par les *Utopiens*. 284
— (le) Argent est le Mobile seul & universel. 84
— *metal* c'est l'*Or* & l'*Argent*. 158
Differens des particuliers apaisez au plus vite. 116
Dignité la) d'un Prince est de regner sur des Opulens & non sur des Gueux. 73
Diné, les dinés sont courts chez les *Utopiens*. 152
Directeurs de trente familles. 134
Disette (la) abatardit les cœurs, accoutume à souffrir, & reprime le courage pour la Rebellion. 72
Dispute chez les *Utopiens* sur le nom de Plaisir. 198
Disputeurs, (Armes des) sont la réputation au lieu des reponses. 38, 39
Distribution des Terres en *Utopie*, & leur Grandeur. 103
Divination & l'*Astrologie* Judiciaire une imposture. 177
Divination mépriſée chez les *Utopiens*. 305
Divinité (la) aime peut-être qu'on l'adore & serve en plusieurs manieres differentes. 112
Divorce nommé la bonne Déesse. 235
Douleur (la) ennemie mortelle de la *Volupté*. 198

Douleur (la) ennemie de la santé. *Ibid.*
Droit de la Guerre en quoi il consiste. 317

E.

Edifications, dans les prieres *Utopiennes*, lesquelles elles sont. 329
Egards parmi les *Utopiens* pour ceux qui sont impuissants. 334
Eglise de Nôtre Dame à Anvers & sa description. 4
Election, d'un Prince d'*Utopie*, comment elle se fait. 115
Enfans, sont en *Utopie* sous le commandement des Parens. 141
— des *Esclaves* n'heritent point l'*Esclavage*. 217
Ennemis sont ceux qui font tort aux autres. 250
Entrée dans les maisons d'*Amaurote* permise à chacun, & pourquoi. 112
Equité (l') naturelle ne veut point de Commentaires en matiere de Foi. 292
& pourquoi. 293
— une Vertu presque inconnuë en ce Monde. 348
Esclaves d'*Utopie*. 217
— *Utopiens* traités plus rigoureusement que les étrangers. 218
— qui se revoltent sont tuez. 222
— retablis & quand. *Ibid.*
Esperance l') de se demarier, mauvais moïen pour faire regner l'Amour. 230
Etalage Viril, montré à l'Amante soit Fille ou Veuve. 226
Etude des belles Lettres dans la suspension de travail. 122
Evidence (l') est comme l'*Aurore* du soleil *intellectuel*. 294
Excommunication (l') en usage chez les *Utopiens*. 311
Exercice public dans les Eglises prudemment digeré. 320

F.

Fabrice aimoit mieux commander aux Riches, que de l'être lui-même. 73
Familles, champêtres & leur nombre des personnes. 103
Farder (le) est une Coutume infame. 235
Femmes, allant à la Guerre sont rangées près de leurs Maris & pourquoi. 270
— travaillent chez les *Utopiens*. 126
— servent les maris. 141
Fer (le) plus estimé que l'Or ou l'Argent chez les *Utopiens*. 161
Fête (jour de) tous les mois. 108
Fierté, Vice par lequel un Prince tombe dans le mépris & la haine de ses Sujets. 74
Finifête le dernier jour du mois ou de l'année. 321

Flam-

Flambeau de Mars, ce que c'eſt. 252
Folie des *Riches* en quoi elle conſiſte. 188
Folie (la) aimée chez les *Utopiens*. 234
Fonction des *Syphograntes*, contre la *Pareſſe*, &c. 120
Fornication punie & pourquoi. 225
Foudre d'Excommunication quand le Pape s'en ſert. 244
Fourberies ſous la couleur de l'equité, quelles. 253
Frugalité, moïen efficace contre un Air mal ſain. 206

G.

Garçons & *Filles* ſervent ceux qui ſont à table. 160
Generaux des *Utopiens*, de quelles perſonnes ils les font. 268
Gilles (Pierre) d'une Famille honnête. 3
— ſes louanges. 4
Grandeur de l'Ile des *Utopiens*. 97
Guerre (la) inconnue à *Raphaël*. 20
— neceſſaire de tems en tems. 26
— ne merite pas le nom de gloire. 251
— cherchée par deux motifs. 29
— quand elle eſt *juſte* & *legitime*. 141
— (de la) des *Utopiens*. 250
— eſt une Aprentiſſage de *Tuërie Humaine*. 251
— eſt le terrible flambeau de Mars. 252
— faite en vrais Hommes & quand. 258

H.

Habits des *Utopiens*, de quoi. 132. 135
— durent deux ans. 135
Harpagons (les) perdent ſouvent ce qu'ils ont peur de perdre. 191
Hauſſer & *Baiſſer* les *Eſpeces*, moïens qu'un Roi peut païer beaucoup à peu de frais. 68
Heures pour le dîné & pour le ſoupé fixées & anoncées. 145
Homicide (le) defendu par Dieu & commis quand on pend un Voleur. 41
Hommes d'une bonne éducation, ſont plus puniſſables que les autres. 218
Hôtelleries, hors les Villes, pour les Malades & comment ſervies. 144
Humanité (l') veut que l'Homme conſole & ſauve l'Homme. 182
Humanité eſt d'avoir ſoin du *bonheur public*. 184
Hydropiſie pecuniaire ne ſe trouve point en *Utopie*. 340

I.

Jardins, derriere chaque Maiſon en *Amaurote*. 112,113
Jeux de Hazard & ce qui en depend, point connus en *Utopie* & leſquels en uſage. 125

Digitized by Google

Jeux (le Plaisir des) une Volupté sotte. 192
Impression (l') de la Nature est d'obeïr à la raison en tout. 181
Inclination (l') & l'*Interêt*, quand ils se trouvent dans les Tribunaux, c'en est fait de la Justice. 243
— individuelle doit être la plus forte. 250
Ingratitude (l') Comment depeinte. 337, 338
— envers la nature en quoi elle consiste. 204, 205
Iniquité Politique est quand la *Raison du plus fort* l'emporte. 253
Instructions de la jeunesse & des enfans. 312
Instrumens (les) de Musique chez les *Utopiens* sont d'une Harmonie exquise. 328
Intelligence suprême & incomptehensible venerée & comment. 329
Jours de fête des *Utopiens*. 318
Irreligieux (les) il leur est defendu de disputer sur leurs sentimens avec le vulgaire. 298
Justice influant sur les Sujets ou le vulgaire. 247
— des Princes est leur vertu. 248

L.

L*Aidour* (la) ne doit point être raillée. 234
Laboureurs des Terres sont changés tous les ans. 104
leur emploi. 107
Langue (la) des *Athenieus* est celle des Philosophes. 8
Larcin ne merite pas la mort. 25
Liberté de l'exercice dans les *Arts*. 120
— de Religion établie par les *Utopiens* & quand. 291
Libertin ( ) n'est pas obligé en *Utopie* de trahir sa pensée. 297
Loi (la) du *Talion* est de se vanger. 252
Loix pour les Vieillards & Vieilles, d'être Moines & Religieuses & comment on les entretient. 56, 57
— parmi les *Macariens*, contre l'injustice du Prince. 76
— (la multitude des) source d'une infinité de Procès. 85
— penales écartent le vice & le Crime. 235
— leur but, ce que c'est. 241
— touchant la liberté de Religion. 291
— (les) penales tiennent les Athées en bride. 296
Louanges (les) de Dieu chantées dans les Temples *Utopiens*. 327
Lumières (les) du Peuple sont très-courtes. 241

M.

M*Agistrats* de l'*Utopie*. 115
— sont nommez Peres. 236
Magistrature (la) *Utopienne*, donne le loisir de cultiver son esprit & de jouïr de soi par la liberté du Cœur. 137
Maisons en *Utopie*, comment elles étoient ci-devant & après.

Digitized by Google

Maiſons infames ne ſont point en *Utopie*. 156
Maitreſſe montrée toute nuë à l'Amant par une Matrone. 226
Malades traités avec affection & charité par les *Utopiens*. 219
— incurables conſolés. 220
— exhortés à ſe faire mourir. 221
Maladie (la) repand une amertume ſur tous les Plaiſirs. 197
Malheureux (faire des) pour ſe rendre heureux eſt une injuſtice criante. 184
Marché au milieu des Villes. 142
Mariages des *Utopiens* & à quel âge ils ſe font. 222
— eſt un étrange ou bizarre engagement. 225
Marque venerable du Pontife des *Utopiens*. 239
Matiere d'état. trois jours en deliberation, avant de rien conclure. 116
Maxime pernicieuſe, eſt *qu'on doit affoiblir ſon ennemi par tous les endroits poſſibles*. 278
Medecine (art de la) fondé ſur la Conjecture. 213
Mendians (les) ſont les plus querelleux & ardens pour une revolution. 73
Mendicité, inconnue parmi les *Utopiens*. 156
Metaphyſique (la) finement raillée. 177
Metiers pénibles ſont pour les hommes. 119
Milice ſavante parmi les *Utopiens*. 130
Milieu trouvé par *Utopus*, à l'affaire & à la Vie de l'autre Monde. 294
— & en quoi il conſiſte. 295
Miniſtres du Labourage de & l'Agriculture, ſont non ſeulement pas eſtimés, mais mêmes regardés comme la lie d'un Etat. 337
Miniſtre du *Mythra & ſa Veneration* parmi les *Utopiens*. 327
Miracles ſont des évenemens ſurnaturels qui arrivent ſans le concours des *cauſes Secondes*, & les Ouvrages d'une Divinité. 306
Mode (la) un Tyran. 119
Moiens efficaces contre un Air mal ſain. 206
Moiſſonneurs en *Utopie* envoiés par les Villes. 108
Monarques poſſedez du Démon de l'Ambition, ne tiennent point leurs promeſſes. 248
Monnoye, Reine du Monde, eſt en mépris chez les *Utopiens*. 340
Mort (une) contente, la plus heureuſe heure du paſſage ſur la *Boule Terreſtre*. 303
— (la) defaiſeuſe du lien conjugal. 229
— de Philoſophe comment. 273
Mortels (les) ſont heureux chez qui la Religion, ni le fanatiſme n'introduiſent point la diſcorde ſanglante & meurtriére. 289

Mor-

Morton (Jean) Archevêque de *Cantorberi*, & *Cardinal*, Deſcription de ſa Perſonne. 22, 22
Morus (Thomas) Citoïen & Vicomte de Londres Envoïé en Flandre. 1, 2
— va à *Anvers*, pour voir cette grande & belle Ville. 3
Muſique (la) *Utopienne* en quoi elle conſiſte. 328
Mythra, en Langue *Utopienne* un Etre infini, Dieu. 284

N.

NAture une bonne Mere, a placé le *meilleur* à decouvert. 165
— (impreſſion de la) eſt d'obéïr à la Raiſon en tout. 181
— (la) exige de nous une Vie douce. 183
Navigation, (Docteur en) ſon Air décrit. 7
— a voïagé comme un *Uliſſe* & un *Platon*. 8
Négotiations, ſont trompeuſes, où & quand. 247
Nephélogétes, entrent en Guerre avec les *Alaopolites* & pourquoi. 258
Nobles comparez avec les Guêpes. 20
— inutiles. 334
— dedaignent tout ce qui n'eſt pas hors de la foule. 30
Nobleſſe une *Chimére*. 128
Nombre des Villes en l'Iſle d'*Utopie*. 102
— de *Mortels* Oiſifs. 127
— des Familles dans chaque Ville d'*Utopie*. 139
Nourriſſes & *Nourriſſons* ſont dans une Sale à part. 149

O.

OR (l') a la Vertu de gagner tout, même les ennemis. 160
Ordre, comment on eſt aſſis à Table. 146
Ordre dans les batailles comment il eſt obſervé. 274
Orfévres, ſont inutiles en *Utopie*. 334
Orgueuil (l') Princeſſe & Mere de toutes les Peſtes de l'Ame. 343
Ouvrage, but de l'Ouvrage. 15
— — faciles ſont pour les femmes. 119
— — coute moins de peine en *Utopie* qu'ailleurs, & pourquoi. 131

P.

PAix (la) auſſi ſalutaire que la Guerre eſt ruineuſe. 31
Parallele entre les *Utopiens* & les Nôtres. 95
Patience Philoſophique. 254
Pauvreté inconnue dans l'Ile d'*Utopie*. 156
— — (remede contre la) 340
Pere & *Mere* de famille. 104
Perſuaſions, pour entrer au ſervice de quelque Prince. 19
Philoſophie Civile décrite. 77, 78, 79
— — (ſelon la) faine il n'eſt pas permis de mentir. 79

Philosophie, (selon la saine) il n'est pas permis d'user de dissimulation ni de connivence. 82
— — — sur les mœurs. 178, 184
Philosophie des *Utopiens*. 184
Philarque Magistrat de trente familles. 115
Plaisir (du) on n'y renonce qu'avec peine. 162
Plaisir (le vrai) divisé en deux parties & consiste dans la douceur de la contemplation, & le souvenir d'avoir fait son devoir. 195
— de l'*Esprit*, sont les principales voluptez de la Vie. 200
— de l'Ame consistent à pratiquer la Vertu & de n'avoir rien à se reprocher pour la conscience. 201
Platon (Sentence de) que les hommes seront heureux quand les Philosophes regneront. 61
— déclare que les sages doivent s'éloigner du Gouvernement & pourquoi. 83
Polygamie sévérement défenduë dans l'*Utopie*. 228
Poltrons (des) Comment on s'en sert. 269
Polylerites, Nation dependante de la Perse & un assez grand Peuple. 44
— Comment ils traitent les Voleurs. 47, 48, 49
Poules, ne couvent point en *Utopie*. 107
Pourvoïeurs des *Hopitaux* & leur soin. 144, 145.
Précautions, pour regler une Republique. 87, 88.
Prêcheurs, accusés d'avoir accordé aux Hommes d'accommoder la Doctrine Evangelique à leurs Passions. 81
Prêcheurs, ont ouvert un chemin à l'iniquité. 82
Prédictions mepprisées par les *Utopiens*. 305
Prejugé (le) est un *Monseigneur* parmi les fourmis Humaines. 136
Présages meprisés des *Utopiens*. 405
Presens (les) ont une grande Vertu pour exciter au crime. 260
— Prodigués en Europe aux Nobles, à des Orfevres & à des Jouaillers. 336
Prêtres tirés de la *Milice* savante. 130
— comment punis. 314
— font des priéres, demandent la Paix & la Victoire. 316
— (les) sont en petit nombre & pourquoi. 315
— leur vie fort exemplaire. 310
— leurs fonctions. 311, 312
— se marient. 313
— sont assis avec le *Syphograute* au milieu de la Table. 150
— sont en grande vénération. 316
— prient que le combat ne soit sanglant. 317
Prêtresse en *Utopie*. 313

Prevention (la) fait croire que ſes Ancêtres ont été infaillibles. 22
Prieres qu'on fait dans les Egliſes, comment elles ſont compoſées. 320
—— leur teneur. 329, 330
—— ſont conçues en termes choiſis & méditez. 328
Primiſères ſont les derniers jours du mois ou de l'année. 321
—— comment ils ſont celebrez. 331
Prince des *Utopiens* à quoi reconnu. 236
Princes (la plupart des) s'occupent à la Guerre & à conquerir, juſtement ou injuſtement de nouveaux Roïaumes, plûtôt qu'à les gouverner avec équité. 20
Principauté en *Utopie* eſt à vie conditionellement. 115
Principes d'un Conſeil de Maître. 71
Probité (la) d'une Femme ſerre le Nœud du Mariage. 235
Production, chacun aime ſa production. 21
Protophylarque Directeur des 10 *Syphograntes*. 115
Proverbe, montrer le ſoleil avec un flambeau. 2
Proviſions, pour deux ans & pourquoi. 157
Prevoïance des *Utopiens*, par des ſignes. 177
—— bien fondée. 336
Puiſſance (la Toute) celuî qui la poſſede n'a ni ſupérieur ni égal en *Divinité* ni en *Majeſté*. 285
Punition des Voleurs, n'eſt ni équitable ni utile. 24
— de ceux qui voïagent ſans lettre du Prince. 155
—— de ceux qui veulent roder dans les Campagnes. *ibid.*
—— de certains crimes pas reglée. 232
Pyropes, ſont de certains morceaux mêlez d'or & d'airain. 166

R.

Raiſon (la) produit la crainte de Dieu. 181
—— du plus fort. 338
—— nous mène à une Vie peu chagrine & à aider les autres 181
—— peu connuë dans ce Monde. 348
Raiſons contre la perſecution. 294
Raiſonnemens des *Utopiens* ſur la vanité des Mortels. 173, 174
—— ſur la Morale. 180
Raphaël Hythlodée, Portugais de Nation. 8
—— fait ſon Voïage avec *Americus Veſputius*. *Ibid.*
—— reſte avec cinq autres dans la nouvelle *Caſtille*. 9
—— debarque à *Taprobane*, vient à *Calicut* & retourne en *Portugal*. ibid.
—— comment il s'inſinue peu-à-peu chez ces Nations. 10
—— eſt avec ſes camarades, bien traité de certain Prince. ibid.

—— découvre des Bourgs, des Villes & des Republiques. 13
—— aprend à d'autres l'usage de la *Bousole*. 14
—— est questionné par *Morus* & *Pierre Gilles*. 15
Rangement des Enfans dans les Eglises. 222
Recompenses (les) invitent à la Vertu. 235
—— promises par les *Utopiens* à ceux qui tuent leur Prince adversaire. 259
—— ou les Conseillers. 260
—— pour ceux qui ont rempli leurs devoirs en l'autre Monde. 296
Recreations des *Utopiens* après le souper. 125
Religions de l'*Utopie*. 282, 283
Remède pour se guérir de la pauvreté. 341
Remore (la) recule. 344
Rentiers, ne sont bons dans la Societé Humaine qu'à faire nombre. 337
Repas, (les) commencez par une lecture des bonnes mœurs. 152
—— éternel. 221
Republique (dans la) de Platon, tout est commun. 80
—— dans celle d'*Utopie* chacun possede le sien. ibid.
Republiques où on vit selon les Regles de la vraïe sagesse ne se trouvent pas partout. 16
Repudier une Femme, quand cela n'est pas permis. 229
Retranchement (dernier) des Ignorans est le jugement de leurs Ancêtres. 22
Ruës d'*Amaurote* & leur largeur. 112
Ruses (les) plus estimées chez les *Utopiens* que les Batailles. 257
—— inventées par qui & pourquoi. 339

S.

Sales, où demeurent les *Syphograntes* & où l'on prend le repas. 144
—— pour les *nourrisses* & *nourrissons*. 149
—— sont servies par des Valets. 146
Santé (la) une grande *volupté*. 197
—— parfaite est le souverain *plaisir*. 197
—— ne peut être sans volupté. 199
Santé (la) la premiere en rang des voluptez corporelles. 201
Sciences (les) sont aprises des *Utopiens* dès leur Jeunesse. 176
Sectes (deux) dont l'une est pour le Célibat & l'autre pour le Mariage. 308
Sénat consiste à *Amaurote* en 200 Magistrats. 114
Sentiers Maritimes. 98
Sentimens, Personne ne peut s'empêcher de croire ce qui paroit

parolt le plus croïable. 297
Séparation mutuelle des Epoux quand & comment. 230
Serment du nouveau Roi des *Macariens*, de n'avoir jamais plus de 1000 Livres, dans son Epargne. 75
Servire, difference entre *Inservire* & *Servire*. 18
Servitude tombe sur le crime, la scélerateſſe & le forfait. 218
—— elle n'eſt pas moins rigoureuſe aux Scélérats que la mort. 232
Situation de l'Iſle des *Utopiens*. 94
Sobrieté, moien efficace contre un air mal sain. 206
Soldats, une Peſte en France & pourquoi. 28,29
Sort change & tourne comme une Giroüette, 275
Source de bravoure n'eſt point dans le maniement des Armes. 30
—— des Vols. 25, 27, 31, 32, 33, 36, 37
—— de la diſette en *Angleterre* &c. 34, 35, 36
Source des Guerres. 246, 247
—— de decouragement & d'où elle vient. 272
Statuës érigées à ceux qui ont rendu ſervice à la Patrie. 235
Superieurs de Familles ſont les plus vieux. 139
Suplices qui attendent les Criminels & les vicieux après cette Vie. 295
Syphograntes Magiſtrats de trente Familles. 115
—— travaillent comme ceux du commun pour donner exemple. 129

T.

T *Emperance* moïen efficace contre un air malſain. 206
Temples en chaque Ville ſont Treize. 310
—— ſuperbes. 318
—— ſans Peinture de Dieux. 320
Tems neceſſaire à la *Deliberation*. 117, 118
Temſicius Deputé de *Charles V.* Prévôt de *Mont-Caſſel*, 2
—— ſavant dans l'art de la Negociation & bon Orateur. 3
Terres (les) ſont labourées de vint Perſonnes de chaque Famille. 104
Tolerance en matiere de Religion limitée & comment. 295
Traités (les) ſont inconnus aux *Utopiens*. 243
— — fort minces & fragiles. 245
—— leurs ſuites & fruits. 248, 249
Tranibore Directeur des dix *Philarques*. 115
Tranſports des denrées de l'*Utopie* & quand. 157
—— des Marchandiſes par les naturels d'un Païs dans celui des Etrangers, meilleur que ceux-ci viennent les prendre. 217
Travail d'eſprit & du corps, moïen ſûr contre un air mal ſain. 207

Travail moderé en *Utopie*. 120
—— perpetuel, la plus malheureuse destinée. 121
—— des *Utopiens* leur fournit plus qu'ils n'ont besoin. 126
Trésor (le) gardé en *Utopie* comme un Rempart. 159
Trève, comment observée par les *Utopiens*. 278
Tunstal (Cuthbert) Collégue de *Thomas Morus* Chancelier. 2

V.

Vaincus condamnés aux dépens de la Guerre. 280
Valets sont traités humainement par les *Utopiens* 219
Valeur des *Utopiens*, d'où elle vient. 273
Vanité des *Riches*. 188
Vérité (la) est le Soleil *intellectuel* des Hommes. 294
— — une étrangere dans le Monde, 348
Verre (le) fort en usage en *Utopie*. 114
Vertu (la) entraine la *Volupté* honnête. 180
— — est de vivre selon la nature. 181
Vêtemens, sont en *Utopie* uniformes. 119
Vêtement du Peuple & des Prêtres dans les Temples. 326
Vêtement du Sacrificateur, *Symbolique* & comment. 326, 327
Victoire remportée par les *Utopiens* sur les *Abraxiens*. 101
Vie (la) Voluptueuse est mauvaise ou bonne, & ce qu'il suit de cela. 182
Vie de l'autre Monde. 294
Vieillards (les) sont servis du meilleur aux Tables. 151
Vieillesse (la) Mere des infirmitez & même une Maladie. 229
Villes & leur nombre dans l'*Utopie*. 102
—— sont partagées en quatre quartiers égaux. 142
—— qui se rendent sont conservées & protégées: prises d'assaut point mises au Pillage; mais ceux qui ont empêché la Capitulation sont punis. 279
Violateurs (les) du Mariage punis d'une servitude dure. 231
Voïages des *Utopiens*. 154
—— & ce qu'ils font en chemin. 155
—— de *Outre Terre*. 299
Voleurs, comment on les pourroit pour épreuve punir en Angleterre. 53
—— doivent restituer le Vol au proprietaire & non pas au Prince. 47
—— doivent être entretenus pour être en tems de necessité des Soldats. 28
—— doivent être condamnez à un Esclavage perpetuel 43
—— en punition travailler pour le Public & être nourris. 48
—— la crainte d'une peine trop rigoureuse les incite à tuer. 43
—— point pendus & pourquoi. 40, 41
—— remede contre *le Vol*. 37, 38.

Voleurs

Digitized by Google

Voleurs, source du Vol & des Voleurs. 25, 27
Volonté (la) de fait punie comme la suite même & où. 49
— — determinée reputée pour le fait. 233
Volupté fardée. 188
— du corps est une douceur claire dans les sens, & une situation tranquile des Membres. 196
— deshonnête a des suites facheuses. 204
— est la principale *felicité Humaine*. 178
— definition de la *Volupté*. 185
— bâtarde quelle. 187
Voluptés, permises & quelles. 153
— étrangéres. 202
— qui se prennent par les yeux, le nez & les oreilles. 203
Usuriers inutiles, chez les *Utopiens* ou dans leur Republiq. 334
Utenciles de menage, meubles &c. pris dans les Villes. 108
— & données pour rien. *Ibid.*
Utopie une Ile fortunée. 90
— source de son nom. 101
— tout y est commun hormis les femmes. 352
— mais il n'y a ni pauvres, ni mendians. 333
Utopiens (les) ont exterminé l'Ambition & les factions. 345
— sont laissez en repos & pourquoi. 345
— ont fort peu de Loix, tout utilement reglé. 84
— raisonnent en Philosophes contre la pluralité des Habits. 136
— ne sont jamais forcés à l'*inutile*. 137
— sont exemts d'une vaine & mépriſable Ostentation. 143
— ne sont point des Bouchers. *Ibid.*
— donnent la septiéme partie de leurs denrées aux pauvres, où ils les portent à vendre. 158
— ne se servent à table que de la Vaisselle de terre ou de Verre. 162
— sont persuadés qu'on doit observer toutes les conventions raisonnables. 183
— non seulement les particuliers, mais aussi les Generaux. 184
— la plus reglée societé Humaine, un Peuple rare, ont une Republique heureuse. 206
— sont d'une Corpulence legere, agile & vigoureuse. *Ibid.*
— sont promts & actifs. 207
— aisés, plaisants, ingenieux. 208
— infatigables pour l'Etude. *Ibid.*
— Amateurs de la Philosophie. *Ibid.*
— aprennent la Langue *Grecque*, sont Originaires des *Grecs*. 210
— leur Langage à peu près *Persien*, sont redevables aux *Européens* de l'art d'imprimer & la fabrique du papier. 215

Utopiens ſont curieux de ſavoir ce qui ſe paſſe chez les autres Nations. 216
— ſont Docteurs en Droit. 240
— ne perdent rien qu'aux dépens de toute la Nation. 255
— puniſſent ceux qui ont maltraité un des leurs, par l'Eſclavage ou la mort. 256
— ne font point de réjouiſſances d'une Victoire, & pourquoi. 257
— hâtent l'execution de leur deſſein. 259
— ſe font honneur de mettre leurs ennemis à l'enchére. 261
— leurs ruſes en fait de Guerre. 262, 263
— ne forcent perſonne à entrer dans le ſervice. 269
— leur raiſon d'encouragement. 271, 272
— ont fineſſe à tendre des piéges & à poſter des Embuſcades. 275
— ſont d'une habileté ſinguliére à inventer des Machines de guerre. 278
— *l'Honneur du Genre Humain.* 278
— n'ont pas part aux dépouilles de l'ennemi. 279
— n'aiment pas de faire la Guerre ſur leurs terres, ni d'introduire dans leur Ile aucun ſecours étranger 282
— profeſſent la Religion qui paroit la plus raiſonnable. 285
— leur ardeur pour le Chriſtianiſme. 287
— ne veulent pas qu'on perſecute quelqu'un pour la Croïance. 290
— ſont partiſans de la ſincerité & deteſtent la diſſimulation & le menſonge. 298
— croient preſque tous un paradis. 259
— leurs mines & geſtes aux enterremens. 300 303
— croient les aparitions des défunts heureux. 304
— croient qu'on doit gagner le Paradis par le travail, les occupations, les bons offices & les Oeuvres charitables. 306, 307, 308
Utopus Prince des *Utopiens*. 291

Z.

Zapolates une Nation placée à 500000 pas de l'*Utopie*. 263
— ſont groſſiers, farouches, & ſauvages. 264
— ſe batent comme des Lions, & ſont incorruptibles. *Ibid.*
— ſont des Soldats à gages. 265
— changent de ſervice pour un ſol plus ou moins. 266
— deviennent Eſclaves de l'Avarice. *Ibid.*
— ſont poſtez dans les endroits les plus dangereux. 267
Zéle outré dans la Religion eſt préjudiciable à elle & à ſes zelateurs. 290

F. I. N.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

55852

Digitized by Google